NIHIL OBSTAT
Joseph Huby S. J.
Lutetiae Parisiorum, die 25° Junii 1942.

IMPRIMATUR,
Lutetiae Parisiorum, die 26° Junii 1942.
Pierre Boissard, Vic. gen.

HISTOIRE SAINTE

DU MÊME AUTEUR :

HISTOIRE RELIGIEUSE

Jésus en son temps : Histoire Sainte (Fayard).
L'Église des Apôtres et des Martyrs (à paraître prochainement) (Fayard).
Mystiques de France (Corrêa).

CRITIQUE ET HISTOIRE LITTÉRAIRE

Péguy (Plon).
Rimbaud, le drame spirituel (Plon).
Psichari (Plon).

ESSAIS

Notre inquiétude (Perrin).
Le monde sans âme (Plon).
Éléments de notre destin (Spes).
La Misère et nous (Grasset).
Ce qui meurt et ce qui naît (Plon).
Par delà notre nuit (Laffont).
Où passent les Anges (Plon).

ROMANS ET NOUVELLES

L'Ame obscure (Plon).
Mort, où est ta victoire ? (Plon).
L'Épée de feu (Plon).
Deux hommes en moi (Plon).
Le Cœur complice (Plon).
La Maladie des sentiments (Plon).
L'Ombre de la douleur (Plon).

LIVRES POUR LES ENFANTS

Histoire sainte de mes filleuls (La Colombe).
Évangile de mes filleuls (La Colombe).
Notre Histoire (Didier).

ALBUMS ILLUSTRÉS

Paysages et documents pour « Jésus en son temps » (Fayard)

A paraître :
Paysages et documents pour « Histoire Sainte » (Fayard)

DANIEL-ROPS, Henry

HISTOIRE SAINTE

LE PEUPLE DE LA BIBLE

PARIS
LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD
18-20, rue du Saint-Gothard, 18-20

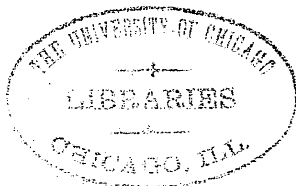
Il a été tiré de cet ouvrage
Cinquante exemplaires
sur papier vélin pur fil des Papeteries Lafuma, numérotés de 1 à 50.

L'édition originale a été imprimée
sur papier alfa classique des Papeteries Navarre.

En outre, une édition ornée
de bois gravés par Jean Lebedeff
a été tirée en novembre 1946
à
1.400 exemplaires sur vélin Marais
numérotés de 1 à 1.400.
200 exemplaires sur vélin Rives
numérotés H C 1 à H C 200.

La première édition de cet ouvrage, parue en juillet 1943,
a été interdite aussitôt par les autorités allemandes
d'occupation et la composition détruite.

Edition revue et corrigée en juin 1947



PREMIÈRE PARTIE

LES PATRIARCHES

I

LA MISSION D'ABRAHAM

A Our (1), en Sinéar, capitale locale du bas Euphrate, il y a environ quatre mille ans, un homme nommé Abram reçut la visite de Dieu et, sans hésiter, crut en la Parole : « Je ferai de toi une grande nation, je te bénirai; je rendrai grand ton nom » (*Genèse*, XII, 1).

Tel est le point de départ que la Bible assigne à tout ce développement historique dont le peuple d'Israël fut l'agent et le témoin. C'est un fait essentiellement mystique, aussi mystérieux dans son essence, aussi tangible pourtant en ses résultats, que peut être, pour la France, la mission de Jeanne d'Arc. Qu'un petit clan bédouin, nomadisant, comme tant d'autres, à travers steppes et plaines, fût à l'origine d'un destin si chargé de signification, les lointains héritiers du Patriarche comprendront que cela échappait aux lois logiques de l'histoire : la volonté même de Dieu devait s'y exprimer.

Jamais, pendant deux millénaires, ce fait mystique ne sera mis en doute. Aux pires moments de détresse, comme dans les heures d'égarement, les lointains descendants de l'inspiré se souviendront de la promesse

1. Tous les noms de lieux cités au cours de ce livre figurent sur les cartes. Voir carte : Le Croissant fertile, page 13.

pour se réconforter ou pour se repentir. « Abraham, votre père, dira le Christ, a tressailli de joie parce qu'il devait voir mon jour. » Sur l'acte de foi du Patriarche, trois grandes religions établiront leurs bases : le judaïsme, le christianisme, l'islam. Cet épisode minime, le départ d'un clan d'Our vers les collines d'Harran, est un grand moment de l'histoire, et si l'on ne croit plus guère, avec Renan, qu'Abram soit le fabuleux « Pater Orcham » dont Ovide parle dans ses *Métamorphoses*, il n'en reste pas moins, selon le nom consacré qu'il portera plus tard, Abraham, « le père d'une multitude d'humains ».

Si concises que soient les phrases de la *Genèse* où l'événement est narré, elles suffisent pour qu'on devine, dans la détermination d'Abram, le résultat d'un drame religieux. Térah, son père, était idolâtre. « Il servait d'autres dieux », dira plus tard Josué (*Josué*, XXIV, 2); sans doute, ce dieu-lune, ce Nannar-Sin, que les monuments mis à jour par les fouilles nous représentent sous les traits d'un de ces princes barbus dont les poils et les cheveux, faits en pierre d'un bleu profond, ont des reflets si étrangement métalliques. C'était le Dieu des nuits transparentes d'Asie, et le croissant, auprès de lui, était une de ces barques d'Euphrate, aux pointes hautes, qui lui servait pour voguer vers le ciel. A ce culte lunaire, au polythéisme mésopotamien, Abram décide d'échapper quand il écoute le dieu innomé lui dire : « Va-t'en de ton pays, de ta famille, de la maison de ton père! » (*Gen.*, XII, 1.) Au temps de Judith, lorsque l'Assyrien Holopherne se fera renseigner sur Israël, on lui expliquera : « Ce peuple a abandonné les rites de ses ancêtres, qui rendaient honneur à une multitude de dieux; il adore le seul dieu du ciel, qui lui ordonna de sortir du pays de Chaldée et d'aller demeurer en Canaan » (*Judith*, V, 8, 9). La destinée métaphysique de ce peuple, par qui le monothéisme s'établira sur la terre, est déjà tout entière dans le geste de cet homme qui s'en va vers le Nord.

Il ne part pas seul. Ce réformateur religieux a persuadé ses proches. Sa femme Saraï l'accompagne; il a aussi convaincu son vieux père, Térah, de marcher vers une terre inconnue, à l'appel d'un dieu ignoré, et l'ancêtre, comme pour couper tous les liens qui l'attachaient au passé, a pris avec lui son petit-fils Lot, l'enfant d'un fils mort depuis peu. Comment s'opéra ce prosélytisme? Nous ne le savons pas. L'Orient fait une large confiance à ceux qui se disent envoyés par Dieu. Israël croira à maints prophètes et chez un autre peuple sémite, Mahomet recevant de l'ange l'ordre : « Prêche tes proches! Annonce le Dieu unique! » après bien des efforts, finira par se faire écouter. On peut se demander si, dans le départ de tout ce clan, il ne faut pas voir autre chose encore : une réaction puritaine que pouvaient avoir, devant la richesse et la pourriture des villes, ces nomades mal fixés qu'étaient à Our les Térahites; la nostalgie de la libre vie des tentes dont le souvenir était encore proche en eux; et peut-être aussi la conséquence d'une de ces violentes secousses dont la Mésopotamie connut un si grand nombre.

Car cette migration inspirée, si elle paraissait jadis, presque aux horizons confus de l'histoire, comme un phénomène étrange et peu compréhensible, nous la voyons maintenant dans un cadre très précis, intégrée à tout un ensemble d'événements qui s'éclairent à plus de quinze cents ans en arrière, épisode, parmi d'autres, de ces déplacements de peuples dont la terre des deux fleuves fut maintes fois le cadre. A mesure que, sous les « tells » d'argile, la pioche minutieuse des archéologues découvre, couche par couche, la trace émouvante des civilisations, nous situons mieux cet épisode dans le déroulement des siècles et des sociétés. Fait mystique, oui, mais fait d'histoire, la vocation d'Abram ne se comprend qu'en fonction de cette Mésopotamie dont les traditions plusieurs fois millénaires ont passé, par l'entremise de la Bible, dans la mémoire de toute la race blanche.

La Mésopotamie, creuset des peuples.

Quand, aux environs de l'an deux mille avant Jésus-Christ, Abram quitte Our, il y avait au moins quinze siècles que la Mésopotamie était née à l'histoire. Elle était un de ces deux phares qui semblent, en ces origines du monde occidental, percer seuls l'ombre des barbaries informes, l'autre étant l'Égypte, comme elle, plaine aux terres fertiles, où l'eau vivifie la végétation, où l'effort patient des générations donne à la société ses premières bases. En dehors de ces deux régions favorisées, il semble qu'il n'y ait rien que remuements confus et anarchies, avec cette seule exception, la Crète, où, dans une île petite, s'élabore la plus exquise des civilisations.

Mais si l'on comprend bien les principes qui ont groupé les hommes dans ces plaines des grands fleuves, au moment où l'agriculture s'imposa comme le travail fondamental, — ailleurs, il en fut de même, dans la Chine du Yang-Tsé ou dans l'Inde du Gange, — il s'en faut qu'un semblable destin ait présidé à l'histoire des pays du Nil et à celle de la Mésopotamie. L'Égypte est un long couloir bordé de falaises, que le fleuve, aux crues merveilleusement régulières, emplit chaque printemps; il en résulte, pour cette terre fécondée, renouvelée, une stabilité dont l'histoire semble être le reflet. En outre, au contact de l'Asie, au bord de l'Afrique, l'Égypte n'est un passage que dans la mesure où elle le juge souhaitable; elle n'a jamais été un corridor d'invasions. Du pays du Tigre et de l'Euphrate, il en va tout autrement.

Entre le golfe Persique et la Méditerranée, s'inscrit sur la carte un ensemble de plaines flanqué d'un trapèze de hauteurs. A l'est le domine le rebord raide du plateau iranien, les monts Zagros; au nord, l'Anti-Taurus et les massifs d'Arménie forment une barrière impressionnante; pour atteindre la Méditerranée, il faut franchir le Liban ou les monts Palestiniens.

Au cœur de ce pays; vaste comme six ou sept fois

la France, le désert brûle, un des plus sévères du globe. Sans interruption, sous des apparences diverses, il s'étend à l'infini vers le sud, jusqu'aux sables rouges du Dahna, et, plus loin encore, aux pierrailles de l'Hadramaout. Mais, tout autour de ce brasier, la nature réserve à l'homme une ceinture de terres fécondes. C'est le Croissant fertile : sédiments fluviatiles, steppes à pâturages de la Syrie du Nord, plaines de l'Oronte et du Jourdain.

La Mésopotamie constitue la partie orientale la plus considérable de ces régions favorisées. Comme son nom l'indique (il lui a été donné par les Grecs), elle est la région des deux fleuves, l'entre-deux fleuves. Si l'Égypte est, selon Hérodote, un « don du Nil », la Mésopotamie est, si l'on veut, un cadeau du Tigre et de l'Euphrate, mais un cadeau révocable, souvent contesté.

Bien que nés l'un et l'autre dans les massifs arméniens, ces deux fleuves sont fort différents. Le Tigre, aux berges hautes, a un courant rapide et sa crue, qui commence en mars, est achevée au 15 juin; là où il déborde il suscite trop souvent des marécages. L'Euphrate a moins d'eau et, en bordure du désert, en perd sans cesse. Sa crue, plus tardive, s'écoule avec plus de lenteur, se répand plus régulièrement par-dessus les berges basses, et cette inondation bienfaisante explique que presque toutes les villes se soient placées non loin d'elles. Mais l'Euphrate même ne peut se comparer au Nil. Bien des parties du sol demeurent hors de la montée de la crue et pour créer ces « eaux éternelles » dont parle Hammourabi, contemporain d'Abram, il faut un immense effort de canaux et de barrages, tout ce système d'irrigation que les hommes d'il y a quatre mille ans pratiquaient avec maîtrise et dont l'abandon a amené la contrée à la détresse où elle était il y a un demi-siècle (1).

1. On observera (carte : Le Croissant fertile) que les deux fleuves ne se rejoignaient pas comme ils font, aujourd'hui, dans cette Gironde qu'est le Chott-el-Arab. Depuis quatre mille ans, les

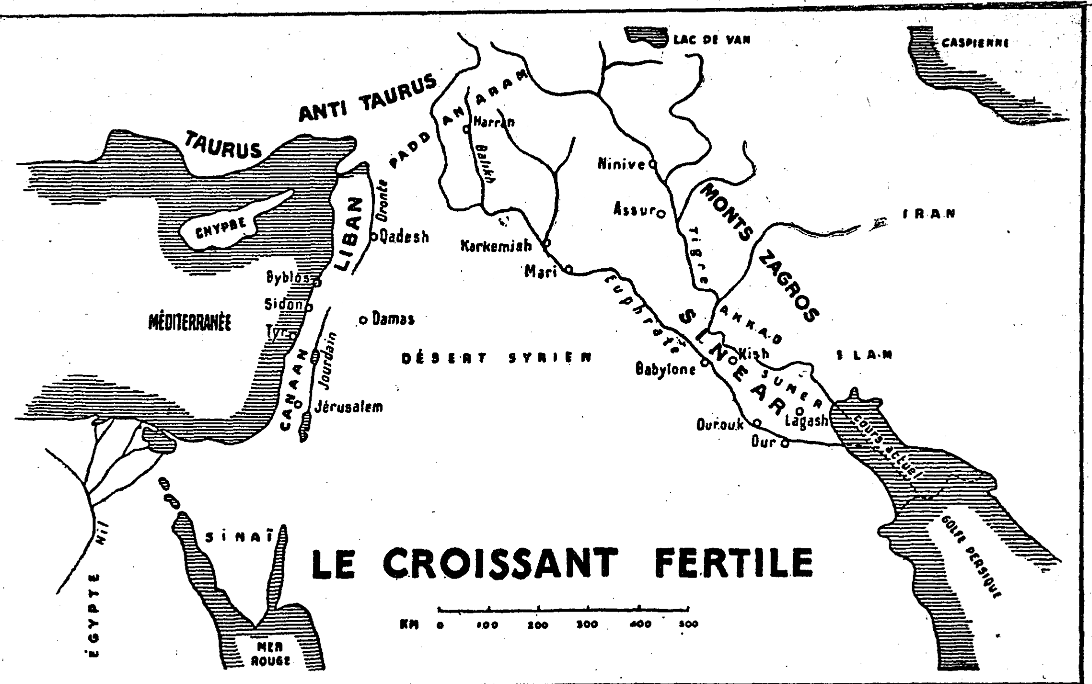
Il n'empêche qu'au prix du désert, où l'on est « le jour dévoré par le chaud et la nuit par le froid » (*Gen.*, XXXI, 40), la Mésopotamie donne bien l'impression d'être un jardin. Pays où l'orge et le froment ont sans doute leur habitat d'origine. Pays où, si l'eau suffit, l'homme peut demander à la terre trois récoltes. Le palmier dattier y a une allure royale ; il fournit des gâteaux, du miel, du vin et cent espèces de tissus; le sésame procure une huile au goût de noisette; le figuier, des fruits si suaves qu'on en offrait aux dieux; la vigne y mûrit un vin capiteux et, du tamaris, s'écoule une gomme sucrée. On comprend trop bien l'attraction que ces terres fortunées ont exercée sur leurs voisins.

Car tel est le drame de la Mésopotamie et, avec elle, de tout le Croissant fertile. Ces grasses terres sont une tentation permanente pour les nomades du désert, sans cesse menacés par la soif. Et comme si ce danger interne n'était pas suffisant, il y a encore la convoitise de tous ces montagnards de l'Elam, de l'Iran, du haut Tigre, du Zagros, de l'Anti-Taurus, pour qui ce bas pays est à la fois un lieu de passage et un grenier bon à piller. Parties du désert et rayonnant vers les plaines, ou tombant des montagnes environnantes, les migrations n'ont pas cessé de mêler, dans ce creuset, les races et les civilisations. L'Égypte, troublée une fois ou deux par des invasions, ne tarde pas à reprendre le cours de son destin immuable; la Mésopotamie subit l'empreinte de tous ses conquérants.

Les civilisations de Mésopotamie.

La première civilisation qu'ait connue la Mésopotamie fut le fait d'un peuple très remarquable, les Sumériens. Venus on ne sait d'où, — d'Afghanistan, du Béloutchistan peut-être, — au cours du cinquième

dépôts alluviaux ont fait avancer la côte énormément et le delta est devenu commun. Au temps d'Abram, Our était dans la région maritime; il est maintenant à plus de deux cents kilomètres.


LAC DE VAN
CASPIENNE
ANTI TAURUS
TAURUS
PADDAN ARAM
Harran
Balikh
CHYPRE
LIBAN
Oronte
Qadesh
Karkemish
Ninive
Assur
MONTS ZAGROS
IRAN
Tigre
Mari
Euphrate
Byblos
Sidon
Tyr
MÉDITERRANÉE
Damas
CANAAN
Jourdain
Jérusalem
DÉSERT SYRIEN
SINÉAR
AKKAD
Kish
Babylone
SUMER
ÉLAM
Lagash
Ourouk
Our
cours actuel
GOLFE PERSIQUE
Nil
SINAÏ
ÉGYPTE
MER ROUGE
LE CROISSANT FERTILE
KM 0 100 200 300 400 500

millénaire, on les voit, vers 3500, bien installés dans le pays du bas Euphrate que la Bible appelle le Sinéar. Ils n'étaient certainement pas des sémites. Pour s'en convaincre, il suffit de considérer la face ronde et glabre, au nez fort mais court, de ce Goudéa, Sumérien typique du vingt-cinquième siècle, dont le Louvre a onze statues; ou encore, au British Museum, le visage bouleversant de cette reine Shub-Ad qui mourut à Our, il y a cinq mille cinq cents ans, dont les narines sensuelles, les lèvres gourmandes, les yeux grands ouverts, semblent prêts à revivre, et qui, sous l'étrange couronne de feuillages métalliques, incarne encore la tentation éternelle et le mystère féminin.

Ces Sumériens ont été, pour la Mésopotamie entière, les initiateurs à la civilisation. C'est d'eux que sont sortis les méthodes d'irriguer, de planter et de construire, les grands mythes religieux, les principes juridiques; quelques-uns des thèmes fondamentaux de notre pensée ont leurs racines dans la terre de Sumer. On a pu dire qu'ils ont joué, pour les pays de l'Euphrate, le rôle qu'ont tenu les Latins dans l'élaboration des sociétés occidentales. Mais, au contraire de Rome, Sumer n'a jamais eu l'idée d'unifier le pays. Chaque ville, Our, Lagash, Ourouk, était un minuscule État, que dirigeait un roitelet, le *patési*, vicaire du dieu local. Des guerres trop fréquentes opposaient les unes aux autres ces bourgades. Des voisins en profitèrent; ce fut la première vague d'assaut du désert vers le Croissant fertile. Ces nouveaux venus étaient incontestablement des Sémites : leur nez est aquilin et leur chevelure frise. Pendant des siècles, ils occupent, sur le moyen Euphrate, le pays d'Akkad, tenus en respect par la force des patési, et leur civilisation imite assez mal celle des Sumériens. Mais, vers l'an 3000, ils attaquent. Deux siècles durant, on assiste à une vaste extension sémitique. A peu près au même moment où, en Egypte, s'élèvent les grandes Pyramides, le roi d'Akkad, Sargon l'Ancien, un jardinier devenu chef de guerre, bat les petits princes sumériens, se

protège de toute menace d'invasions montagnardes par des campagnes en Elam, puis, se tournant vers l'Ouest, il avance jusqu'à la Méditerranée, où il lave ses armes, conquiert « les cèdres du Liban et la montagne d'argent », le Taurus. Cette extension sémite du XXVIIIe siècle laissera un peu partout des traces historiques; les Phéniciens en sont sans doute un des rameaux, et l'on trouve des colonies sémitiques datant de cette époque jusqu'au cœur de l'Asie Mineure, en Cappadoce.

Mais cette conquête demeurait fragile. Les effectifs devaient être faibles; à peine parti, le vainqueur qui n'occupe pas doit revenir mater des révoltes. Naram-Sin, petit-fils de Sargon, y passera son règne. Et l'empire akkadien est si peu solide qu'on voit, peu après, surgir la première invasion montagnarde, celle d'un peuple mystérieux, les Guti, dont le passage troublera si bien la Mésopotamie qu'à la faveur des désordres, les Sumériens reprendront de l'indépendance et que, vers 2500, dans sa capitale de Lagash, Goudéa fera figure de souverain important.

Au moment donc où Abram vient au monde, la Mésopotamie semble être une mosaïque de petits États, les uns sumériens, les autres akkadiens, plus ou moins ennemis, dénués d'unité politique, mais ayant tous atteint le même niveau de civilisation sous l'influence de Sumer.

Cette civilisation, d'année en année, nous la connaissons mieux. Depuis qu'il y a cent ans, Émile Botta, consul de France à Mossoul, eut l'idée de fouiller les monticules qui parsèment la plaine, que de découvertes, que de prodigieux horizons! Sans doute, d'innombrables souvenirs dorment-ils encore ensevelis en attendant le hasard heureux qui les livrera à la pioche; la méthode des photographies à jour oblique, inventée par le Père Poidebard, révèle de plus en plus de sites à explorer. Hier, au carrefour de l'Euphrate et de la route que suivaient les caravanes d'ânes, Mari, fouillé par des Français depuis 1934, montre

son palais de deux hectares, ses temples, sa tour à étages et d'innombrables pièces de vitrines. Si l'on n'a pas encore retrouvé Agadé, la capitale du grand Sargon, on peut maintenant étudier sur place, dans Our dégagée, le cadre où naquit Abram. Depuis 1922, des fouilles sérieuses y ont été entreprises; aujourd'hui c'est quinze siècles d'histoire qui ont ressuscité sous nos yeux; la tour du temple, sortie du sable qui l'enfouissait, découvre ses énormes assises; tout un damier de maisons l'entoure; et c'est maintenant à Londres, à Philadelphie et à Bagdad qu'on admire les trésors fabuleux d'Our, les poignards ciselés des rois, les casques de cuivre des soldats, ce gobelet d'or qu'un cadavre de femme tenait contre ses dents quand on l'a retrouvé : un art d'une stupéfiante beauté.

La migration d'Abram, que nos pères pouvaient placer presque aux origines de l'histoire, nous apparaît donc comme un fait relativement récent dans la succession des temps mésopotamiens, et il est évident que maintes des traditions qu'emporteront les Térahites procéderont de Sumer, que les faits et les coutumes auxquels Abram se référera seront ceux et celles qu'il aura observés à Our dans son jeune âge.

La ville, pour lui, c'est la ville de briques telle que nos archéologues en découvrent; le seul matériau du pays est l'argile, qu'on cuit ou qu'on sèche au soleil. La pierre importée est réservée pour les statues des dieux et pour les lois du royaume. Les maisons alignent, le long de ruelles sinueuses, des murs aveugles; suivant la coutume que l'Orient a conservée, la vie privée ne prend jour que sur le « patio » central. Crépi blanc, terrasses, un figuier dans le coin de la cour, les maisons de l'Irak moderne ont gardé le même aspect qu'il y a quatre mille ans. Cette demeure qu'il abandonne pour suivre Dieu, Abram en conservera pourtant le souvenir; dans le vestibule, on n'accueillait pas le visiteur sans lui laver les mains et les pieds au bord d'une rigole creusée dans ce dessein; et ainsi,

en recevant les trois inconnus aux chênes de Mambré, il leur dira : « Permettez qu'on apporte un peu d'eau pour vous laver les pieds. » (*Gen.*, XVIII, 4.)

Ce qu'il refuse, en quittant Our, c'est donc le confort et le luxe de la ville, les beaux mobiliers incrustés, les tentures de soie, les vêtements couverts de broderies, les bijoux et les parfums. C'est aussi la bureaucratie minutieuse que les patési de Sumer ont, depuis mille ans au moins, imposée à leur peuple, dont les archives emplissent de briques les bibliothèques, ce système étatique, d'impôts et de tributs à la rigueur duquel l'anarchie hébraïque se montrera toujours hostile. C'est aussi la religion aux multiples dieux, où les forces de la nature : Enlil, l'air; Anou, le ciel; Enki, l'eau fécondante, sont des idoles qui réclament du miel, du vin et des gâteaux de dattes. Et peut-être veut-il aussi échapper à certains usages que la religion semble avoir imposés.

Car, dans cette société si profondément civilisée, un fait horrible nous déconcerte : on y pratiquait les sacrifices humains. Pour honorer les dieux et les rois, il fallait parfois des victimes. Dans le puits des morts, à Our, les fouilleurs ont trouvé un spectacle affreux : autour des cadavres royaux, tout recouverts de perles, d'or, de lapis et d'agates, s'alignent vingt-cinq, cinquante, soixante-quatorze serviteurs sacrifiés. Ils sont là, hommes et femmes, officiers, domestiques jusqu'à un conducteur d'ânes avec ses bêtes, bien alignés comme à la parade; aucune trace de violence ne se voit; ces sacrifiés ont dû mourir par le poison. Renan disait que la gloire d'Abram tenait à la substitution qu'il avait faite, dans les sacrifices, d'un bélier à un homme; les découvertes d'Our laissent penser qu'il y a du vrai dans cette vue.

Hammourabi, contemporain d'Abram.

Mais un fait historique put avoir, sur la détermination de l'inspiré, une influence plus directe. Le

XXIIe siècle, c'est-à-dire le siècle qui précède celui où naquit Abram, fut marqué par de très grands événements, sur le déroulement desquels nous commençons seulement à avoir quelques lumières : l'apparition, dans l'histoire, des Aryens. Partis d'une région qu'on identifie mal, — sans doute l'isthme continental qui va de la Baltique à la Caspienne et qui peut-être n'était déjà pour eux qu'une première étape dans leur immense déplacement, — poussés par des motifs encore plus mystérieux (manque de vivres, changement de climats ou peut-être impérialisme spontané), des masses d'hommes, parlant à peu près le même idiome, s'ébranlèrent en direction du sud. Vers 2150, la migration atteint la zone limitrophe de la Mésopotamie, l'Asie Mineure, l'Iran; nous retrouverons ces peuples sous les noms de Hittites, de Kassites, de Mitanniens. Un autre bras se dirige vers l'Europe; dans la péninsule grecque, les Achéens s'installeront cent ans plus tard. A ce moment, ces déplacements de masses dans de lointaines contrées ne troublent pas encore les vieilles civilisations. Dans l'oasis du Nil, les pharaons thébains, ayant établi l'ordre après l'étrange crise sociale où s'était effondré l'Ancien Empire, s'apprêtent au magnifique développement que connaîtra l'Égypte des Senousrit. A l'abri dans son île, le Minos, le roi de Crète, se bâtit les premiers palais de Phaëstos et de Cnossos; il mange dans de ravissantes céramiques « coquilles d'œufs ». C'est plus tard, deux ou trois siècles plus tard, que les solides royaumes seront durement secoués par le raz de marée aryen. Mais dans la Mésopotamie, plus proche des lieux où surgissaient ces barbares, on en subit le premier ébranlement.

C'est comme un reflux sémite d'ouest en est, réplique de la grande extension sargonide qui avait atteint la Méditerranée. Du pays d'Amourrou, notre Syrie, surgissent de nouvelles vagues, les Amorréens. Peut-être, sous la pression aryenne, leurs chefs, dont l'un au moins fut grand, ont-ils eu la vision du péril

et cherché à faire l'unité mésopotamienne pour y résister.

C'est une bien curieuse tentative que celle d'Hammourabi, le plus important de ces rois amorréens (1). Ses ancêtres, depuis un siècle, n'avaient pas cessé de s'agrandir au détriment des roitelets d'Akkad et de Sumer. Il arrive au trône vers l'an 2000, continue l'œuvre entreprise et va bien plus loin. Il veut unifier tous ces peuples, n'en faire qu'une âme et qu'un corps. Il opère une révolution religieuse, dépossède les anciens dieux, propose une idole suprême, Mardouk. Sa ville, Babylone, sera la capitale de tous les pays d'Euphrate. Et, dans la quarantième année de son règne, il fait graver sur pierre ses « décisions d'équité », ce code que garde le Louvre, le résumé des antiques traditions sumériennes qu'il entend imposer à son peuple.

Cette tentative a quelque chose de napoléonien. Conquérant et juriste tout ensemble, cet Hammourabi est une des plus grandes figures de son époque. A-t-il réussi? En un sens, non, puisque cette unité factice ne devait pas résister aux attaques des Aryens qui, cent ans après lui, saccageront Babylone. Pourtant la langue babylonienne sera, dès lors, la langue diplomatique dont on usera, d'Asie Mineure jusqu'en Égypte, et l'influence amorréenne s'inscrira profondément dans l'histoire de la civilisation. Mais cette prodigieuse tentative ne se fit certainement pas sans de terribles résistances. La liste est longue des villes qu'Hammourabi châtia jusqu'à la ruine. Mari ne s'en releva pas. Et quand, le grand conquérant à peine mort, Our essaya de se révolter, ses murs furent rasés, ses habitants déportés par le fils du despote.

Dans quelle mesure la décision d'Abram de quitter le pays où il avait vécu ne doit-elle pas quelque chose à cette politique autoritaire, unificatrice, insuppor-

1. Un tableau, à la fin du présent ouvrage, indique les principaux éléments de parallélisme entre l'histoire sainte et l'histoire des autres civilisations.

table? Pour convaincre le vieux Térah qu'il valait mieux partir, Abram avait pu trouver d'excellents arguments dans la politique du roi de Babylone. Et qui sait si la tentative d'unification religieuse autour de l'idole de Mardouk n'avait pas achevé de décider celui qui portait au cœur la certitude du Dieu unique?

Le clan de Térah en marche.

Dans cette société dont nous connaissons maintenant la complication, quelle place tenait le petit clan térahite, dont l'importance historique sera si grande? Certainement Amorréen d'origine. Ezéchiel, invectivant Jérusalem, lui dira: «Ton père était Amorréen!» Mais l'impression qu'on retire en lisant les onzième et douzième chapitres de la *Genèse*, est que ce groupe d'hommes devait être à part. Etait-ce une famille arrivée depuis peu de temps? une communauté ayant gardé plus vivaces les traditions de l'époque où, au désert, les Sémites campaient sous la tente? En Afrique du Nord, il existe des hommes, les Mozabites, tenant d'une sorte de protestantisme musulman, qui vivent ainsi momentanément dans les villes de la côte, mais finissent toujours par repartir vers la pentapole de Gardaïa. Les Hébreux garderont le souvenir d'une tradition selon laquelle ils auraient servi comme mercenaires et comme marchands chez les Babyloniens avant de partir pour Canaan.

Abram a donc décidé de quitter Our. Comme ses lointains ancêtres, il va repartir sur la piste. L'Asie a vu, de Chine au Bosphore, bien d'autres migrations plus considérables! Dans ces immensités, il semble que les groupes humains soient chassés par le vent comme les dunes de sable. Parmi tant de flots divers qui s'étaient agités dans la cuvette mésopotamienne, le clan d'Abram n'apparaît que comme une bien petite vague. Et pour avoir une image de ce déplacement, il suffit de regarder une de ces caravanes qu'on rencontre sur les pistes de Syrie, allongeant

en centaines et centaines de mètres leur file de chameaux dodelinants, et l'un de ces campements aux tentes noires, « noires mais belles », comme dit le *Cantique des Cantiques*, que les nomades de Palmyre dressent encore sous nos yeux.

Cette migration, par où s'opéra-t-elle? La Bible nous dit : d'Our à Harran, c'est-à -dire du sud au nord le long de l'Euphrate (1). Harran est située dans la zone des collines qui précèdent l'Anti-Taurus, sur un affluent de l'Euphrate, le Balikh. Toute cette région est un lieu de passage important; Turcs et Croisés s'y disputeront Edesse. Elle devait être un de ces centres où les caravanes se reposaient; pour aller d'un bout à l'autre du Croissant fertile, comme le désert est presque infranchissable, il est impossible de ne point passer par le pays de Harran. Ce devait être une sorte d'*emporium* babylonien, où l'on échangeait des marchandises, des mythes, des idées. Le grand devin Balaam, plus tard, sera censé en venir (*Nombres*, XXIII, 7). Au choix de cette ville, il y eut peut-être aussi des raisons religieuses : on y adorait le même dieu qu'à Our, le dieu-lune.

C'est, en tout cas, un pays fort accueillant pour un nomade, pasteur de troupeaux. Assez bien arrosée par quelques pluies et par les rivières des montagnes, cette région a de l'herbe. Au printemps, la flore y est même somptueuse : des marguerites blanches, des tulipes de sang et des crocus jaunes y font un tapis moucheté; les câpriers agitent leurs touffes mauves et de hautes hampes à bouquets roses surgissent de partout. Cette steppe odorante est sèche

1. Il faut noter ici que certains historiens, dont l'un considérable, M. Lods, ne se rangent pas à la tradition la plus généralement admise qui assimile l'Our de la Bible avec l'Our de Sumer. Ils font observer que, dans le récit des origines, l'arche de Noé ayant abordé en Arménie, c'est au nord, non au sud, qu'il faudra chercher le point de départ des Térahites, et il affirme que les noms des ancêtres d'Abraham « paraissent jalonner la route directe qui mène d'Arménie en Canaan ». En tout cas, Harran était une étape sur cette route.

dès que mai arrive, mais les troupeaux ne manquent jamais vraiment de pâture. Harran, au creux de ses collines, était sans doute, comme aujourd'hui, une bourgade aux maisons de briques peintes à la chaux, dont les minuscules coupoles (chacune recouvre une pièce) font comme un conglomérat de billes.

Ce séjour à Harran marquera profondément l'histoire des Térahites. Pour toute la période des Patriarches, ce pays, cet Aram-Narahaïm, ce Paddan-Aram sera vraiment le pays des Pères. On y retournera chercher femme dans cette partie de la famille qui y sera restée : Rébecca, Rachel en viendront. Et quand, beaucoup plus tard, les Israélites se résumeront à eux-mêmes leur ancienne tradition, ils commenceront ainsi : « Un Araméen vagabond était mon père... » (*Deutéronome*, XXVI, 5). A tous les carrefours de leur histoire, on aperçoit ces errantes tribus; leur nom désigne le grand flot dont les Térahites constituent une vague; elles déferleront loin, longuement, et leur langue finira par être la plus répandue de la contrée syro-palestinienne, celle que parlera Jésus. Le séjour à Harran se fit sans doute « en araméen vagabond » à la porte de la ville, en camp volant.

Ce ne devait être qu'une étape. Le vieux père d'Abram, Térah, meurt. Devenu chef de famille « patriarche », l'inspiré repart, sachant que ce n'est point là encore le pays où doit s'accomplir le destin de son peuple. Il se dirige maintenant vers le sud, la terre de Canaan, l'autre pointe du Croissant fertile. Rien d'illogique en cela. Ce pays de Syrie et de Palestine a toujours, au cours des siècles, été un corridor. Du nord au sud, du sud au nord, les invasions ont déferlé sur lui, cependant que, de la Méditerranée vers les pays de l'Euphrate, il est aussi un passage obligatoire. Le clan d'Abram ne devait pas se différencier de quantités d'autres pasteurs qui s'en allaient, de pâturages en pâturages, suivis de leurs troupeaux. Les Cananéens, peu nombreux, occupaient seulement des villes fortifiées, sans songer à s'opposer à ces passages. Ce pre-

mier contact avec Canaan fut sans histoire; la Bible ne montre aucun rapport avec les habitants, aucune bataille. Mais elle signale un fait d'une autre importance.

A Sichem (1), dans ce site où le mont Garizim, que nous reverrons bien souvent, arrondit son échine, Abram reçoit de Dieu la confirmation de la promesse et l'indication qui la précise : « Je donnerai ce pays à ta postérité! » (*Gen.*, XII, 7). Dès lors le destin de ce peuple est lié à cette contrée, Canaan est désormais « la terre promise ». Mais il faudra sept ou huit siècles pour que ces nomades s'y installent : on ne connaît aucun peuple qui ait mis si longtemps à se fixer.

Après un arrêt « à l'Orient de Béthel, sur la montagne », de campement en campement, les gens d'Abram arrivent à l'extrémité sud de la Palestine, à ce Negeb qui, des monts de Juda jusqu'au Sinaï, n'offre guère que d'affreuses solitudes (2). La famine les y saisit. En tel cas, la solution qu'adoptent toujours les nomades est d'aller faire brouter leurs bêtes dans les plaines plantureuses; ces différences de richesses entre des zones proches sont une des grandes raisons de ces migrations asiatiques. A peu de distance s'étend l'Égypte, grasse, inépuisable. Et bien que le tissu de la société fût, dans le royaume des Pharaons, infiniment plus serré qu'en Canaan, il n'empêchait pas des errants de s'y faufiler. A peu près à la même époque une tombe de la XIIe dynastie nous montre toute une caravane bédouine au pays du Nil, hommes, femmes, enfants, avec leurs ânes, et des textes nous apprennent qu'un certain Ibsha, avec son clan, inquiétait les fonctionnaires égyptiens. Nos cultivateurs de la côte algérienne ne voient pas sans moindres craintes les nomades

1. Voir carte : Canaan des Patriarches, p. 25.

2. Certains historiens pensent que ce mouvement vers le sud des Téharites se serait accompagné d'un déplacement de sédentaires de Syrie et de haute Mésopotamie. Ce serait l'origine de certains peuples qu'on retrouvera en Palestine, lors du retour d'Egypte au temps de Josué, les Hourrim, Perrizim, etc (voir plus loin, p. 38 et p. 154).

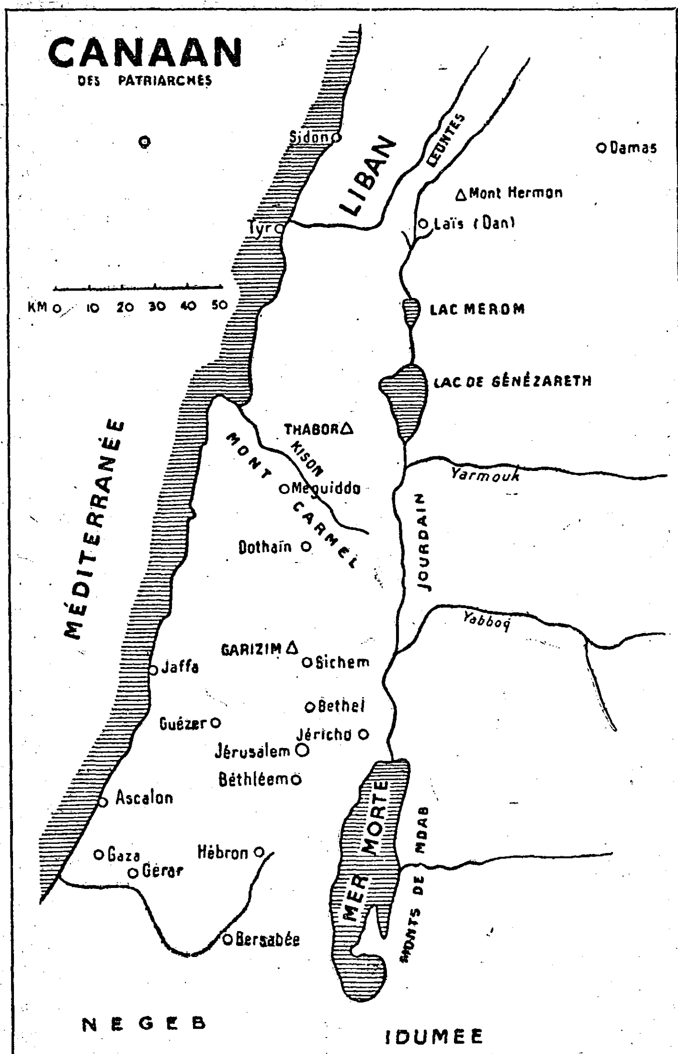
des hauts plateaux en descendre, menaçant leurs blés verts.

C'est pendant le séjour en Égypte qu'a lieu un incident qui se reproduira plusieurs fois dans l'histoire des origines israélites. Il ouvre des aperçus et sur l'aspect physique de ces Sémites, et sur la conception qu'ils avaient alors du péché. Pharaon, ayant remarqué la beauté de Saraï, l'enleva. Abram, redoutant qu'on le trouvât gêneur et qu'on le fît disparaître, l'avait déclarée comme sa sœur. (Ce n'était pas faux : c'était sa demi-sœur.) Favorite du roi, Saraï valut à son « frère » de nombreux cadeaux. Mais Pharaon, sans le savoir, était adultère; Dieu le frappa : le péché est une sorte de maladie dont on peut être contaminé à son insu. Épouvanté, Pharaon rendit Saraï et renvoya tout le clan hors du pays, sans autre châtiment. On songe, en lisant l'anecdote, à ces femmes gitanes, aux portes de nos villes, dont la beauté a quelque chose de fascinant, de vaguement maléfique, et à la crainte énigmatique que ce peuple errant inspire (1).

En tout cas, le passage en Égypte dut être court et ne marqua point les gens d'Abram, comme devait faire le long séjour de Joseph à Moïse. Des deux grandes civilisations qui furent les initiatrices d'Israël, seule, alors, celle de l'Euphrate a inscrit son empreinte. Abram et son clan reviennent en Canaan, à Béthel. L'existence qu'ils y mènent est toujours celle de la tente. Les incidents qui s'y produisent sont ceux de la vie nomade.

C'est une attribution de pâture entre deux parties du clan. Les troupeaux étaient devenus beaucoup plus nombreux qu'à l'entrée en Égypte, et Lot, le neveu d'Abram, qui l'avait accompagné dans toute

1. Une question pourtant se pose : Comment Saraï pouvait-elle encore susciter de telles passions ? Elle avait alors soixante-cinq ans. Cette énigme se rattache à d'autres : celle de la longévité des Patriarches et de la stupéfiante fécondité qu'ils manifestent. Il est évident que le narrateur biblique a voulu marquer par là une intention divine, une rare prérogative accordée par Dieu à ses élus.


CANAAN
DES PATRIARCHES
Sidon
LIBAN
ORONTES
Damas
Mont Hermon
Tyr
Laïs (Dan)
KM 0 10 20 30 40 50
LAC MEROM
LAC DE GÉNÉZARETH
MÉDITERRANÉE
THABOR
KISON
MONT CARMEL
Meguiddo
Yarmouk
Dothaïn
JOURDAIN
Yabboq
GARIZIM
Sichem
Jaffa
Bethel
Guézer
Jéricho
Jérusalem
Béthléem
Ascalon
MER MORTE
MONTS DE MOAB
Gaza
Gérar
Hébron
Bersabée
NEGEB
IDUMEE

la migration, en avait beaucoup lui aussi. « La contrée ne leur suffisait plus pour habiter ensemble. » Il y avait des querelles entre bergers de Lot et bergers d'Abram, le partage fut décidé : tandis que Lot allait vers la basse vallée du Jourdain, alors riche comme l'Égypte, un vrai jardin, puisque la catastrophe ne s'était pas encore produite qui devait détruire Sodome et Gomorrhe, Abram planta ses tentes plus à l'ouest, dans une contrée de taillis et d'arbres, aux chênes de Mambré, non loin d'Hébron.

C'est aussi un « rezzou » et un « contre-rezzou » typiques. La région de la mer Morte était alors gouvernée par cinq roitelets qui devaient plus ou moins l'hommage et le tribut à des souverains plus puissants de Mésopotamie : d'un bout à l'autre du Croissant fertile s'exerçait donc une sorte d'autorité centralisatrice. Mécontents de leurs vassaux cananéens, les rois de l'Euphrate décidèrent contre eux une expédition punitive. On a voulu reconnaître Hammourabi dans un des quatre chefs de l'expédition, Amraphel, roi de Sinéar, qui aurait eu avec lui des alliés sumériens, élamites et même hittites, c'est-à-dire d'Asie Mineure. Dans cette affaire, les gens d'Abram n'avaient rien à voir, mais il se trouva qu'ayant vaincu leurs vassaux, Amraphel et ses alliés emmenèrent, parmi les populations déportées, Lot et ses gens. Averti, Abram prépara le contre-rezzou. Il arma ses hommes — trois cent dix-huit ! — appela peut-être des alliés et suivit pas à pas la caravane victorieuse. Au moment où, à Dan, les Mésopotamiens allaient quitter la Palestine et ne se méfiaient plus guère, Abram attaqua de nuit, reprit Lot et les siens et rejeta les ennemis vers Damas.

Donc, rien d'original dans cette existence nomade ; les tribus de Transjordanie ou de Palmyrène menaient, il y a peu, une vie toute analogue. Mais ce petit clan n'est point semblable aux autres. La promesse, le don mystique, sans cesse des événements les rappellent. Au moment où Abram rentre, après sa victoire, au site ordinaire de son campement, un homme vient

à lui, le félicite, lui apporte du pain et du vin et le salue par ces mots : « Béni soit Abram, par le Dieu Très-Haut, qui créa le ciel et la terre! » C'est Melchisédech, personnage mystérieux, sur qui rien ne nous renseigne, « sans père, sans mère, sans généalogie, qui n'a ni commencement ni fin de vie », dira saint Paul, mais « image du fils de Dieu » par son nom qui signifie roi de justice et dont la ville, Salem, « la paix », n'est autre, comme des documents égyptiens l'ont prouvé, que Jérusalem. Coïncidence prophétique, nouveau signe de Dieu.

L'Alliance.

Melchisédech avait-il su que, pour Abram, l'heure décisive était proche? Une nouvelle période s'ouvre, dans la vie du Patriarche, où Dieu multiplie les preuves. Cet homme, qui n'est plus jeune, a le cœur traversé d'un doute affreux : la postérité qui lui a été promise, comment pourra-t-elle exister, puisqu'il n'a même pas un fils et que tout semble prouver la stérilité définitive de Saraï? Mais Dieu entend cette plainte; il répète sa promesse. « Lève ton regard vers le ciel et compte les étoiles, si tu peux : telle sera ta postérité. » Abram hésite à croire, mais Dieu insiste. C'est un vrai drame dans l'âme de l'inspiré, « une terreur, une obscurité profonde ». Ce qu'on lui demande d'admettre est si impossible! Dieu précise. Tout ne sera pas seulement joie et fécondité pour ces hommes futurs qui naîtront d'Abram : avant de jouir de la terre promise, ils devront souffrir, asservis, en pays étranger. Mais ils naîtront et ils posséderont « du fleuve d'Égypte au grand fleuve d'Euphrate ». Alors Abram croit.

Sa femme Saraï est plus sceptique; mais, pratique, elle trouve une solution. La vieille loi sumérienne, telle que la formulait, au même moment, le code d'Hammourabi, avait prévu le cas de l'épouse stérile : le mari pouvait demander à sa femme de choisir une de ses servantes, qui lui donnerait des enfants.

Saraï, donc, amena à Abram une esclave égyptienne, Agar, et Agar conçut. Mais la concubine, enorgueillie, traita de haut la femme légitime et inféconde. Les juristes d'Hammourabi, très psychologues, prévoyaient le cas : il ne devait pas être rare; l'épouse avait le droit de châtier la fière, ce que fit Saraï, sans doute d'une main un peu rude. Cela faillit amener la perte des espoirs d'Abram, Agar s'étant sauvée au désert où cette femme enceinte avait toutes chances de mourir. Sans l'intervention de l'Ange du Seigneur, tout eût fini ainsi. Mais Agar revint au campement et peu après enfanta Ismaël. Abram apprenait que Dieu pouvait donner un fils à un homme de quatre-vingt-six ans.

Treize ans s'écoulèrent. Abram allait atteindre un siècle. La postérité annoncée serait donc celle d'Ismaël. Non. Dieu visite une fois de plus son fidèle et sa parole lui révèle davantage encore. Il ne lui promet plus seulement qu'une nation naîtra de lui, ni qu'elle possédera la terre de Canaan; si Abram « marche devant la Face de Dieu et est irréprochable », une Alliance sera établie entre son peuple et le Tout-Puissant. Cette onction spirituelle, que Melchisédech « prêtre du Très-Haut » avait tracée sur Abram, Dieu lui-même la confirme. Un véritable traité est établi entre l'Invisible et le Patriarche, qui comporte de part et d'autre des conditions.

En échange de la protection particulière qu'il recevra, Abram devra se soumettre à deux obligations. L'une, c'est de changer de nom, ce qui, dans toutes les races primitives et spécialement en Orient, est d'une importance considérable ; le nom fait plus que désigner, exprimer ; il crée, il suscite. Au lieu d'Abram, en qui, peut-être, demeurait le souvenir étymologique d'un dieu sumérien, il portera le nom d'Abraham, ce qui signifie « père d'une multitude d'hommes ». Et pour bien marquer que Saraï n'a pas démérité, qu'elle est associée au destin de son mari, elle reçoit le nom de Sara, qui exprime une idée de

prééminence, quelque chose comme « Votre Altesse ».

La seconde exigence de Dieu est plus étrange. Il veut qu'Abram accepte de se circoncire, lui et les siens. On saisit là une des résurgences d'un des plus vieux rites de l'humanité. On le trouve un peu partout sur la terre et à toutes les époques. L'Amérique précolombienne et la Polynésie le connaissent. Les Egyptiens le pratiquaient et peut-être est-ce d'eux qu'Abraham l'apprit. Son origine est fort obscure. Hérodote l'attribuait à un souci de propreté. D'autres pensent qu'il s'explique par des raisons très précisément physiologiques. D'aucuns y voient une sorte de souvenir d'anciens sacrifices sanglants, ou de mutilations sacrées. On connaît des peuples, en Afrique noire, qui le pratiquent aussi sur la femme. Quoi qu'il en soit, la circoncision prendra une importance considérable dans la tradition des descendants d'Abraham. Entendu simplement comme rite, elle sera une sorte d'initiation, sans laquelle on ne pourra être de la race élue, et, en ce sens, on peut même dire qu'elle sera une des pierres d'achoppement sur laquelle le christianisme universaliste fera tomber le vieux judaïsme exclusif. Mais son vrai sens est plus profond ; elle est le signe de l'alliance, la marque douloureuse de la soumission au vouloir de Dieu ; le rite ne suffit pas, « la circoncision, dit le *Deutéronome*, c'est celle du cœur » (*Deut.* x. 16 et xxx. 6).

L'alliance est établie. Abraham est circoncis et tous les hommes de sa maison aussi. Alors Dieu les récompense. C'est une des pages les plus belles de la *Genèse* que celle de cette nouvelle visite de Dieu ; il semble que toute la lumière d'un beau jour d'Orient y passe, toute la promesse d'un avenir merveilleux. Abraham est assis à l'entrée de sa tente ; il fait chaud. Les chênes de Mambré donnent une ombre mouchetée. Abraham songe ou somnole. Et soudain voici qu'en relevant la tête, il voit trois visiteurs devant lui. Il se hâte vers ses hôtes. On va leur donner de l'eau pour le lavage des pieds. Sara fera des gâteaux. On

met à cuire le veau le plus tendre, mijoté dans le beurre le meilleur. En chaque visiteur, la plus noble des traditions orientales enseigne à voir un messager des dieux ; mais ces visiteurs de Mambré, c'est Dieu lui-même avec deux de ses anges. Le Très-Haut a traité le Patriarche en ami ; il s'est abrité sous son toit. Et il lui annonce la bonne nouvelle : Sara elle-même aura un fils. Elle en doute? Elle rit à part soi ? « Vieille comme je suis, connaîtrai-je encore le plaisir ? — Y a-t-il rien qui doive surprendre de la part de Dieu ? » répond le visiteur. L'homme prédestiné et le maître suprême sont de plain-pied, dans une merveilleuse simplicité.

A cet hôte, à ce confident, Dieu ne veut pas cacher que s'il s'est arrêté un instant à Mambré, il a un autre but. Maître des promesses heureuses, il l'est aussi des punitions. Sodome et Gomorrhe ont attiré sur elles de terribles menaces. Leur immoralité a décidé Dieu à les détruire. Abraham se récrie. Les détruire entièrement ? Mais puisque Dieu est le Dieu de justice, est-il juste de frapper les innocents pour les coupables ? S'il se trouve une poignée d'hommes intègres dans ces cités, Dieu ne pardonnera-t-il pas ? Les anges du Seigneur partent vers les deux villes : ils y sont traités abominablement. Les sodomistes et les gomorrhéens avaient vraiment des mœurs qui appelaient le châtiment. Il vint, terrible. « Des pluies de flammes denses s'abattirent avec une violence continue sans cesse renouvelée. Brûlés furent les champs, les prairies, les bocages bourgeonnants. Brûlées, les forêts des collines et leurs troncs consumés jusqu'aux racines. Brûlés ensemble les étables, les maisons, les forteresses et les édifices publics. Les cités populeuses devinrent des tombeaux et quand les flammes eurent dévoré tout ce qui était sur la terre, elles pénétrèrent dans le sol même, pour le stériliser. » Ainsi raconte l'historien et philosophe alexandrin Philon en l'an 20 avant notre ère.

Ce drame est-il prouvé par d'autres documents

que la Bible ? A-t-il été suggéré par la vue de ce paysage de la mer Morte, par l'eau lourde de sel et de bitume qui étend sa nappe aux reflets métalliques le long des falaises pourpres du Moab ? Il est certain que toute cette contrée est fortement marquée de volcanisme. Dans ce fond, une odeur minérale flotte, une odeur de mort. Mais la Bible insiste à plusieurs reprises sur la beauté, la fertilité de ce pays avant le cataclysme, et l'archéologie pense avoir prouvé que vers l'an 2000, la région était peuplée, cultivée ; les ruines des cités infâmes auraient été recouvertes par la montée des eaux.

A la catastrophe, seul échappa le clan de Lot, parce qu'il s'était montré humain au milieu de ces populations féroces et qu'il avait accueilli les anges du Seigneur. Il put s'enfuir, à travers des pluies de feu. Mais sa femme, s'étant retournée pour voir l'atroce spectacle, fut asphyxiée par les gaz délétères ; les efflorescences salines la recouvrirent. On voit encore, dans la contrée sinistre, de ces obélisques blanchâtres qui semblent des statues, des formes aux grands voiles, pétrifiées par la terreur de Dieu.

La dernière épreuve.

La promesse allait-elle se réaliser, enfin ? Abraham aurait pu douter, car, étant descendu dans la plaine de Gérar, pour y faire paître ses troupeaux, le roi du lieu, Abimélech, enleva Sara. La même aventure qu'avec le Pharaon se reproduit (1), ce qui paraît d'autant plus admirable qu'à ce moment l'épouse du patriarche a largement dépassé quatre-vingts ans ! Le narrateur biblique a sans doute voulu prouver encore combien Dieu protégeait le fruit des entrailles de Sara, car Abimélech la rendit promptement, et c'est de son mari qu'elle conçut peu après.

1. Les critiques rapportent ces deux épisodes à deux sources, ce qui peut suggérer que nous avons affaire à deux traditions d'un même fait, localisé en deux endroits différents.

L'attente enfin était comblée. La joie fut immense aux tentes des Téharites. Cet enfant né du miracle apportait avec lui la garantie que la parole divine serait tenue. Et cette allégresse, on voulut que le nouveau-né en portât le signe : il reçut le nom d'Isaac, ce qui exprime l'idée du bonheur, du rire. « Qui eût dit à Abraham, chantait l'accouchée : Sara allaitera des enfants? J'ai donné un fils à sa vieillesse. »

L'enfant grandit. Un incident troubla un instant le clan. Sara et Agar, la légitime et la concubine s'entendaient de plus en plus mal. Et l'épouse prévoyante pensait à l'héritage futur d'Abraham; il ne fallait pas que le fils de l'Egyptienne fût en mesure de le disputer au sien. De nouveau, elle exigea le renvoi de l'esclave et de son enfant. Abraham en éprouva de l'ennui; la loi d'Hammourabi n'autorisait cette cruauté que dans le cas de la concubine insolente et Sara ne produisait plus de griefs contre Agar. Mais Ismaël aussi était promis à un haut destin. Dieu avertit le père, qui le laissa partir avec sa mère. Ils s'en allèrent vers le désert du Sud. Un péril affreux les y attendait. L'outre épuisée, l'eau manqua. Il s'en fallut de peu que le garçonnet ne mourût, mais une fois encore, l'Ange du Seigneur apparut; un puits était près d'eux qu'ils n'avaient pas vu. Ainsi les descendants d'Ismaël, les Arabes qui vivent dans le désert, savent-ils qu'eux aussi ont reçu la promesse et que la volonté même de Dieu a fait d'eux une grande nation.

Un pire danger guettait cependant Isaac, resté aux tentes paternelles. Il fallait que le Patriarche fût éprouvé une dernière fois. La voix de Dieu retentit : « Abraham ! » Il répondit : « Me voici. » Et Dieu dit : « Prends ton fils, ton unique, celui que tu préfères, Isaac. Va-t'en au pays de Moriah, et là, offre-le en holocauste sur la montagne que je te désignerai » (*Gen.*, XXII, 1). Pas plus qu'à Our, il n'avait discuté l'ordre de tout quitter, Abraham ne songe à se dérober à ce commandement atroce. Il selle son âne, fend

du bois pour l'holocauste et, appelant son fils, il part.

Cet épisode, par maints côtés énigmatique, est un de ceux où paraît le mieux le fil qui relie aux plus anciennes traditions, le symbolisme chrétien. Ce fils sur qui la main même de son père va lever le couteau, a toujours paru l'image d'une autre victime. Le parallélisme est plus évident encore, si comme le croient certains (1), la montagne du pays de Moriah est cette colline où, bien plus tard, Salomon bâtira le temple: un vallon seul séparerait le bûcher dressé pour Isaac du gibet dressé pour Jésus.

Historiquement, l'épisode se situe dans une perspective aujourd'hui très bien éclairée : la coutume d'immoler les premiers-nés. C'était une habitude très ancienne et les habitants du pays de Canaan l'avaient incontestablement. Au haut lieu de Guézer, un des centres du culte cananéen, autour de menhirs préhistoriques, on a retrouvé de nombreuses jarres contenant des squelettes de petits enfants, dont presque tous ont moins de huit jours. Cette coutume barbare que, sous d'autres formes, la Phénicie et Carthage garderont jusqu'à une époque bien plus proche de nous, était-elle sémitique ou antérieure? Elle passait pour le plus efficace des rites propitiatoires. Quand on bâtissait une maison, on accomplissait souvent l'horrible « sacrifice de fondation »; on a retrouvé beaucoup de ces petits squelettes; à Meguido, le corps d'une jeune fille de quinze ans est cimenté au milieu des pierres de base d'un mur.

Quelles pensées remuaient le Patriarche quand il gravissait la colline désignée pour l'holocauste et quand la jeune victime elle-même, lui disait, dans son innocence : « Je vois bien le bois et le feu, mais où est l'agneau? » (*Gen.*, XXII, 8). Ce n'était qu'une épreuve. L'Ange du Seigneur retient le couteau prêt à s'enfoncer dans la gorge d'Isaac. « Ayant levé les yeux, Abraham vit un bélier pris par les cornes dans

1. D'autres pensent plutôt au Sinaï.

un buisson. Il le saisit et l'offrit en holocauste à la place de son fils. » Et l'archéologie, jetant sur cette histoire sublime un jour nouveau, — ou peut-être posant une nouvelle énigme, — nous montre parmi les objets trouvés dans les tombeaux d'Our, un bélier retenu à un buisson. Ici encore, très antique tradition sumérienne? Signe d'un changement dans les conceptions religieuses, refus de l'holocauste humain? Le détail historique est moins précis que le sens moral : la soumission totale de l'homme prédestiné à la volonté du Très-Haut.

La fin d'Abraham.

Désormais, Abraham avait donné tout son témoignage. Il ne lui restait plus qu'à attendre la mort; mais elle vint à pas très lents, car il convenait que ce parfait serviteur de Dieu mourût comblé d'années. Le clan vécut d'abord dans le sud, autour des puits de Bersabée, dont le roi Abimélech, par un traité solennel, avait accordé l'usage aux Térahites. Mais, parmi tant de territoires de pâturages, celui qui parlait davantage au cœur du vieillard était cette région de maquis et de chênes où les trois visiteurs divins lui étaient apparus, dans le soleil du jour. Le clan remonta à Hébron et la vie du Patriarche s'y acheva.

De ces longues années de vieillesse, la Bible ne nous dit rien. On sait seulement qu'il maria son fils selon ses vœux et que sa femme mourut. Un problème alors se posa. Ces nomades étaient des étrangers parmi la population de Canaan; où placeraient-ils la dernière demeure de Sara ? Au pays de Sumer, la famille avait certainement son caveau privé, semblable à ceux que les fouilles ont dégagés. Il était sans doute sous la cour de la maison, ou même sous une des chambres du rez-de-chaussée. Les morts y étaient alignés, enroulés dans une natte de roseau, ayant près de leurs mains les jarres pleines de vivres et le gobelet pour boire. Mais Our était trop loin, et, sous la tente mo-

bile, qu'eût signifié un tombeau? Abraham adopta donc la coutume funéraire du pays de Canaan qui était de se servir de cavernes aménagées. Il en acheta une à un roitelet hittite installé dans le pays et Sara y fut déposée. Plus tard, âgé de cent soixante-quinze ans, le Patriarche ira l'y rejoindre. C'est cette caverne de Macpéla, en face de Mambré, sur laquelle, aujourd'hui, s'élève une des plus vénérées des mosquées islamiques. Elle restera le lieu de ralliement des morts térahites, et si l'on ouvrait le caveau, peut-être y trouverait-on les os du grand Patriarche près de ceux d'Isaac et de la momie de Jacob.

Avant de mourir, Abraham avait bien précisé que, parmi les nombreux fils qu'il avait eus. un seul bénéficiait des prérogatives d'héritier. Les enfants des concubines ne recevaient que des indemnités : la loi sumérienne le voulait ainsi. Celui que Dieu luimême avait deux fois appelé à la vie, investi de la mission par ce choix, le peuple privilégié avait un nouveau guide. « Après la mort d'Abraham, Dieu bénit Isaac, son fils » (*Gen.*, xxv, 11). L'histoire providentielle se poursuivait (1).

1. Pour situer dans le temps l'histoire d'Abraham, nous avons adopté la chronologie traditionnelle, celle que préfère aussi Mgr Ricciotti. Mais certains historiens, d'après l'étude de l'archéologie, sont tentés d'admettre que le grand flot araméen, dont les Hébreux sont une vague, ne déferla sur la Palestine que vers 1700, qu'il serait contemporain de l'invasion des Hyksos en Égypte (voir plus loin, p. 54).

Dans cette hypothèse, il faudrait réduire beaucoup la durée des temps patriarcaux, peut-être à un siècle et demi, c'est-à-dire à quatre générations normales : cela poserait du coup le problème de la longévité des Patriarches, attestée par la Bible. (Sur cette hypothèse, voir R. P. R. de Vaux, *La Palestine et la Transjordanie au IIe millénaire et les origines israélites*, dans *Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft*, 3-4-1938.)

II

LA VIE PATRIARCALE

Trois siècles sous la tente.

La mort d'Abraham ne changea rien à la vie du clan. Comme au temps du fondateur, ses enfants, ses petits-enfants et tous ses descendants, pendant trois siècles, demeureront des nomades se déplaçant selon les nécessités de la pâture, vivant sous la tente bédouine. Le fait même de ces errances surprend nos habitudes occidentales modernes ; hormis nos bohémiens, nous ne connaissons pas de ces tribus sans racines ; n'avoir pas de domicile, pour nos vieux pays agriculteurs, c'est un délit. L'Orient des steppes n'a pas cette conception d'une vie obligatoirement fixée. Personne ne devait s'étonner de voir le fils d'Abraham nomadiser de Sichem à Gérar, de puits en puits dans le Negeb. Au surplus, la situation politique de la Palestine, pendant ces trois siècles, explique encore mieux la grande liberté dont un peuple de nomades y bénéficiait.

Placé comme il est, Canaan ne pouvait échapper au destin d'être tiraillé entre les deux plus grandes masses de l'époque : l'Egypte et les empires mésopotamiens. Du sud ou du nord, pendant trois mille ans (pour s'en tenir à la seule histoire ancienne) des vagues de conquérants se succéderont, s'opposeront, parfois s'annuleront sur ce sol. Tantôt champ de bataille, tantôt protectorat, il advint, au moins deux fois, que ce petit pays trouvât dans l'épuisement et l'équilibre de ses voisins puissants, une liberté anarchique. Les

siècles des Patriarches correspondent justement à une de ces parenthèses.

Jusqu'au temps d'Abraham. c'était de l'est qu'était venue la domination. De Sargon à Hammourabi, la liste serait longue de ces maîtres mésopotamiens de Canaan. La langue babylonienne et les cunéiformes étaient alors d'usage officiel en Palestine et en Syrie. L'Egypte avait bien, de temps en temps, cherché à intervenir dans ces régions; au xxve siècle, le grand Pharaon Pépi Ier (un contemporain de Goudéa le Sumérien) y avait fait une sérieuse expédition. Mais les Égyptiens s'intéressaient surtout à la côte, et plus qu'à tout, au grand port phénicien de Byblos qui, en échange de leur papyrus, leur expédiait le bois et la résine pour faire les cercueils des momies : déjà, vers l'an 2800, Mykérinos, le constructeur d'une des grandes Pyramides, envoyait des présents au dieu sémite de Byblos.

La tutelle mésopotamienne sur Canaan cessa pendant qu'Abraham achevait sa vie. Frappé au cœur par un raid de ces Hittites qui dévalaient de l'Anti-Taurus, le grand empire d'Hammourabi s'affaissa. Babylone fut pillée; ses dieux emmenés en captivité. Les roitelets locaux se révoltèrent contre la capitale. Et peu après, descendant du Zagros, les Kassites s'abattent sur la plaine, s'emparent de Babylone; ils y règneront sept siècles, demi-barbares qui peu à peu s'assimilent la vieille civilisation, maîtres contestés que sans cesse menacent les attaques des montagnards.

L'Egypte ne chercha pas à profiter de l'occasion pour s'installer solidement en Palestine. Elle eut cependant, d'abord, des souverains éminents, aux xixe et xviiie siècles, ces Amenhemat et ces Senousrit de la xiie dynastie, dont les hauts faits furent, bien plus tard, résumés par les Grecs dans la légende héroïque de Sésostris. Mais ces grands rois s'occupaient alors de conquérir la Nubie et de reculer de quatre cents kilomètres, jusqu'à la deuxième cataracte, la fron-

tière de leur Etat. Ils se bornèrent à mettre un vice-roi à Byblos, à vendre des marchandises aux Cananéens, et s'en tinrent là. Après eux, les dynasties confuses et déchirées qu'on désigne sous les numéros XIII et XIV, Neferhotep au visage de jeune fille, Nehasi, « tête de nègre », sont bien incapables de faire de la grande politique. Quand la marée des Hyksos surgira, l'Egypte en sera noyée.

Pendant les trois siècles des Patriarches, Canaan resta donc sans maître. Il était d'autant plus aisé de s'y promener avec ses troupeaux que nul ne songeait à s'étonner de voir un peuple de plus sur un sol qui en comptait tant. La population de Palestine était alors un véritable puzzle. Il y avait, mêlés aux races postérieures, les descendants des très anciens hommes de la pierre taillée, qui avaient été nombreux à l'époque préhistorique : ces Hourrim, Anakim, Emim, Zuzim, Zamgummim que cite la Bible, et ces Rephaïm, dont le nom veut dire seulement « les morts ». Il y avait des descendants de la vieille race sumérienne, peut-être les Perizzim. « gens des villages », cultivateurs. Il y avait surtout les couches successives des nappes sémitiques qui, au cours des siècles; avaient balayé le pays, depuis les Akkadiens du temps de Sargon jusqu'aux Babyloniens d'Hammourabi. On y distingue, en gros, les Cananéens, qui semblent les plus puissants, et les Amorréens, plus ou moins refoulés vers le nord. Il y avait aussi, de-ci de-là, des Hittites, comme celui auquel Abraham acheta la caverne de Macpéla, premiers éléments d'une infiltration qui se développera. Sur la côte, la population était encore plus mêlée peut-être : des Phéniciens, proches parents des Cananéens, des Crétois qui venaient faire des achats de blé et avaient une sorte de représentation consulaire, et ces Philistins qui deviendront si importants, mais qui ne sont encore que les fourriers égéens des futures vagues aryennes. Enfin, dans l'intérieur, des peuples dont les descendants d'Abraham racontaient eux-mêmes que c'étaient leurs cousins,

Edomites, Moabites, Ammonites, qui nomadisaient comme eux, mais plutôt sur la limite du désert.

Le pouvoir, — si l'on peut employer ce mot pour ces roitelets, — devait appartenir à des petits souverains locaux, dont la domination se limitait à leur ville et à quelques hectares de champs. Les cités étaient bien défendues ; les murailles étaient larges, précédées d'un glacis, et le tracé multiple de leur flanquement prouve déjà un sens très élevé de l'art militaire. A l'abri derrière ces fortifications, les maisons s'entassaient, sans plan d'ensemble, assez semblables à celles des Sumériens, mais plus pauvres, avec des toits en terrasse ou des coupoles en forme de ruche, percées d'un trou pour l'aération. Au large de ces bourgades, les nomades ont toute la liberté qu'ils souhaitent, à condition de ne pas dévaster les champs, de ne pas piller les caravanes, ils pourront faire pâturer leurs bêtes. Ainsi vécurent trois siècles les descendants du vieux Térah.

Une aristocratie hautaine.

Quinconque a rencontré en Orient, qu'il s'agisse des parages sahariens ou des steppes syriennes, l'une de ces tribus qui campent encore sous la grande tente, a observé la fierté, la hauteur calme et méprisante que ces nomades ont envers les populations fixées. A lire le récit biblique, on sent bien que ces hommes du clan des Patriarches ont eu cette réserve. A l'égard des gens du pays, ils ne manifestent pas les intentions systématiquement agressives et conquérantes que nous leur verrons des siècles plus tard, quand ils seront revenus d'Égypte avec Moïse ; d'ailleurs, ils ne seraient pas assez forts pour avoir des chances. Mais visiblement ils se tiennent à l'écart. Ils ont des relations de courtoisie avec les princes sur les territoires desquels ils campent, de commerce avec les citadins. Ils restent « des étrangers », dira Moïse (*Exode*, VI, 5).

Ce n'est certainement point par hasard que, dans

eurs traditions, ils racontaient que Noé avait maudit Cham, le fils irrespectueux, l'ancêtre de Canaan. «Maudit soit Canaan ! Il sera pour ses frères le serviteur des serviteurs » (*Gen.*, IX, 25). Des boutiquiers, des valets, c'est à peu près ainsi qu'aujourd'hui encore les nomades des tentes considèrent les gens des villes.

Et même les autres tribus, celles qui menaient semblable vie sans être tout à fait du même sang, on ne se gênait pas pour les brocarder. Il est amusant de constater que le texte biblique ne laisse guère passer l'occasion de raconter sur les autres clans une petite histoire peu honorable. Les Moabites, les Edomites sont bien des descendants d'Abraham, on ne le nie pas ; mais veut-on savoir comment ils en procèdent ? d'un inceste commis par Lot sur ses filles, un soir d'ivresse : peu flatteur ! (1)

Ce particularisme isole donc les hommes du clan parmi les populations. Ils ont le sentiment très net de leur supériorité, de leur originalité. Dépositaires de la promesse, ils en sont fiers. Quel est alors leur nom ? Abraham est désigné par le mot « Hébreu » (*Gen.*, XIV, 13) ce qui peut signifier aussi bien «fils de Héber », un descendant de Noé, ancêtre des Patriarches, que, plus généralement, « errant, nomade », l'équivalent de l'arabe qui a donné « bédouin ». Mais il semble bien que ce terme soit trop large pour désigner le clan des Térahites ; plus tard, le texte biblique distingue « Hébreux et Israélites », ceux-ci étant une partie de ceux-là. Le qualificatif d'Israël surgira dans l'histoire de Jacob, sans doute au moment où le groupe a atteint à une plus parfaite conscience de soi.

Ainsi ces Térahites nous apparaissent-ils, au sens propre du mot, une aristocratie, une de ces minorités privilégiées qui jouent, dans le monde, un rôle bien plus important que ne semblait leur promettre

1. A la décharge de ces «filles de Lot» incestueuses, il faut peut-être invoquer la loi qui exigeait qu'une descendante d'Abraham ne prît point, pour père de ses enfants, un homme en dehors de la race...

leur force numérique. On connaît des cas analogues dans l'histoire ancienne, de minorités efficaces : nous verrons le fait chez les Hyksos, les Hittites ; il est célèbre à Sparte. Mais, au contraire de ce qu'on observe si souvent, la force n'explique pas que l'histoire future des Sémites de Canaan finisse par se confondre avec celle de ce petit clan ; leur prépondérance est spirituelle ; elle a son origine dans la certitude d'une mission. Aussi, ce qui comptait pour eux, était-ce leur filiation directe, légitime, qui les rattachait à Abraham, l'inspiré.

Isaac, Rébecca et leur fils.

Avant de mourir, le grand patriarche avait pris ses dispositions pour que la pureté de la race fût bien gardée. Il fallait éviter que le jeune Isaac se ne laissât séduire par quelque femme de ces races mêlées du Canaan ; aussi Abraham l'avait-il lui-même marié. Le plus ancien des serviteurs avait reçu ordre d'aller au pays des pères, ce Paddan-Aram où une partie de la famille était restée. Justement n'avait-on pas eu des nouvelles récentes de Nahor, un frère d'Abraham, dont la descendance était nombreuse ? Le serviteur y cherchera une fiancée pour son jeune maître.

C'est la scène ravissante, d'une précision si évocatrice, dont Poussin a rendu le charme. Le serviteur arrive à la ville de Nahor. Ses chameaux s'agenouillent près du puits. Une jeune fille s'approche, la cruche sur l'épaule ; elle est belle de figure, de maintien modeste. Le messager lui demande à boire ; elle s'empresse, « baisse sa cruche sur sa main », l'abreuve, et, quand elle a fini, elle s'enquiert des chameaux et court encore au puits pour leur faire monter de l'eau. L'anneau d'or, les lourds bracelets de fiançailles, à qui conviendraient-ils mieux qu'à cette vierge exquise ? Intention de Dieu ! elle est, justement, Rébecca, petite-fille de Nahor.

La personnalité d'Isaac est la moins nette de toutes

dans la galerie des Patriarches; il est même tout à fait estompé, image grise de son père. Les seuls événements importants qui le concernent semblent empruntés à la biographie d'Abraham. Rébecca, comme Sara, est stérile et c'est quand son mari a soixante ans qu'elle lui donne des fils. Et Abimélech, se conduisant avec la belle-fille comme avec la belle-mère, l'enlève pour son harem, la croyant «sœur» d'Isaac, mais se hâte de la rendre quand il découvre sa vraie qualité.

Pourtant, deux faits considérables apparaissent dans ce récit. L'un marque un changement profond dans la vie économique des Térahites. « Isaac fit des semailles et récolta le centuple » (*Gen.*, XXVI, 12). Pour la première fois, les nomades consacrent une certaine activité à l'agriculture : prélude à la fixation future.

Et l'autre, c'est la fameuse rivalité entre les fils d'Isaac, qui n'annonce rien de moins que la suprématie sur tous les autres d'une partie du clan — celle qui a su se conserver de race pure et qui demeurera la dépositaire des dons divins. Quand Rébecca fut enceinte, elle porta deux jumeaux et les « enfants se heurtaient dans son sein ». C'était signe, lui apprit Dieu, que deux races adverses en descendraient : « Un peuple l'emporterait sur l'autre et le plus grand servirait le plus petit. » Le premier qui vint au monde était « édom », c'est-à-dire roux et fort velu ; on le nomma Esaü. Mais le second devait être plus joli, car la mère lui montra une préférence insigne. Il reçut un nom plein de promesse, un nom à sous-entendu ; comme il était sorti agrippé au talon de son frère, on l'appela Jacob «tient-le-talon» ; mais, saisir le talon de quelqu'un, c'est le culbuter, le supplanter. Rébecca désignait donc par là celui qui, selon l'annonce, l'emporterait sur l'autre : Jacob «celui qui supplante ».

C'est là un fait que l'histoire confirma pleinement. Devenu grand, Esaü s'installa dans un pays «velu» comme lui, c'est-à-dire qui avait des arbres (et il n'en

faut pas beaucoup pour que, dans ces lieux pelés, on parle encore aujourd'hui, de « Djebel-Cheir », de « montagne chevelue »). Cette région, c'est celle qu'on désigne, de son surnom, le « pays du roux », d'Edom ; c'est l'Idumée, chère aux poètes. Il y vécut en chasseur et, sans doute, plus ou moins en pirate ; dans ces steppes du sud, les razzias étaient fréquentes. Mais si la postérité fut nombreuse, quelle importance historique eut son peuple ? Il n'a joué qu'un rôle bien effacé, alors que de Jacob sortiront les prêtres du peuple élu. « Celui qui supplante » a bien supplanté son aîné.

Car, ne l'oublions pas, Esaü était l'aîné et les prérogatives à la fois spirituelles et matérielles, attachées à ce titre, étaient si considérables que, dans les cas de jumeaux, l'accoucheuse fixait un fil rouge autour du bras qui sortait d'abord. C'est pourquoi Jacob s'arrangea pour s'emparer du droit d'aînesse. Au contraire de son frère, ce n'était pas un de ces hommes « qui vivent de l'épée »; mais, paisible, il paissait ses troupeaux et, autour de ses tentes, plantait des légumes et du blé. La façon dont il se fait reconnaître l'aînesse nous invite, sans doute, à admirer davantage son astucieuse intelligence que ses vertus de charité et de franchise. Un jour qu'Esaü rentre de la chasse épuisé, il implore son frère : veut-il lui donner de ce plat de lentilles alléchant ? Jacob abuse sans vergogne de la situation et ne nourrit le malheureux chasseur que contre la cession de son droit d'héritage. Puis, à cette propriété juridique, il ajoute la qualité sacrée, en se faisant bénir, indûment, par son père aveugle ; Rébecca, plus que jamais partiale, ayant recouvert les mains de son préféré d'une peau de chevreau pour imiter les poils de l'aîné.

L'anecdote en soi, si elle ne présente rien de très moral, a beaucoup de ce sel que les Grecs aimeront en Ulysse ; elle montre qu'on appréciait chez ces nomades que l'intelligence subtile triomphât de la force brute. Mais elle a un sens plus profond. Quelle est la raison de cette préférence d'un fils à l'autre, d'une

postérité à l'autre postérité? N'en doutons pas : l'explication tient dans ces versets où la Bible nous dit qu'Esaü avait épousé des femmes hittites et cananéennes, désobéissant ainsi à la loi fondamentale du clan, introduisant des sangs étrangers dans la race. Ces alliances « avaient été amères pour l'âme d'Isaac et de Rébecca ». Jacob, lui, sera, au contraire, celui par qui la filiation intacte se continuera.

Jacob lutte contre Dieu.

Ce qui montre que là est l'essentiel, c'est que dès l'heure même où il se décide à aller chercher femme dans la race pure, Dieu confirme avec éclat que Jacob est bien le dépositaire de la promesse. Rébecca avait déclaré qu'elle était « dégoûtée de la vie à cause des filles hittites »; on pense à la colère d'une juive croyante dont le fils veut épouser une chrétienne. Jacob, docile, part pour le Paddan-Aram.

En route, une nuit où il dort, à même le sol, une pierre pour oreiller, un songe le visite. Une échelle immense rejoint la terre au ciel; tout en haut, il voit Dieu. Et Dieu lui parle. Les promesses faites à l'ancêtre, il les confirme et même les précise. Oui sa postérité sera abondante « comme la poussière de la terre »; oui, elle possédera ce pays, mais encore davantage, partout où seront ses descendants, une protection particulière sera sur eux. Au réveil, le voyageur est encore plein de la présence divine; suivant une habitude très ancienne dans le pays, il dresse une pierre en commémoration de l'événement, un « menhir », dirions-nous, une « massebah », selon le terme hébreu. Dorénavant ce lieu sera béni et sera Béthel, la maison du Seigneur. Et Jacob jure, si Dieu le protège au cours de son voyage, de lui demeurer fidèle.

Au pays de Harran vivait Laban, son oncle maternel. Il avait deux filles, Lia et Rachel; la seconde était belle et, dès qu'il l'avait aperçue au puits, menant boire ses brebis, Jacob l'avait aimée; Lia avait

les yeux chassieux. Quand le jeune homme voulut épouser Rachel, Laban lui imposa de prendre d'abord Lia; ce père était avisé. Il exigea même du prétendu qu'il travaillât gratis à son service. Vingt ans durant, Jacob resta donc chez Laban. De ses deux femmes et de deux de leurs servantes, il eut de nombreux enfants; onze fils lui naîtront qui seront à l'origine des tribus d'Israël, plus une, celle de Benjamin, le tard venu. Mais si Laban avait été plein de ruse, Jacob le fut davantage; par divers moyens dont on apprécie plus l'astuce que l'honnêteté, le gardien de troupeaux s'arrangea pour accroître son cheptel personnel. Il y a, en particulier, un savoureux épisode où l'on voit Jacob se faire promettre pour salaire les bêtes rayées et tachetées, de moindre prix, et s'arranger, par un moyen inédit, pour que beaucoup présentent taches et rayures.

La situation devint si tendue entre son beau-père et lui que Jacob décida de fuir. Femmes, concubines, enfants, bétail, la caravane s'ébranla de nuit. Laban apprit le départ le lendemain et constata, du même coup, que ses *téraphim*, les idoles domestiques qu'il conservait précieusement suivant l'antique usage du Sinéar, avaient aussi disparu. Il se lança à la poursuite, décidé à une explication. A vrai dire, cela se passa fort bien. Les deux hommes se réconcilièrent; quant aux *téraphim*, on ne les retrouva point : Rachel les avait cachées dans la selle de son chameau et s'était assise dessus. Et Jacob reprit sa route vers le Sud, vers le pays de Canaan.

C'est alors que se passe la scène grandiose d'où Jacob sortira transformé, d'où le peuple élu recevra son nom. Cet homme qui revient au pays natal après vingt ans d'absence, se sent plein d'une angoisse grandissante. Que va-t-il retrouver ? ce frère que jadis il a supplanté, acceptera-t-il de le voir reprendre sa place dans les campements, avec ses riches troupeaux ramenés du Paddan-Aram ? Ne faut-il pas craindre l'attaque de ce redoutable razzieur dont on signale l'approche, avec quatre cents hommes ? Au-devant

de l'aîné, il envoie des présents considérables. Suffiront-ils à l'apaiser ? Jacob avance, de plus en plus sur ses gardes. Il passe de nuit le gué du Yabboq; la rencontre est imminente.

Mais il est, dans la vie des hommes, des heures où la tension des événements correspond mystérieusement à celle de leur âme. Il ne s'agit pas seulement pour Jacob de ses biens à sauver. Le tourment qui lui serre la poitrine a un sens. Qu'est-il donc allé faire au Paddan-Aram ? Devait-il rester vingt ans en terre étrangère ? Héritier de la promesse, pourquoi revient-il si tard au pays ? Dieu lui sera-t-il encore fidèle ? Et est-il encore digne ? Toute tentative d'explication humaine de cet énigmatique épisode ne peut qu'être insuffisante et mesquine. La lutte contre l'Ange, c'est sous le regard de Dieu, au fond de notre cœur déchiré qu'il faut en éprouver la vérité irrécusable. Dans la nuit finissante, Jacob livre ce combat spirituel, « aussi brutal que la bataille des hommes », dit un poète, ce corps à corps avec les puissances du destin dont Delacroix a immortalisé l'image.

Quand l'aube point, il comprend qu'il a échappé au péril. Le combat le laisse épuisé, meurtri à la jointure de la hanche. Mais il a obtenu, il a exigé que la Force invisible le bénît, le confirmant ainsi dans sa mission, et l'adversaire lui a dit : « Tu ne seras plus Jacob, mais Israël, car tu as lutté contre Dieu et contre les hommes, et tu l'as emporté. »

Ainsi, Israël, descendance du combattant nocturne luttera pour sauvegarder ses certitudes, dans la nuit, et contraindra Dieu.

Israël et la vie patriarcale.

Ces batailles spirituelles sont de nouvelles naissances. Tout ce qui, en Jacob, était trouble, trop humain, attaché aux richesses, tout ce bouillonnement de passions et ces déficiences de caractère, il semble que le souffle divin l'ait aboli à jamais. Dé-

sormais, il met ses pas dans les pas de ses pères, il devient un Patriarche, comme Isaac, comme Abraham, et la conscience de sa mission apparaît dans chacun de ses gestes.

Le premier signe de la protection que Dieu lui accorde est que la rencontre avec Esaü se passe bien. Les frères se réconcilient et le clan de Jacob reprend l'existence coutumière, celle que menaient les Térahites depuis deux générations. C'est d'abord dans la plaine de Sichem qu'il plante ses tentes, mais un incident brutal avec les gens de la ville l'oblige à en partir. Le fils du roi local attente à l'honneur d'une des filles de Jacob, Dina; il propose bien de l'épouser, mais les frères de la vierge offensée ne l'entendent pas ainsi; ce mariage même serait une souillure, une atteinte à la race. Par ruse ils se rendent maîtres de la ville, où ils font un carnage atroce. Le clan doit arracher ses piquets.

A Béthel, puis dans les collines du sud, Israël nomadise. Là où devait plus tard s'élever Bethléem, Rachel, enceinte une fois encore, met au monde un dernier fils. Le fondateur de la douzième tribu; mais cette naissance va lui coûter la vie, elle le sent, et elle appelle par avance l'enfant Ben-oni, « le fils de ma douleur ». Nom à porter malchance ! Jacob le changera; ce dernier-né sera Benjamin « le fils de la droite », nom de bonheur. Puis le clan revient à Hébron, aux chênes de Mambré; il y trouve encore le vieil Isaac, qui attendait ce retour pour mourir.

Béthel et Mambré, les deux lieux de la promesse, visités par l'esprit. La vie du Patriarche est désormais marquée par ces deux sites. A Béthel, là où il a fait son vœu de fidélité, il opère une sorte de conversion religieuse parmi les siens; du séjour à Harran, plusieurs membres du clan avaient rapporté diverses coutumes mésopotamiennes, le culte des *teraphim*, le port d'amulettes aux oreilles. Une purification s'imposait. On enterre les objets idolâtriques au pied d'un chêne et l'on dresse, au Dieu unique,

l'autel de reconnaissance. A Mambré, Jacob retrouve son vieux père et quand celui-ci est mort, rassasié de jours, à cent quatre-vingts ans, quand on l'a, à son tour, placé dans la caverne familiale de Macpéla, il ne reste plus à « Israël » qu'à jouir de sa lente vieillesse dans cette existence si régulière, si paisible, que le mot même de patriarcal en signifie la tranquille majesté.

C'est cette existence des Origines nomades qui hantera la mémoire d'Israël quand ce peuple sera devenu une nation. Le livre de Job, pour donner un exemple de la perfection, lui empruntera ses images. Il semblera à ces hommes établis citadins et laboureurs qu'ils étaient plus purs au temps où ils vivaient, errants, en pasteurs, peut-être parce qu'alors ils étaient moins attachés aux biens de la terre, qu'ils avaient une plus totale liberté. Il ne faut pas considérer une telle vie du point de vue auquel la civilisation des villes nous a accoutumés. Si éloigné qu'on y soit de notre idéal moderne du confort, on peut y connaître un luxe incontestable et de grands agréments. Aujourd'hui encore, dans le désert de Syrie, les tentes des chefs, les tentes à six piquets, séparées au milieu par la cloison qui isole le gynécée, sont majestueuses autant que pratiques. Le sol couvert de tapis fait une couche moelleuse, et sur le simple trou et les trois pierres qui demeureront la seule trace du campement quand la caravane sera partie, on cuisine des mets savoureux.

Mais on est libre. Il faut quelques quarts d'heure pour s'installer là où l'on veut, comme pour en repartir. La fortune est mobile, pas de terre, des têtes de bétail qui se déplacent, des chèvres et des moutons. Pour les transports l'âne, qui n'est pas le bourricot minable d'Algérie, mais une bête de belle taille, de peu plus petite qu'un mulet, au poil gris argenté et d'une vigueur étonnante. Le chameau est signe de luxe. Du petit bétail on tire presque tout; la culture autour des tentes n'est qu'un appoint. On mange

rarement de la viande : abattre une bête, c'est détruire un capital; mais du laitage, du beurre, des fruits. Et l'étoffe dont on se vêt, c'est le poil de chèvre tressé, le même dont on fait l'étoffe des tentes, des tentes noires.

En face des grands royaumes centralisés et bureaucratiques, les nomades d'Israël garderont toujours la même attitude que nous avons décelée chez les Térahites d'Our; il leur arrive d'en subir l'attraction comme celle du péché, mais ils en auront surtout l'horreur. L'idée qu'on puisse dénombrer les hommes, en faire un recensement, leur paraîtra toujours attentatoire à la personne et à sa dignité. Ils ne veulent pas servir un maître. Leur chef, c'est leur père; l'autorité qui vient du sang et de l'expérience ne se distingue pas de l'autorité politique, et l'une et l'autre sont exercées avec une grande sagesse. Ce sentiment qui fera si vite défaut aux gens des villes, aux habitants des États trop organisés, le sentiment du coude à coude et de la responsabilité mutuelle, est très fort dans la famille patriarcale. Les frères de Dina vengent l'honneur du clan sans admettre d'excuses. A travers des violences, des querelles (la polygamie divise la famille en des éléments souvent rivaux), il existe un idéal communautaire : de cela aussi, Israël aura la nostalgie. Plus encore que la tribu, on peut dire de la famille patriarcale, avec Renan, qu'elle a été « une école de fierté, de respect, de dévouement réciproque ». Image embellie encore par la tradition; mais image significative, somme un modèle ou comme un regret.

L'histoire de Joseph.

C'est un des incidents de la vie nomade qui est à l'origine de l'histoire de Joseph, une des plus belles, littérairement, de toute la Bible; composée comme un roman, mais avec tant de force dans la peinture des personnages et des cadres, qu'elle est incontes-

tablement un document d'histoire (*Gen.*, XXXVII à L). Pour ces nomades, le problème qui domine tous les autres, c'est de nourrir et d'abreuver les troupeaux : si l'herbe manque, il faut, d'urgence, chercher un autre pâturage; si la nappe d'eau s'épuise, c'est le drame. On en vient alors aux grands moyens, l'émigration vers les lointaines régions fertiles, peut-être la suppression des bouches inutiles.

Joseph était le fils préféré de Jacob, né de Rachel, l'épouse tant aimée. Les autres le jalousaient à cause de cette prédilection, et le jeune homme, il faut l'avouer donnait volontiers prise aux susceptibilités fraternelles. Ne racontait-il pas des songes qu'il avait et où il tenait toujours le rôle le plus flatteur ? Une fois, il était une gerbe dressée au milieu d'un champ, que les autres gerbes saluaient avec révérence; une autre fois, il habitait le ciel et, devant lui, le soleil, la lune et onze étoiles se prosternaient. Et le vieux Jacob, tout en gourmandant l'adolescent de son bavardage, sachant le mystère des voies divines, méditait tout cela en son cœur.

Un jour que les aînés paissaient les troupeaux près de Sichem, Jacob chargea leur frère d'aller aux nouvelles; les puits étaient à sec. Joseph ne rejoignit ses frères qu'à Dothaïn, plus loin encore vers le nord. L'endroit était sauvage et les fils de Jacob, des gaillards peu commodes. « Voici l'homme aux songes ! » dit l'un d'eux. Et il proposa de lui régler son compte. Ruben, l'aîné, intercéda. Ce n'était pas qu'il fût beaucoup plus moral : quelque temps plus tôt, il avait provoqué un scandale au camp en séduisant une des concubines de son père; peut-être ne souhaitait-il pas se charger la conscience d'un nouveau crime. Il proposa donc aux autres de se borner à mettre Joseph dans un des puits secs; une mauvaise plaisanterie, pas plus. Mais pendant une de ses absences, passe une caravane d'Arabes; les frères tirent le malheureux de son oubliette, le vendent aux Ismaélites et, pour expliquer la disparition de son chéri au vieux

Jacob, lui envoient la robe du garçon ensanglantée, comme si un fauve l'avait dévoré.

Les Ismaélites s'en allaient en Egypte, leurs chameaux chargés d'épices et d'aromates. Ils emmènent Joseph et le vendent à Putiphar, officier du palais royal. Dieu pourtant avait des vues sur ce jeune homme. Tout ce que fait Joseph réussit tant et tant que son maître l'institue majordome et s'en trouve bien. Mais Joseph était beau; la femme de Putiphar ne s'en aperçut que trop. Aux propositions qu'elle lui fit, le jeune Hébreu opposa un refus, qu'il motiva en termes pleins de noblesse. Il ne trahirait pas la confiance de son maître; il ne pécherait pas contre Dieu. Chasteté d'autant plus admirable qu'elle n'était guère habituelle chez ces peuples d'Orient au tempérament ardent. Au même moment, — la Bible nous le rapporte en termes crus, — un de ses frères, Juda, n'allait-il pas chez les prostituées sacrées qui traînaient aux alentours des villes cananéennes?

Les femmes pardonnent malaisément ce genre d'offenses. Furieuse, l'épouse accuse Joseph : il a voulu « folâtrer » avec elle. Elle a crié, il s'est enfui, mais elle a conservé une pièce à conviction, le manteau de cet audacieux. Et Putiphar de jeter dans la prison royale le serviteur indélicat. Dans son épreuve, Joseph garde son calme et ses vertus. Le geôlier en chef s'intéresse à lui. Deux des ministres du Pharaon ayant été embastillés pour complot, on leur donne le jeune Hébreu comme ordonnance. Un matin les hommes se montrent moroses. « Pourquoi avez-vous le visage triste aujourd'hui? leur demande Joseph. — Nous avons fait un songe, répondent-ils, et il n'y a personne, ici, pour l'expliquer. » Parmi les dons des grands inspirés, celui d'interpréter les songes est fréquent; Joseph leur prédit ce qui les attend l'un et l'autre : le grand échanson rentrera en grâce, mais le grand panetier sera pendu. Et ainsi fut.

Aussi quand, deux ans plus tard, le Pharaon lui-même fut troublé par un horrible cauchemar, l'échan-

son se souvint du petit Hébreu de la prison. Ce qu'avait vu le roi était pénible et certainement prémonitoire. Sept vaches bien en chair paissaient les verts pâturages quand sept autres, laides, décharnées, surgissaient du Nil et les dévoraient. Sept épis s'élevaient, pleins et lourds, et à côté poussaient sept autres, chétifs, brûlés par le vent d'est, et la mauvaise céréale faisait périr la belle. Tous les devins d'Égypte, sans doute épouvantés d'avoir à avertir le Pharaon d'affreux malheurs, s'étaient récusés. Joseph, avec l'audace de la jeunesse, court son va-tout. Le sens du songe est clair : après sept années d'abondance viendront sept années de famine terrible. Et l'événement est proche puisque Dieu l'a annoncé deux fois. Un seul moyen : faire des réserves. Et fort habile, le devin d'insinuer qu'il faudrait instituer un commissaire aux vivres, ayant tous pouvoirs, une sorte de dictateur au ravitaillement.

C'est le début d'une carrière magnifique. La monarchie absolue peut de ces choses : le prisonnier devient vizir et, vêtu de lin fin, le collier d'or au cou, l'anneau royal au doigt, il part inspecter les réserves. Il a trente ans. Tout se passe selon sa prédiction. Pendant sept ans, l'abondance règne et le ministre prélève sur les récoltes de quoi constituer des stocks. Les vaches maigres peuvent venir : des greniers royaux sort le blé de la prévoyance. Joseph a triomphé. Il est heureux, riche, célèbre; la femme que lui a donnée le roi, une fille noble, a mis au monde deux enfants : Ephraïm, « la fécondité », et Manassé, « qui fait oublier ». Mais a-t-il vraiment oublié?

Voici que de l'est, comme toujours en temps de famine, arrivent les nomades affamés. Parmi eux, une délégation de dix hommes, qui se jettent aux pieds du vizir en suppliants et réclament des vivres pour le clan de Canaan. Le cœur de Joseph se gonfle; ses songes étaient vrais; prosternés devant lui comme les gerbes et les étoiles de ses rêves, il voit ses propres frères; eux ne l'ont pas identifié. Joseph ne se fait

pas reconnaître. Il leur donnera du blé, parce qu'il craint Dieu. Mais afin d'être sûr qu'ils ne sont pas de ces espions comme il s'en rencontre tant sur cette dangereuse frontière du nord-est, il gardera l'un d'eux, en otage. Quand ils reviendront, ils amèneront le dernier de la famille, Benjamin, et à ce moment il leur rendra Siméon. Les nomades repartent inquiets et d'autant plus qu'en ouvrant les sacs de blé, qu'y trouvent-ils? Les bourses mêmes qu'ils avaient laissées en paiement au vizir.

Que faire? Retourner en Egypte avec Benjamin, cet enfant, le favori, la consolation de Jacob? Laisser captif Siméon? Au surplus, la famine dure. Les fils du Patriarche repartent, l'enfant avec eux. Dans leur tourment, ils n'ont pu se dispenser de se ressouvenir, pleins de remords, de cet autre enfant qu'ils ont jadis fait disparaître. A la vue du « fils de sa mère », de ce petit frère qu'il connaît à peine, Joseph est bouleversé, il ne peut contenir ses larmes et va se cacher pour pleurer. L'accueil qu'il leur fait aurait dû ouvrir les yeux des fils de Jacob; ils mangent en sa présence, il refuse de recevoir l'argent du premier lot de vivres et il les renvoie comblés. Mais avant de pardonner et de se faire reconnaître, il entend imposer une épreuve. Sous l'inculpation de vol, il fait arrêter Benjamin. Les frères criminels de jadis qui se sont portés garants de cet enfant envers le Patriarche, les voilà maintenant atteints là où ils ont eux-mêmes frappé.

Le dénouement approche. Juda plaide la cause de tous devant le redoutable ministre. Il parle du vieux père demeuré au pays et que la disparition du dernier-né tuera. Il se propose lui-même comme gage, comme esclave. C'en est assez. Alors, Joseph ne peut se contenir. Il s'écrie : « Faites sortir tout le monde! » Et il dit à ses frères : « Je suis Joseph, celui que vous avez vendu. Maintenant, ne vous affligez pas. C'est pour vous sauver la vie que Dieu m'a envoyé devant vous. » Il se jeta au cou de Benjamin, et pleura, et Benjamin pleura sur son cou. El il baisa aussi tous

ses frères et pleura en les tenant embrassés. Scène poignante, d'une vérité humaine manifeste. Maintenant qu'on se hâte! qu'on aille chercher le vieux père! qu'on lui conduise dix ânes et dix ânesses chargés des meilleurs produits de l'Egypte, et qu'on le ramène au pays où son fils est tout-puissant!

L'Egypte et les Hyksos.

Telle est la trame du récit. Mais l'histoire d'Egypte où elle trouve son cadre la rend-elle plausible? Les détails empruntés par le récit biblique à la civilisation du Nil sont-ils confirmés par l'égyptologie? L'esprit le plus critique ne peut que répondre affirmativement.

L'aventure égyptienne de Joseph peut être datée avec assez d'exactitude; elle se situe vraisemblablement au XVIIe siècle avant notre ère; les dates proposées oscillent entre 1740 et 1630. A cette époque, le pays du Nil vivait des événements dont la chronologie des Pharaons et l'archéologie portent des traces nombreuses.

L'incapacité et la faiblesse des XIIe et XIVe dynasties avaient eu pour l'Égypte des conséquences dramatiques. Attaqués sur l'isthme de Suez, les Pharaons débiles qui les composent avaient eu beau s'installer dans le Delta pour surveiller la frontière : le grand flot asiatique les avait submergés. Cette invasion a été nommée par Manéthon, l'historien égyptien du IIIe siècle avant notre ère : époque des Hyksos, mot qui signifie sans doute « les rois pasteurs » ou « les chefs du désert ». Triomphante, elle occupa toute la basse Egypte : deux dynasties, dans les listes royales, sont certainement constituées par ces intrus.

Qu'étaient-ils? On n'est pas très fixé sur leur origine. Sémites? L'historien juif Josèphe, dix-huit siècles plus tard, parlera d'eux en disant « nos ancêtres », « à moins qu'ils aient été Arabes, selon d'aucuns », ajoute-t-il. Les noms de certains de leurs chefs, Jaco-

bel, Anatel, Hiyan, confirment l'hypothèse d'une race sémitique. Mais à voir leurs statues, ces faces larges et rondes, ces nez camus, ces fortes pommettes, on hésite à les identifier avec les élégants Arabes, les Israélites au profil mince et aigu. Il est plus probable qu'il faut voir en eux un ramassis de peuples, où se mêlaient tous les éléments du creuset mésopotamien et encore d'autres constituants, venus des montagnes. Les Hyksos auraient formé une aristocratie guerrière menant à la conquête tout un lot de gens aux dents longues, gueux du désert et de la montagne, que tentait la somptueuse Égypte.

La date où ce formidable raz de marée s'ébranle — vers 1800 avant Jésus-Christ — correspond à d'autres événements graves que nous avons aperçus déjà : raid hittite sur Babylone, conquête kassite. Il est donc infiniment probable que cette migration fut la conséquence — une des conséquences — de l'ébranlement des masses aryennes en Asie Mineure Tandis que les Mitanniens, montagnards et aryens mêlés, installent leur empire sur le haut Tigre, que les Hittites, plus à l'ouest, prennent pied et commencent leur expansion, des vieux royaumes disloqués, partent des hommes pleins de l'esprit d'aventure. Ce n'est pas un peuple, c'est une bande, au sens de la Renaissance, ou de la guerre de Trente ans; les Hyksos en sont les condottieri, les Colleone ou les Wallenstein.

Leur victoire eut ce caractère foudroyant des guerres où existe entre adversaires une écrasante différence d'armements. Non seulement les Hyksos menaient avec eux le cheval dressé pour le combat que l'Égypte ancienne ignorait, mais leurs armes de bronze étaient incomparablement supérieures à celles des Égyptiens. Que peut, contre un soldat vêtu d'une cuirasse à écailles, tenant en main un cimeterre bien tranchant, pis encore, monté parfois sur un char blindé de métal un malheureux fantassin à peu près nu, qui n'a qu'une lance et un arc? L'invasion fut d'une brutalité si grande

que l'Égypte en gardera l'horreur de l'Asiatique, bien longtemps après qu'elle les aura chassés.

Etaient-ils cependant des barbares? On l'a cru jusqu'à nos jours. On change d'avis ces derniers temps. Des découvertes (en particulier à Jéricho) montrent, au temps de leur domination, un art authentique, au naturalisme violent, qui fait penser à un extrême achèvement bien plus qu'à une barbarie. Maspero s'était déjà demandé si le renouvellement admirable dont témoigne le second art thébain, — celui du temps de Tout-Ankh-Amon par exemple, — avec ses subtiles influences asiatiques et européennes, n'est pas dû à ce levain étrange déposé et pétri, dans la vieille pâte égyptienne, par la terrible poigne des « rois pasteurs ».

Au temps donc où vivait Jacob, les Hyksos régnaient incontestablement sur l'Égypte; et pas seulement sur elle, mais aussi sur Canaan (1). Un Hyksos, nommé Hiyan, avait même fondé un empire éphémère qui atteignait le Tigre. On a retrouvé, en Palestine, de nombreux cachets gravés de noms hyksos, dont l'un porte fièrement : le « maître des pays ». Le déplacement du petit clan d'Israël et sa fixation en Égypte, c'est donc dans le vaste flot d'une grande migration qu'il faut les situer. La capitale des « rois pasteurs » était Avaris; pour des nomades venant par l'isthme de Suez, c'était tout proche. Et ce Pharaon asiatique, cet envahisseur, étranger au pays qu'il gouvernait, — peut-être Apopi, qu'un manche de poignard nous représente brandissant un cimeterre impressionnant, — n'était-il pas tenté de prendre, comme homme de confiance, un Asiatique comme lui?

1. A la même époque, l'empire hittite subit une éclipse tout à fait analogue à celle de l'Égypte. Les documents s'interrompent totalement, et ce sera après deux siècles de silence que renaîtra la puissance des rois du Hatti.

Un Disraeli (1) *pharaonique.*

On ne met plus en doute, aujourd'hui, la véracité des détails égyptiens dont est pleine l'histoire de Joseph. Plus l'égyptologie élargit son champ de découvertes, plus apparaissent exacts, observés sur le réel, les faits et les institutions où se déroule l'Aventure. Trouvera-t-on, quelque jour, sur un papyrus au pays du Nil, le récit de cette étrange ascension au pouvoir suprême d'un vizir étranger ? On a bien mis à jour le sarcophage d'un autre Sémite, un Arabe sans doute, qui gouverna sous un Pharaon Hyksos.

Les noms cités dans le texte biblique ont été reconnus réellement égyptiens. Tsaphnath-Paneach, surnom donné à Joseph par le Pharaon, signifierait « Dieu a parlé »; sa femme s'appelle Aseneith, c'est-à-dire « appartenant à la déesse Neith », déesse adorée dans le Delta ; quant à Putiphar, c'est, à peine déformé, l'égyptien « Pa-di-pa-Ra », le donné du dieu Ra, du grand dieu protecteur du Nil.

Mais, plus généralement, c'est le thème fondamental de cette histoire qui se relie à ce qu'on sait de l'Égypte, de l'Égypte d'hier, et de toujours. « Don du Nil », selon le mot illustre d'Hérodote, la merveilleuse contrée ne serait qu'un morceau de Sahara sans ce fleuve, « né dans l'autre monde, dit un hymne pharaonique, et que Dieu envoie pour allaiter toutes les provinces ». Aujourd'hui, quand l'instant de la crue approche, tous les correspondants du service des eaux en guettent les premiers signes. Le verdissement du flot qui annonce que, là-haut, dans les marais du Barh-el-Gazal, l'eau commence à monter, est aussitôt télégraphié. Vers le 20 juin, l'Égypte entière ne pense qu'à son fleuve. Voici que le flot gonfle, qu'il devient rouge, chargé de boues fécondes arrachées aux massifs éthiopiens. Dans les « nilomètres », on en suit la

1. En faisant ce rapprochement, nous n'oublions pas que Disraeli appartenait à une famille convertie.

cote avec passion. Le dieu liquide sera-t-il favorable ? Atteindra-t-il le chiffre nécessaire ?

Car il faut pour que l'Égypte vive que l'eau soit assez haute. On s'évertuera bien ensuite à faire monter le précieux liquide, à grand effort du « chadouf », l'antique appareil de puisage, ou par la noria de bois, la « sakieh » dont la mélopée plaintive mille fois répétée peuple les nuits d'Égypte. Mais on ne peut rien contre la crue insuffisante. Pline, Romain concis, résume ainsi la situation : « Douze coudées d'eau, famine ; treize, suffisance; quatorze, joie; quinze, sécurité; seize, abondance ». C'est pourquoi, au musée du Vatican, la statue célèbre nous montre le Nil entouré de seize enfants. Aujourd'hui, on déclare que le niveau de 7 m. 50 est indispensable; il correspond à un débit de 90.000 mètres cubes.

Les années de « vaches maigres », c'est une période de sécheresse. L'histoire d'Égypte en connaît des exemples. Une inscription présumée très ancienne, la « colonne des sept années de famine », parle d'une de ces détresses : « Depuis sept ans, le Nil n'est pas monté; le blé nous manque, les champs sont desséchés. On n'ensevelit plus les morts; l'enfant pleure, l'adolescent languit, le vieillard désespère ; tous, jambes sans force, bras croisés, sont accroupis, prostrés. » De telles épreuves, le Nil en a imposé à l'Égypte bien des fois; au temps de la XIIe dynastie, de la XVIIe, une à l'époque romaine, et, en notre ère, une de 1064 à 1071, une autre au XIIe siècle. C'est donc certainement à une réalité climatique précise que l'histoire de Joseph se réfère. Quant à l'image des vaches, sans doute vient-elle des vaches sacrées de la déesse Isis-Hathor, dont on gardait une dans chacune des sept provinces.

De ce malheur auquel il ne peut rien, la Bible nous montre que le Pharaon se sent responsable. C'est là encore un trait exact. Les maîtres de l'Égypte, si puissants qu'ils fussent, gardaient toujours la crainte de ce peuple domestiqué d'où ils tiraient toute leur richesse. L'histoire pharaonique a connu de vraies

révolutions sociales : une d'elles a terminé l'ancien Empire. Ces fellahs, patients, travailleurs infatigables, ne demandent qu'une chose à leur maître : l'assurance du pain. Notre Bonaparte, dans une de ses vues pénétrantes, observera bien que le Nil impose un strict gouvernement. « Sous une bonne administration, dit-il, le Nil gagne sur le désert; sous une mauvaise, le désert gagne sur le Nil. » Joseph fut le ministre heureux, l'homme providentiel qui sortit, d'un pas singulièrement dangereux, un Pharaon étranger, fort inquiet d'une révolte possible. Sa fortune s'explique entièrement par là.

Tous les détails que nous avons sur cette réussite sont aussi caractéristiques et pleins d'exactitude. Le Pharaon qui nous est montré par la Bible, si sûr de soi et majestueux, n'était sans doute qu'un descendant d'usurpateurs. Mais nous savons que ces dynasties hyksos se considéraient tout à fait comme des Pharaons authentiques et portaient le *pschent*, la double couronne, blanche pour le sud et rouge pour le nord, symbole des deux terres d'Égypte. Quand on appelle Joseph chez le roi, « il se rase » (*Gen.*, XLI, 14), sa barbe d'asiatique serait une insulte à la majesté, car, dans l'étiquette égyptienne, seul le Pharaon portait la barbe, insigne de puissance : elle était même ordinairement postiche. Le collier qu'on lui passe au cou, en signe de son élévation, fait plus que manifester la puissance; ces bijoux, les Égyptiens les comparaient à des dieux qui défendaient la poitrine de tout mal, et l'or dont ils étaient faits était symbole d'indestructibilité, le Pharaon lui-même s'en ornait; soit colliers faits de cœurs, d'étoiles, d'animaux, soit lourds pectoraux de jaspe rouge, de feldspath vert, de lapis-lazuli.

La charge qu'on lui confie est exactement celle que, dans l'Islam, on désignera sous le titre de vizirat. L'Égypte pharaonique était un État supérieurement bureaucratique, où des milliers de fonctionnaires contrôlaient le pauvre monde avec une implacable

minutie. Il y en avait vraiment pour tous les cas et toutes les tâches, depuis les chefs de districts jusqu'aux scribes percepteurs, solidement aidés de bastonneurs nègres, en passant par ces aimables sinécures que détenaient l'Inspecteur des Bains de la reine et le perruquier-épilateur du roi! Dans ce fonctionnarisme perfectionné, Joseph prend une place de choix. « Directeur des Ordres » et « Chef de service du Nil » sont des titres qu'on a retrouvés; il les porta sans doute. Il apparaît exactement répondre aux définitions que donnait de la fonction, en installant un vizir, un Pharaon de la même époque : « Tu veilleras à ce que tout soit fait selon la loi, que chacun ait son droit. Tu seras juste, tu n'écarteras nul plaignant sans l'entendre. Ta salle d'audience sera dite de la Double-Justice. » Du vizir, il a les prérogatives : les beaux vêtements de lin blanc, l'épouse de grand rang. Il monte dans un des chars royaux, un de ces chars dont les Hyksos avaient introduit l'usage. Et, quand il sort, des coureurs vont devant lui en criant : « Abhrekh! », comme dans les *Mille et une Nuits*, quand le Khalife paraît : «A genoux! »

Mais plus encore que les détails matériels qui enracinent cette histoire en pleine chronologie égyptienne, ce qu'on admire dans le récit biblique, c'est l'exactitude psychologique de l'aventure. Ce jeune Israélite, riche de finesse, qui plaît aux femmes, persuade les hommes, et se sert de tout ce charme pour faire carrière, n'est-ce pas l'ancêtre des hommes politiques juifs qui, en pays chrétiens, arrivent au pouvoir? C'est Disraeli, un Disraeli dont la reine Victoria était le Pharaon. En lui s'unissent des qualités sûres et d'utiles défauts : l'équilibre entre l'imagination et la prudence, la mesure raisonnable jusque dans la passion, le sens des affaires, l'orgueil serein de l'intelligence, soutenu par la certitude d'un haut destin.

Car il n'oublie jamais que, fils de Jacob, il est l'héritier de la promesse. L'attitude de moralité chaste

qu'on lui voit a un sens très précis, quand on se souvient du débridement sexuel qui était de mode en Égypte pharaonique. La passion de la femme de Putiphar pour ce beau jeune homme semble avoir été chose commune en terre du Nil : *Le Roman des Deux Frères* nous raconte, un peu plus tard, une anecdote semblable. Et l'on a retrouvé un poème où une dame mûre dit à un garçon : « Viens, accompagne-moi donc au bain. Ma chemise en lin royal flattera tes désirs... » Les Pharaons et les puissants du royaume avaient des harems immenses; Ramsès II comptera cent onze fils, cinquante-neuf filles; et si les reines n'avaient rien d'analogue, elles trouvaient, à en croire Pindare, de nombreuses consolations. Il est d'autant plus frappant de voir, dans ce milieu, le jeune Joseph se garder pur et, une fois marié, mener une vie de dignité familiale. Cette réserve a un sens; en Égypte comme sous la tente cananéenne, ces Patriarches restent des élus de Dieu.

Joseph installe ses frères.

Faut-il dire que la fin de l'histoire de Joseph apparaît aussi d'une vérité historique et psychologique manifeste? Combien en connaît-on de ces Israélites, au cours des siècles, qui, ayant réussi en pays d'Occident, appellent à eux la famille demeurée au ghetto ancestral? Joseph obtient du Pharaon une terre où les siens pourront s'établir; ils arriveront tous, les fils, leurs femmes, leurs troupeaux et le vieux père, âgé de cent trente ans. En raison de Joseph, le Pharaon leur fit bon accueil, et Jacob le bénit. Sauvés de la famine, les enfants d'Israël prennent pied sur la terre égyptienne; ils y resteront longtemps. Mais déjà peut-on soupçonner une des raisons qui, plus tard, les rendront insupportables aux Pharaons comme aux fellahs : la Bible nous dit, en effet, que Joseph, en échange du blé qu'il avait accumulé, acheta les terres, les biens et même les personnes de nombreux Égyptiens.

C'était sans doute pour le Pharaon que Joseph travaillait : en était-il plus populaire ?

Jacob cependant s'en allait vers la mort. Il avait désigné Joseph comme son successeur et adopté Ephraïm et Manassé. Il avait avec solennité béni tous ses enfants, dans une longue incantation où chacune des douze tribus se reconnaîtra par la suite et lira son destin. (Juda semblait promis aux gloires les plus éclatantes.) Puis il mourut. Et ses fils l'emportèrent, en somptueuse caravane, pour qu'il reposât à Macpéla, dans la caverne familiale, à côté de ses pères, suivant son vœu. Réconcilié avec ses frères, Joseph gouverna le clan après lui, vécut dans la paix et l'abondance, et put voir sa postérité jusqu'à la troisième génération. Puis il mourut, âgé de cent dix ans.

Ces deux décès successifs sont l'occasion d'un détail révélateur. Joseph « ordonne aux médecins de son service d'embaumer son père » et ceux-ci y emploient quarante jours ; quand, à son tour, il meurt, on l'embaume et on le met aussi « dans un cercueil ». C'est une habitude égyptienne qu'adoptent donc les Israélites, celle qu'Hérodote nous a décrite. « Les embaumeurs tirent la cervelle par les narines, font une incision au ventre avec une obsidienne, enlèvent les intestins, les lavent au vin de palme, les mettent à part dans un coffret quand il s'agit de personnages importants. Puis le corps est salé, mis dans le natron, ensuite enveloppé de bandelettes », et placé dans un sarcophage de bois imitant la forme humaine. Abraham, Isaac, avaient dû être enterrés sans nul préparatif, peut-être dans l'attitude repliée qu'adoptaient pour leurs morts les anciens Cananéens, image de la naissance au sein de la mère. Ces embaumements ont valeur de signe ; aux influences venues de l'antiquité mésopotamienne, pour le peuple élu, vont s'en ajouter d'autres, au cours du long séjour en terre du Nil.

III

LA FOI ET LES TRADITIONS

Une histoire ou de l'histoire.

Cette épopée des Patriarches qui se clôt avec la mort de Joseph, l'Ecriture Sainte nous la présente comme une page d'histoire et, il est de foi, pour les chrétiens, d'en admettre la teneur. Déjà les milieux où elle se situe, les multiples coïncidences qu'on observe, lui confèrent une grande crédibilité. Mais il pourrait s'agir d'un roman historique, situé habilement dans un cadre bien étudié par un narrateur sachant son métier. N'est-ce rien d'autre? Sans doute faut-il renoncer à donner, dans l'état actuel des connaissances, sur ces lointaines périodes, les précisions qu'on attend quand il s'agit de temps plus rapprochés; l'histoire est toujours difficile à écrire, même si elle s'applique à des événements tout proches de nous; quand les faits en cause ne se dégagent qu'à la lumière d'hypothèses contradictoires, Clio prend vite la main de la folle du logis.

Rien n'est plus dangereux que de prétendre trop expliquer ce qui reste mal explicable, de préciser ce qui est, par essence, imprécis. On peut, pour l'histoire des Patriarches, proposer des dates approximatives; elles varient suivant les auteurs. Il n'est guère important qu'Abraham ait vécu de 2000 à 1900 comme veulent les uns, de 2160 à 1985 selon d'autres. Établies sur toute une série de déductions logiques, fondées sur des relations avec les listes royales d'Égypte

et des tablettes cunéifomes, étayées par des fragments de poteries, ces dates demeurent soumises à la discussion et l'on sourit quand une chronologie affirme avec une gravité sereine que le départ d'Our eut lieu en 2010 et que Joseph fut vendu par ses frères en 1645 ! La modestie oblige à dire que toute date antérieure au VIIe siècle avant notre ère est hypothétique.

Laissons encore la date; considérons les êtres et les faits. Ici la discussion est depuis longtemps devenue dispute. Pour les uns, cette histoire n'a de sens que comme symbole ; un thème de pensée religieuse se serait exprimé ainsi, au cours des siècles futurs. Abraham serait un dieu-lune dont le voyage d'est en ouest reproduirait la migration céleste, dont les douze descendants lointains, les fils de Jacob, seraient les mois. Pour d'autres, les Patriarches sont les héros éponymes des Israélites, au temps de leur formation. De même que nous disons l'oncle Sam pour les États-Unis, John Bull pour l'Angleterre, Marianne pour la IIIe République. Des noms auraient suggéré des anecdotes : par exemple Israël, par jeu de mots, la lutte de Jacob contre Dieu. Il est encore d'autres critiques qui consentent à l'existence d'hommes réels s'étant nommés Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, mais autour de ces images vraies l'histoire aurait alluvionné des légendes. Ici encore, nous sommes en plein champ d'hypothèse et nulle théorie n'emporte assez la conviction pour qu'on renonce à attendre, dans l'admiration du texte biblique, que l'archéologie ait apporté de nouvelles trouvailles.

Mais c'est une conception étriquée de l'histoire que de voir en elle la science des faits seuls. Il y a une vérité humaine qui persuade, là-même où la documentation manque. Or, cette vérité, elle éclate dans toute cette épopée des Patriarches. Abraham, Jacob, Joseph (Isaac moins) nous apparaissent comme des êtres profondément vivants, qui marquent leur temps, qui engagent le destin de leur peuple. Chacun a son caractère, son comportement propre et même ses passions. Le re-

tournement spirituel de Jacob après la grande crise du Yabboq a toute l'authenticité d'une conversion; et Joseph nous est apparu, dans sa carrière égyptienne, merveilleusement analysé.

Parmi ces traits psychologiques, il en est un qui paraît plus éclatant; c'est celui d'où découlera, en fin de compte, tout l'avenir du peuple né d'Abraham. Ce trait a été si bien marqué dans l'être de ces Patriarches que, de siècle en siècle, leur race s'appliquera à en maintenir vivante en soi la vertu. Car on ne peut séparer cette épopée du développement qui en procède; l'histoire d'Israël est une histoire progressive, qui a visiblement un sens et qui correspond à une intention. La conviction d'être le peuple élu sera, au long du temps, le moteur de tous ses actes; et sur quoi repose cette conviction, sinon sur l'affirmation mille fois répétée que les Patriarches ont été les dépositaires de la promesse, qu'ils ont vécu sous le regard de Dieu?

Des mystiques d'action.

Ces grands Patriarches nous apparaissent exactement des mystiques d'action. Si quiconque doit être dit mystique qui cherche à faire passer dans son existence la volonté de Dieu et sa présence, — « ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi », dit saint Paul — Abraham, Jacob, ces inspirés, ne sont-ils pas exactement des mystiques? Tous les Patriarches ont entretenu avec Dieu cette sorte de familiarité sublime où nous voyons, en d'autres temps, une Jeanne d'Arc ou un saint François d'Assise. Réalistes, bien sûr, comme tous les grands mystiques, « hommes et femmes d'un bon sens supérieur », dit Bergson; capables d'agir militairement, politiquement, quand cela est nécessaire, mais se référant sans cesse à l'intention divine et sans nul intermédiaire de sacerdoce, presque sans rites, dans un face à face sans cesse renouvelé. Mystiques, donc, mais mystiques d'action; ils ne contemplent pas dans l'isolement et l'ascèse;

chez eux, c'est la vie qui témoigne, qui prie et qui contemple. Leurs actes mêmes louent Dieu.

Jamais le narrateur de cette histoire des Patriarches ne laisse échapper l'occasion de souligner l'intervention de Dieu dans la conduite des événements. Tout ce qui est inexplicable lui est attribué, et, bien souvent, les hommes, sans le savoir, accomplissent ses desseins. De lui viennent le bonheur, la fécondité, la longue vie. Il châtie aussi comme il récompense; des villes, Sodome et Gomorrhe, des hommes, tel Onan. Miséricordieux, il cède aux prières d'un juste et il réconforte Jacob épuisé. Cette force de Dieu, elle est partout présente. Il advient même qu'elle se manifeste, dans un songe, une vision, ou sous ces apparences d'ange qui semblent être l'image visible de cet invisible que l'homme ne pourrait regarder : charismes et visions de grands mystiques comme en connaîtront un saint Bernard, une sainte Thérèse d'Avila, une sainte Marie de l'Incarnation et tant d'autres.

Entre l'homme et Dieu sont établies de strictes relations que la Bible nomme : l'Alliance. C'est un véritable pacte conclu dans un cérémonial précis, emprunté aux coutumes du temps : le sacrificateur fend en deux une victime et passe entre les deux moitiés. Les Patriarches, en leur nom propre comme au nom de leur peuple, s'engagent, mais, en échange, ils se sentent protégés et encouragés par Dieu.

Elle est admirable, cette confiance que tous manifestent en la puissance suprême, le confident, l'ami. A tout instant le nom sacré est prononcé, la prière monte aux lèvres de l'homme. On consulte Dieu, on le prend à témoin; bénir en son nom, c'est une action sacramentelle, irréversible. La présence divine emplit vraiment tout, dans cette religion patriarcale qui, à travers quatre mille ans, nous paraît si vivante, si proche des besoins éternels de l'âme.

Peu de rites, peu de culte dans cette vie mystique : le nomadisme ne favorise guère le cérémonial com-

pliqué; on emporterait difficilement un temple sur les chameaux. Le Patriarche est lui-même prêtre; il officie quand il s'agit d'offrir un sacrifice, de faire une oblation ou de prier Dieu. Les coutumes religieuses qu'on observe sont de celles que bien des peuples, à l'origine, ont connues. On monte sur les hauts lieux pour implorer la puissance suprême comme pour être plus seul en face d'elle, ou plus proche. Les plus nobles montagnes de Palestine resteront, dans la tradition juive, des sites de prédilection pour le Seigneur : Thabor, Carmel, Hermon majestueux. Maints sommets gardent la trace de ces cultes archaïques, et l'on a retrouvé des autels de pierre creusés de cupules, semblables peut-être à celui où Abraham conduisit Isaac. On dresse parfois, aussi, des pierres suivant une habitude extrêmement ancienne, la même qu'avaient, dans nos pays, nos néolithiques bâtisseurs de dolmens et de menhirs; ce sont les *masseboth*, les stèles sacrées, dont on a retrouvé à Guézer un impressionnant alignement. On accorde aussi du respect aux beaux arbres, aux eaux fluentes; les chênes-verts, les térébinthes et les sources jouent un rôle important dans tous les événements.

Mais ces simples rites, venus sans doute d'une tradition séculaire, il semble qu'en les adoptant, les Patriarches les aient épurés. Le fétichisme qu'on voit dans la religion cananéenne ou mésopotamienne, il est évident qu'ils s'y refusent : si Rachel a des *teraphim*, son mari n'en sait rien. Les horribles sacrifices humains, que Sumer connaissait, que les Phéniciens pratiqueront longtemps encore, expressément nous les voyons écartés. On ne trouve pas davantage trace de la magie, qui vicie, à la même époque, la religion, pourtant si noble, des Égyptiens. Et s'il ne faut pas juger la morale sexuelle des temps patriarcaux suivant nos règles, le débridement et l'excès, tout ce qui contrevient aux lois de la nature, leur répugne visiblement, leur paraît condamné par Dieu. Hammourabi, à la même époque, présente sa grande tentative d'unification théo-

logique comme le simple fruit de l'expérience ancestrale; et, un peu plus tard, quand le pharaon Aménophis IV fera sa révolution mystique, la seule autorité qu'il invoque, c'est la sienne propre. En Israël, tout reflète la volonté du Dieu tout-puissant, du Très-Haut.

Le Dieu unique.

Ce Dieu qu'Israël sert dès cette ancienne époque, c'est le dieu unique, c'est Dieu. Il n'y a pas à douter du caractère strictement monothéiste de cette religion patriarcale, et nous touchons ici au plus grand mystère de cette histoire. Le peuple né d'Abraham apparaît, dans le cours des siècles, en un point très précis des temps, pour enseigner aux hommes — ou leur réapprendre peut-être — le culte du Seul. Tout son développement ultérieur en découle.

Les Patriarches désignaient la divinité suprême sous divers vocables, dont aucun ne constitue un véritable nom au sens où Osiris ou Athéna sont des noms (1). Car nommer serait déjà limiter. Dieu, c'est *El*, syllabe très ancienne des langues sémitiques, proche du babylonien *Illu*, de l'arabe *Allah*. Que veut-elle exactement dire? Peut-être « le premier », ou plus vraisemblablement « la puissance », ce par quoi tout est né et tout vit, le souffle qui anime le monde créé. C'est une conception hautement métaphysique, aussi éloignée que possible de l'idolâtrie : le terme d'*Elohim*, utilisé souvent, est grammaticalement un pluriel, mais il s'emploie couramment comme singulier, exprimant par là la multiplicité de la puissance.

1. On trouve dans la *Genèse* le terme Yahweh, employé concurremment avec les termes divins d'El, Elohim, Eloah, etc... Mais l'Exode dit explicitement que ce nom date de Moïse (*Exode*, III, 15). Dans les parties antérieures, l'emploi de ce nom est d'un rédacteur qui a commis un anachronisme analogue à celui de l'historien qui, pour parler de la Lutèce romaine, écrirait « Paris ». On a même pu distinguer dans la *Genèse* deux rédactions juxtaposées, l'une qui appelle Dieu El ou Elohim, l'autre le nomme Yahweh.

De polythéisme, aucune trace dans la tradition patriarcale et même de nombreuses indications qui prouvent une volonté monothéiste explicite. Quand par exemple, Laban jure « par le Dieu de Nahor », c'est-à-dire par une divinité mésopotamienne, Jacob répond en invoquant l'Unique. Et toutes les tentatives faites par certaine critique pour dépister un panthéon sous cette unicité, apparaissent misérables. Les Patriarches donnaient parfois à la divinité des qualificatifs : El-Olam, « dieu éternel », El-roï « dieu de la vision », El-shaddai, « dieu qui agit », ou encore des désignations qui commémoraient un fait d'histoire, El-bethel « dieu de Bethel », dieu du songe de Jacob, ou des surnoms comme « la Terreur d'Isaac » ou « le rocher d'Israël ». Il n'y a pas plus de trace de polythéisme là dedans que dans l'habitude catholique de désigner la Vierge Marie par les noms de ses sanctuaires, de ses apparitions ou de ses qualificatifs : personne n'a jamais cru que Notre-Dame de Chartres, la Vierge de la Salette et « Regina cœli » fussent trois êtres différents.

On admire que ce peuple de nomades, dont les coutumes sont si éloignées des nôtres, ces hommes dont quatre millénaires nous séparent, aient eu de Dieu une conception si haute et pure. « Le Tout-Puissant, celui que nous ne pouvons atteindre », dira le *Livre de Job*. C'est déjà l'idée des nomades. El Elohim, tout le mystère de Dieu est dans ces termes, une métaphysique dont a vécu la civilisation occidentale. Renan n'a jamais rien dit de plus juste que cette affirmation : « Dès l'époque reculée, le pasteur sémite porte au front le sceau du Dieu absolu ».

A propos de ce monothéisme, deux questions se posent. D'abord est-ce bien la conception religieuse des Patriarches que nous restituent les premiers livres de la Bible? Ne serait-ce pas une image conventionnelle, projetée dans le passé par des rédacteurs postérieurs du livre? Mais on constate de nombreuses différences entre les formes religieuses de l'époque patriar-

cale et celles des temps ultérieurs. A tant faire que retoucher les conceptions du passé, pourquoi les écrivains n'auraient-ils pas inséré dans l'histoire des origines tout l'essentiel des croyances et des coutumes de leur temps?

L'autre question ouvre de bien plus larges perspectives. Ce monothéisme, d'où venait-il? Renan, dans une page célèbre, a affirmé que c'était une création spontanée des Hébreux ou même des Sémites, résultant directement de leur nomadisme. « Le désert est monothéiste; sublime dans son immense uniformité, il révéla tout d'abord à l'homme l'idée de l'infini ». C'est l'application au domaine religieux de la théorie du milieu chère à Taine. A vrai dire, l'étude des coutumes religieuses chez les Sémites nomades, par exemple chez les Arabes d'avant Mahomet, n'a nullement confirmé cette vue et, au contraire, fait voir une floraison exubérante de croyances polythéistes. Nul ne tient plus aujourd'hui pour valable cette naïve application, à la naissance d'une métaphysique, du matérialisme historique.

Est-il donc surgi de la seule volonté d'Abraham, de la révélation qu'il reçut, ce monothéisme qui s'imposera ensuite à tant de peuples? Ou bien le Patriarche aurait-il, en quelque sorte, retrouvé, sous les sables accumulés des rites et des traditions surajoutées, la tradition authentique, celle qui daterait des origines de l'homme? Bien des théories se sont édifiées là-dessus, qui apparaissent plus comme de beaux rêves que comme des démonstrations. L'un invoque une pente de l'esprit humain, qui, même chez les sauvages, conçoit un grand être, juste et bon. D'autres font appel à de curieuses coïncidences. Quand, par exemple, Eschyle dit de Zeus : « Il est l'Ether, le Ciel, la Terre, l'Univers et ce qui est au delà de l'Univers » ne se réfère-t-il pas à un Dieu unique? Renouf, le traducteur du *Livre des Morts* égyptien, assurait « qu'il y a plus de cinq mille ans, dans la vallée du Nil, l'hymne religieux commençait par la reconnaissance de l'Unité de Dieu ». Et un

assyriologue affirme que, chez les Sumériens comme chez les Sémites, « le monothéisme précéda le polythéisme, et la croyance en des esprits bons et mauvais (1). »

L'image grandiose d'une humanité ayant connu Dieu dès l'aurore des temps, puis s'étant écartée de lui dans un état de chute, enfin le découvrant lentement, par un immense effort, correspond assez au schéma que la *Genèse* donne des origines humaines. Abraham, dans cette vue, et à sa suite son peuple, auraient retrouvé une fidélité perdue par les autres races. Cela n'enlève rien à son mérite ni à l'originalité de sa mission. Mais cela nous ouvre, sur des perspectives si vastes qu'elles donnent le vertige, des vues excitantes pour l'esprit. A ces théories, les antiques traditions que conservait le peuple d'Israël sur la Création et les premiers temps de la race humaine apportent-elles des arguments?

Le poème de la création.

« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre... » Ainsi débute le livre des livres et il n'est aucun thème né de l'homme qui, autant que ces onze premiers chapitres de la *Genèse*, ait fécondé notre esprit. La morale chrétienne en est née; la vision que des millions d'êtres se sont faite et se font de leur destin, l'explication psychologique de notre misère intérieure, l'espérance qui nous soutient, tout ce que nous avons peut-être de plus décisif, est sorti de ces pages; supprimons-les, et c'est encore tout un immense chapitre de l'art qui est aboli. Aussi n'est-il pas surprenant qu'on ait plus passionnément cherché à en expliquer les mystères, à en confronter les données aux documents de l'archéologie et aux hypothèses de l'histoire.

Une extrême prudence s'impose en un tel domaine.

1. Dr. Langdon, *Semitic Mythology*, publié par l'Archæological Institute de Boston.

Il est incontestable, aujourd'hui, que des points de contact ont pu être établis entre le texte biblique et les résultats de certaines trouvailles. Élaborée dans les milieux mésopotamiens, cette tradition en recoupe certainement divers traits. Mais il est abusif de pousser trop loin l'affirmation et de tenir pour preuves ce qui n'est souvent, qu'analogies lointaines, soit pour dénier au texte biblique toute originalité, soit pour prétendre lui assurer des bases trop précisément historiques.

Les premiers versets de cette cosmogonie sont beaux comme un poème. Pour peindre la Création, on dirait que nos vieux mots familiers reprennent toute leur originalité et leur force. Quel Dante inventa mieux que cette image : « La terre était informe et vide; les ténèbres couvraient l'abîme, et l'esprit de Dieu se mouvait sur les eaux »? Le Dieu qui se manifeste dès ce début du livre, c'est bien celui qu'invoqueront les Patriarches, le créateur incréé de qui tout procède, qui ne procède de rien. Il est l'esprit organisateur par qui le chaos s'ordonne; selon le même caractère, il sera le Dieu de justice à qui tout désordre porte atteinte.

On a essayé de rapprocher cette cosmogonie d'autres; d'un poème babylonien, par exemple, qui traite du même sujet; les ressemblances sont peu nombreuses. En Égypte, il aurait existé certaines conceptions qui admettaient un dieu antérieur à tout, qui aurait suscité le monde à l'appel de sa voix; mais il s'agit de l'école d'Hermopolis qui est trop postérieure au temps des Patriarches pour qu'on puisse parler de coïncidence plutôt que d'influence. Les « sources » du premier chapitre de la *Genèse* sont encore ignorées.

Dieu crée le monde; il sépare la lumière des ténèbres; il distingue les eaux et le ciel; il met la terre à part de la mer et sur le sol à peine surgi, il fait germer le végétal; au ciel il installe les astres; sur la terre et dans l'eau l'animal se met à vivre; ce sont les cinq premiers jours; le sixième, Dieu crée l'homme, après tout le reste, comme un achèvement de son œuvre avant de prendre du repos.

La création de l'homme est aussi pleine de symboles admirables. Celui par qui se complète l'œuvre divine, la plus étonnante réussite de la *Genèse*, il est aussi l'être misérable que nous connaissons en nous. Les deux extrêmes de Pascal sont déjà ici en puissance : « La misère se concluant de la grandeur, et la grandeur de la misère ». L'homme est pétri du limon de la terre. Littéralement le « Adam », c'est le fils de la « Adamah », la glèbe, la bonne alluvion noire des pays des grands fleuves, par qui toute vie est née. Conception certainement très ancienne; en Égypte aussi, Tem, le premier homme, était né du limon. Mais ce que la tradition d'Israël ajoute, c'est que ce « Adam » est « fait à l'image de Dieu, selon sa ressemblance », et qu'il domine toutes les créatures. La conception de l'être promis à un destin exceptionnel, dépositaire de l'image divine, c'est là déjà, qu'elle se manifeste. Quand Michel-Ange, dans une de ses plus belles pages, nous montre, à la Sixtine, Dieu animant l'homme en lui touchant la main, c'est bien cette familiarité, cette tendresse de père à fils qu'il exprime. Le monde chrétien, et, même quand il l'oublie, tout l'univers occidental, porte en soi la certitude de cette parenté.

L'homme n'est pas créé seul. Dieu lui donne un « vis-à-vis ». C'est la femme qu'un jeu de mots magnifique désigne. Elle est née de la chair même de l'homme, « os de ses os, chair de sa chair » (1), c'est pourquoi elle est appelée *Ishah* (femme) parce qu'elle est sortie d'*Ish* (l'homme, le mâle). Ainsi, distincts quant au sexe, mais pleinement égaux, l'homme et la femme sont unis dans la même destinée. Au « Adam » né de la terre, est associée « Eve » mère de la postérité. Rien de plus concis, mais aussi de plus noble que cette brève évocation du premier couple; toute une psychologie et toute la morale sexuelle de l'Occident en sont les fruits.

1. Il n'est pas sans intérêt de savoir, écrit le R. P. Charles F. Jean, que, bien longtemps avant Moïse, en sumérien le même mot, TA, qui signifie « vie », signifie également « *côte* ».

L'histoire les a-t-elle retrouvés, ces deux lointains ancêtres? C'est fort douteux. On a prétendu lire leurs noms, sous les formes d'Aiou et Hawwa, dans l'écrivain phénicien Sankouniaton, et peut-être sur des tablettes égyptiennes trouvées à El-Amarna. Un sceau akkadien du troisième millénaire représente deux personnages, une femme et un homme (celui-ci cornu) de chaque côté d'un arbre; on a trop vite cru y voir un portrait du couple originel. Bien plus que la documentation historique, ce qui vient renforcer la véracité du texte, c'est la vérité psychologique, Adam et Eve sont l'un en face de l'autre dans un état d'innocence. Le bonheur est entre eux. Mais la faute pénètre dans leur vie et tout va se disloquer. Le crime naîtra chez leurs enfants. C'est le drame de l'homme qui commence, avec le mal et la misère intérieure.

Le Paradis perdu.

Tout le thème du péché originel, de ce dogme où s'inscrit un des plus grands mystères de l'homme et de la vie, est marqué du sceau de la vérité la plus profonde. Ce que chacun y retrouve, c'est son propre drame, son espérance, sa crainte, son destin. Adam et Eve vivaient dans « le Jardin des délices », parmi des arbres « agréables à voir et bons à manger », en familiarité avec les animaux à qui l'homme avait donné des noms, c'est-à-dire qui dépendaient de lui, selon la conception antique. Et « nus, en face l'un de l'autre sans en avoir honte », ils ne connaissaient, dans la nature comme en eux-mêmes, que la paix. Ainsi rôde, en chacun de nous, ce grand rêve d'un temps vierge, plus beau et plus pur que le nôtre, où chacun vivrait parmi un monde réconcilié, où tout ne se dissoudrait point, inéluctablement, dans la maladie et la mort, ce rêve du Paradis que tant de peintres ont essayé de matérialiser, et qui hante éternellement les poètes, un Dante, un Milton, comme un Rimbaud.

L'état d'innocence cesse par la faute de l'homme.

Au milieu du jardin étaient plantés des arbres au nom admirable, arbre de vie, arbre de la connaissance du bien et du mal. Dieu avait défendu de toucher à leur fruit. Tout l'épisode biblique est trop célèbre pour qu'on y insiste; sous l'image du Serpent et de la pomme, sous le récit de la tentation d'Eve, ce qui se discerne c'est encore une grande réalité de l'homme : le péché. Là où il pénètre, il semble que quelque chose se corrompe et se fane, qu'une absence s'établisse, qu'une force de désagrégation entre en jeu qui fait penser à la mort. Thème si profondément humain que de nombreuses religions l'ont connu sous des formes diverses. Il constitue l'assise du dualisme de l'Iran, une des expressions de l'antique pensée religieuse des Aryens où la vie est présentée comme un combat du dieu du bien contre le dieu du mal, entre qui l'homme doit sans cesse choisir. En Égypte, le *Livre des Morts* est tout imprégné de conceptions analogues; le défunt qui se présente au jugement déclare rejeter « la souillure maternelle » et s'écrie : « Cœur de ma naissance, cœur que j'avais sur terre, ne t'élève pas en témoignage contre moi en face des puissances divines; ne pèse pas! » L'accusateur de l'homme, celui qui le chasse du Paradis, c'est en même temps que Dieu, son cœur lui-même, ce cœur qui connaît mieux que quiconque sa faute et sa détresse. Adam et Eve rejetés du Paradis sont, en ces origines lointaines de la tradition occidentale, l'image dramatique de la condition humaine.

Dès lors, tout se disloque. La paix paradisiaque est brisée. Eve a « acquis un homme avec le secours de Dieu »; un fils, puis un autre lui sont nés. L'attentat de Caïn contre Abel est le premier symptôme de cet état de désaccord où l'humanité se trouve depuis la chute, la première des guerres. On y saisit le reflet des luttes qui mettent aux prises les pasteurs et les sédentaires; peuple de nomades, les Hébreux donnent la préférence au berger Abel sur le cultivateur Caïn; Dieu accueille les prémices de l'un, dédaigne les offrandes de l'autre. On s'est aussi demandé s'il ne fallait pas

y voir une allusion aux conflits provoqués aux temps néolithiques par l'apparition des armes de métal : les descendants de Caïn seront des forgerons, et l'on connaît encore, dans le désert de Syrie, des tribus, qu'on tient à l'écart, d'armuriers plus ou moins suspects de magie noire.

De Caïn et d'un autre fils Seth, « le substitué » à Abel, la Bible fait descendre la race humaine. Ici apparaît un des points de contact les plus curieux avec les anciennes traditions babyloniennes. Les premiers hommes sont représentés comme ayant bénéficié d'une longévité bien supérieure à celle qu'on observe aujourd'hui. « Tout le temps qu'Adam vécut fut de neuf cent cinq ans », Seth neuf cent douze, Enos neuf cent cinq ans, Caïn neuf cent dix, Malaléel huit cent quatre-vingt-douze, et ainsi de suite jusqu'à Noé, avec un record, celui de Mathusalem, neuf cent soixante-neuf ans. Puis le récit du Déluge interrompt le cours normal du développement humain et quand la nouvelle généalogie, née de Noé, reprendra, la longévité sera beaucoup moins grande, et décroissante, six cents ans pour Sem, deux cent cinq ans pour Terah.

Il y a certainement là une intention. Le narrateur a voulu suggérer une déperdition de force dans l'humanité. Avoir une très longue vie paraît le signe qu'on est protégé de Dieu : aussi les Patriarches vivront-ils encore plus que centenaires. Mais plus on s'écarte du temps paradisiaque, plus la vie est courte, comme si le feu allumé par Dieu avait peu à peu baissé. Il est curieux de constater que, dans la tradition mésopotamienne, se retrouve une intention tout à fait semblable. On y racontait que les rois des plus anciennes dynasties avaient vécu des années en nombre fantastique, 20.000, 70.000; puis était venu le Déluge, après quoi avaient vécu des hommes aux longévités encore étonnantes, mais plus courtes (mille ans environ) et décroissant régulièrement jusqu'au modeste centenaire. N'y a-t-il pas là un symbole que les sciences

physiques, la médecine et la théologie auraient à commenter?

Le Déluge.

L'épisode du Déluge est, de tout le livre de la *Genèse*, le passage qui a bénéficié du plus grand nombre de découvertes archéologiques, à tel point que, dans un enthousiasme peut-être excessif, des professeurs anglo-saxons n'ont pas hésité à le déclarer « historiquement prouvé ». Réduit à son schéma, il se résume ainsi : Dieu, constatant la méchanceté de l'homme, se repent de lui avoir donné vie et décide d'en supprimer l'engeance par l'eau; mais, sur cette terre « corrompue quant à sa chair et remplie de violence », Noé, homme juste et intègre, trouve grâce devant l'Éternel. Sur le conseil divin, il bâtit un vaisseau, enduit de bitume, l'Arche; il s'y abrite avec sa famille et un couple de chaque espèce d'animaux. « Toutes les sources du grand abîme jaillissent, les écluses du ciel s'ouvrent, la pluie tombe quarante jours et quarante nuits. » L'humanité est détruite; elle renaîtra du juste Noé, le jour où le Déluge aura cessé, où l'Arche s'échouera sur le mont Ararat, où la colombe, envoyée en exploration, rapportera un rameau d'olivier.

C'est donc sur un fait précis, climatique, géographique, que repose cet épisode. En retrouve-t-on trace dans les terrains de Mésopotamie? Si ces grands fleuves ont de redoutables maigres, ils connaissent aussi des crues excessives; le Nil en a souvent. Mais le texte biblique semble indiquer un phénomène d'une ampleur exceptionelle. Or, en 1929, deux expéditions archéologiques firent, simultanément, à Our et Kish, une découverte singulière. Ayant dégagé les couches formées de poteries et de débris, on se trouva en présence d'une argile parfaitement nette et homogène; les ouvriers déclarèrent que le limon du fleuve était atteint; mais ayant fait continuer à creuser, après 1 m. 50 de glaise, les archéologues eurent la surprise

de voir reparaître des poteries, plus archaïques quoique d'un type plutôt plus fin. Le dépôt argileux constituait donc une véritable rupture dans la suite des temps.

On devine les conclusions qu'une telle découverte suggérait. L'explication physique du fait demeure des plus obscures. Il paraît peu admissible qu'un dépôt de 1 m. 50 ait eu pour cause les fleuves seuls, même aidés de pluies exceptionnelles. Certains audacieux n'ont pas hésité à rapprocher le Déluge de ces grands phénomènes géologiques qui ont bouleversé toute la terre à la fin de l'ère tertiaire, en liaison avec les ultimes soubresauts du plissement alpin. Il y avait alors une Méditerranée mondiale, la Thétys, qui ceinturait le globe et dont la mer Noire et la Caspienne, sont encore des fragments. Le Déluge en serait un raz de marée géant et l'on ne manque pas d'observer que la Bible semble placer les faits dans la région caucasienne, puisque l'Arche aborde au mont Ararat, en Arménie! Ce sont là des hypothèses plus qu'osées; tout ce que l'observation permet de dire, c'est que, géologiquement, un déluge de la région mésopotamienne est possible et même vraisemblable.

Mais le Déluge, tel que la Bible le rapporte, aurait eu une bien plus grande extension. Et l'on ne peut s'empêcher de songer à tous ces déluges qu'on voit dans les traditions de maints peuples, celui de Deucalion dans la mythologie hellénique, celui dont il est question dans les Védas de l'Inde, et même ceux qu'on aperçoit au fond des légendes précolombiennes d'Amérique ou dans celle des Lithuaniens. Il va de soi que la question demeure encore sans réponse et que le sens de ces rapprochements reste obscur (1).

1. Ces rapprochements ont été étudiés à fond par M. François Berge qui a pu énumérer cent « déluges » dans des traditions aussi diverses que celles des Polynésiens et celles des Sioux Manvau. Pour lui le mythe du déluge, très fréquemmeut fondé sur des données historiques, est aussi souvent relié à des rites ou dogmes religieux. Il a également fait cette remarque curieuse que le chiffre de quarante jours attribué à la chute des pluies du Déluge

Il est un rapprochement infiniment plus précis et d'une signification considérable, avec la tradition mésopotamienne. L'épopée la plus illustre de la Babylonie met en scène un des vieux rois légendaires, Gilgamesh, héros, demi-dieu, Hercule et Samson sumérien, aux prouesses innombrables : on le voit au Louvre sur un bas-relief, étouffant un lion en le serrant d'un seul bras contre sa poitrine. Ce poème — qui fut écrit avant Hammourabi — a eu, dans le monde mésopotamien, durant au moins dix siècles, la même vogue que l'*Odyssée* et l'*Iliade* en Grèce; on en connaît de nombreux exemplaires, et même une traduction en hittite. La onzième des douze tablettes qui constituent l'épopée est un récit minutieux du Déluge. Gilgamesh, qui est allé voir le « maître de la vie », entend de lui cette ancienne histoire. Par maints points, le texte babylonien coïncide avec la Bible.

C'est le même thème de la puissance divine décidée à châtier l'humanité en la détruisant par l'eau. Là aussi, un homme privilégié est averti, construit un navire, « introduit dedans toute semence de vie » et s'y réfugie avec les siens. Des fondements du ciel, un nuage noir s'élève : « L'écluse est arrachée ». Dans le poème mésopotamien, le cataclysme dure seulement six jours, après quoi le navire se pose sur une haute montagne; les oiseaux sont envoyés en reconnaissance. « Le corbeau part, voit que les eaux se dessèchent; il mange, barbote, croasse, ne revient pas. » L'homme sauvé reprend pied sur terre et offre un sacrifice à la divinité.

La similitude est trop frappante pour qu'il s'agisse d'un hasard. Les détails les plus précis montrent que les deux textes ont même origine, qu'ils puisent à un

est celui de la durée des purifications et des retraites dans l'Ancien et le Nouveau Testaments; le déluge, il est bien vrai, fut une retraite d'où l'homme sortit régénéré. Voir là-dessus François Berge, *Le mythe du Déluge* dans la revue *Psyché*, n° 8, 1947, et aussi la contribution du même auteur à l'*Histoire générale des religions* de Gorce et Mortier (en cours de publication).

fond identique : la forme du bateau décrit est la même, une nef à étages ; il est question de bitume dans les deux récits ; les développements suivent la même courbe. L'existence d'une tradition mésopotamienne sur un cataclysme qui aurait détruit l'humanité est certaine, mais on n'en saurait conclure que le Déluge dont il est question se soit étendu à toute la terre.

Si donc il faut renoncer à l'espoir de confirmer le Déluge par des documents extra-bibliques, — il aurait eu lieu en 5.000 avant Jésus-Christ disent les uns, en 3.500 selon d'autres, — il n'en reste pas moins un fait que l'histoire retient. Peut-être a-t-il réellement clos une période légendaire et inauguré les temps dont on avait gardé le souvenir précis. Un passage très mystérieux de la Bible semble le laisser entendre (*Gen.* début du chap. VI). Il y est dit que, juste avant le cataclysme, vivaient sur la terre des géants, nés des amours entre les « fils de Dieu » et les filles des hommes. « Ce furent les héros renommés dès les temps anciens ». Gilgamesh était-il de leur nombre ? On est ici de nouveau sur les terres du rêve et de l'imagination.

La tour de Babel.

Le Déluge semble avoir eu une valeur rédemptrice, car Dieu, quand le sinistre est fini, déclare à Noé qu'il ne le recommencera plus. Il sait bien que « les pensées de l'homme sont mauvaises en son cœur », mais il renonce à en tirer un châtiment aussi exemplaire. Désormais tout sera normal sur terre, « les semailles et la moisson, le froid et le chaud, l'été et l'hiver, le jour et la nuit ne cesseront point ». Entre Dieu et l'homme s'établiront des relations de confiance qui sont comme la première image des promesses éternelles, une alliance dont le consolant arc-en-ciel est le signe.

Dès lors l'humanité se reprend à croître et à proliférer. Noé a trois fils, Sem, Cham et Japheth. Le préféré sera Sem, parce qu'il a été le plus respectueux ; alors que, surpris par le breuvage inconnu issu de la

vigne récemment plantée, son père s'était enivré, Sem avait voilé discrètement sa nudité, tandis que Cham s'en était moqué. Aussi Cham sera maudit dans sa postérité, et Sem deviendra l'ancêtre des Sémites, la race d'où sortira le peuple élu.

La Bible insiste sur l'unité d'origine de l'humanité entière. Elle précise même que, dans ces temps heureux, « toute la terre avait une seule langue et les mêmes mots ». Pas plus que du monothéisme originel, on ne peut savoir s'il s'agit, en ce cas, d'un regret assez poignant devant la division des hommes ou d'un souvenir de quelque très ancienne tradition. De ces grands phénomènes de dispersion, l'histoire connaît maintenant plusieurs, tel celui qui fit éclater la masse aryenne en éléments divers, jetés les uns dans l'Inde, les autres jusques en Gaule. C'est une image de ce genre que suggère le texte de la *Genèse.*

Les races nées des trois fils de Noé ne vont pas rester unies. Descendues « de l'Orient vers la plaine du Sinéar » (*Gen.*, XI, 2), elles s'y établissent, font une tour de briques, cimentée de bitume, si haute qu'elle semble narguer Dieu. Alors le Tout-Puissant brise net l'entreprise sacrilège. Il confond leurs langages : désormais désunies, les races se dispersent sur la terre.

Peut-on pressentir quelque réalité historique dans ce nouvel épisode? La descente des races vers le Sinéar serait-elle un souvenir de ce temps très ancien où les Sumériens vinrent s'installer en Mésopotamie? La découverte de la technique de la brique, dont nous avons vu quelle place elle tient dans tout le Croissant fertile, est nettement marquée dans le texte biblique. Quant à la tour de Babel, on l'a retrouvée à de nombreux exemplaires. C'est la *Ziggourat*, la pyramide à étages de Babylonie. A Our, c'est une construction rectangulaire de soixante-cinq mètres sur quarante-trois; le noyau central est en briques crues, l'extérieur en briques cuites. Le monument se compose de terrasses étagées, aux surfaces décroissantes; la première a dix mètres de haut, la seconde et la troisième

deux mètres, deux mètres cinquante, la quatrième quatre mètres. Hérodote décrit ainsi la Ziggourat : « Une tour massive sur laquelle s'en élève une autre; sur cette seconde, une autre encore, et ainsi de suite, parfois jusqu'à huit. Dans la tour supérieure est un sanctuaire, contenant un grand lit riche et une table d'or. Pas de statue. Nul n'y passe la nuit; sauf une femme du pays que, parmi toutes ses compagnes, désigne le dieu lui-même. » Des rampes permettaient d'arriver au sommet, et, comme elles étaient raides, à mi-chemin était prévu un palier.

La signification religieuse de ce monument demeure peu claire. Était-ce une manière d'observatoire d'où les remarquables astronomes mésopotamiens examinaient le ciel nocturne? Il contenait aussi certainement un symbole; l'image de la terre telle qu'on se la représentait alors? ou d'une montagne sacrée, souvenir d'un très ancien culte des Hauts Lieux? (Il est probable que chaque terrasse portait des jardins). Les étages étaient vraisemblablement peints, ceux du bas en blanc, le plus haut en rouge; la chapelle supérieure avait des tuiles bleues, ce qui pourrait représenter respectivement le monde souterrain, la terre et le ciel. Mais ce qui est certain, c'est que ces monuments grandioses avaient, pour les hommes de Sumer et d'Akkad, le sens d'un témoignage orgueilleux. On connaît des noms qui les désignent. A Babel, — c'est-à-dire Babylone, « la porte du dieu » — les temples que fera bâtir Hammourabi s'appelleront : « demeure au front altier » et « maison qui soutient la terre ». C'est l'équivalent du terme biblique : « une tour dont le sommet sera au ciel ».

Trait donc, ici encore, d'une psychologie éternelle : « L'esprit d'orgueil a dispersé les langues », dira saint Augustin; c'est l'ivresse de soi, la volonté de puissance qui sépare les hommes et provoque les divisions inexpiables; avec une métaphysique et une morale, le vieux texte contient une politique. Trait aussi de psychologie ethnique : les nomades du clan de Terah, qui vont

quitter Our et la civilisation des villes, dans la Ziggourat, cette ancêtre des grands travaux, ne voient-ils pas l'image de tout ce qu'ils fuient? L'idolâtrie polythéiste, le luxe immoral des grandes cités, les masses humaines rassemblées sous la férule des états bureaucratiques? Ainsi les vieilles traditions rejoignent-elles l'ancienne histoire et corroborent-elles le fait mystique de la vocation d'Abraham.

Le fonds commun et l'apport nouveau.

Il est donc, aujourd'hui, incontestable que les livres où la Bible nous raconte les origines lointaines de l'homme ont puisé à un fonds commun, dont maintes traditions mésopotamiennes sont sorties. Ces rapprochements auront eu l'avantage de réduire à néant la conception mythique qui fut en honneur jadis. Le temps n'est plus où la critique rationaliste prétendait avoir « expliqué » les mystères de la *Genèse* quand elle avait invoqué un mythe solaire et le pouvoir d'affabulation des primitifs.

Que la *Genèse* soit l'expression hébraïque de traditions conservées en Mésopotamie, on ne voit pas en quoi cela paraîtrait à son désavantage. Si les faits sont vrais, pourquoi n'auraient-ils pas été connus avant que les descendants d'Abraham eussent l'idée d'en fixer le récit? Il y a même quelque chose de satisfaisant pour l'esprit, et de réconfortant, à penser que, dans l'antique Sumer, on parlait déjà de la victoire de la Lumière sur le Chaos et que, comme le rapporte au IIIe siècle avant notre ère le prêtre babylonien Bérose, on expliquait la création de l'homme en disant que le sang d'un dieu avait animé un corps d'argile. Mais alors deux questions importantes se posent : quelle était l'origine de ce fonds commun? Quel fut l'apport original d'Israël?

La Bible a, sans aucun doute, recueilli des éléments antérieurs à l'arrivée des Sémites en Mésopotamie. De même que la loi et la coutume que suivent Abraham

et les hommes des temps patriarcaux, sœurs des lois et coutumes codifiées par Hammourabi, portent l'empreinte du Sumer, de même les traditions religieuses sont fortement marquées de données présémitiques. Du grand fonds des littératures religieuses cunéiformes, la Bible serait, par les livres de la *Genèse*, le chapitre hébraïque.

De ce fonds cunéiforme, lui-même, quelle est la source? Ici, la science humaine ne fait qu'indiquer un abîme où elle n'a encore jeté que bien peu de sondes. Certains pensent qu'il faudrait aller chercher cette lointaine origine, par delà l'Iran, entre le Caucase, le Turkestan russe et l'Asie centrale, dans une région d'où seraient partis les systèmes d'écriture hiéroglyphique auxquels le sumérien se rattache. Ce fonds commun ne serait donc pas un point de départ absolu, mais déjà le résultat d'un long travail de la pensée humaine. De même, plus on avance dans la connaissance des origines de la race aryenne, plus on pressent un riche passé, une langue déjà perfectionnée, il y a bien des millénaires, dans un cadre qui était peut-être cette même Asie centrale, véritable château d'eau des races. Sir Flinders Petrie, le célèbre archéologue anglais, a même fait à cette occasion un curieux rapprochement. Dans le *Livre des Morts* égyptien, il est dit que le soleil se lève sur les monts de Bakhau et se couche sur le Tamanou; or Bakou et la péninsule de Taman sont aux deux extrémités du Caucase. Qui sait si ces lacs de feu du *Livre des Morts* ne sont pas les nappes de pétrole de la Caspienne? N'oublions pas non plus que le mont Ararat, où Noé fixe son Arche, est situé en Arménie, c'est-à-dire dans la même région.

Si l'on prend au pied de la lettre les termes de la *Genèse*, non seulement l'origine unique des hommes mais les lois géographiques de leur dispersion sont bien indiquées. Les gens de Sem partent vers le sud, ceux de Cham vers le sud-ouest, ceux de Japheth à l'ouest; c'est-à-dire les uns vers l'Arabie, les seconds vers la Syrie, l'Égypte, l'Afrique (les Hébreux appel-

leront l'Égypte « pays de Misraïm » un fils de Cham); les derniers vers l'Europe. Toutes les races donc pourraient revendiquer les traditions des origines, puisqu'elles sont antérieures à la dispersion. Et les coïncidences, dont la critique antireligieuse se sert comme d'une arme, sont bien plutôt des preuves de véracité.

Mais ces coïncidences, il ne convient pas d'en exagérer la portée. Nous avons montré que, sur maints points (la création d'Adam et d'Eve, par exemple), aucune n'a pu être indiquée. Jusqu'à présent, on n'a jamais retrouvé un ensemble aussi complet et cohérent que le texte biblique. Et surtout, à qui lit de bonne foi le récit de la *Genèse* en parallèle avec les documents cunéiformes, si intéressants qu'ils soient, il apparaît clairement qu'entre eux et lui il y a un abîme.

L'originalité de la cosmogonie biblique tient d'abord au monothéisme rigoureux qui s'y marque. Dans le récit du Déluge, par exemple, le texte mésopotamien est polythéiste, plein de dieux qui interviennent pour hâter le cataclysme, ou qui se désolent, se sentant, eux aussi, menacés; alors que la *Genèse* rapporte tout au Dieu unique. Il en est de même partout. Les cosmogonies babyloniennes attribuent tel ou tel rôle à Enlil, à Mardouck, au dieu-lunaire, à tout un monde de puissances : dans la Bible « l'esprit de Dieu » fait tout. Tout se passe donc comme si, empruntant les éléments du récit au très vieux fonds (sumérien? asiatique?), les descendants des Patriarches les avaient décantés de leur idolâtrie, restitués au Dieu seul. Cela confirme tout ce que l'histoire d'Abraham nous a appris de sa mission, du sens qu'il en avait et qu'après lui son peuple gardera.

Un second élément d'originalité paraît aussi important. Cette cosmogonie est déjà de l'histoire. Dès le début, l'image des sept jours de la Création, en montrant la tâche divine s'accomplissant par étapes, suggère pour le monde, en sa lointaine aurore, l'idée d'un progrès, d'une marche en avant, d'un destin à réaliser. D'autres récits d'origines, ceux des Grecs, par exem-

ple, donnent l'impression de condamner la société à demeurer figée dans le regret d'un Age d'or. La *Genèse* est une promesse d'avenir; son aboutissement logique, c'est la vocation des fils de Sem, leur élection toute spéciale par Dieu.

Et cette cosmogonie elle-même, quelle place exiguë elle tient dans l'immense ensemble! Originalité encore, et qui se marquera profondément dans toute la Bible, qui est une histoire, la plus ancienne des histoires, récit d'événements humains : l'essentiel, c'est l'homme. Le caractère si pertinent de la psychologie qui s'y décèle a une signification; moins théologique et métaphysique que morale et mystique, la Bible est un livre à hauteur d'homme. Ce n'est pas dans la nature, dans les apparences qu'Israël cherchera Dieu, c'est dans la personne, jusqu'à en révéler l'image accomplie, le Fils de l'Homme, le Fils de Dieu.

La tradition transmise.

Le départ d'Abraham à l'appel de Dieu, le séjour sous la tente en terre de Canaan, les entretiens des Patriarches avec le Très-Haut, puis l'étonnante réussite de Joseph, voilà les traditions proches que les Israélites se transmettront de père en fils, sur la terre d'Égypte où ils demeureront. Et aussi les traditions beaucoup plus lointaines qui expliquent la naissance du monde et de l'homme, le drame de la vie, la lutte du bien et du mal, l'origine des races. Une dernière question se pose : ces traditions, comment furent-elles conservées?

On a trop vu combien l'influence mésopotamienne a été puissante sur la Bible pour refuser d'admettre que cet ensemble ait pu être transmis par l'écriture. Depuis au moins un millénaire avant qu'Abraham vînt au monde, les hommes du Sinéar savaient fixer leur pensée. Tour à tour, suivant une évolution traditionnelle, leur écriture avait été pictographique, c'est-à-dire figurative, chaque dessin désignant l'objet; puis idéographique, le signe correspondant non plus à une

figure, mais à une idée; stylisée peu à peu, elle était devenue syllabique; c'est seulement plus tard que l'alphabet naîtra. Au temps d'Abraham, on n'en était plus aux écritures archaïques dont les galets gravés de Tello ou les inscriptions des premiers Pharaons montrent la gaucherie. Hammourabi avait gravé dans la pierre son code. Et tout ce monde babylonien faisait le plus grand usage de cette écriture déjà perfectionnée qu'on nomme cunéiforme.

Sur des tablettes d'argile crue, de dimensions extrêmement variables (les unes grandes comme des in-quarto, d'autres à peine comme un de nos carnets de poche), le scribe imprimait avec un stylet dont la trace fait comme un clou, un « cuneus ». On écrivait ainsi de tout : des lettres personnelles ou d'affaires, des circulaires, des pages de comptabilité. S'il fallait authentiquer la pièce, le scribe y apposait son sceau, un cachet en forme de petit cylindre, sur lequel était gravée une scène religieuse, sans oublier le nom du possesseur. Quand la brique était écrite ou séchée, on la passait à une tige pour la réunir à d'autres ou, s'il s'agissait d'une missive, on la plaçait sous une enveloppe d'argile, qu'on scellait.

Ce procédé eut un succès immense. On le trouvera utilisé depuis l'empire hittite d'Asie Mineure et l'actuel Turkestan russe, jusqu'en Égypte où les Pharaons recevront un abondant courrier diplomatique sur argile. Il a l'avantage d'être indélébile, mais il a le très grand inconvénient d'utiliser des matériaux bien pesants. Traduits en cunéiformes, les seuls livres de la *Genèse* pèseraient un quintal. On peut douter que, dans leur migration, les Térahites aient emporté beaucoup de ces lourdes tablettes. Le fait que l'écriture ait été d'usage courant prouve que la tradition pouvait s'appuyer sur des repères précis. Mais il est probable que ce n'était pas là le moyen d'expression le plus usuel.

Nos habitudes d'Occidentaux du XX[e] siècle, accoutumés depuis des siècles à l'écriture courante, au

papier léger, et plus récemment à l'imprimerie, conçoivent mal une transmission de faits qui ne se ferait point par écrit. Dans de nombreuses nations, il en va autrement. La mémoire a été longtemps considérée comme un moyen plus sûr. Chez les Grecs, les poèmes homériques ont été dits bien avant d'être rédigés. En Égypte, dans les archives pharaoniques, on trouve la lettre d'un fonctionnaire qui écrit au roi : « En même temps que cette tablette, je t'envoie un messager qui la sait par cœur ». Chez les Juifs, l'immense Talmud sera récité de génération en génération, et le Coran de Mahomet sera conservé par tradition orale, « récité » ou « chanté » et non lu.

Sous la tente noire, au pays de Mambré, puis dans les petites maisons blanches du Delta, c'est de bouche à bouche, en écoutant les aèdes gardiens de la tradition nationale, que les fils lointains d'Abraham conserveront son histoire. Plus tard, quand cette tradition se fixera, — et bien longtemps encore avant de la mettre entière par écrit — ils en attribueront la rédaction à celui par qui leur histoire avait franchi sa seconde grande étape, à Moïse.

SECONDE PARTIE

MOÏSE ET CANAAN

I

UN CONDUCTEUR D'HOMMES

Israël en Egypte.

« Voici que je vais mourir, avait dit Jacob à Joseph. Mais Dieu sera avec vous. Il vous ramènera au pays de vos pères » (*Gen.* XLVIII, 21). L'Égypte ne serait donc qu'une halte. Pourtant la prophétie parut longue à s'accomplir. Plusieurs générations passèrent. « Les enfants d'Israël furent féconds et se multiplièrent; ils devinrent très puissants, et le pays en fut rempli » (*Ex.*, I, 7).

Où étaient installés les Israélites? Dans « la terre de Gessen », « le pays de Ramsès », ou « les campagnes de Tanis » (1), disent divers textes de la Bible. L'identification n'est pas faite. Mais il s'agit certainement de la plaine ondulée qui s'étend du Delta aux lacs Amers. Tanis n'en est pas loin, qui fut peut-être l'Avaris des Hyksos; Ramsès II, dans ces parages, construira sa capitale; en gros, c'est la vallée de l'Oued Tamilat, région frontière où il semble naturel qu'un Pharaon, venu d'Asie, ait installé des Asiatiques errants. Les

1. Voir carte : Sinaï, page 91.

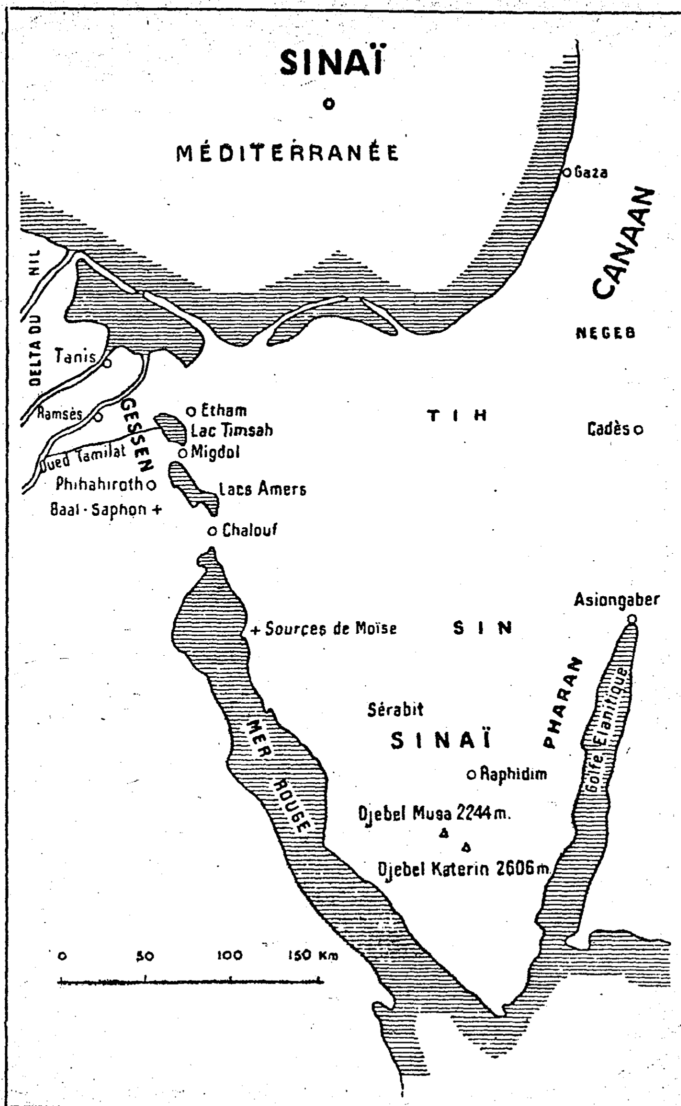
terrains de pâturage y permettaient l'élevage d'un abondant cheptel, et des cultures devaient aisément y pousser autour des tentes. Mi-nomades, mi-sédentaires, les enfants d'Israël jouissaient de la plus agréable vie. Les beaux oignons d'Égypte resteront en leur mémoire comme un nostalgique regret.

Tout changea brusquement. « Il s'éleva sur l'Égypte un roi nouveau, qui ne connaissait pas Joseph » (*Ex.*, I, 8). Les services rendus par le grand vizir ne protégeaient plus ses descendants. Leur prolifération parut ce qu'elle était, inquiétante. La persécution commença.

Ici, un fait d'histoire se dessine : la guerre d'indépendance que les Pharaons thébains de la XVIIe dynastie menèrent contre les « rois pasteurs ». Un prince local, Sequeniera le Brave, appelle la haute Égypte à la révolte. Surpris, les Asiatiques vacillent, mais se ressaisissent. Une lutte tenace s'engage où seront tués trois rois thébains. En cinquante ans, la délivrance est achevée, Avaris prise, « la peste d'Asie » refoulée chez elle, et même un raid en Palestine accompli pour achever la déroute des Hyksos. Amis des rois pasteurs, les fils d'Israël ne pouvaient qu'être suspects aux Égyptiens. Ils avaient eu beau garder une neutralité prudente, ils n'en furent pas moins assimilés à « ces misérables étrangers d'Asie » et, leurs protecteurs partis, payèrent pour eux.

La persécution prit d'abord la forme assez modérée de la corvée. De grands travaux étaient sans cesse en cours sur la terre du Nil; bien des étrangers babyloniens, troyens, nègres, servaient de main-d'œuvre aux Pharaons. On vit les fiers nomades astreints à faire des briques. Une peinture murale, à Thèbes, nous montre en quoi consistait ce terrible labeur. Dans le jour étouffant, sous la schlague des contremaîtres, charger de glaise les couffins de jonc, mêler à la terre de la paille hachée menu, remplir les moules et enfin aligner les milliers de briques au dur soleil.

Ce n'était encore là qu'une humiliation et une fatigue. Quelques décades plus tard, tout devint pis. Les


SINAÏ
MÉDITERRANÉE
Gaza
CANAAN
NEGEB
DELTA DU NIL
Tanis
Ramsès
GESSEN
Etham
Lac Timsah
Migdol
Oued Tamilat
Phihahiroth
Baal - Saphon +
Lacs Amers
Chalouf
T I H
Cadès
Asiongaber
+ Sources de Moïse
S I N
PHARAN
Sérabit
S I N A Ï
MER ROUGE
Raphidim
Golfe Elanitique
Djebel Musa 2244 m.
Djebel Katerin 2606 m.
0 50 100 150 Km

Égyptiens, en plein essor impérialiste et national, s'appliquèrent à éliminer tous les éléments hétérogènes. Le Pharaon eut d'abord l'idée de contraindre les sages-femmes israélites à tuer, dès leur naissance, les garçons d'Israël. Le moyen se révélant inefficace, il commanda de jeter au Nil tous les nouveau-nés du peuple abhorré. La race élue semblait condamnée à mourir. C'est alors que parut Moïse.

Le libérateur.

L'histoire de Moïse commence de façon charmante. L'humanité aime que ses grands hommes aient une naissance hors série; le grand Sargon et Gilgamesh passaient pour avoir dû aussi la vie à une protection spéciale des dieux, comme plus tard Bacchus, Persée, Romulus ou Sigurd. Mais le récit biblique est sans mystère, plein de poésie. Une femme d'Israël n'a pas eu le courage de noyer son nouveau-né. Elle a guetté l'endroit où la fille du Pharaon vient au bain et y a cxposé le poupon dans un berceau flottant. La princesse s'émeut devant la frêle créature. Elle recueille l'enfant, lui donne pour nom « sauvé des eaux », Moïse, puis s'enquiert d'une nourrice. N'y en a-t-il point dans le voisinage? Une se présente, est agréée : la propre mère de l'enfant, qui n'a vraiment pas mal manœuvré.

C'est un fait important que le futur libérateur d'Israël ait commencé sa carrière chez ceux qu'il devait combattre. Il y apprit « toute la sagesse de l'Égypte » diront les *Actes des Apôtres* (*Act.* VII, 22) et sa faiblesse. En d'autres temps, Philippe de Macédoine, de son enfance en Hellade, retiendra ce qu'il faudra pour vaincre les Grecs; Vercingétorix, avant sa révolte, sera un officier allié des Romains, qui dîne chez César, et le Napoléon noir de Saint-Domingue, Toussaint-Louverture, avant de les combattre à mort, aura d'abord été au service des Blancs. Ce personnage de Moïse ne nous paraît ni si simple, ni si vivant que Joseph. Il est, par-dessus tout, l'homme d'une vocation. Puissant,

majestueux comme Michel-Ange nous le montre à Saint-Pierre aux Liens, le front troué par deux faisceaux de lumière surnaturelle, mais en même temps obscur dans ses méthodes magiciennes, et tout soulevé par la sainte violence des causes justes.

Il aurait pu, comme Joseph, faire fortune à la cour pharaonique au prix de quelque trahison. On connaît de ces Juifs que le désir de la réussite écarte fiévreusement de leur race. A sa carrière, Moïse préfère sa mission. Cette soif de justice qui brûlera aux lèvres des Prophètes, le premier d'entre eux en est déjà tout ardent. Il était allé du côté de ses frères sur les chantiers du Pharaon; « il vit un Égyptien qui frappait un Hébreu. Ayant tourné les yeux de côté et d'autre, et croyant qu'il n'y avait là personne, il tua l'Égyptien et le cacha dans le sable » (*Ex.*, II, 11, 12). Si protégé que fût Moïse, l'assassinat d'un ingénieur des travaux publics ne pouvait s'absoudre et « Pharaon chercha à le faire mourir ».

La terre de Madian, où il se réfugie alors, était tout juste au delà de la frontière. Au nord du golfe Elanitique s'étend, aujourd'hui, une steppe maigre. L'antiquité y a connu plus d'activité; on y a retrouvé les ruines d'aqueducs et de barrages; l'or d'Ophir y débarquait au temps de Salomon. La population était sémite, descendant d'Abraham et d'une de ses concubines; un prêtre du pays, Jethro, qui avait sept filles, en donna une pour femme à l'exilé. Père de famille, conducteur de troupeaux, c'est le bonheur que possède désormais Moïse. Mais, au désert, dans la solitude, ce civilisé, cet homme de cour, se retrouve. Le sang de sa race bat en lui. Et comme ses frères demeurés en Égypte, du fond de la servitude, criaient vers Dieu, le Tout-Puissant entendit leurs plaintes. « Il se souvint de son alliance avec Abraham, Isaac et Jacob. Il regarda les enfants d'Israël et les reconnut » (*Ex.*, II, 25).

Le rôle que l'ancien Patriarche s'est vu confier dans la révélation d'Our, c'est Moïse qui va le reprendre. Un jour qu'il nomadisait, avec ses bêtes, dans les

grandes solitudes du sud, il a une vision singulière. Un buisson brûle et pourtant ne se consume pas; éblouissante comme la flamme jaune des plantes imprégnées de sel, cette lumière est semblable à une présence, elle est une présence; c'est Dieu. « Le visage dans les mains », ayant ôté ses sandales, Moïse écoute. C'est lui, et nul autre, qui a charge d'arracher son peuple à l'oppression. « Qui suis-je, répond Moïse, pour assurer une telle tâche? Je n'ai pas la parole facile. Et quel signe donnerai-je à mes frères? »

Des preuves? En voilà. Ce bâton que Moïse tient, il va devenir serpent, puis se refaire bois. Cette main qu'il regarde, la lèpre va la couvrir, puis disparaître. Et quant au signe, Dieu lui donne celui qui sera le plus péremptoire : il lui apprend son nom ineffable, comme s'il lui garantissait, Lui, l'inaccessible, qu'il se met à sa disposition. Alors Moïse obéit. Il rentre en Égypte, non sans un dernier déchirement d'âme qui rappelle le combat nocturne de Jacob. Aux signes manifestes, le peuple le reconnaît marqué par Dieu. Il a quatre-vingts ans.

Faire sortir Israël d'Égypte n'était point facile. Le Pharaon détestait les Asiatiques mais il avait besoin d'ouvriers. Aidé de son frère Aaron, que Dieu lui a adjoint, l'inspiré essaie d'obtenir l'autorisation de départ. Il se heurte au refus du roi. Reste la force. Ce n'est pas en vain que Dieu lui a donné des pouvoirs miraculeux : sur cette terre de magie, un magicien sera écouté. Que la colère du Tout-Puissant s'abatte sur l'Égypte!

Tour à tour dix fléaux déferlent. Le doux Joseph avait écarté la détresse des bords du Nil; le brûlant prophète l'y appelle. L'eau du Nil devient sanglante, infecte, et les poissons y meurent; des grenouilles envahissent tout, jusqu'au lit royal; des moustiques, nombreux comme des grains de poussière, rendent la vie intenable; puis ce sont des insectes, des scarabées, comme dans un cauchemar; une épidémie tue le bétail, des chameaux aux brebis; sur la peau des

hommes des tumeurs bourgeonnent; la grêle crible les champs, les sauterelles achèvent la dévastation; enfin, pendant des jours et des nuits, les ténèbres plongent le pays dans la peur. Est-ce assez? Neuf fois Pharaon a promis, dans son épouvante, de laisser partir Israël, puis s'est dédit. Voici donc la dernière épreuve.

Ces dix « plaies » sont présentées dans la Bible comme miraculeuses. Peu importe que l'eau sanglante fasse penser à la crue du Nil qui, en effet, à ses débuts, est rougeâtre et fétide; que les invasions d'insectes et de grenouilles soient fréquentes quand le flot monte un peu haut; que les sauterelles constituent une gêne très coutumière, ces grasses sauterelles mauves et jaunes que mangera Jean-Baptiste au désert. Les ténèbres démoniaques sont peut-être celles qu'apporte le vent de sable, le *khamsin* mortel, et les maladies purulentes ne sont pas rares en Orient. Il n'en reste pas moins qu'une telle série de misères a valeur de signe : dans cette accumulation des catastrophes, l'Égypte entière voit « le doigt de Dieu ».

Le dixième fléau fut le plus grave et aussi le plus mystérieux. Le Seigneur passera pendant la nuit et tuera tous les premiers-nés égyptiens. Saura-t-il discerner les enfants d'Israël? Oui, car chaque famille aura, la veille au soir, immolé un agneau; prête au départ, en tenue de voyage, ayant renoncé au pain levé des villes, elle attendra. Sur la porte, elle aura inscrit un signe avec le sang de cette victime qui, semblable au bélier d'Abraham, rachète la vie des enfants de Dieu. Ainsi, aujourd'hui, en Syrie, pour donner protection à un hôte, on trace une marque sanglante sur son manteau et sur le cou de sa monture. La Pâque est née, la fête du « passage »; Israël la commémorera d'année en année, en souvenir de la nuit où la puissance de mort « passa outre » et contraignit la force brutale à laisser agir Dieu.

Un problème de dates.

Le peuple d'Israël va quitter l'Égypte. L'histoire, ici, pose bien des problèmes. Le gouvernement minutieux des Pharaons a-t-il, dans ses archives, gardé trace de ce séjour et de l'Exode? Qui fut ce roi tortionnaire, ou, ce qui revient au même, combien de temps les descendants de Joseph restèrent-ils sur la terre de Gessen?

Aucun document égyptien ne nous parle des Israélites. Nous avons bien des preuves de la présence sur le Nil de Sémites nomades; un bas-relief nous montre un Africain lippu et un Asiatique au nez courbe liés dos à dos; le bâton de Toutankhamon représente, bout à bout, comme les deux figures d'une carte à jouer, un nègre et un Sémite, le double péril de la couronne. Mais de tels faits sont attestés depuis Abraham; ils ne disparaîtront pas avec l'Exode; et s'agit-il des descendants de Joseph?

Plus tard, quand la tradition biblique sera connue dans tout l'Orient, des légendes se formeront. Manéthon, l'historien égyptien, racontera que les Israélites étaient des « lépreux » qu'on avait relégués près des lacs Amers et qui lors de la défaite des Hyksos, se révoltèrent et s'enfuirent : façon de prendre au pied de la lettre l'expression « la lèpre d'Asie » dont on gratifiait tout ce qui rappelait les rois pasteurs.

Une indication intéressante a été fournie par la découverte, à El-Amarna, de tablettes signalant la présence en Égypte d'un peuple nommé les *Habirou*. S'agit-il des Hébreux? Sans doute. Le R. P. de Vaux (1) conclut que, certainement, c'étaient des Sémites nomades appartenant à la grande vague araméenne. Mais ce nom de *Habirou* se retrouve un peu partout, jusque dans l'Asie Mineure hittite, et, s'il est sûr que les Israélites faisaient partie de cet ensemble ethnique, on n'a aucune raison de croire que tous les Habirous

1. Voir note, p. 35.

étaient des descendants de Joseph. La découverte d'El-Amarna a donc une portée très limitée.

Il y a cependant trace de la présence des Israélites, sinon en Égypte, du moins en Palestine du sud, dans une stèle élevée par le Pharaon Meneptah, au XIIIe siècle. Il énumère les nations qu'il a vaincues : Canaan, Ascalon, Guézer et il termine : « Israël est détruit, n'a plus de semence ». C'est la première mention de ce nom dans un texte extra-biblique. Il confirme l'existence de la postérité de Jacob. Mais, pour en comprendre le sens exact, il faudrait être fixé sur la date de l'Exode et ici, nous sommes en pleine hypothèse.

Peut-on déterminer cette date, en établissant la durée du séjour égyptien? Notre Bible dit qu'ils y restèrent quatre cent trente ans, mais la version grecque des Septante, faite au IIIe siècle avant notre ère, à Alexandrie, inclut dans ce chiffre le temps des Patriarches, réduisant le séjour de moitié. Les autres moyens de calcul sont aussi imprécis : remonter, par exemple, d'une date à peu près sûre, dans le règne de Salomon, en totalisant les durées des temps impliquées par le texte. Récemment on s'est basé sur les fouilles de Jéricho, première forteresse prise par Israël en Palestine : y retrouverait-on la trace de cette destruction comme, à Troie, on pense voir la marque de l'incendie allumé par Agamemnon? La discussion reste ouverte.

Selon qu'on adopte l'une ou l'autre des hypothèses qui ont été le plus souvent faites, l'Exode se place vers 1440 ou vers 1225. Et les perspectives sont fort différentes. Une chose est sûre, c'est que le départ de Moïse eut lieu assez longtemps après l'expulsion des Hyksos, dans le moment où l'Égypte, sous les Pharaons des XVIIIe et XIXe dynasties atteignit à sa plus prestigieuse puissance. Essayons de nous représenter le déroulement des faits dans l'un et l'autre cas.

Dans la première hypothèse, il s'agit de la XVIIIe dynastie. Après que les Pharaons de la XVIIe eurent chassé les Hyksos, leurs successeurs comprirent que,

pour éviter le retour de pareilles catastrophes, il fallait vaincre l'Asie chez elle. Au contact des rois pasteurs, l'Égypte avait perfectionné ses méthodes militaires, elle avait des divisions de chars; ses soldats étaient mieux armés, de javelots et d'épées, et, au lieu de combattre nus, portaient des bonnets et parfois des plastrons rembourrés. Toutmès Ier, vers 1530, envahit la Syrie, atteint l'Euphrate, et, stupéfait de trouver un fleuve qui coule à contresens du Nil, grave sur une stèle : « J'ai vu l'eau retournée descendre en remontant ». Après un temps d'arrêt, les expéditions reprennent sous Toutmès III, magnifique conquérant. Cet homme, dont le visage, au musée du Caire, respire l'intelligence et le courage, vingt ans durant, de 1500 à 1480 environ, guerroie victorieusement. Palestine, Syrie sont ses protectorats; Chypre et les îles grecques lui paient tribut. Dans le temple d'Amon, à Karnak, la liste de ses exploits couvre cent mètres carrés. Après lui, déclin. Son fils Aménophis II est médiocre; et, cinquante ans plus tard, Aménophis IV, le pharaon révolutionnaire, renverse toute la politique égyptienne, invente une sorte d'universalisme pacifiste, et laisse terriblement fléchir la puissance du royaume.

La Bible distingue deux pharaons : celui qui persécute Israël et celui de l'Exode. Le premier serait donc Toutmès III, ce qui correspond au caractère nationaliste de sa politique. C'est sous son fils, le falot Aménophis II que Moïse aurait fait partir Israël, entre 1450 et 1420 environ. Dans cette hypothèse, on identifierait peut-être même la « fille du Pharaon ». A la mort de Toutmès Ier, le pouvoir fut exercé par une régente, qui supplanta son demi-frère et mari, l'insignifiant Toutmès II. Cette femme forte se nommait Hatshepsou; elle s'est fait représenter sur les monuments portant le *pschent* royal et la barbe postiche; c'est elle qui construisit le temple de Déir-el-Bahari, le « sublime des sublimes », dont les colonnes ont une pureté dorique; elle encore qui envoya « au pays de Pount » (l'Érythrée, la Somalie) une expédition pour

en rapporter des parfums. Est-ce cette fille charitable qui sauve le petit Israélite abandonné? Flavius Josèphe, l'historien juif, raconte que Moïse, dans sa jeunesse aurait commandé une armée égyptienne dans une guerre en Nubie. Alors le scénario serait clair : Hatshepsou a sauvé, élevé Moïse, lui a confié de grands postes. Quand elle meurt, son gendre Toutmès III qui la déteste (il a fait marteler son nom sur ses monuments), chasse l'ancien favori et persécute les Hébreux.

Cette hypothèse séduisante a cependant contre elle plusieurs arguments. D'abord, pourquoi réduire le séjour d'Israël en Égypte? Le peuple orgueilleux aurait-il exagéré le temps où il s'avouait en servitude? Et, d'autre part, si l'Exode a eu lieu vers 1440, les Hébreux seront en Palestine au XIIIe siècle, comment se fait-il que la Bible ne porte pas trace des événements dramatiques qui s'y déroulèrent alors, sous la XIXe dynastie? (1).

Après la crise politique et religieuse déclenchée par

1. Tableau des XVIIIe et XIXe dynasties de Pharaons :

XVIIIe	Akmès..........	1580-1560 (toutes ces dates sont approximatives).
	Amenophis Ier..	1560-1530.
	Toutmès Ier.....	1530-1500.
	Toutmès II.....	1500-1450.
	Hatshepsous....	
	Toutmès III....	
	Amenophis II...	1450-1440.
	Toutmès IV....	1440-1410.
	Amenophis III..	1410-1375.
	Amenophis IV..	1375-1360 (le Pharaon révolutionnaire Akhenaton).
	Toutankhamon.	1360-1350.
	Horemheb......	1350-1315.
XIXe	Ramsès Ier.....	1315-1314.
	Seti Ier.........	1314-1290.
	Ramsès II......	1290-1225.
	Menephtah.....	1225-1215.
	Amenosis.......	1215-1205 (suivi d'une anarchie).
	Sipta..........	
	Seti II.........	

Amenophis IV Akhenaton (1) le révolté, le pieux impie, un pharaon honnêtement terne remit tout en ordre : ce Toutankhamon, dont les trésors funéraires, découverts en 1922, rendirent le nom célèbre. Puis une nouvelle dynastie commença qui reprit l'offensive en Syrie. Sur ce glacis de l'Égypte, Séti Ier fit maintes expéditions, jusqu'au Taurus. Son fils est Ramsès II. Curieuse chance que celle de ce roi, qui fut certes remarquable, mais pas au point de mériter d'être le seul pharaon dont l'humanité sache le nom. Chacun a vu, en photographie, sa momie, ce vieux visage où l'embaumement n'a point effacé l'expression d'énergie lucide. Un de ses obélisques orne la place de la Concorde. Grand, élégant, plein de force, cet homme a connu, pendant soixante-cinq ans de règne, tout ce que le pouvoir et la vie peuvent donner.

Dans une circonstance dramatique, Ramsès II sauva l'Égypte. C'était au début de son règne, à Qadesh sur l'Oronte (2) : il avait vingt-cinq ans. Le danger venait de ces Hittites que nous avons aperçus déjà en mouvement, six ou sept siècles plus tôt. Il y a peu, ce terme « hittite » était un de ces noms bibliques qui prêtent à conjecture. Qui désignait-on par « fils de Heth »? Qui était ce Hittite ou Héthéen à qui Abraham achetait la caverne de Maspéla? Les Grecs ne connaissaient de ce peuple qu'une légende, celle des Amazones. Il y a cent ans, vers 1835, le Français Charles Texier avait découvert près du village de Boghaz-Heuï en Turquie, à cent kilomètres au sud de Sinope, des ruines considérables; on n'y avait pris garde. En 1893, Chantre et Boissier avaient, dans la même région, mis à jour des tablettes cunéiformes et avaient affirmé qu'il s'agissait d'une langue inconnue. Enfin en 1906, le Dr Winckler, Allemand, tombait sur une mine de documents : 2.500 tablettes. En 1915, le professeur tchèque Hrozny commençait à les lire et publiait une grammaire.

1. Voir, plus loin, paragraphe suivant.
2. Voir carte, p. 13.

Les Hittites surgissaient de l'histoire. Maintenant nous voyons en eux un élément essentiel de ce monde très ancien d'Asie Mineure, tout chargé de civilisation, où les Grecs enfonceront leurs racines.

Leur origine est peut-être aryenne. Ils arrivaient sans doute d'Europe par l'Égée. Sur leurs monuments, ils ont souvent le nez droit, prolongeant le front, tels les Hellènes. Leur langue a quelque parenté avec le grec archaïque, comme si l'une et l'autre procédaient d'un fonds commun. Leur système politique établi sur la hiérarchie de « petits rois » dominés par un « grand roi », rappelle étrangement celui des Grecs homériques, lors de l'expédition de Troie, dirigée par « le Roi des Rois ». Bien placés au cœur de l'Asie Mineure, surveillant les routes de Méditerranée au Croissant fertile, possesseurs de riches mines de fer, ce qui leur assurait une grande puissance d'armement, ils se soumirent les peuples avoisinants, qu'ils domestiquèrent. Du XIXe au XVIIe siècle, ils avaient eu une période de puissance et de splendeur impérialiste. Leur « grand roi », qui s'intitulait lui-même « mon soleil », avait dominé toute l'Asie Mineure et poussé des pointes jusqu'à Babylone. Puis une période d'effacement était venue, correspondant à la domination des Hyksos en Égypte, ayant certainement la même cause que l'effacement des Pharaons. Rétablis dans leur puissance, les rois du « Hatti » avaient, dès le XIVe siècle, repris leurs visées conquérantes. L'un d'eux, Souppiloulìouma, une sorte de Louis XIV hittite, profitant de la crise où le mystique Akhenaton mettait l'Égypte, avait installé son pouvoir sur tout le nord de la Syrie. De 1360 à 1260, la capitale de l'Asie Mineure, Hattous (Boghaz-Keui actuellement) avait été le vrai centre politique de l'Orient, le lieu où se nouaient les combinaisons essentielles des puissances. Entre ce peuple jeune, en pleine expansion, et l'antique royaume pharaonique, le conflit était fatal.

Il éclata à peine Ramsès II au pouvoir. Le vieux roi hittite, Mouatal, avec trois mille cinq cents chars,

tendit un piège au jeune pharaon présomptueux. Son armée coupée en deux, devant Qadesh, Ramsès faillit périr. Sa bravoure personnelle, l'amour du pillage qu'avaient les Hittites, lui permirent de changer la fortune des armes. La situation demeura indécise, ce qui était mieux qu'un désastre. La paix fut signée, un traité minutieux dans la langue diplomatique du temps, le babylonien. Ramsès épousa même une princesse hittite, et, pour la postérité, se fit représenter en vainqueur, sur son beau char traîné par ses deux juments favorites, « Joie de la déesse » et « Gloire de Thèbes ».

Il est invraisemblable que si, de tels événements, les Hébreux avaient été les témoins oculaires, la Bible n'en soufflât mot. Aussi, dans une autre hypothèse très séduisante, le Pharaon qui persécute Israël serait Ramsès II. Cela coïncide très bien avec ce que nous savons de ses méthodes, de son désir de rejeter hors d'Égypte toute influence d'Asie, et surtout de ses constructions. Car Ramsès II fut un maniaque de la bâtisse, un contremaître passionné. Non content d'édifier, il confisque et met son nom sur des monuments de ses pères; pour aller plus vite, il fait faire souvent du faux semblant, de la peinture qui imite la sculpture, du creux au lieu du relief. Mais Karnak et Louqsor sont pleins de ces œuvres gigantesques. En pleine Nubie, Abou-Simbel garde son souvenir géant. Et pour surveiller la frontière de l'isthme, il se fit construire une capitale nouvelle, dans le Delta, vers l'est, somptueuse cité pour laquelle il réquisitionna la main-d'œuvre partout. C'est vraisemblablement cette « ville de Ramsès » à laquelle la Bible nous dit que les Israélites travaillèrent; les briques de la servitude servirent à ces énormes travaux.

Dans cette hypothèse, on n'identifie plus la « fille du Pharaon », mais plutôt qu'en l'impérieuse Hatshepsou, ne vaut-il pas mieux la voir en l'une de ces ravissantes images que la XIXe dynastie a laissées, jeune fille aux cheveux bien peignés, au sourire retenu, qui

presse sur sa poitrine une fleur de lotus? Le Pharaon de l'Exode, serait Menephtah, trentième fils de Ramsès II; arrivé vieux au pouvoir (son père avait tant vécu!) il eut de grosses difficultés en Palestine et en Syrie, dut y faire bien des expéditions, et, enfin, se replia sur la terre africaine menacée par les peuples de la Mer. On comprendrait que Moïse eût profité de cette faiblesse. C'est pourquoi la date la plus généralement admise pour l'Exode se situe aux environs de 1225 (1).

L'influence égyptienne.

Un séjour de plusieurs siècles en terre du Nil ne pouvait manquer d'exercer sur les Israélites une profonde influence. Et, de fait, dans toute la Bible, l'Égypte est sans cesse évoquée. Mais c'est la plupart du temps pour la couvrir d'opprobres. « La protection des Pharaons est une honte », dira le prophète Isaïe (xxx, 3), qui montre encore les Égyptiens « insensés », « interrogateurs de nécromanciens, d'idoles et d'enchanteurs », tremblant devant le Dieu d'Israël (xix, 1, 25). L'empreinte égyptienne est de celles que le peuple élu aura à combattre en soi.

Moïse lui-même a tout un côté égyptien, le plus obscur de sa personnalité : ses dons supra-normaux sur lesquels l'Écriture Sainte insiste. Cette « sagesse d'Égypte » dont il fut instruit, c'était peut-être la science ésotérique en honneur aux bords du Nil : le magicien y était appelé *rekh khetou*, « celui qui connaît les choses ». On voit Moïse se livrer, devant Pharaon, à une joute de sortilèges avec les sorciers du pays; dans les *Contes Populaires d'Égypte*, recueillis par Maspero, les magiciens sont censés accomplir des prodiges tels que séparer en deux les eaux d'un fleuve, couper la tête d'un homme pour la lui recoller, donner

1. Le R. P. de Vaux (voir plus haut, note p. 35) admet, pour l'occupation de Canaan, la dernière partie du XIIIe siècle, ce qui place l'Exode dans la seconde moitié du règne de Ramsès II.

la vie à une figurine de cire représentant un crocodile, se rendre invisible... Le souvenir de ces exploits survivra dans la tradition grecque, sous la forme innombrable du Protée, dont parle Homère.

Pourtant la grande différence entre la thaumaturgie de Moïse et la magie d'Égypte est qu'elle ne vise pas à contraindre Dieu. Les « savants » du Nil cherchent, par leurs moyens secrets, à obliger la divinité; l'homme pécheur lui-même, qui mériterait d'être condamné, s'il sait les formules, échappera à la peine : contradiction et immoralité dans cette religion qui contient ailleurs tant d'élévation. Moïse, prophète de Dieu, n'use de ses pouvoirs que pour le servir et accomplir sa mission.

C'est évidemment à l'Égypte que les Israélites emprunteront l'idée d'une caste de prêtres. Le sacerdoce constituait une véritable puissance sous les Pharaons, parfois contre les Pharaons. Groupés en collèges richissimes, politiquement très actifs (en particulier ceux d'Amon) ils étaient les mainteneurs farouches de la tradition nationale. Les Lévites joueront, — jusqu'à l'excès, — ce même rôle dans les destinées d'Israël. Moïse appartenait à cette tribu de Lévi, qu'il vouera au service divin. Peut-être avait-elle conservé plus pur le culte du Dieu unique; elle aurait ainsi servi de noyau de cristallisation pour le peuple d'Israël.

Car il ne fait aucun doute, dans le cas de l'Exode comme pour la migration d'Our, que les plus profondes causes du départ furent des raisons de foi. L'Égypte était une terre saturée de théologie, un pays profondément religieux; trop! Le polythéisme y prenait les formes les plus singulières; tout un panthéon aux allures de ménagerie y abritait la faune des divinités, le faucon Horus, l'oie Geb, le crocodile Sebek, le taureau Apis, et l'hippopotame, et le vautour, et l'aspic, et encore tous ces dieux mi-hommes mi-bêtes, corps de femme à tête de vache, tête de lion à visage humain. Par-dessus cette mythologie, l'image d'Osiris, dieu généreux et juste, semblait infiniment plus pure.

Le fait religieux tenait en Égypte une place considérable. Les seuls monuments construits pour durer étaient des temples, non des palais, et des tombeaux. Un siècle avant Moïse, un épisode très singulier s'était produit : un Pharaon avait tenté une révolution au nom de la religion, Aménophis IV, la plus mystérieuse figure de toutes les dynasties. Les portraits nous le montrent « fin de race », avec son crâne énorme, son cou maigre qui semble porter malaisément la tête trop lourde; dans son visage allongé, les yeux sont quelque peu obliques; tout en lui semble brûler d'une étrange passion. Sa femme, Nefertiti, qui lui ressemble, a le charme d'une fleur de décadence. Pourtant ce faible couple tenta la révolution la plus audacieuse qu'ait connue l'Égypte. Pour se débarrasser de la puissance des prêtres, Aménophis IV brisa leur dieu, Amon. Il en proclama un autre, Aton; lui-même changea son nom, qui rappelait l'adversaire, par celui d'Akhenaton « le favori d'Aton »; Thèbes fut abandonnée comme capitale et, plus loin, le révolutionnaire fit bâtir une ville nouvelle, « l'horizon d'Aton », cet El-Amarna où l'on a retrouvé la collection complète de ses archives diplomatiques. Tout fut bouleversé des habitudes de l'Égypte; les biens d'Amon sécularisés, son nom martelé sur les monuments. L'art lui-même changea, sous des influences étrangères, crétoises sans doute; au hiératisme traditionnel, Akhenaton substitua un réalisme ravissant.

Cette révolution religieuse ne devait pas troubler longtemps le cours des destins égyptiens. Le propre gendre d'Akhenaton, Toutankhamon, revint aux dieux coutumiers; deux dynasties plus tard, les prêtres d'Amon supplanteront les Pharaons et seront rois. Mais cette tentative montre à quel point la réalité religieuse tenait de place en Égypte. S'il n'est pas indiscutable qu'Akhenaton se soit élevé à la notion du dieu unique, il conçoit Aton comme une divinité suprême, à laquelle tous les autres sont soumis. Et il parle de son dieu sur un tel ton d'amour que qui-

conque a le moindre sens du mysticisme, ne peut rester indifférent (1).

Dans ce climat saturé de religiosité, il est naturel que, même en se tenant à l'écart, Israël ait subi des influences. Certaines sont purement extérieures; de même que tels rites avaient été empruntés à la Mésopotamie et à Canaan, de même on trouve, dans la religion mosaïque, tels traits d'apparence égyptienne. L'arche d'alliance devra sans doute beaucoup aux barques sacrées d'Amon que les prêtres d'Égypte portaient en cérémonie. Les *Cherubim* seront, à l'origine, des hommes à ailes de faucon imitées du culte d'Horus (plus tard ils prendront un aspect assyrien). Les ornements cultuels des lévites, robes et pectoraux, ont une origine égyptienne. Cela a peu d'importance : tout dépendra du sort qu'on accordera aux rites.

Une influence plus profonde s'exerça. Elle eut de bons côtés. On a rapproché les *Commandements* de Moïse du *Livre des Morts :* que l'antique morale d'Égypte ait aidé Israël à prendre conscience de la loi, serait à son honneur. Il y a aussi correspondance entre le Psaume CIV de la Bible et l'hymne d'Akhenaton à son dieu; l'un et l'autre disent la louange mystique du Créateur; rien ne nous montre cependant en quel sens l'action s'est exercée et si le Pharaon révolutionnaire n'a pas eu connaissance des thèmes de la pensée israélite. Mais à des influences nobles s'en ajoutent d'autres, qui l'étaient moins. L'idolâtrie pure et simple a certainement contaminé le peuple d'Israël durant ce long séjour en terre idolâtre. La pureté de la mission ne pouvait être sauvegardée qu'en refusant tous les syncrétismes, toutes les compromissions. Le pays où se trouvaient installés les Israélites était justement une de ces terres de passage où les idées et les races se mêlent; dans sa capitale du delta, Ramsès II avait

1. Voir : A. Weigail, *Le Pharaon Akhenaton et son époque*, trad. franç. par H. Wild, Paris, 1936; J. D. S Pendlebury, *Les Fouilles de Tell el Amarna*, id. et Daniel-Rops, *Quêtes de Dieu*, Paris, 1945.

bâti des temples à toutes sortes de divinités, à Astarté, par exemple, la déesse d'Asie. Partir, retourner au désert, c'est s'arracher à ces tentations idolâtres. Moïse, durement, y contraindra le peuple que Dieu lui a confié.

Le départ vers le désert.

Moïse a la grandeur sans charme des vrais conducteurs d'hommes, de ceux qui, au cœur d'un peuple, frappent un sceau ineffaçable. Avec lui part, dit la Bible (*Ex.*, XII, 38), une cohue, un ramassis. Pendant quarante ans, il les garde au désert : et Gœthe qui s'étonne qu'un tel homme d'action ait piétiné si longtemps, ne voit pas que ce temps était exactement nécessaire pour qu'une génération mourût, celle des facilités égyptiennes, et qu'une autre grandît, durcie au désert.

Combien étaient-ils, ces fuyards? « Six cent milliers de piétons, sans compter les enfants » (*Ex.*, XII, 37). Plus « une grande multitude de gens ». Cela paraît beaucoup. Faire vivre quelque deux millions d'êtres en plein désert pendant quarante ans serait une gageure. On a épilogué sur la lecture du chiffre 600, sur le sens du mot « millier ». Lors de leur premier grand effort militaire, les Israélites ne seront que quarante mille. C'est à un chiffre de cet ordre qu'on croit pouvoir ramener l'indication fournie par la Bible.

Épouvanté par les catastrophes attirées sur son pays, le Pharaon décide de laisser partir les Hébreux. Qu'ils s'en aillent, tout de suite, en pleine nuit! Ils fuient, emportant ce qu'ils peuvent de biens, de vêtements, le pain qui n'a pas eu le temps de lever et, souvenir insigne, le sarcophage de Joseph. Ils ne s'en vont point par la route directe, qui, le long de la côte, les aurait ramenés en Canaan. Outre qu'elle passe dans des sables parfois périlleux, elle conduisait à aborder la Terre Promise par la région même où s'ins-

tallaient les Philistins (1). Ils se dirigent donc franc à l'est, vers Soukkoth, le long de l'Oued Tamilat. Dans cet exode, beaucoup de lieux que cite avec précision la Bible n'ont pas été identifiés. Etham, la première halte, était peut-être non loin du lac Timsah (2). Puis la longue caravane fait un crochet, revient vers le sud-ouest, en direction de Phihahiroth, près de Migdol, en face de Baal-Saphon (un temple de divinités asiatiques sans doute); c'était l'ordre de Dieu. Lui-même était présent et protégeait les voyageurs. « Il allait devant eux, le jour, dans une colonne de nuées, pour les guider dans leur chemin, et la nuit, dans une colonne de feu, pour les éclairer » (*Ex.*, XIII, 21). Et le zigzag aussi était voulu par lui, afin qu'éclatât sa puissance. Pharaon s'y trompera, croira les Hébreux égarés au désert et pensera saisir l'occasion de leur régler leur compte.

Au moment donc où les Israélites étaient sur la côte orientale des lacs Amers, le Roi se lança à leur poursuite avec ses chars. « Les enfants d'Israël furent saisis d'une grande frayeur. Ils dirent à Moïse : N'y avait-il donc pas de sépulcres en Égypte pour que tu nous aies menés au désert pour y mourir? » (*Ex.*, XIV, 11). Ils ajoutèrent qu'ils eussent encore préféré la servitude au sort qui les menaçait. De tels mouvements seront fréquents au cours de l'Exode; ce ramassis est sans cesse prêt à la rébellion. Mais le conducteur reste calme. « N'ayez point de crainte! Dieu combattra pour vous! » L'ange de Dieu qui marchait devant eux, passa derrière. La colonne de nuées qui les précédait se tint après leur arrière-garde, ténébreuse d'un côté, de l'autre éclairant l'ombre. Et toute la nuit, le vent d'est, souffle de Dieu, refoula l'eau parce

1. Il faut cependant signaler l'hypothèse selon laquelle le nom « mer Rouge » serait une faute de lecture des Septante, alors que l'hébreu aurait désigné « la mer des Joncs », le lac Berdaouil actuel, vaste étang littoral. On a fait remarquer qu'on ne voit jamais de cailles au désert, alors qu'elles abondent dans la région littorale.

2. Voir carte du Sinaï, p. 91.

que Moïse avait étendu sa main puissante. Sur le fond à sec, Israël alors s'engagea tandis que les flots retenus formaient une double barrière. Ayant perçu la manœuvre, les Égyptiens se jetèrent à la poursuite; ils pénétrèrent, à leur tour, sur la zone asséchée; mais les roues de leurs chars dérapèrent sur ces sables et ces vases; comme ils essayaient de se dégager, Moïse fit un nouveau geste et, au point du jour, reprenant sa place habituelle, la mer recouvrit l'armée du Pharaon.

Il y a trois mille ans, la branche de la mer Rouge qui s'achève à Suez par une plage, se prolongeait beaucoup plus au nord, communiquant avec les lacs Amers et peut-être le lac Timsah. Colzoum, le port d'où l'on s'embarquait pour l'Inde au moyen âge, est aujourd'hui un site de ruines à dix kilomètres dans les terres. « La mer » de l'Écriture peut donc être un des lacs que traverse, maintenant, le canal de Suez. Sur ces laisses sans profondeur, le vent d'est qui soulève des nuées opaques de poussière, — est-ce cela la colonne mystérieuse? — peut refouler les eaux, et il est exact que le sirocco d'Arabie, le *qâdim*, commence tout d'un coup et cesse aussi brusquement. Le grand vent n'est-il pas l'haleine de Dieu?

Dans la joie de l'éclatant miracle, les Israélites avaient acclamé leur chef et loué Dieu; Marie, l'inspirée, sœur de Moïse, et toutes les femmes, avaient dansé au son des tambourins. Vite satisfaits, vite découragés, tels sont les peuples. Un conducteur d'hommes n'a à compter ni sur leur gratitude ni sur leur fidélité.

Sinaï.

La contrée où les fugitifs pénétraient alors est plutôt une steppe aride qu'un vrai désert. Ce n'est pas le pays des sables, le grand *erg* saharien, ni la *hammada* caillouteuse, région de mort. Il y a des bouquets d'herbes grises, parfois même des tamaris. Mais au prix des douceurs égyptiennes, c'est une dure épreuve pour les

voyageurs! A Mara, le puits ne contient qu'une eau amère, semblable à ces nappes magnésiées qu'on trouve dans le sud algérien. Protestation du peuple! Le chef découvre des plantes qui rendent le breuvage acceptable. Puis les vivres manquent : nouveaux murmures. « En Égypte on avait de beaux pots pleins de viande. Et le pain à discrétion! » Le grand conducteur doit faire miracle sur miracle. Un soir, des cailles s'abattent près du camp. Le lendemain, une couche de rosée sort de terre, et quand elle est dissipée, le sol est couvert de « quelque chose de menu, de granuleux » (*Ex.*, XVI, 13, 15). « Qu'est-ce que c'est? » dit la foule. « C'est le pain que Dieu vous envoie! » répond Moïse. Ce pain, c'est la manne, la nourriture divine. « Grosse comme la graine de coriandre, ressemblant à la résine »; broyée et cuite, « elle a le goût d'un gâteau à l'huile » (*Nombres*, XI, 7). Le désert, aujourd'hui encore, cache, pour ses initiés, des nourritures mystérieuses; en Syrie, la *Kéma*, une truffe blanchâtre, à saveur de topinambour, sans feuilles, sans racines, gonfle doucement la terre; et dans toute la péninsule d'Arabie, le bois d'un tamaris laisse couler une substance mielleuse que les nomades appellent encore *man-es-sama*, « cadeau du ciel ». La manne miraculeuse que, durant quarante ans, le Tout-Puissant donna à son peuple devait être autrement nourrissante. La faim vaincue, il fallut songer à la soif et, frappant le roc de cette baguette que Dieu jadis lui avait mise en main, Moïse fait surgir l'eau vive.

Aux difficultés naturelles s'en ajoutent d'autres. Des Bédouins attaquent la caravane; les Amalécites. Il faut combattre. La rencontre eut lieu à Raphidim. Du haut d'une colline, Moïse suivit l'action, où commanda le futur chef du peuple, Josué. Implorant Dieu, la baguette levée, il refoulait, de loin, la ruée ennemie : quand son bras fléchissait, Amalec reprenait le dessus. La victoire resta à Israël. Preuve nouvelle de la protection divine! Une attestation plus solennelle encore était proche.

On était arrivé au pied du mont Sinaï. C'est un lieu étrange, d'une grandeur fantastique, digne d'être le site où se révélerait le Dieu des forces... Des granits bleus et des porphyres pourpres y font un univers d'Apocalypse, où seul le minéral est roi. Pendant des mois y pèse un climat sans pluie qui fait éclater les roches en éboulis géants. Parfois, secouant ce massif jusqu'aux entrailles, de terribles orages jettent, aux murs des ravins, l'écho d'une voix d'éternité. Pourtant ce lieu sans vie n'était pas tout à fait vide; aujourd'hui encore, un couvent y prie en souvenir de la révélation mosaïque; depuis une très haute antiquité, les Pharaons y exploitaient le cuivre, la malachite, les pierres précieuses. Des tribus sémites y paissaient. Le vieux dieu lunaire Sin est peut-être à l'origine du nom de la contrée; et l'on y vénérait une image divine, où se mêlaient sans doute l'Ishtar d'Akkad et l'Isis d'Égypte, « la déesse aux turquoises », protectrice des mineurs.

« Israël campa là vis-à-vis de la montagne ». Mais la voix de l'Éternel avait appelé Moïse pour une nouvelle contemplation. « Tu parleras ainsi à la maison de Jacob : vous avez vu ce que j'ai fait à l'Égypte et comment je vous ai portés sur des ailes d'aigle. Maintenant, si vous écoutez ma voix et si vous gardez mon alliance, vous serez mon peuple particulier parmi les peuples, car la terre entière est à moi. Vous serez prêtres et rois, nation sainte » (*Ex.*, XIX, 3, 6). Et le peuple entier répondit : « Nous ferons tout ce qu'a dit Dieu ».

Jusqu'alors, Dieu s'était révélé aux inspirés dans une amitié familière; c'est dans la force et le tremblement qu'il va apparaître. Où placer ce haut lieu que gravit Moïse, cet « Horeb » d'où tombe le son d'une trompette surhumaine? Plusieurs sommets qui dépassent deux mille mètres se disputent l'honneur de l'apparition; l'un d'eux s'appelle aujourd'hui le Djebel Musa, le « Mont Moïse ». Tout ce massif s'entoure volontiers d'épouvante. Le conducteur interdit à quiconque, sous peine de mort, de violer la solitude divine. Puis

il monte, parmi les tonnerres, les éclairs, une nuée épaisse, sur la montagne « toute fumante ». Seul à seul avec la Puissance suprême, il écoute la voix qui lui dicte les Commandements, ceux sur lesquels reposera la loi du peuple « prêtre et roi », le Décalogue. Une foi de mystique le soutient dans ce face à face; la lumière lui en restera au visage, dont « la peau rayonnera ».

« Cependant entendant les tonnerres et les trompettes, voyant les flammes et la montagne qui fumait, le peuple tremblait. — Parle-nous, toi, dit-il à Moïse, qui redescends; mais que Dieu ne se montre point à nous, nous en mourrions. — N'ayez pas peur, répond l'inspiré. Dieu veut seulement que sa crainte vous garde du péché ». Alors l'Alliance est conclue selon les rites qui rappellent ceux des ancêtres; on construit un autel, on dresse douze « masseboth », douze menhirs, comme jadis, un par tribu; on immole des victimes, le peuple s'engage à être fidèle. Et Moïse remonte, escorté d'Aaron et de soixante-dix vieillards, qui, eux aussi, voient Dieu.

Une seconde fois, le conducteur d'hommes est redescendu et, maintenant, il veut sans doute mettre le peuple à l'épreuve. Il va remonter sur le lieu saint en laissant ses hommes à eux-mêmes : les Anciens et Aaron les dirigeront. Lui, dans une dernière retraite, longue de quarante jours et quarante nuits, il reprendra l'écoute sublime; Dieu lui dictera, avec une minutie extrême, les rites et les détails de la Loi. Qu'ils se gardent purs pendant ce temps! Qu'ils se montrent dignes!

Mais, au retour, le chef devait apprendre qu'on fait malaisément confiance à la sagesse des collectivités; les résolutions que prennent les hommes assemblés reflètent rarement la volonté de Dieu.

« *Écris cela!* »

Dans toute cette partie du récit biblique, on ne peut manquer d'observer une très singulière insistance à invoquer le témoignage écrit. Déjà, après la bataille

de Raphidim, Dieu avait dit à Moïse : « Écris cela dans le livre, en souvenir! » (*Ex.*, XVII, 14). Après la révélation du Sinaï, il commande de même : « Écris mes paroles! » (*Ex.*, XXXIV, 27). Dans les *Nombres*, dans le *Deutéronome*, dans le *Livre de Josué* figurent des indications semblables. Tout paraît indiquer que les Israélites qui, plus tard, rédigeront la tradition, auront en mains de très vieux textes.

Mais, pour un peuple qui sort d'Égypte, de ce pays où le moindre mur de temple, le plus humble tombeau sont couverts de signes graphiques, le fait d'écrire ne devait pas être si surprenant qu'on dût le noter. Cette insistance ne correspond-elle pas à une intention? En 1905, Flinders Petrie, l'archéologue anglais, découvrit, en plein cœur du Sinaï, dans cette région du Serabit d'où les Pharaons recevaient les plus belles turquoises, des inscriptions très curieuses, gravées sur un sphinx, deux statues d'hommes et sept stèles. Elles provoquèrent de vives discussions. S'agissait-il de dessins ou de lettres? Ces signes paraissaient appartenir à un alphabet, certes incomplet, mais dans lequel on croyait pouvoir reconnaître un ancêtre des graphies modernes. Depuis lors de nombreuses découvertes ont montré que les premiers tâtonnements, d'où devait sortir notre alphabet, se placent à une époque encore plus ancienne; certains disent avant le second millénaire. Un peu partout, dans le pays qui va du Taurus au Sinaï, on a retrouvé de ces anciennes écritures : à Ras-Shamra, en face de l'île de Chypre, de l'hébreu archaïque, datant de 1450 environ, écrit dans un système à vingt-sept caractères; à Lakhis, en Palestine du sud, une aiguière du XIIIe siècle porte, autour du col, une inscription nettement alphabétique.

En quoi consistait l'invention? Aux graphies compliquées en usage dans la Mésopotamie, en Asie Mineure et sur le Nil, cunéiformes babyloniens, hiéroglyphes égyptiens ou hittites, on allait substituer un système de vingt-cinq à trente signes capables de rendre toutes les nuances du langage. La trouvaille fut faite le jour

où des hommes de génie découvrirent la possibilité de réduire la syllabe en sons simples. Au début, on se borna à écrire les consonnes; non les voyelles, et l'hébreu portera la marque de cette lacune. Et aussi l'on ne distingua pas rationnellement les lettres; il y en a eu d'abord quatre-vingts, puis cinquante, puis trente-six. Peu à peu perfectionnée, l'invention prodigieuse allait bouleverser le monde de la pensée.

Quelle était l'origine des lettres? On remonte aisément de nos caractères latins à l'alphabet phénicien, car les Phéniciens, merveilleux intermédiaires du monde méditerranéen, ont été les propagateurs de cette méthode nouvelle. Mais à quel système pictographique, syllabique, furent empruntés les signes qu'on a isolés? Les uns penchent pour les hiéroglyphes d'Égypte, d'autres pour les cunéiformes; on se demande parfois si le point de départ n'en serait pas la Crète, ce royaume du Minos d'où semblent s'être élancés à la conquête du monde tant d'éléments de la civilisation. Peut-être l'invention, comme il arrive souvent, fut-elle réalisée en plusieurs endroits à la fois, suivant des types divers, que les commerçants de Tyr et de Sidon systématiseront par la suite.

Le fait qu'au Sinaï ait été trouvé un des spécimens les plus anciens de l'alphabet, prête singulièrement au rêve. Par ces inscriptions du Sérabit, on tient la preuve qu'une écriture sémitique de ce type existait dans ces terres où arrivait Moïse. Abandonnant le mode de fixer la pensée qui était celui de leurs tortionnaires, les fils d'Israël ont-ils alors adopté ce système nouveau? A la révélation de la foi se serait ajoutée une révélation de l'intelligence; ce n'est qu'une hypothèse, en marge d'une histoire chargée de tant de signification (1).

1. On peut noter que l'historien hellénistique Eupolème affirme que Moïse inventa l'alphabet. Il est vrai qu'il est plein d'erreurs et de fantaisies.

Tentations et révoltes.

Moïse était encore sur la montagne quand Dieu l'avertit. En son absence, il avait sombré dans l'idolâtrie, ce peuple qu'il avait cru fidèle, « ce peuple au cou raide », rebelle aux bons principes, durci d'orgueil. Le conducteur redescend en hâte, portant les tables de pierre sur lesquelles la Loi est gravée. Dans la plaine le camp fait liesse; on festoie, on se divertit. Et, au milieu des tentes, l'idole abjecte se dresse. Est-ce un bœuf semblable à l'Apis d'Égypte? un taureau semblable à celui qu'en Summer et Akkad les hymnes qualifient de « pur et étincelant », qu'à Chypre, à Rhodes, chez les Hittites on vénère pareillement? En Crète aussi, autour du taureau, on s'amuse et on danse. Aaron, homme de foi fragile, s'est rendu aux vœux de la foule : au Dieu immatériel, transcendant, il a substitué l'idole, le veau d'or; une bête bien musclée, cela symbolise mieux la puissance qu'une abstraction sortie des nuées, dispersée avec elles.

« La colère de Moïse s'enflamma. Il jeta les tables, les brisa au pied de la montagne. Et prenant le veau, il le brûla, le broya jusqu'à le réduire en une poudre qu'il répandit dans l'eau et fit boire aux enfants d'Israël » (*Ex.*, XXXII, 19, 20). Cette apostasie méritait un châtiment exemplaire. « A moi, ceux qui sont pour Dieu! » cria le chef. Et les Lévites se rassemblèrent autour de lui. La rébellion idôlâtre fut matée; trois mille hommes périrent. C'était la première crise sérieuse de l'Exode : ce ne devait pas être la dernière.

Revenu à sa fidélité, le peuple coupable, mais pardonné, reprit le service du Très-Haut. Dieu avait donné de nouvelles tables de la Loi. On construisit pour les abriter l'Arche d'Alliance, coffre saint que pourrait emporter la caravane. On célébra la Pâque, à l'anniversaire de la sortie d'Égypte. Et l'on repartit plein de confiance, vers le Nord, vers Canaan, en longue file bien ordonnée, chaque « bannière » sous le commandement d'un chef, la prière soutenant la force des migrateurs.

Le désert de Pharan, non loin du golfe Elanitique, est sévère. Les criailleries, les demi-rébellions reprirent. La manne est sans doute exquise, mais à la longue, c'est chère maigre. Ventre affamé blasphème aisément. Aux reproches, la puissance éternelle répond par des châtiments. Une fois, à Taberah, c'est le feu qui prend aux tentes. Une autre, ayant, par gloutonnerie, dévoré trop de cailles dont la viande était toxique (1), les Israélites subissent une sorte d'eczéma. Même dans sa propre famille, Moïse est critiqué; Aaron et Marie le combattent, et il faut, à Haseroth, que l'homme de Dieu guérisse sa sœur d'une lèpre dont le Tout-Puissant l'a châtiée. D'étape en étape, de drame en drame, la troupe arrive pourtant à l'oasis de Cadès et y plante enfin ses piquets.

Au sortir du désert, c'était un lieu paradisiaque. Longue d'environ quatre-vingts kilomètres, toute bossuée de collines coupées de falaises, elle n'est pas somptueuse comme telles des oasis sahariennes; on n'y voit pas, comme à Marrakech ou à Touggourt, sous le frémissement serré des palmes, les orangers luxuriants abriter des fraisiers et des légumes par longues planches. L'eau est trop maigre pour que la végétation couvre tout. Mais, dans les fonds, des puits nombreux touchent à une belle nappe, parfois même des sources coulent sur des gazons. Des arbres fruitiers y réussissent; l'irrigation permet d'y cultiver les céréales. Et l'herbe grasse qui surgit au printemps, toute mêlée de crocus et de petites jacinthes, est un régal pour le bétail, habitué aux broussailles sèches de la steppe.

Pendant plus de trente ans, les tribus fugitives demeureront installées en ce lieu. Avaient-elles renoncé à l'espoir de pénétrer dans la Terre Promise, qui n'était plus tellement loin maintenant? Non, au début du séjour, on avait même envoyé des espions en Canaan;

1. Les travaux du Prof. Sergent, directeur de l'Institut Pasteur d'Alger, ont prouvé qu'il y a des « cailles empoisonneuses », celles des premières migrations, qui ont mangé au Soudan des graines vénéneuses; celles qui reviennent du Nord à l'Automne, nourries de blé européen, sont au contraire excellentes.

mais leur rapport avait plongé chacun dans l'inquiétude. Oui, c'est un beau pays, une terre « où coulent le lait et le miel »; voyez les fruits qu'on en rapporte, ces grappes énormes! Mais il fallait s'attendre à des difficultés, car les villes paraissaient fortes et les habitants prêts à les défendre. A quoi d'autres avaient enchéri : les habitants? des monstres, des géants, devant qui les fils d'Israël « sont comme des sauterelles »! L'inquiétude se fait angoisse, puis fureur. On crie, on hurle, on menace de lapider Moïse, de nommer un autre chef pour faire retour à l'Égypte. Deux des envoyés protestent, Josué, Calab, les plus sages. On est pourtant au bord de la sédition. La colère de Dieu s'abat. Il menace de détruire cette race décidément rebelle; Moïse supplie, implore; soit, Israël survivra, continuera son destin, mais les coupables n'entreront point en Canaan. On piétinera à Cadès et c'est seulement quand cette génération aura disparu que la conquête aura lieu : Josué et Calab seuls seront épargnés.

Alors la foule, comme toujours, passe d'un extrême à l'autre. Qu'on parte tout de suite! Qu'on marche à l'attaque de Canaan! La folle tentative n'aboutit qu'à une défaite. Les Palestiniens rejettent les bandes d'Israël, les poursuivent jusqu'à Sephat. Israël doit se réinstaller dans l'oasis, se soumettre au verdict de Dieu.

Le sens historique de ce séjour à Cadès, de ces rébellions et de ces répressions, paraît clair. Tout cela correspond évidemment à la période où Moïse, sous sa terrible poigne, impose à son peuple des lois, une organisation, des dogmes. Un ramassis est sorti d'Égypte; une nation entrera en Canaan. Pourtant ce séjour de Cadès n'évoque pas seulement un temps de discipline farouche; on le dirait marqué d'opprobre. Sur ces longues années, le texte fait silence, alors que sur le départ, il s'était montré prolixe. Beaucoup plus tard, le prophète Amos, invectivant les Israélites, leur reproche d'avoir été impies. « Des sacrifices, des

oblations, en avez-vous offert, pendant quarante ans, dans le désert? » (*Amos*, v, 25). Il semble même que le rite de la circoncision ait été abandonné en ce temps là. Au milieu du désert aux austères vertus, l'oasis est l'image du péché et des licences qu'il accorde. Rebellés contre Dieu, une fois encore, plus gravement qu'aux jours du veau d'or, enlisés dans les plaines de la vie facile, ou dispersés, ayant rompu l'unité nationale? qui sait? Les rédacteurs du livre ont jeté un voile sur cette page sans gloire.

Et Moïse lui-même, l'homme de Dieu, le héros de la foi, a-t-il su se garder parmi ces tentations? Peut-être pas entièrement. Ce que nous soupçonnons est bien peu clair. Un jour de sécheresse, il aurait, pour abreuver ses hommes, frappé la pierre comme autrefois, mais il se serait laissé aller à un instant de doute. Il aurait dit au peuple : « Est-ce que je vais réussir à faire jaillir l'eau du rocher? » et sa baguette se serait abaissée deux fois. Dieu pour le punir, aurait décidé qu'il ne pénétrerait point lui-même en Terre promise. Dur châtiment pour un instant de faiblesse humaine! Mais les âmes à qui Dieu donne beaucoup ont des obligations plus strictes que les nôtres, et leurs fautes pèsent plus lourd que celles du commun des pécheurs.

Vers Canaan.

Crises, rébellions, apostasies, à la longue tout s'arrangea. Il y eut peut-être à ce grand rassemblement des forces d'Israël par quoi s'achève le séjour à Cadès, une raison extérieure. Le pharaon Menephtah fit, à cette époque, une rude expédition dans ces parages, dont la Bible ne nous dit rien, mais dont nous savons, par la fameuse stèle (1) qu'Israël en fut une des victimes. Il fallut se résoudre à tenter l'émigration en Canaan. On repartit.

Au nord immédiat de Cadès, les Édomites étaient

1. Voir p. 97.

installés solidement. Ils avaient même déjà une organisation centralisée, sous un roi. Moïse leur demanda la permission de passer sur leurs terres; il paierait l'eau, il suivrait soigneusement les routes. Mais Edom se méfiait de voir, à travers ses pâtures, cette immense horde; peut-être les descendants d'Ésaü gardaient-ils aussi le cœur amer envers les fils de Jacob. Il fallut faire un détour à l'est; on aborderait Canaan par la Transjordanie. Un roi local ayant tenté de s'opposer à la marche, fut bousculé. On contourna la mer Morte, on longea les hauteurs qui la dominent, on atteignit l'Arnon.

C'était le désert, encore et toujours le désert! L'eau manquait, la manne se faisait fastidieuse. « Cette misérable nourriture dégoûtait le peuple. » Les générations peuvent changer, les réactions des hommes sont toujours semblables; la famine pousse vite aux révolutions. Une fois de plus. Dieu dut punir. Des serpents à la morsure brûlante se répandirent dans le camp. Et une fois encore, le thaumaturge sauva ce peuple incorrigible. Au sommet d'un poteau, il plaça l'image d'un serpent; quiconque, étant mordu, témoignerait de sa foi en jetant un regard suppliant vers ce symbole, serait guéri. Les fouilles ont retrouvé en Palestine des serpents du genre de celui que fit Moïse; à Guézer, un aspic de bronze, contemporain de l'incident, ailleurs d'autres, en argile. On devine là une de ces influences locales que les Israélites subiront si fortement; le serpent était un des totems de la contrée; cinq siècles plus tard, il faudra qu'Ézéchias détruise cette bête de métal, cette relique de Moïse devenue idole.

A partir de l'Arnon, la guerre commence. Les tribus qui tenaient les régions d'au delà du Jourdain étaient d'origine sémitique, plus ou moins directement apparentées aux Hébreux; les unes venant du nord, Amorréens, les autres, du sud, Madianites, d'autres presque fixées, celles de Moab. A toutes, Israël paraît un nouvel arrivant, indésirable. Moïse a beau faire

une politique prudente, chercher à éviter les conflits; contre la horde envahissante, les peuples s'unissent et recourent à tous les moyens.

Un roi de Moab fit même, pour arrêter Israël, appel aux puissances invisibles. Dans le Paddan-Aram, terre toute pétrie de religiosité, vivait un magicien, Balaam. On l'envoya chercher. Cet homme connaissait Dieu et le craignait. Comme il marchait en direction du sud, un ange du Seigneur lui barra le chemin. Il ne le vit point et voulut passer outre; mais n'arrive-t-il point parfois que les bêtes perçoivent ce que l'homme ne discerne pas? Son ânesse avait reconnu l'ange et refusa d'avancer. Balaam la frappa; alors l'ânesse ouvre la bouche et parle. Averti par le miracle, le magicien voit l'Ange. Là où il va, il ne prononcera que les mots que Dieu lui mettra aux lèvres.

C'est une ancienne et universelle coutume : avant d'en venir aux mains, les combattants d'Homère se maudissent ainsi, avec gravité, et l'on a retrouvé, en Égypte, des poteries où les Pharaons inscrivaient les noms de leurs adversaires, pour les briser dans un envoûtement. Le roi de Moab installe le magicien sur un haut lieu d'où le camp d'Israël est en vue. Qu'il prononce les paroles d'exécration! Mais Dieu fait sortir de la bouche magicienne tout autre chose que ce qu'on prévoyait : une suite d'oracles sur Israël, qui exaltent sa puissance et annoncent à tous ses ennemis des destins calamiteux.

Des périls plus secrets pesaient aussi sur Israël; l'homme est plus menacé par ses complicités intimes que par ses pires ennemis. Au pays de Moab se célébrait l'un de ces cultes érotiques dont l'Orient a connu bien des manifestations. Autour du temple d'un Baal local, « Baal-Phégot », — celui dont on a fait Belphégor, — parmi les prostituées sacrées, Israël « se livre à la débauche » et les filles de Moab l'invitent au sacrifice de leurs dieux (*Nombres*, xxv, 1). Arracher ce peuple à son idolâtrie, lui donner conscience de sa grandeur, est décidément une tâche surhumaine.

Moïse agit. Un homme d'Israël, qui a eu le front d'amener une Madianite en plein camp, est tué sur place, avec sa complice, d'un coup de lance qui les cloue au sol, par un petit-neveu du chef. Et Moïse lance le peuple élu dans une guerre d'extermination.

Chaque tribu leva mille hommes. Les Madianites surpris furent vaincus. Leurs cinq cheikhs tués, un immense butin ramassé et des prisonniers, hommes et femmes, par milliers. Moïse imposa une mesure terrible. Tous les captifs furent tués, même les femmes, surtout les femmes « qui avaient entraîné Israël à l'infidélité ». On n'épargnera que les petits enfants et les vierges. Et le butin lui-même fut brûlé, comme irrémédiablement souillé. Premier exemple de ces destructions systématiques, résultat de vœux, que la période de Josué et des Juges montrera en grand nombre.

La guerre contre Madian achevait la conquête de la Transjordanie jusqu'au Yabboq. Israël était maintenant sur d'excellentes bases d'attaque pour envahir Canaan. La tâche de Moïse était donc achevée. Il ne lui restait qu'à mourir, pour obéir à Dieu.

Le Mont Nébo.

Dans les monts de Moab, qui dominent de quinze cents mètres le profond fossé où le Jourdain se jette dans la mer Morte, le Nébo est un des plus hauts sommets. De son faîte, on peut voir un grand morceau de plaine, le fleuve jaune qui scintille parmi les saules et les roseaux, les mimosas sur les collines, la ville de Jéricho. C'est là que Moïse monta, pour poser son regard sur la terre tant désirée, que son pied ne foulerait point.

Il avait encore travaillé pour l'avenir, jeté les bases d'un véritable code, prévu l'organisation après la conquête, la répartition des terres et des villes. Ce code, issu de la volonté divine, il l'avait fait placer auprès des tables de la Loi, sous la protection de l'Arche.

Puis il avait chanté un long cantique à la gloire du Très-Haut, exalté ses mérites et ses bienfaits, béni les tribus d'Israël, imposé les mains sur Josué, qui lui succéderait.

« Il avait cent vingt ans. Sa vue n'était point affaiblie, sa vigueur demeurait intacte. » Il mourut. Les enfants d'Israël le pleurèrent trente jours. Dieu lui-même le mit en terre, — malgré Satan qui, selon une tradition juive dont nous trouvons l'écho dans l'épître de saint Jude, voulait lui disputer le corps de son grand serviteur. « Aucun homme n'a connu son sépulcre jusqu'à ce jour » (*Deutéronome*, XXXIV).

II

LA LOI ET LA TERRE

La nation d'Israël.

On connaît mal l'homme que fut Moïse, cette personnalité puissante, mais qui s'efface devant son œuvre. En revanche, le sens historique et providentiel de son action est clair. Les tribus éparses dans le Delta se sentaient de même race, mais n'étaient pas un peuple. Moïse les rassemble, les fédère, les entraîne vers une terre nouvelle; autour d'une très haute idée religieuse, il noue les liens de la solidarité nationale.

Ce passage de l'anarchie à la nation entraîne un durcissement des mœurs et des institutions. On ne retrouvera plus guère l'atmosphère douce des temps patriarcaux. Renan, qui s'en afflige, voit mal que cette transformation était indispensable. Moïse préserve ainsi les dépositaires de la Promesse; abandonnés à eux-mêmes, les clans hébraïques auraient disparu; la nation « au cou raide » sauvegardera son unité et vivra.

Moïse est le premier des grands chefs nationaux, sortis du peuple et qui en expriment, par leurs actes, la plus secrète volonté. Il découvre les fondements de tout nationalisme, le sens de la discipline collective, la rigueur administrative, l'amour d'un sol et la foi qui enracine en l'âme collective la conscience de soi. Et c'est de lui encore que procède cette intensité de vie qui animera Israël pendant des siècles et, de la cohue maugréante et informe, fera les conquérants de

la guerre sainte, les survivants du grand Exil.

La discipline, on l'a vu l'établir à travers des crises répétées. Jamais il ne la présente comme un but en soi. Il ne proclame pas les vertus de l'ordre établi, en conservateur; révolutionnaire, il veut l'ordre en vue de l'œuvre à faire, que le désordre ruinerait. Toute son action prévoit le futur et l'engage.

L'organisation administrative repose sur la tribu. Il y en a douze, plus une, celle des Lévites, qui assume les fonctions religieuses et se trouve donc éparse parmi les autres. Le lien qui en unit les membres passe pour être celui du sang; chacune affirme se rattacher à un fils de Jacob. En fait, la tribu est la fédération des clans qui vivent à proximité les uns des autres, assez nombreux pour se défendre en cas d'attaque, pas trop afin que les pâtures suffisent. Des obligations précises existent entre les hommes qui la composent; la principale est de venger le sang. Un de ses membres tué, le groupe entier se sent atteint et poursuivra la vendetta. Le particularisme de la tribu sera long à s'effacer, mais il a suscité des émulations utiles, une respectable fierté. Aussi différents que possible du fellah d'Égypte, corvéable et que les fonctionnaires rossent, le nomade d'Israël ne se soumet qu'au chef dont il reconnaît le prestige. Un idéal démocratique existe, qui ne disparaîtra jamais. Moïse lui-même doit discuter, persuader, punir ses hommes. Tout son effort vise à maintenir le lien entre ces douze groupes répandus à travers la steppe; il fait faire plusieurs fois des recensements, des *Nombres;* il leur donne surtout les idéaux qui peuvent le mieux les maintenir unis, en les engageant dans l'action.

Yahweh.

Moïse est, dans l'histoire religieuse hébraïque, l'homme qui a révélé le *nom* de Dieu. Dans le face à face du buisson ardent, il s'était écrié : « Voici, j'irai vers les enfants d'Israël et je leur dirai : Le Dieu de vos Pères

m'envoie vers vous. S'ils me demandent son nom, que répondrai-je? » (*Ex.*, III, 13). Et, si audacieuse que fût la question, Dieu ne s'y était pas dérobé. L'importance du fait se comprend mal du point de vue moderne, mais l'humanité antique a toujours attribué au nom une puissance mystérieuse, une redoutable efficacité. Il nous reste quelques traces de cette conviction; nous sentons bien qu'un nom imprime un caractère; on dit un don Juan, un Tartufe; Balzac choisissait avec soin les vocables qui désigneraient ses personnages; et dans le *Pater*, nous louons encore le nom de Dieu, qui, dit le Commandement, « ne doit pas être invoqué en vain » (1).

En Mésopotamie, comme en Égypte, la connaissance du nom était tenue pour sacrée. Les anciens philosophes grecs admettront de même qu'il y a un lien entre les choses et leur nom. Désigner, c'est appeler à l'existence. Connaître le nom d'un Dieu, c'est l'avoir à sa disposition. Dans la légende d'Isis, en Égypte, on voit le dieu Râ, piqué par un serpent, supplier la déesse-magicienne de le guérir; et elle, auparavant, d'exiger qu'il lui livre son nom, secret de sa toute-puissance. Ce qu'une société comme la nôtre, desséchée par le rationalisme, se refuse à comprendre, les plus vieilles traditions en ont fait une des bases spirituelles de l'humanité.

Dieu dit à Moïse : « Je suis celui qui suis ». Et il ajouta : « Tu parleras ainsi aux enfants d'Israël : *Il est*, le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, m'a envoyé vers vous; ceci est mon nom pour l'éternité, mon souvenir, de génération en génération » (*Ex.*, III, 15-16). Parlant de soi-même, Dieu dit : « Je suis ». Quand l'homme parlera de lui, il devra dire : « Il est ». C'est ce dernier terme qui sera le nom de Dieu, tel qu'on le retrouvera tout au long de la Bible. *Il est* se disait, en hébreu archaïque, *Yahweh* et devait se

1. « En pays sumérien, sémitique, égyptien, écrit le R. P. Jean, le mot *nom* était pratiquement synonyme de *nature*, *essence*, et aussi de *personne* en certains cas. »

prononcer *iaoué,* le *w* ayant le même son qu'en anglais : Clément d'Alexandrie le transcrira ainsi en grec. Comme l'alphabet hébreu n'avait pas de voyelles, on l'écrivait par ses quatre consonnes Y H W H. Quand, au moyen âge, les premiers hébraïsants cherchèrent à lire le tétragramme divin, ils se demandèrent quelles étaient les voyelles et, se trompant, ils crurent que c'étaient celles d'un autre mot, *Adonaï* « Seigneur » dont la Bible se sert aussi pour louer Dieu. Il en résulte la lecture fautive, mais solidement traditionnelle de Jaihovah ou Jéhova, que nos classiques utilisent.

Que signifie l'énigmatique formule : « Je suis celui qui suis »? Des pages innombrables ont été écrites sur ce simple mot. L'étude grammaticale permet deux interprétations : *yahweh* pourrait signifier « il est », ce qui exprimerait l'idée métaphysique de l'être incréé, qui existe par soi-même, qui n'a besoin de rien ni de personne pour être, le Dieu de l'éternité; ou bien « Il fait être », « il réalise », celui qui crée, qui suscite, qui tient ses promesses, le Dieu du devenir. Les deux interprétations sont d'ailleurs étroitement liées et la tradition d'Israël ne les séparera pas.

En tout cas, la Bible marque nettement que la connaissance de ce nom divin constitue un progrès. « Je suis Yahweh, dit encore Dieu à Moïse. A Abraham, à Isaac, à Jacob, je suis apparu comme El-Shaddaï, mais sous mon nom de Yahweh, je ne me suis pas fait connaître à eux » (*Ex.*, VI, 2, 3). El-Shaddaï, c'est le Dieu de la Puissance, la force mystérieuse et innombrable par quoi tout est réglé sur la terre. C'est le Très-Haut, le Tout-Puissant. Yahweh, c'est davantage, le même Dieu, celui des Patriarches, mais précisé. On ne peut s'empêcher d'admirer l'approfondissement métaphysique que Moïse réalise. C'est une nouvelle étape qu'il fait franchir au peuple élu, en ce domaine comme en tous les autres. Et les rapprochements qu'on a cru établir avec les religions antiques n'ont fait que montrer l'incomparable originalité du monothéisme mosaïque. Quand, en Égypte, Akhenaton, le Pharaon

révolutionnaire, loue son dieu Aton, il le connaît bien comme le maître du monde, comme créateur des êtres et des choses, comme ordonnateur de tout, et même comme une réalité morale « qui vit au cœur de celui qui l'aime ». Mais on est encore loin de la vision sublime que Moïse propose de Yahweh.

Sans doute serait-il vain de pousser trop loin l'analyse métaphysique; les contemporains de Moïse n'eurent sans doute, des vérités immenses qu'il apportait, qu'une intuition vague. Mais ce qui paraît important, c'est le développement que la suite des générations en tirera et qui est en puissance dans le tétragramme sacré. Dieu est unique par sa nature même, et non par le choix exclusif d'un homme ou d'un peuple, ce qui le différencie absolument du Mardouck d'Hammourabi, de l'Aton égyptien. Il est donc forcément le Dieu de l'Univers, de l'humanité tout entière, même si un peuple le connaît et le sert. Et les vertus dont on lui fait hommage, la bonté, la justice, la bienveillance sont les attributs les plus naturels de son caractère unique, puisque toute injustice, toute violence attentent à l'harmonie, à l'unité.

Ce Dieu sublime, Israël le reconnaît comme son Dieu. Qu'on prenne, dans la Bible, les textes qui nous parlent d'une époque bien postérieure, où l'organisation nationale a pris une forme bien plus rigide, le fondement de l'État qu'on invoque est toujours le même : l'alliance du peuple élu avec Yahweh. Cette conviction profonde scelle l'unité nationale. El-Elohim, le dieu d'Abraham, avait promis aux Patriarches que leur postérité serait grande et que Canaan lui appartiendrait. Vis-à-vis de Yahweh, désormais, Israël se sent dans une plus grande dépendance : il est le peuple missionné pour témoigner de lui et accomplir ses œuvres. Yahweh l'a choisi parmi tous et l'a, par miracle, fait sortir d'Égypte. Yahweh s'est révélé sur le Sinaï, il a fixé les conditions dont sa protection dépend; il a répété les promesses d'Elohim et annoncé un destin prestigieux. C'est tout cela que Moïse a pénétré, dans

cette révélation qu'évoque magnifiquement l'image du buisson ardent; c'est cette doctrine que sa personnalité impose.

Ici encore, observons le caractère humain de cette théologie : son point de départ est un fait d'histoire. Israël, au contraire de tant d'autres peuples, ne se réclame pas d'une filiation légendaire avec son Dieu; la révélation a eu lieu en un moment des temps, transmise par un homme. L'humanisme hébraïque, qui est, avec ceux d'Athènes et de Rome, un des trois fondements de notre civilisation, tient tout entier dans cette simple affirmation.

Le Décalogue.

Quel est le texte que Dieu a remis à Moïse, ce Décalogue gravé sur les tables de la Loi? C'est un traité de morale, le plus simple, le plus naturel qui soit. La Bible nous l'a conservé en deux passages, le chapitre xx de l'*Exode*, le chapitre v du *Deutéronome;* de l'un à l'autre, il y a quelques petites différences d'expression, mais nulle divergence. Il y a dix commandements imposés par la main divine, comme l'homme a dix doigts à ses mains. Quatre commandements règlent les devoirs envers Dieu : « Tu n'auras pas d'autre Dieu devant ma face. Tu ne te feras point d'image taillée. Tu ne prendras point le nom de Dieu en vain. Tu sanctifieras le sabbat, le septième jour. » Et six règlent les rapports des hommes entre eux : « Tu honoreras ton père et ta mère. Tu ne tueras point. Tu ne commettras pas d'adultère. Tu ne voleras pas. Tu ne porteras pas de faux témoignage. Tu ne convoiteras pas le bien d'autrui. »

Simplicité admirable. Ce que résume ce petit traité, en dix lignes, c'est toute la morale naturelle; les plus hautes formes de civilisation humaine ne l'ont en rien perfectionné, et seul pourra en élargir le cadre jusqu'au sublime, celui qui, bien plus que sur ces prescriptions

strictes, mettra l'accent sur la loi d'amour, qui, en un mot, absorbe tout (1).

Si simple, si humain, il s'explique que le Décalogue puisse être rapproché de traités où semblables questions étaient abordées. La Mésopotamie et l'Égypte avaient, nous l'avons vu, tenu l'une et l'autre une grande place dans la formation du peuple de Dieu. Et Moïse, « instruit dans la science égyptienne », connaissait assurément les textes où l'antique sagesse s'était résumée. Au pays du Nil, quand un homme mourait, son âme allait se faire juger selon ses mérites. Bien des peintures nous ont représenté cette scène où Maït, la dame de Vérité, ou Toth, le conducteur des âmes, pèse sur une haute balance le cœur du défunt sous les yeux d'Osiris, tandis que la hideuse bête, Amaït, « la mangeuse », crocodile mâtiné d'hippopotame, attend le verdict avec un affreux appétit. En cet instant tragique, l'homme récitait un plaidoyer dont le *Livre des Morts* nous conserve le souvenir. Il disait notamment : « Je n'ai pas déshonoré le dieu, je n'ai pas diminué l'offrande du temple. Je n'ai pas commis d'injustice; je n'ai pas tué d'hommes; je n'ai pas proféré de mensonges. Je n'ai pas commis de fornication. Je suis pur! Je suis pur! » La ressemblance est assurément frappante. Elle ne l'est pas moins avec un rituel d'exorcisme babylonien, où le prêtre posait des questions comme celles-ci : « A-t-il outragé un dieu? Avait-il de la haine pour ses ancêtres? A-t-il méprisé son père et sa mère? A-t-il proféré des choses impures, commis des actions répréhensibles? A-t-il été trop près de la femme d'autrui? A-t-il versé le sang de son prochain? A-t-il volé son habit? A-t-il dit *c'est* au lieu de *ce n'est pas?* Sa bouche affirmait-elle quand son cœur niait? »

Ces ressemblances ne prouvent rien d'autre que l'universalité des préceptes mosaïques. Mais le fait d'importance primordiale est que ce texte soit donné

1. Mais la loi d'amour est déjà indiquée dans le *Lévitique*, chap. XIX.

par Dieu, qu'il dépende d'une révélation. Dès lors morale et religion sont indissolublement unies. Qui garde conscience droite est en communication avec Dieu. Sans doute la morale de Moïse et surtout la moralité de son peuple n'atteignent pas encore à l'élévation des Prophètes, à la splendeur surhumaine de l'Évangile, mais le principe est déjà posé, qui associe la foi en Dieu à la bonne conduite. Mosaïsme, prophétisme, christianisme, sont exactement dans la même ligne. On est aussi loin des magiciens d'Égypte pour qui l'acte sacré est indépendant de toute intention morale que de ces Pharisiens excessifs qui, plus tard, tendront à isoler les pratiques du culte au point de le mettre en contradiction avec la conscience et le bon sens.

Au Décalogue, Moïse ajouta de multiples décrets dont l'ensemble constitue le *Livre de l'Alliance* (dans l'*Exode*) et a évidemment inspiré aussi le *Deutéronome*. La loi d'Israël, la *torah*, se réclamera de Moïse jusqu'à nos jours. On voit si bien le grand conducteur d'hommes dans sa fonction de législateur! Assis devant « la tente du rendez-vous » que gardait Josué, il accueillait quiconque avait un différend avec autrui, une question à résoudre. Parfois, il rentrait dans la tente, priait Yahweh, qui venait lui répondre familièrement. Et, des arrêts inspirés du chef, se constituait une jurisprudence, qu'ensuite on codifiera. Le fond, ici encore, n'est pas original; on a confronté bien des articles législatifs mosaïques aux « décisions d'équité » d'Hammourabi, à de vieilles coutumes de Sumer ou de Babylone, aux lois hittites; l'impression s'en dégage qu'on se trouve en présence de très anciennes traditions de justice qui étaient en usage dans toute l'Asie antérieure, celles que les Patriarches connaissaient déjà.

Dans ce code mosaïque, il est question de tout, de la situation des esclaves, des coups et blessures, du viol des vierges, des dommages causés par les animaux et de bien autres choses! Visiblement, tout cela est né de l'événement, de la vie. Ces articles décousus

reflètent les incidents de la tribu (1). Sévère, dit-on souvent, et l'on cite toujours la célèbre loi du talion : « Vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied, brûlure pour brûlure, blessure pour blessure, meurtrissure pour meurtrissure » (*Ex.*, XXI, 23, 25). C'était la part donnée à la discipline; le « peuple au cou raide » en avait besoin. Mais combien de préceptes sont, au contraire, d'une rare délicatesse? « Ne fais aucun tort à la veuve et à l'orphelin. Si tu prêtes de l'argent à un pauvre, tu n'exigeras pas d'intérêt. Lorsque tu feras la moisson, tu ne couperas point le blé jusqu'au pied et tu ne ramasseras pas les épis tombés, mais tu les laisseras prendre aux malheureux. Si tu as un esclave hébreu, au bout de six ans, il sera libéré avec sa femme. Si tu as pris un manteau en gage, tu le rendras pour la nuit. Si tu vois l'âne de ton ennemi succombant sous la charge, tu te garderas de l'abandonner; joins tes efforts aux siens pour le décharger ». Dans ces préceptes, ne sent-on pas déjà poindre la douceur de l'Évangile?

Le culte de Yahweh.

Une telle religion a peu besoin de rites. Le culte y est simple. Par réaction contre le peuple de statues qui encombrait les temples pharaoniques, Moïse interdit de représenter Dieu. Une image, pour ce peuple encore primitif, serait une tentation permanente de limiter Yahweh, de l'identifier à cet objet sorti des mains humaines. Mais, de même qu'aujourd'hui, les catholiques vénèrent les lieux où la Vierge Marie apparut, de même, le centre du culte, c'est l'endroit même où Dieu se manifeste. *L'Arche,* c'est « l'escabeau de

1. Certains rites concernant la nourriture, la façon de tuer le bétail, de cuire la viande (« Tu ne cuiras pas le chevreau dans le lait de sa mère »), se rapportaient sans doute à de très anciens usages ou à des nécessités passagères. En leur donnant une importance extrême, Israël finira par trahir l'esprit de la Loi au seul profit de la lettre.

ses pieds »; quand il se révèle, sous la tente qui abrite la boîte sainte, il apparaît entre les deux chérubins qui la somment. Ce n'était qu'une petite caisse d'un mètre de long, de soixante centimètres de large, en bois d'acacia revêtu d'or. Des anneaux y étaient fixés qui permettaient de passer des barres pour la porter. Sur le couvercle, une plaque marquait l'endroit de la présence divine, et les deux chérubins étaient, seules images permises, les serviteurs qui abritaient de leurs ailes le Tout-Puissant. Dans cette caisse, les deux seules tables de pierre, où la loi de Dieu était gravée : elle ne rappelle que la protection divine, elle est l'Arche, le signe, le réceptacle de l'alliance.

Le culte avait encore beaucoup de simplicité patriarcale. On présentait à Dieu les prémices du bétail et de la terre; on lui offrait des sacrifices tout comme avaient fait les aînés. Il y avait pourtant des apports nouveaux. La sanctification du sabbat datait des débuts de l'Exode, de la semaine où Dieu avait donné la manne. Le sixième jour, Moïse avait fait ramasser une quantité double, pour que le septième, dans un repos total, chacun remerciât Yahweh de ses bienfaits. Trois fois par an, des fêtes rassemblaient tout le peuple; la plus solennelle était celle des Azymes, de la Pâque, en mémoire du temps où Yahweh avait fait sortir Israël de l'Égypte, et de ce pain sans levain qu'alors on avait mangé.

Mais l'innovation la plus importante de l'époque mosaïque fut la création d'un sacerdoce. Au temps des Patriarches, on n'aperçoit nul intermédiaire entre l'homme et Dieu. L'organisation nationale, plus perfectionnée, exigeait désormais que le culte fût confié à des hommes consacrés, et non laissé à l'anarchie individuelle. Les prêtres constituèrent un corps spécialisé, à la fois gardien jaloux de l'Arche qu'ils portaient dans les déplacements, sacrificateurs et médiateurs auprès de la puissance, juges instruits de la loi, parfois même policiers sacrés qui châtient les infidèles. Les vêtements somptueux qu'ils revêtaient dans les cérémonies signalaient leur caractère sacré : robe de lin retors,

tuniques de pourpre violette ou de cramoisi, mitres ou tiares hautes, ornées d'un diadème, et sur la poitrine, un lourd pectoral « artistement travaillé », garni de quatre rangs de pierres précieuses, où l'émeraude, l'opale, l'onyx et l'améthyste voisinaient avec le saphir et le diamant. Un de leurs rôles essentiels consistera à interroger Yahweh sur ses desseins. Un instrument mal défini, l'*ephod-oracle,* tantôt sorte de boîte, tantôt plastron à poche, leur servira à tirer des sorts sacrés, des osselets à inscriptions, l'*ourim* et le *toummim* qu'ils interpréteront. Dans ces fonctions sacerdotales, une tribu sera spécialisée : celle de Lévi à laquelle appartenait Moïse. Son frère Aaron en sera le premier supérieur.

Terre de Canaan.

« Quand le peuple marchait, la nuée de Yahweh reposait le jour sur l'Arche, sa demeure, et, la nuit, était incandescente, aux yeux de toute la maison d'Israël » (*Ex.*, XL, 34, 38). Ainsi ce peuple allait, portant son temple. Mais resterait-il nomade indéfiniment? La promesse faite aux Patriarches, Yahweh ne l'avait-il pas renouvelée, même après les infidélités, en pardonnant?

A la constitution définitive de son peuple, le grand conducteur ajoute un dernier élément. Il est celui qui commence à réaliser la promesse, en mettant Israël à pied d'œuvre devant la Terre Promise. Les ancêtres y avaient été en « étrangers ». Les douze tribus la feront leur, par destination divine. Nul sentiment ne peut, mieux que cet impérialisme, achever de sceller un commun destin.

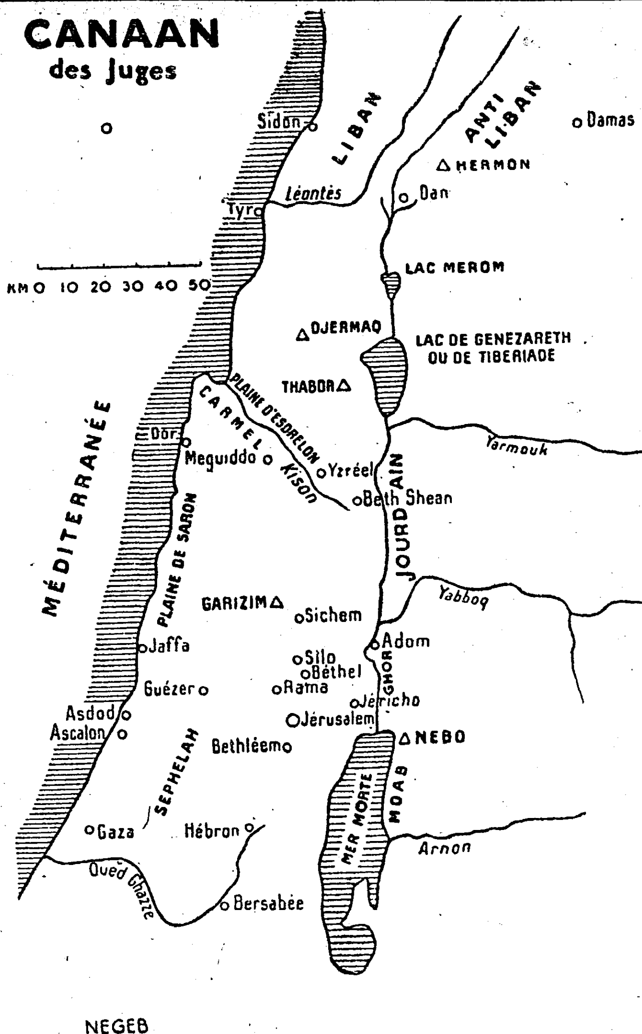
Ce n'est pas un bien grand pays que Canaan. Les Babyloniens ne le distinguaient pas de l'Amourrou (la Syrie), dont c'était une partie; les Grecs, étendant à l'ensemble leur désignation de la côte, le baptiseront pays des Philistins, Palestine, nom que nous conservons. « De Dan à Bersabée », « du pertuis d'Hamath

à la rivière d'Égypte » (l'oued Ghazze) (1) suivant les expressions usuelles de la Bible, il représente à peine deux cent cinquante kilomètres. Au nord, l'Anti-Liban le limite, détachant, comme en vigie, le puissant Hermon, haut de deux mille mètres, que la neige couvre jusqu'au printemps. Vers le sud, les steppes palestiniennes passent, par transition insensible, aux grandes solitudes du Tih. Si l'on n'y comprend pas la Transjordanie, Canaan atteint juste quinze mille kilomètres carrés, la moitié de notre Bretagne. De la mer au désert, il n'y a, à vol d'oiseau, qu'une centaine de kilomètres et même moins vers le nord. C'est une frange, une lisière, serrée entre le sable et l'eau, la corne effilée du « Croissant fertile ».

Pourtant, sur cette terre exiguë, la nature semble prendre soin de varier ses aspects. Une plaine, des collines qui se veulent montagnes, un fossé s'enfonçant dans les entrailles de la terre, enfin un haut glacis au rebord abrupt, quatre bandes parallèles, où, du nord au sud, le sol et le climat introduisent maintes nuances.

La plaine, aux anciens temps bibliques, c'est à peine la Terre Promise, occupée qu'elle est, en grande partie, par les Philistins. Pourtant, c'est la contrée la plus favorisée, la plaine de Saron, qu'Isaïe cite comme exemple de richesse, le centre, aujourd'hui, autour de Tel-Aviv, des cultures sionistes de pamplemousses et de citrons. Derrière une côte droite, sablonneuse, bordée de dunes, où seule la baie d'Haïfa, à l'abri du Carmel, offre un port convenable, s'étendent des alluvions où la moindre goutte d'eau permet de faire surgir, à l'ombre des palmiers, les cultures des jardins. Les collines de grès qui parsèment la plaine sont couvertes de vignes. En arrière, au pied des monts, derrière une ligne de hauteurs qui rappelle notre falaise d'Ile-de-France, ou notre Côte-d'Or, la Sephelah, que

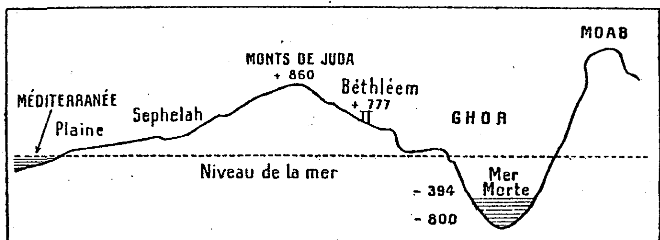
1. Voir carte : Canaan des Juges.


CANAAN
des Juges
Sidon
LIBAN
ANTI LIBAN
Damas
HERMON
Léontès
Dan
Tyr
LAC MEROM
KM O 10 20 30 40 50
DJERMAQ
LAC DE GENEZARETH
OU DE TIBERIADE
THABOR
PLAINE D'ESDRELON
CARMEL
MÉDITERRANÉE
Dor
Meguiddo
Kison
Yzréel
Yarmouk
Beth Shean
JOURDAIN
PLAINE DE SARON
GARIZIM
Sichem
Yabboq
Jaffa
Adom
Silo
Béthel
GHOR
Guézer
Rama
Jéricho
Asdod
Jérusalem
Ascalon
NEBO
SEPHELAH
Bethléem
MOAB
MER MORTE
Gaza
Hébron
Arnon
Oued Ghazze
Bersabée
NEGEB

Samson disputera aux Philistins, étend, à perte de vue, le gris-vert de ses oliviers.

On gravit trois gradins assez raides : le vrai Canaan commence. Sur une largeur de cinquante kilomètres s'étend un fouillis de hauteurs. « Montagne de Juda, montagne d'Éphraïm, mont Garizim, mont Thabor » dit fièrement la Bible; ne prenons pas ces mots au pied de la lettre. Dans notre Flandre, aussi, on baptise mont, la butte du Kemmel qui a cent mètres. Ces « montagnes » palestiniennes, sont plutôt de grosses collines, tantôt arrondissant l'échine, tantôt découpant un relief vigoureux sur l'horizon des petites plaines : le Thabor a cinq cent soixante-deux mètres, le Garizim huit cent soixante-huit et le point culminant du Canaan, le Djermaq, en a mille deux cents! Dans l'ensemble, le pays monte en pente douce d'ouest en est, mais sitôt franchie la ligne de partage des eaux, s'abaisse très vite vers le Jourdain. Hormis la dorsale nord-sud, la chaîne du Carmel, oblique, est seule à marquer une direction nette dans la confusion générale.

Il semblerait que toutes ces hautes terres dussent être identiques : il n'en est rien. Les différences sont grandes entre la Judée âpre et austère, monotone, comme un chant rabbinique, la Samarie variée, où le relief esquisse des plis, où les plaines sont « des promesses de blé », et la douce Galilée, où le Christ vivra sa vie humaine, au pied des coteaux hérissés de cyprès.



Coupe de la Palestine.

Chacune des trois régions aura, dans l'histoire sainte, son rôle et sa signification. La Judée, terre aride, où l'eau menace souvent de manquer, landes de maquis, d'épines et de chardons, demeurera toujours une région disputée entre les nomades et les sédentaires, bardée de forteresses, Hébron, Jérusalem, mais aussi, dans son isolement farouche, l'asile des strictes orthodoxies, le pays qui ne compose pas. La Samarie est une zone de communication; le relief s'y abaisse; la plaine d'Esdrelon, du Jourdain vers la mer, fait un couloir parfait; Toutmès III y livra, à Meguiddo, une bataille décisive et Bonaparte y passera. Fécond, ce sol noir, tout mêlé d'alluvions volcaniques, qui rappelle celui de nos Limagnes, produit du blé, des fruits; les collines sont « revêtues de brebis ». Contacts nombreux, richesses; les Juifs pieux ajouteront : hérésie et immoralité. Quant à la Galilée, disloquée en plaines et en bosses, mieux arrosée, couverte aujourd'hui encore, de forêts sur les monts et, dans les vallées, de petits hameaux blancs par centaines, elle doit à sa position, d'être une marche frontière, où se livrent maintes batailles, par où les invasions arrivent, où les peuples se mêlent, « Galilée des Gentils ».

Quand, des monts de Juda, on regarde à l'ouest, on aperçoit, par delà les grisailles du plateau et les damiers verts et jaunes de la plaine, la Méditerranée scintiller au soleil; mais si l'on se tourne vers le Levant, c'est un spectacle grandiose et sinistre. Un fossé s'ouvre, lèvres béantes, un des accidents les plus singuliers du globe. Du pied du Taurus jusque loin en Afrique, la terre, tiraillée entre des forces contraires, s'est déchirée comme une vieille étoffe, cette longue blessure se suit sur la carte par des dépressions étroites, la mer Rouge, les lacs Nyassa, Tanganyika, et par les volcans énormes que la cassure a fait surgir, Sinaï, ras abyssins, Kenia, Kilimandjaro. Le fossé où coule le Jourdain, est un des aspects de ce grand phénomène géologique; le niveau de la mer Morte est à trois cent quatre-vingt-quatorze mètres en dessous de celui de

la Méditerranée et son fond à plus de huit cents mètres. Et cela paraissait déjà si étrange aux Israélites que les prophètes Ezéchiel et Zacharie prédiront qu'un jour la montagne se fendra et que l'eau de la Méditerranée, envahissant la plaine, emplira le fossé.

Ce « ghor », ce trou, dont la largeur varie de deux à vingt kilomètres, a joué bien plus un rôle de frontière que de contact. Un lac de deux cent cinquante kilomètres l'a occupé tout entier à une époque géologique peu lointaine; l'évaporation l'a réduit à trois nappes que relie, descendu de l'Hermon, le Jourdain. « Les eaux de Mérom » ne sont qu'un vaste étang, bordé de champ de fèves, où les cigognes, immobiles sur une patte rose, guettent les cyprins parmi les roseaux. La pente de la vallée est rapide; à Dan, l'altitude est de cinq cent cinquante mètres; au Mérom, le niveau est à peu près celui de la mer. Dix kilomètres plus bas, au lac de Génésareth, on est déjà à deux cents mètres en dessous. A vrai dire, on ne le soupçonne point, parmi ces douces collines, où les bougainvilliers couvrent d'une chape violette les blancs crépis des hameaux, où l'eau pure reflète les neiges de l'Hermon, où le moindre ruisseau se borde de lauriers-roses, entre les champs de blé. C'est, de toute la Palestine, un des sites les plus beaux, presque l'égal d'un lac italien; Hérode Antipas, en l'honneur de Tibère, son maître, y fera construire sa capitale impie, Tibériade; le Christ y fera des miracles, apaisera ses vagues, sur ses rives multipliera les pains et les poissons, jettera le troupeau de pourceaux ensorcelés dans les eaux.

Le fossé s'approfondit encore. Entre les blancs calcaires et les grès rouges, la vallée s'encaisse. La plaine se fait plus sèche, presque déserte. Le fleuve, que bordent encore longtemps des tamaris et des mimosas, finit par n'avoir plus qu'une rangée d'aulnes; pays sauvage où le Baptiste entraînera ses caravanes de fidèles. Plus bas encore! Et voici la mer Morte, tantôt plaque d'étain sous les monts mauves du Moab, tantôt

turquoise opaque, sertie d'or. De la Terre Promise, c'est cela que les Hébreux de Moïse ont connu d'abord, cette eau lourde, immobile, si chargée de sel et d'asphalte que nulle vie n'y résiste, que le corps humain y flotte. Paysage de mort et de cataclysme; grande comme le lac de Genève, cette nappe ne sert à rien, ne produit rien que du bitume pour momies. Au rebord des plateaux de la Transjordanie, on imagine la horde des nomades contemplant, par-dessus l'eau sinistre, les collines ocres de la Judée, que leur foi et leur appétit promettent également à leur assaut.

La géographie impose à Canaan un caractère contradictoire; c'est un lieu de passage nécessaire; du Nil à l'Euphrate, nul ne peut éviter de l'utiliser. Mais il est très difficile d'y passer. La vallée du Jourdain ne constitue en rien une voie; les hautes terres n'ont qu'une piste médiocre, toute en montées et en descentes; les vraies routes contournent le pays, celle de la côte, celle de Transjordanie (aujourd'hui chemin de fer de La Mecque), de l'une à l'autre, la voie oblique de la plaine d'Esdrelon, « la route de la Mer », d'Haïffa vers Damas. C'est dans un isolement relatif que se développera donc l'histoire du peuple élu.

C'est aussi dans un grand émiettement. Car ce pays varié, découpé, prête aux oppositions de groupe à groupe; le particularisme des tribus y trouvera son compte. Ce n'est pas seulement dans un sens surnaturel que le destin d'Israël est lié à Canaan.

« Un pays où coulent le lait et le miel ».

La Palestine, pour maints peuples, reste la « terre sainte », mais elle est aussi un admirable pays. Le jour, sous la lumière éclatante, les plans et le ciel se composent en masses de ton pur, azur, ocre et blanc cru; et la nuit, parmi les bleus et les reflets d'argent, on ne sait si la clarté diffuse sourd du sol ou tombe des étoiles dont ruisselle le ciel. Comme en Grèce, il faut bien peu de choses pour donner à un site une incomparable

grandeur; un cyprès dans un coin de mur, l'ombre d'une treille sur le sol roux, un vol de cigognes qui s'abat sur le Jourdain. Le printemps y est adorable. « Voici que l'hiver s'achève, la pluie a cessé. Les fleurs surgissent de terre; le temps des chansons est venu. La voix des tourterelles retentit dans les campagnes; le figuier pousse ses jeunes fruits, et la vigne en fleur rend déjà du parfum » (*Cantique des Cantiques*, II, 12). Des détails ravissants se découvrent à chaque pas; le rocher le plus sec abrite, dans un trou, une touffe de ces anémones rouges au cœur noir, qui sont certainement le « lis des champs » de l'Écriture, puisqu'on leur compare les lèvres de la fiancée; et cette douce fourrure brunâtre sans apparence, penchez-vous, respirez son parfum, c'est le nard, un des aromates dont Marie-Madeleine oindra les pieds de Jésus-Christ.

Mais beauté n'est pas signe de richesse. Un paysan de Beauce, un vigneron du Médoc, transportés en Judée ou en Samarie, jugeraient ces contrées déshéritées. Pourtant, avec insistance, la Bible nous décrit Canaan comme une terre fabuleuse, où « le lait et le miel coulent », où l'on produit tout à foison. Exagération orientale? On s'est demandé si, des temps bibliques au nôtre, il n'y avait pas une régression; en certains endroits, au Carmel, par exemple, aujourd'hui si nu, on voit la trace de bois, de vergers, de vignobles; faute de soins, les murs, qui retenaient la terre au flanc des collines, auraient glissé et les cultures auraient disparu.

L'été y est chaud comme en Grèce ou en Algérie; le mois d'août a une moyenne de près de 23°, et l'on y a observé 45°. L'hiver peut connaître des jours très froids. C'est un climat sain qui rend l'homme endurant; sauf dans le bas Jourdain, on n'a pas à y redouter les fièvres. La brise de mer apporte de la fraîcheur, même au cours de l'été; vers le soir, les habitants montent sur les terrasses ou vont dans leur jardin pour en respirer l'haleine, tel Dieu au Paradis, comme il est dit dans la *Genèse* (III, 8). Et c'est encore ce vent marin

qui vannera l'orge de Booz, la nuit où Ruth ira le retrouver. A cette bonne influence de la Méditerranée s'oppose celle du désert, de temps en temps, un vent sauvage arrive des grandes solitudes, chargé de sables, glacé l'hiver, brûlant l'été; souffle de la colère, « vent de Yahweh » qui jette un voile de plomb, celui qui s'abattra sur la terre à l'heure où mourra Jésus.

Mais le grand problème des pays méditerranéens n'est pas résolu aisément en Palestine : celui de l'eau. Toute la Bible y attache une extrême importance. « Source du jardin, puits d'eaux vives, ruisseau qui coule du Liban », le *Cantique des Cantiques* multiplie les images pour louer le bienfaisant liquide. Pas d'inondation comme en Égypte, ni même comme en Sinéar. En un sens, les fiers nomades préfèrent, comme dit le *Deutéronome*, « ne pas arroser avec le pied » (xi, 10) c'est-à-dire ne pas avoir à faire marcher le chadouf, l'appareil élévateur d'eau. Canaan « boit les seules eaux du ciel »; mais, en maints endroits, il en boit peu. Tandis que la Syrie, bien plus favorisée, reçoit près de Beyrouth un mètre de pluie, que l'Hermon en a encore quatre-vingt-dix centimètres, les averses d'hiver n'apportent en Galilée et en Samarie guère plus d'une soixantaine (il pleut plus à Paris), en Judée cinquante, et dans le val du Jourdain à peine trente. Si l'on tient compte d'une évaporation énorme (elle enlève tous les jours une tranche d'eau de quatorze millimètres à la mer Morte, près de cinq mètres par an!); ces pluies sont bien peu suffisantes. Les puits, dans les calcaires, sont rarement intarissables; il faut multiplier les citernes, garder en avare « l'eau du ciel ».

La végétation n'a donc guère de chances d'être plantureuse, sur cette terre assoiffée. Encore, telle que nous la voyons, est-elle très différente de celle qu'ont connue les Hébreux de la Bible; de nombreuses plantes qui nous sont familières n'y ont été introduites que bien plus tard : les figuiers de Barbarie, les agaves et même le *doura*, la nourriture la plus usuelle des Palestiniens d'aujourd'hui, notre maïs. Les forêts qui y sont

devenues bien chauves, par suite d'un déboisement stupide, n'ont jamais dû y être épaisses : pins d'Alep, cyprès, yeuses, térébinthes, caroubiers et, tout à fait au nord, sur l'Hermon, les cèdres à la fragrance exquise, si nobles qu'on leur comparait le corps des jeunes guerriers. Si l'arbre est rare, l'arbuste abonde, odorant et multiple comme dans le maquis de Corse; myrtes, lauriers, lentisques, genêts et cistes, réglisses, sous lesquels croissent nard, thym, origan et fenouil.

Là où l'eau suffit, la terre ne rechigne point à être cultivée. Les plaines de Saron, de la Sephelah, d'Esdrelon et de Tibériade sont, aujourd'hui, d'une extrême richesse. Le blé, l'orge, la fève, la lentille et le sésame datent, en Canaan, d'une très ancienne époque, et les jardins ont, de tout temps, donné des fruits et du vin excellents. Un fils de Gédéon, dans un apologue, raconte qu'en quête d'un roi, les arbres offrirent tour à tour la couronne à l'olivier, au figuier et à la vigne (*Juges*, IX); l'huile soigneusement extraite des olives pas trop mûres, le vin qu'on a rendu liquoreux à souhait en séchant à demi les raisins au soleil, les figues qu'on garde en masses pressées, débitées par tranches, tenaient une place de choix dans l'alimentation palestinienne. Mais il y avait encore bien d'autres arbres utiles : palmier, amandier, sycomore dont on fendait les fruits pour en aviver la saveur, noyer à l'ombre fraîche, tant appréciée l'été.

Pays d'agriculture, où Israël quittera la tente pour la maison, Canaan reste cependant aussi un pays d'élevage, où le peuple n'abandonnera jamais tout à fait le bâton du pasteur pour la charrue. Longtemps, des douars nomades circuleront à travers les collines; les bergers entraîneront leurs bêtes, la houlette recourbée en main, et tout le long de la Bible retentiront les quatre notes grêles de leur pipeau. La nuit, les troupeaux rassemblés dans l'enclos de pierres sèches, ils veilleront, car l'ours, le loup et le lion même existent encore et sont « ravisseurs ». Le gros bétail est rare et restera signe de fortune; les gens du commun ont

tous quelques moutons, des chèvres. L'âne abonde et bien que le cheval ait été introduit par les Hyksos lors de leur passager triomphe, on en usera fort peu, juste pour les combats.

Tout cela nous paraît une modeste aisance, non la fortune. Du moins à nos yeux d'Occidentaux. Mais ce peuple qui venait, pendant près d'un demi-siècle, de parcourir les steppes, de quel regard chargé de convoitise ne devait-il pas regarder ce pays de pain, de vin et d'huile! « Lait et miel », c'est façon de dire de nomades; on boit beaucoup de laitages sous la tente et les Bédouins d'aujourd'hui chérissent encore les écœurantes sucreries. Une fois de plus, va jouer l'antique loi d'Asie qui jette les gueux du désert à l'assaut des plaines. Les Israélites ne s'arrêteront plus que Canaan ne soit devenu leur bien.

Un pays à prendre.

Est-ce une preuve nouvelle de la protection divine? Au moment où ils l'assaillent, ce pays est vraiment à prendre. Il n'appartient plus à aucun des grands empires voisins, et cette seconde parenthèse de l'histoire (1) durera assez pour que, organisé en royaume, Israël puisse, un temps, faire figure de véritable État. Si l'Exode eut lieu vers 1225, un siècle et demi environ s'écoule entre l'apparition des Hébreux aux rebords du Moab et le couronnement du premier roi, Saül (vers 1040). Or cette période est marquée, dans tout le Proche-Orient, d'événements considérables, singulièrement heureux pour Israël, et dont certains conditionnent encore notre destin.

Au lendemain de la grande bataille de Qadesh, le traité égypto-hittite avait fait de la Syrie et de la Palestine une sorte d'État tampon, partagé en deux zones d'influence. Les Hittites exerçaient leur contrôle jusque sur le haut Oronte; le Pharaon dominait

1. Voir plus haut, p. 36.

le sud. Cette situation déjà était favorable; quand on a deux maîtres, il est assez facile d'user de l'un contre le second. Les roitelets cananéens ne s'en privaient point.

Mais, exactement à l'heure où Israël, au désert, prend conscience de soi, ces deux maîtres eux-mêmes vont s'effacer de la scène palestinienne. Le grand événement du XIIe siècle avant notre ère, c'est l'entrée des Aryens dans le concert méditerranéen. Depuis sept cents ans, leur migration n'avait pas cessé. Ils arrivaient par vagues successives, chaque flot écrasant les populations antérieures, même si elles étaient de son sang. De même que, sur la terre de France, on verra l'aryen romain dominer l'aryen gaulois, puis fléchir sous les coups de l'aryen germain, de même, tour à tour, les vagues hittites, phrygiennes, troyennes, achéennes, doriennes, accourent sur les rives de l'Égée; ce déferlement millénaire est un spectacle terrifiant et grandiose; il n'est pas sûr qu'il soit achevé.

La Crète en fut la première victime. Dans cette île exiguë, à l'écart, s'était développée une civilisation d'une rare beauté. Depuis qu'Évans, vers 1900, a mis à jour les ruines de Cnossos, ce monde crétois nous paraît si proche qu'on se persuade malaisément que trois mille cinq cents ans nous en séparent. Sur une petite fresque, un visage de jeune fille sourit d'un air mutin, « la Parisienne ». Les hommes, en caleçon court, font penser à nos joueurs de football, et les femmes portent des crinolines, comme l'impératrice Eugénie. Merveilleusement placés au cœur de la Méditerranée orientale, les rois-prêtres de Crète, les Minos, avaient su fonder un empire maritime qui domina l'Égée, exploita le cuivre de Chypre et de Rhodes, et commerça de tout, partout. De leurs énormes richesses, ils faisaient intelligent usage; leurs palais possédaient un confort que notre Louis XIV ignorera, eau courante dans les salles de bains, tout à l'égout. Leurs murs étaient couverts de fresques ravissantes; des dauphins y jouaient sur les flots, un chat guettait sa

proie parmi les herbes, un roi se promenait, un lis aux doigts.

Vers 1400, une catastrophe subite écrasa cette civilisation exquise. A Cnossos, chacun vaquait à ses travaux; un sculpteur finissait un vase de pierre, des maçons préparaient de la chaux, un lapicide faisait une marqueterie; dans la salle du Trône se déroulait une cérémonie. L'attaque fut si rapide que tout resta abandonné sur place. Le feu dévora les beaux palais. Un flot aryen venait de s'abattre sur l'île. De la Crète, il ne survivra, dans la civilisation grecque, que des noms en *inthe* (jacinthe, Corinthe), des rites religieux et deux légendes; dans l'une, Minos est un roi juste qui juge les âmes aux enfers, souvenir de l'équité qui régnait en Crète sous ces sages monarques; dans l'autre, c'est un personnage féroce qui, au fond de son palais du Labyrinthe, nourrit son monstre domestique, le Minotaure, des jeunes Athéniens qu'il réclame chaque année; souvenir sans doute du temps où le maître de la mer se faisait payer, par ses vassaux continentaux, un assez lourd tribut.

Cette vague d'envahisseurs est celle des Achéens. Ils s'étaient installés en Grèce au xve siècle, nichant sur des buttes ou accrochant aux montagnes leurs forteresses aux blocs énormes, Mycène, Tirynthe, imitant peu à peu, gauchement, l'art de Crète; rudes féodaux, sans cesse en guerres fratricides; Eschyle et Sophocle nous en conserveront la mémoire ensanglantée. Deux lionnes affrontées, au portail d'un de leurs châteaux, semblent encore hurler au carnage, et, au musée d'Athènes, les masques d'or dont ils ornaient leurs cadavres, gardent on ne sait quelle expression de violence et de farouche grandeur.

La Crète ne fut pas le seul théâtre de leurs redoutables exploits.

Toutes les îles grecques les virent paraître. En Asie Mineure, eux et des peuples cousins débarquent à maintes reprises. Au xve, au xive siècle, la puissance hittite est telle que les nouveaux venus ne prennent

guère pied. Vers le XIIIe, ils commencent à s'installer sur les côtes, et bien entendu, à peine satisfaits, ils ont à se défendre contre d'autres vagues qui veulent aussi de la place. Les tablettes hittites de Boghaz-Keuï nous parlent de ces raids d' « Akhaiwas (Achéens) et l'on croit même y lire Alexandre, Atrée, Andreus. Étéocle, des noms qu'on retrouvera dans l'*Iliade* d'Homère.

Car la guerre de Troie n'est rien d'autre qu'un épisode de cette histoire confuse de l'invasion aryenne. En quête de terres nouvelles ou, plus probablement, désireux de s'assurer le contrôle de la route qui menait au blé de Russie, les Achéens fédérés, sous la conduite d'Agamemnon, s'en allèrent ruiner un peuple d'Asie Mineure, les Troyens, vraisemblablement aryens comme eux, mais depuis quelque temps installés près des Dardanelles. Coïncidence de l'histoire : au moment où Josué allait lancer ses hommes à la conquête de la Terre Promise, à quelques années près, Ulysse faisait entrer dans Troie le cheval perfide...

C'est encore un acte du même drame qui ruine l'empire hittite. Un autre peuple aryen, installé plus au sud, en Phrygie, attaque cette grande nation, qui, depuis huit siècles, dominait l'Asie Mineure. Les Hittites, à force de se mêler aux populations indigènes, avaient-ils perdu leurs qualités militaires? L'assaillant possédait-il des armes meilleures? Tout est mystérieux dans cette affaire, et les Grecs, pour une raison obscure, ont brocardé le roi Mita, le vainqueur des Hittites, sous le nom de « Midas », qui changeait tout en or, mais à qui Apollon avait donné des oreilles d'âne, pour le punir d'avoir méprisé son chant! Si le détail des faits nous échappe, l'essentiel est certain : à partir de la fin du XIIe siècle avant notre ère, il n'y a plus eu d'empire hittite; il n'en reste qu'une fédération de petits États, les anciens vassaux du « grand Roi », portant encore fièrement le nom glorieux du « Hatti »; les centres en sont Alep en Syrie et Karkémish sur l'Euphrate. Ils résisteront longuement aux attaques assyriennes,

jusqu'à leur ruine définitive par Sargon II à la fin du VIIIe siècle. Mais, pour l'heure, ils sont bien incapables d'imposer leur domination à Canaan!

Du côté de l'Égypte, l'invasion n'avait pas eu la violence que nous lui voyons en Crète et en Asie Mineure; mais la puissance pharaonique en avait néanmoins reçu un coup terrible. Les documents nous parlent de ces « peuples de la mer » qui, à partir du XIIIe siècle, commencèrent à apparaître devant le Delta. Ils venaient d'un pays que les Égyptiens appellent « Kefti », le même certainement que la Bible nomme « Caphtor » et dont elle fait le lieu d'origine des Philistins. C'était un assemblage hétéroclite de tous les peuples qui, à cette époque, se disputaient la mer Égée. Il y avait des Troyens, des Achéens, des Phrygiens et bien d'autres, sans doute même des Crétois. On ne saurait mieux faire comprendre leur rôle historique qu'en les comparant aux Normands. Comme eux, ils arrivaient montés sur des navires légers, dont la proue s'ornait d'une tête de cygne ou de bête fantastique, tiraient leurs barques au rivage et s'élançaient, en raids audacieux, pillant et détruisant.

Que ces pirates aient été aryens, on n'en saurait douter. Ce que les Égyptiens nous en disent, ce que la Bible rapporte des Philistins, coïncide exactement avec la description qu'Homère trace des Achéens : géants blonds au crâne long, à peau blanche, aux yeux bleus, frères des Germains et des Celtes. Quand les premières bandes étaient apparues, Ramsès II, qui les avait battues sans peine, avait tant admiré la prestance de ces hommes qu'il en avait fait sa garde personnelle. Mais la situation s'aggrava vite. Ménephtah dut les combattre durement et, après lui, Ramsès III eut à faire front à une véritable marée. Deux fois en quatre ans, il livre des batailles terribles; il veut briser les « Peuples de la mer » sur leur élément. Il réussit à délivrer l'Égypte, mais une grande partie de ces pirates s'installa sur la côte sud de Canaan, où ils rejoignirent les Égéens qui, depuis le temps de la domination cré-

toise, y avaient leurs comptoirs. C'est ce peuple mêlé, à majorité aryenne qui constituera les Philistins, ennemis d'Israël. L'Égypte se trouvait donc isolée de Canaan; pour remédier à cette situation, il aurait fallu reprendre l'effort opiniâtre d'un Toutmès III ou d'un Ramsès II. Mais Ramsès III fut le dernier des grands Pharaons. Après lui, les maîtres du Nil tournent aux rois fainéants, dont les maires du palais sont les prêtres d'Amon. Un peu plus tard, tandis qu'une dynastie règne au Delta, le clergé de Thèbes en proclame une autre, celle de ses grands Pontifes. La terre des dieux va vers sa ruine; rien ne l'arrachera à son destin.

Ni au nord, ni au sud, Canaan n'avait donc plus à redouter de maître. En pouvait-il venir de l'est, comme au temps d'Hammourabi? Pas encore. L'heure du troisième larron n'était pas venue. Ce sera, dans trois siècles, l'Assyrie, au nom de sang. Le triangle montueux du haut Tigre avait vu s'installer, au temps des invasions sémites du troisième millénaire, un peuple de terribles guerriers. Le pays, qui est sévère, l'avait gardé soldat. Au XXVe siècle, alors que Goudéa régnait à Lagash, les Assyriens avaient eu quelques rois importants. Puis ils semblent avoir été plus ou moins soumis à Babylone, ensuite avoir vécu à l'ombre du Mitanni et des Hittites. Mais au XIIIe siècle, leur étoile se lève. Salmanassar est si puissant que son voisinage sera une des raisons qui décideront les Hittites, après Qadesh, à s'entendre avec l'Égypte. Au XIIe, apparaît le premier des grands conquérants d'Assour, ce Téglatphalassar Ier, qui, dans le temple de sa capitale, nous a laissé le récit de ses quarante-deux campagnes victorieuses. Tour à tour, on le voit en Arménie, en Kurdistan, puis arrêter les Phrygiens du roi Midas quand, ayant vaincu les Hittites, ils s'avancent jusqu'à l'Euphrate, attaquer Babylone où la dynastie kassite vient de s'effondrer, enfin arriver jusqu'à la Méditerranée et couper, sur le Liban, les cèdres odorants dont il a besoin pour ses temples. Va-t-il substituer, aux dominions défaillants, sa lourde poigne? Pas encore.

Les successeurs de Téglatphalassar ne continueront pas son œuvre. La place demeure libre en Canaan pour qu'Israël y accomplisse son destin.

Les ennemis à vaincre.

Cela ne signifie point que le peuple de la promesse n'ait pas eu devant lui de multiples ennemis. La Bible en énumère même un nombre si considérable qu'on renonce à les citer tous. Mais, à vrai dire, certains noms ne désignent que des tribus ou des clans très minimes. Dans l'ensemble, la situation est beaucoup plus simple qu'au temps où les Patriarches, cinq ou six siècles plus tôt, menaient pacifiquement leurs troupeaux aux mêmes lieux. Israël aura trois genres d'adversaires : les gens qui occupent le Canaan proprement dit; les nomades divers qui, suivant l'antique loi, font pression, du désert, sur les frontières; installés sur la côte, les Philistins. En quelques générations, cela se clarifiera encore davantage, et, vers l'an 1000 avant Jésus-Christ, il n'y aura plus guère que deux peuples à affronter en Palestine, Philistins et Israélites, les Cananéens ayant été annihilés au cours de cette double installation.

Les Philistins ce sont ces pirates, ces « peuples de la mer » qui, rejetés d'Égypte par Ramsès III, s'abattirent sur la côte sud de la Palestine. Leurs ports étaient Asdod, Ascalon, Gaza; une tribu parente tenait Dor, près du Carmel; mais, non contents d'occuper le rivage, ils avaient pénétré dans les terres, et la riche Sephelah leur était soumise. Sur les fresques égyptiennes, on les reconnaît à première vue; grands, le nez droit, dans le prolongement du front, la peau claire (alors que les Sémites sont peints couleur brique), ils se signalent à l'attention par une calotte de feutre plissée sur le derrière de la tête, assujettie par une jugulaire nouée sous le menton, et couronnée par une rangée de plumes droites, serrées, que maintenait un galon de couleurs vives.

En paix, ils portaient un simple pagne à franges; au combat, une cuirasse en lames de métal articulées. Leur armement était considérable : un bouclier rond, un long glaive et deux coutelas dont ils jouaient des deux mains à la fois. Ce sera l'équipement de Goliath.

Ce n'étaient pas à proprement parler des barbares, ou, si l'on veut, pas plus que leurs féroces cousins que nous admirons sous les noms d'Achille et d'Ulysse. Au contact de la Crète et des civilisations d'Asie Mineure, ils avaient appris beaucoup. Il est probable qu'avant Israël, ils avaient su se servir du fer. C'est sans doute de leur pays qu'avait été apporté un disque aux signes étranges, trouvé à Phaestos, en Crète, qui ressemble à un jeu de l'oie, et dont une des figures représente la fameuse tête d'homme à plumes. En ce cas, les Philistins seraient les inventeurs de l'imprimerie, car les lettres de cet alphabet ont été marquées dans l'argile par autant de poinçons qu'il y a de figures!

Israël sera en contacts nombreux avec eux. Pas toujours contacts guerriers. Si l'on en juge aux aventures de Samson, les filles philistines étaient de mœurs faciles. Assez vite, ce peuple semble s'être mêlé aux gens du pays, exactement comme, en Grèce, les Achéens aux races primitives; sa religion se modela sur les cultes qu'on retrouve tout au long du Croissant fertile. C'est par eux, peut-être, si l'on en croit Hérodote, que, de la déesse nue sémite, nous vient la charmante Aphrodite hellénique, née de l'écume de la mer.

Les Philistins seront, pour Israël, l'ennemi le plus redoutable, parce qu'ils avaient de véritables armées, des chars, une organisation politique stricte (analogue aux « tyrannies » grecques) et qu'eux aussi étaient en pleine expansion. Mais au nord, à l'est et au sud, d'autres menaces pèseront sur les frontières de Canaan; celles de ces Bédouins, Sémites d'origine, qui, par à-coups, se jetteront sur les terres fertiles. Venue du nord, la grande vague araméenne s'organisera à Damas. Deux flots se sont avancés vers le sud, en Transjordanie, les Ammonites et les Moabites; assez proches

parents des Hébreux, ils leur opposent une hostilité jalouse, qu'Israël rend en mépris pour leur idolâtrie; cet antagonisme ne cessera jamais. Au sud, Edom ne pardonnera pas davantage aux fils de Jacob le plat de lentilles refusé à Esaü; ces nomades farouches attaqueront plus d'une fois Israël devenu sédentaire. Enfin de l'extrême sud du Négeb, les Amalécites, razzieurs de profession, peuple mêlé, aux douars instables, lancent souvent des raids sanglants vers le Nord.

En surveillant les frontières, il faudra aussi s'emparer du pays, vaincre les habitants. Tous les peuples qu'on a vu si divisés au temps des Patriarches, Cananéens, Amorréens, Perizzim, Jébusiens, se sont mêlés en six siècles. C'est toujours un puzzle de cités minuscules, mais la race est devenue homogène. La Bible la désigne tantôt par le nom de Cananéens, tantôt par celui d'Amorréens. Leur densité et leur puissance variaient beaucoup suivant les régions; solides dans la plaine d'Esdrelon et la Samarie, plus clairsemés en Judée. Ces Cananéens, que les Israélites peindront évidemment sous des couleurs peu flatteuses, puisque ce sont leurs ennemis, étaient en réalité plus civilisés que les rudes tribus qui allaient les vaincre. L'influence crétoise et celle d'Égypte s'étaient exercées depuis des siècles. Chez leurs roitelets, les femmes s'habillaient à la mode de Cnossos. Les vases étaient d'albâtre, à l'égyptienne, ou ornés de fleurs et d'animaux marins, à la crétoise. L'étude des poteries ne laisse aucun doute : l'arrivée d'Israël détermine une brusque décadence; la pâte devient grossière, mal façonnée; la décoration se réduit à des lignes. Pour avoir de beaux objets, David et Salomon les achèteront aux Phéniciens.

Israël vaincra les Cananéens pour prendre Canaan. Mais elle n'est pas d'hier la loi que formulera Horace : « La Grèce conquise conquit son farouche vainqueur. » Entrant sur cette terre, les Hébreux trouvent, à chaque pas, et sous les aspects les plus divers, des tentations qu'ils connaissent bien. L'idolâtrie cananéenne avait

certains rites que le peuple de Dieu avait adoptés au temps des ancêtres : les pierres dressées ou *masseboth*, le culte des hauts lieux. Plus tard, même de ceux-là, il se détachera, par peur de la confusion avec les rites idolâtres, de même qu'il renoncera à saluer le Tout-Puissant du vieux terme sémite de *Baal*, pour ne pas nommer le dieu ennemi. Cette religion cananéenne, nous la connaissons par les condamnations horrifiées que la Bible porte contre elle, par les séductions qu'elle exerça sur le peuple de Dieu. A l'*Ashéra*, au pieu de bois fétiche, analogue à ceux qu'on voit aujourd'hui au Canada ou en Afrique noire, les fidèles de Yahweh feront une chasse sans merci. Ils anathématiseront les rites sanglants, les sacrifices humains, et ces cultes obscènes qui rassemblaient autour des temples des individus des deux sexes, également voués à la prostitution sacrée. Ce peuple de Canaan devait être fort religieux, si l'on en juge au nombre des idoles qu'on a retrouvées dans les ruines. La Déesse nue sémite y tient une grande place. Ils adoraient Baal, le maître, le possesseur du sol, sous ses apparences innombrables : celle du monstrueux Moloch, avide de victimes brûlées vives, qui deviendra en Phénicie et à Carthage la plus célèbre, ne semble pas encore en honneur. Leur déesse Astarté était la réplique de l'Ishtar babylonienne, la bienfaisante, celle qui préside à la fécondité des troupeaux, et dont le caractère sexuel s'associait aux rites impurs des alentours des temples.

Cette religion cananéenne semble bien pauvre au regard du monothéisme grandiose dont le peuple élu avait reçu le message au Sinaï. Mais il faut tenir compte des faiblesses humaines, des satisfactions très concrètes qu'elle apportait. Et aussi, de ce fait, que, pour un peuple qui va devenir paysan, cette religion de la nature divinisée paraîtra plus proche que le culte du transcendant Yahweh. On invoquera Baal, plus commode à atteindre. Le danger intérieur qui, déjà, au désert, avait été si menaçant, croîtra encore par la conquête : il durera longtemps.

Conquérir la terre, se garder pur, ces deux tâches attendent le peuple élu qui, au bord du Jourdain, s'apprête à l'attaque. Ce que Dieu accorde, l'homme a encore à le mériter par sa fidélité et son courage. La bataille pour la terre et pour Yahweh est engagée (1).

1. Il faut observer qu'au moment où Israël va entrer en Palestine, il n'y a plus guère dans le Proche-Orient de terre vide, bonne à occuper librement. Il faut donc déloger les propriétaires, c'est-à-dire se battre.

En Mésopotamie on a retrouvé, datant du XIIe siècle environ, de nombreux documents tracés sur pierre établissant des titres de propriété; on les appelle *Koudourrous*. Le Louvre en possède plusieurs.

III

JOSUÉ ET LES JUGES

L'Épopée guerrière d'Israël.

Un grand cliquetis d'armes, des cris, des massacres, des villes incendiées, et sur ce fond de tableau, des prouesses individuelles : telle est la page nouvelle qu'Israël va inscrire au livre de l'histoire. Dans la Bible, *Josué* et les *Juges* constituent une véritable épopée, qui, par maints côtés, fait songer à cet autre chant guerrier, dont, à la même époque, les Grecs se transmettaient de père en fils les épisodes et qui deviendra, quatre siècles plus tard, l'*Iliade*. Les conflits modernes ont pris un caractère plus hypocrite; les propagandes enveloppent la vieille exécration de raisons hautement morales. Les peuples primitifs faisaient moins de façons; ces chapitres suent simplement la haine sacrée.

Ce n'est pas, dans l'Écriture Sainte, la page qui nous touche le plus, encore qu'on puisse y trouver maintes beautés. Mais il faut comprendre la psychologie de ce peuple. Il a toute la fougue et les contradictions d'une jeunesse tempétueuse; les mœurs sont brutales et l'appétit furieux ne se laisse guère surmonter par des scrupules. Un jour, Israël cède à ses instincts et, le lendemain, se prosterne humblement, criant sa faute; tantôt l'enthousiasme le porte et tantôt l'abattement le terrasse; jalousie, égoïsme, ruse, sens de la fraternité, de la fidélité, les contraires se succèdent. Peuple enfant, engagé dans une lutte dont dépend, avec son destin, celui des valeurs spirituelles qu'il incarne.

La violence, au surplus, a un sens. D'abord militaire : une réputation de férocité constitue une force, en inspirant la crainte; les Assyriens et les Carthaginois en tiendront compte dans leur stratégie. Mais, surtout religieux, Israël combat un peuple impur; la destruction systématique est un sacrifice qu'il offre à Yahweh, d'autant plus méritoire que, ce faisant, il renonce au butin : on trouvera, à plusieurs reprises, ce *hérem* où, de la ville vouée à Dieu par anathème, on ne laisse debout ni un homme, ni un mur, qu'on incendie sans en rien emporter. Dans les ruines de Jéricho, l'archéologie a retrouvé, calcinés par l'incendie de Josué, des lentilles, du blé, des oignons, toutes sortes de vivres et de nombreux objets, que les vainqueurs n'avaient pas pris. C'est une prière, en même temps qu'une précaution contre la souillure, de toutes façons, agréable à Dieu. (*Deutéronome*, VII, 2; XX, 14. — *Josué*, VII, 11.)

Encore n'en faut-il pas exagérer l'importance. De telles destructions furent relativement peu nombreuses. Et il est vraisemblable que le rédacteur biblique en a même quelque peu amplifié l'horreur, dans une intention pieuse autant qu'en vue d'un effet littéraire. Les Cananéens ne furent pas détruits. Entre eux et les vainqueurs, il y eut parfois des relations plus tendres. Quant aux massacres de captifs, aux rois vaincus qu'on égorge ou qu'on mutile, aux ruses et aux déloyautés dont on trouvera maints exemples, c'est le fond de tableau normal des guerres primitives, haut en couleur, plein d'un comique sanglant; Homère en brossera l'analogue.

La guerre de conquête fut difficile. Israël, supérieur aux bandes bédouines, ne vaut pas les Philistins qui, eux, ont de vraies armées. Les lances et les boucliers manquent souvent aux fantassins hébraïques, nous apprend le *Cantique de Débora*. Pas de chars. Même les forteresses cananéennes étaient formidables; les Hyksos avaient enseigné l'art des murailles doubles, épaisses parfois de 3 m. 50, précédées d'un

glacis oblique, qui favorisait le tir; à Bei-Shan, à Jéricho, on a retrouvé les *migdol,* énormes donjons au centre de tout un complexe de fortifications, abritant des silos à blé; on comprend que de simples nomades aient été souvent arrêtés par de telles murailles. Aussi, les guerres d'Israël auront-elles un caractère de guérillas, de surprises et de stratagèmes à la Du Guesclin, une guerre de « corps francs ».

Il y faut du courage. Israël en aura quand la certitude de la protection divine lui fera l'âme forte. Un jour que Josué méditait, sur les bords du Jourdain, il leva les yeux et vit un homme debout, l'épée nue à la main. « Es-tu pour nous ou pour nos ennemis? » demanda-t-il aussitôt. « Je suis le chef des armées de Yahweh, répondit le mystérieux personnage. Et maintenant, je suis avec vous » (*Jos.*, v, 13, 14). Suivant donc l'ange de la colère, Israël sait que la victoire lui appartient d'avance, car Dieu le veut ainsi.

Josué.

« Après la mort de Moïse, Yahweh parla à Josué en ces termes : « Moïse, mon serviteur, n'est plus; maintenant lève-toi, passe ce Jourdain, toi et tout ce peuple. Entre dans ce pays que je donne aux enfants d'Israël » (*Josué,* I, 1). Josué était l'adjoint du grand chef, un des deux émissaires qui étaient allés reconnaître la Terre Promise, le seul survivant de l'ancienne génération. Il prit le commandement, fit ramasser des provisions, prépara ses troupes.

Dans les villes cananéennes, et à Jéricho surtout, la plus menacée, on surveillait avec méfiance ce rassemblement de nomades sur l'autre rive. Un jour, on apprend que deux Hébreux ont pénétré dans la ville; on les dit cachés dans une de ces maisons mal famées qui s'adossent aux remparts. On y court : « Ces hommes ne sont plus là », dit Rahab, la courtisane. On pense les rejoindre aux gués du Jourdain; vainement. En fait, la femme a caché les espions sur son toit, puis les

a aidés à descendre le long des murailles; ils ont fait un crochet par les montagnes pour échapper à leurs poursuivants. Rahab a joué la victoire d'Israël et préparé ses atouts. « Yahweh, a-t-elle dit, vous a donné ce pays, je le sais, et je sais aussi que vous lui avez consacré cette ville par anathème. Si je vous sauve, jurez-moi que vous aussi vous me sauverez! » Les espions ont promis. Rahab mettra un cordon rouge à sa fenêtre et sa maison sera épargnée. Incident révélateur de la peur qu'Israël inspire, des complicités qu'il pourra trouver.

Le camp fut installé en face de Jéricho (1), sur la rive gauche. Et Yahweh annonça à Josué qu'il allait prouver au peuple qu'il le désignait héritier du Conducteur. Le premier obstacle était le Jourdain. Dans cette basse partie, il est large — quatre-vingts mètres — mais peu profond et, ordinairement, guéable. Mais « le fleuve déborde au temps de la moisson » (*Jos.*, III, 15). Un miracle semblable à celui de la mer Rouge était nécessaire. « Les eaux, en amont, s'arrêtèrent. Elles s'élevèrent en un monceau, à une grande distance près de la ville d'Adom; les flots qui descendent vers la mer Morte furent coupés. Les prêtres qui portaient l'Arche se tinrent de pied ferme sur la terre sèche au milieu du Jourdain, pendant que tout Israël traversait » (*Jos.*, III, 16). La ville d'Adom est sans doute El-Damieh, à vingt-cinq kilomètres en amont de Jéricho. Là, le fleuve coule entre des bancs d'argile hauts de treize mètres, qui glissent aisément. En 1927, lors d'un tremblement de terre, ils s'écroulèrent et barrèrent le lit à tel point que le flot fut interrompu vingt et une heures. L'hypothèse du séisme n'est pas à exclure : « O Éternel, chantera Débora, quand tu t'avanças des campagnes d'Édom, la terre trembla... » Et le Psaume CXIV ajoute : « Le Jourdain retourna en arrière; les montagnes sautèrent comme des béliers, les collines comme des agneaux. »

1. Voir carte : Canaan des Juges, p. 135.

Sur la rive droite, on s'arrêta, pour reformer la colonne. En souvenir du miracle, Josué fit ériger un cercle de pierres, suivant l'usage préhistorique, à Galgala, antique sanctuaire cananéen. Puis, pour confirmer l'Alliance au prix du sang que Dieu avait réclamé à Jacob, on pratiqua sur tous les hommes le rite de la circoncision, qu'au désert on avait négligé. La Pâque fut encore célébrée en ce lieu et, le lendemain, la manne cessa, aussi mystérieusement qu'elle était apparue. Israël n'en avait plus besoin; il goûtait désormais aux produits du sol qui lui était promis : les tamaris de Galgala ne donnent aujourd'hui que la neige rose de leurs fleurs.

Au bord du *Ghor*, Jéricho dressait sa silhouette altière. Perchée sur une butte, puissamment fortifiée, c'était une oasis dans cette contrée aride où le Christ subira son jeûne de quarante jours. Dans la plaine, l'orge pousse; sur la colline, il n'y a plus qu'une végétation grise hérissée d'asphodèles; des bergers solitaires, en abayes à rayures blanches et brunes, y mènent des moutons. « La ville des Palmiers » était d'autant plus admirable de se trouver en ce demi-désert. Josèphe, l'historien juif, loue l'excellence de ses dattes, aux variétés multiples, la succulence du miel d'abeilles qu'on récoltait sur les collines, son baume précieux, ses cyprès. « Qui dirait divin ce lieu ne se tromperait guère, tant les arbres y sont abondants, d'espèces rares. » L'hiver, la température est si riante qu'on peut s'y vêtir de toile, alors que la neige couvre la Judée. Rien d'étonnant qu'une civilisation fine s'y soit développée, dont le luxe a été révélé par les fouilles.

Jéricho, sa porte close, confiante dans ses murailles, attendait que la faim obligeât les nomades à partir. Josué mène l'attaque; cela pouvait paraître folie. Mais un nouveau miracle se produit. Suivant l'ordre de Dieu, les prêtres portent l'Arche autour de la ville, sonnant de la trompette. Sept jours de suite, la procession se répète, comme on la voit sur la miniature de notre Fouquet, pleine de foi, tout le peuple suivant, dans un

religieux silence. Au septième jour, à un signal, les quarante mille poitrines des assaillants jettent un cri immense. La muraille s'abat, la ville est prise. On s'est demandé si les sonneries de trompettes n'auraient pas été un moyen de dissimuler un creusement de mines. Les travaux terminés, un autre appel aurait averti les sapeurs d'avoir à sortir des galeries, en mettant le feu au boisage, pour faire écrouler la muraille; mais l'armée israélite n'était-elle pas bien primitive pour être capable de ces travaux de sape? D'autres évoquent une secousse sismique miraculeuse, qui eût traduit la volonté même de Dieu.

Le terrible *herem*, l'anathème religieux, s'appesantit sur la malheureuse cité. Seule Rahab fut épargnée, paiement de sa trahison. Un Israélite qui avait violé la défense sacrée et détourné du butin fut lapidé avec sa famille et ses troupeaux. La peur gagna tout le pays; on allait en constater le premier résultat. Un clan cananéen, celui du Gabaon, vint demander l'*aman* et passa au camp d'Israël. Ce que voyant, cinq cités s'allièrent pour briser l'élan des envahisseurs et foncèrent sur les Gabaonites qui appelèrent Josué au secours. Il vint de nuit, attaqua par surprise, au matin. Ce fut une victoire foudroyante, si belle qu'on en garda longtemps un souvenir extasié. Plus tard, quand on mettra par écrit l'histoire de ces temps, le rédacteur biblique citera un très vieux poème, de peu postérieur à la bataille, *le Livre du Juste:* « Josué parla ainsi devant tout Israël : Soleil, arrête-toi sur Gabaon! et toi, Lune, sur le val d'Ajalon! Et le soleil s'arrêta (1)

1. Nous devons à M. Jean Bosler, directeur de l'Observatoire de Marseille, une très intéressante hypothèse pour commenter le « miracle de Josué ». La Bible raconte (*Jos.*, x, 11) que les Gabaonites fuyant devant Israël, furent frappés par une grêle de pierres tombant du ciel. Or les grêles de météorites s'accompagnent souvent de « nuits claires » (prolongation du crépuscule jusqu'à l'aurore suivante). C'est ainsi que, le 30 juin 1908, une grêle de bolides, célèbre depuis, tomba en Sibérie et fut suivie d'une prolongation insolite du jour, signalée en France par les journaux scientifiques *bien avant* qu'on eût connu la chute

et la lune se tint immobile, jusqu'à ce que le peuple se fût vengé de ses ennemis » (*Jos.*, x, 13). Le temps semblait trop court pour exploiter ce triomphe. Quant aux cinq rois coalisés qui s'étaient réfugiés dans une caverne, ils en furent extraits; égorgés, ils y furent replacés, morts.

Sous un tel chef, la pénétration en Canaan fut menée vite. Une série de coups de main et d'heureux stratagèmes donnèrent à Israël de nombreuses cités : Lakhis, Hébron, Déber, bien d'autres. Un raid vers le sud les amena jusqu'aux confins de la Palestine. Un autre, au nord, par une victoire gagnée près du lac Mérom, brisa une nouvelle coalition et permit à Israël d'atteindre l'Hermon. Sans doute la conquête était-elle loin d'être totale. Au cœur du pays, les Cananéens demeuraient sur leurs positions. Des conflits nombreux restaient en perspective; mais la promesse de Dieu avait reçu un début de réalisation. Josué pensa donc que le moment était venu d'assigner à chaque tribu la part qui lui reviendrait, et dans l'effort d'achever la conquête, et dans le dépècement de la terre.

Les tribus étaient au nombre de treize, puisque chacune descendait d'un des douze fils de Jacob, mais que les deux fils de Joseph, Ephraïm et Manassé, avaient été adoptés par la Patriarche. En fait, celle de Lévi, à cause de sa fonction sacrée, ne recevait pas de terre. Le cœur du pays, la zone des solides montagnes, fut donnée à Juda, appelé à de hautes destinées, et à la rude main de « la maison de Joseph », Ephraïm et Manassé. (Une partie de cette dernière tribu, trop

des météorites sibériennes. Ce sont les poussières soulevées dans la haute atmosphère qui prolongent ainsi anormalement le crépuscule. Un phénomène analogue fut remarqué lors de l'éruption du Krakatoa en 1883 et en d'autres occasions. Il y aurait eu, lors de la victoire de Josué, une prolongation inaccoutumée du jour, ce qui pratiquement, a le même résultat qu'un arrêt du soleil. D'ailleurs, Flavius Josèphe parle d'un « jour prolongé ». La chute des pierres célestes et « l'arrêt du soleil » auraient donc constitué un seul et même miracle, accompli par Dieu au bénéfice de Josué. La science confirmerait ici totalement le fait surnaturel.

à l'étroit, alla en Transjordanie avec Gad et Ruben.) Les autres reçurent les terres du pourtour. La capitale religieuse du pays fut fixée à Silo, en Ephraïm; là séjournerait l'arche. Des assemblées du peuple s'y tiendraient, dans les grandes circonstances. Mais ce nouveau site religieux ne faisait pas oublier le lieu cher au souvenir des ancêtres, la Sichem des Patriarches. C'était là qu'après le long voyage, la momie de Joseph, rapportée d'Égypte, avait enfin trouvé un tombeau; c'est là que, dans un âge avancé, Josué rassemble le peuple, lui rappelle la signification providentielle de son histoire, lui fait jurer de conserver l'Alliance et dresse, près des chênes, au pied desquels Jacob avait enterré les amulettes impies, une pierre en mémorial.

Josué avait cent dix ans quand il mourut. On l'enterra dans la montagne d'Éphraïm, et, pour bien marquer ce que signifiait le retour aux observances anciennes qu'il avait imposées, on plaça dans sa tombe les couteaux de pierre dont il s'était servi pour circoncire son peuple.

Le livre des Juges.

Deux ou trois siècles suivirent, dont les faits ne nous sont connus que fort partiellement. C'est toujours la même trame guerrière, sur laquelle se détachent, tapisseries héroïques, des épisodes vigoureux. Mais, établir une chronologie, discerner une logique, y sont choses difficiles. L'histoire d'Israël ici se disloque en autant d'histoires qu'il y a de tribus.

Chacun des groupes installés en Canaan doit, pour ce qui le concerne, achever la conquête de la zone qui lui a été assignée et se protéger contre les ennemis, qui, de tous côtés, attaquent. Dans la plupart des cas, la tribu cherche à agir seule. Le particularisme, surexcité encore par la passion de la conquête, cède rarement (et toujours incomplètement) devant la nécessité de la cohésion. Et cet anarchisme, pour dommageable qu'il

fût, correspondait si bien à l'aspiration profonde de ces anciens nomades, que, beaucoup plus tard, les rédacteurs bibliques termineront le *Livre des Juges* par ce mot chargé de regrets : « En ces jours-là, il n'y avait pas de rois en Israël; chacun faisait ce qu'il trouvait bon. » En fait, et c'est un des intérêts de la période, l'expérience, souvent tragique, leur montrera que l'union fait la force, et les siècles s'achèveront sur un grand cri du peuple réclamant l'autorité d'un roi.

L'installation complète en Canaan s'opéra de bien des façons. La guerre en fut une. Mais il y eut aussi cette infiltration patiente dont le peuple élu a toujours été le spécialiste; des mariages avec les filles du pays, sans doute aussi des accords avec tels ou tels roitelets qui prenaient l'un ou l'autre clan à son service. Cette conquête entraîna des conséquences très importantes. Le nomade devient agriculteur; il quitte la tente pour la maison. Et, du coup, mêlé aux races locales il en subit profondément l'influence, soit pour la civilisation où il progresse, soit dans l'ordre religieux où il est fortement tenté de reculer.

C'est le dernier aspect du drame que la Bible met le plus nettement en valeur; c'est celui auquel elle s'intéresse de préférence, parce qu'il prouve la Toute-Puissance de Dieu. Tous les épisodes sont plus ou moins bâtis selon le même modèle. Yahweh a laissé son peuple au milieu de populations idolâtres « pour le mettre à l'épreuve, pour savoir s'il demeurerait fidèle à ses commandements » (*Juges*, III, 4). Israël succombe à la tentation, sert les faux dieux, « se prostitue »; alors Yahweh lui suscite un ennemi qui l'opprime; mais le peuple de l'alliance s'en souvient dans la misère, il supplie, il implore; et Dieu, miséricordieux, lui envoie un chef, qui le délivre. Après quoi tout recommence, parce que, comme dit saint Augustin, « dans les châtiments l'homme confesse ses fautes; mais quand Dieu s'éloigne, ses larmes sont vite séchées ».

Ces sauveurs providentiels sont les Juges. Dans une tribu en proie à l'oppression ennemie, un inspiré

se lève, fidèle du Dieu unique, qu'indigne la trahison de ses frères. L'esprit souffle où il veut; noble chef de clan ou fils de prostituée, héros notoire par la force, ou femme célèbre par ses dons prophétiques, peu importe. L'autorité de ce messager de la Toute-Puissance s'impose aussitôt. Pour le temps du danger, on lui concède un pouvoir absolu, comme Rome républicaine nommera, pour six mois, ces dictateurs aux vingt-quatre licteurs qui arrêteront l'ennemi. En général, leur mission achevée, ces chefs temporaires d'Israël rentrent dans le rang, gardant seulement un prestige moral immense; l'un ou l'autre, cependant, sera presque roi dans sa tribu. Le jour où ce pouvoir sera devenu permanent et national, la monarchie sera faite.

« Juges », en hébreu *shophêt*, correspond exactement à ce terme de *suffète* dont les Carthaginois, sémites eux aussi, désigneront leurs magistrats. Le mot signifie : celui qui protège avec justice. Plus que le cheikh de tribu, moins que le souverain, forme intermédiaire de l'autorité dans une époque transitoire, ces héros pittoresques ont bien accompli leur tâche, qui était de protéger Israël contre autrui et contre soi.

Débora la prophétesse.

Dans la plaine d'Esdrelon aux noires alluvions si riches, la tribu d'Issacar avait reçu son lot. Mais cette contrée où passe la « route de la mer » était convoitée entre toutes. Devant les empiétements des Israélites qui, descendant des hauteurs, s'infiltraient dans la plaine, les rois cananéens, encore puissants dans le nord, s'unirent pour résister. Leur chef Sisara, de la région d'Haïffa, fit surveiller les passages et intercepter les communications des Hébreux. « Les routes devinrent désertes; les voyageurs durent prendre les sentiers détournés. On abandonna les campagnes » (*Jug.*, v, 6). Alors parut Débora.

La situation était favorable; les armes manquaient. La plupart des tribus traversaient une crise de décou-

ragement, inquiètes de voir si malaisée cette conquête qu'on avait cru facile. Mais Débora, la prophétesse, est dévorée d'ardeur sainte. Elle est célèbre dans sa propre tribu, pour sa sagesse; quand elle est assise sous son palmier, on vient souvent lui demander son arbitrage dans une question épineuse. Israël entier la connaît. Et Dieu parle. Debout donc! La logique n'est pas seule en cause dans ces grandes affaires; Jeanne d'Arc aussi se moquera de la raison.

La fidèle de Dieu va trouver Baraq, chef dans une tribu voisine. N'a-t-il pas été captif des Cananéens, lui-même? Ne fera-t-il rien pour les vaincre? Il hésite. Il n'ira au combat que si la prophétesse l'accompagne, pour être bien sûr des volontés de Dieu. D'autres tribus acceptent l'envoi de contingents (pas toutes, six, sans parler des Lévites, restent en dehors de la coalition). Sur les flancs du Thabor, on rassemble les troupes : des paysans, de pauvres hères, tout un ramassis héroïque. Dans la plaine du Kison, vers Méguiddo, Sisara, lui, massait des chars de guerre.

Le jour vint où Débora sut de Dieu qu'il était temps d'agir. Il pleuvait. Le torrent roulait des eaux énormes. « Lève-toi, Baraq, dit la prophétesse. Yahweh a livré Sisara entre tes mains! » Mais pour punir le chef de son peu de foi, elle ajouta que l'ennemi ne mourrait pas de sa main, mais de celle d'une femme.

L'orage de Yahweh fut singulièrement favorable à Israël. « Les nuées se fondirent en eau » et la terre détrempée, devint impropre aux manœuvres des chars. Surpris par une double attaque, une de front, et l'autre menée sur ses derrières par la tribu d'Éphraïm, le Cananéen plia. Ses troupes lâchèrent pied, le fleuve emporta maints cadavres. Du coup, d'autres groupes, encouragés, se ruent sur les fuyards. Sisara qui essaie de rentrer chez lui par la montagne, épuisé de fatigue, se réfugie dans un douar de nomades. Une femme le reconnaît, feint de lui donner asile, puis, quand il dort, au mépris de toutes les lois de l'hospitalité, lui plante un piquet dans la tempe, si fort qu'elle lui cloue la

tête au sol. La prophétie s'exécutait : Sisara, — ô infamie! — mourait par la main d'une femme.

Débora avait délivré Israël. En l'honneur de cette victoire, un poète qui en avait été témoin, composa un chant farouche : le *Cantique de Débora*, un des plus anciens textes de la Bible. Après avoir narré les faits, insulté les tribus défaillantes, l'hymne crie la gloire des vainqueurs. Strophes sauvages aux accents de colère, toutes haletantes du fracas des armes, des hurlements des blessés. Puis c'est la fuite et la poursuite. « Alors frappaient, comme des marteaux, les sabots du cheval que, lancés au galop, au galop, poussaient les plus fougueux. » Enfin, féroce, le poète imagine la mère de Sisara qui regarde par le moucharabieh si son fils revient de la guerre : « Pourquoi tarde-t-il à rentrer? Pourquoi ses chars sont-ils si lents dans la marche? » Il avait tant promis de rapporter du butin, une belle robe de couleur, et au moins deux femmes par guerrier! Ironie dont Eschyle, dans les *Perses*, fera, lui aussi, usage, et nous-mêmes, dans notre chanson de *Marlbrough!*

Le drame s'achève. La paix s'étend de nouveau sur la plaine et les villages d'Israël. « Qu'ainsi périssent tous tes ennemis, Yahweh! Et que ceux qui t'aiment soient puissants comme le soleil, quand il se lève dans sa jeune vigueur! »

Le raid de Gédéon.

Le danger cananéen écarté, la paix n'était pas encore sûre. Restait l'autre péril, celui des Bédouins. Les succès d'Israël mêmes incitaient les errants à venir, eux aussi, mordre à la proie. Il en accourait de très loin, même du Négeb, Madianites, Amalécites, sans cesse en mouvement et en appétit. La riche plaine d'Esdrelon était un de leurs principaux objectifs. Les rezzous remontaient le long de la Transjordanie, passaient le fleuve près du lac Mérom et entraient dans la zone convoitée par le seuil qui mène à Yzréel. « Nom-

breux comme des sauterelles », ils s'abattaient sur les blés mûrs, le bétail dodu; en quelques jours, le pillage s'achevait; les chameaux surchargés de butin repartaient vers l'est, et Israël dévorait son chagrin.

Peu braves, les Israélites de cette époque! Débora n'était plus là pour galvaniser les courages. Quand le rezzou était signalé, on enfouissait en hâte un peu de blé. Mais nul ne songeait à tenir tête; dans la tribu de Manassé, un cheikh, Joas, à qui les Bédouins avaient tué deux fils, n'en avait même pas tiré vengeance. La fixation au sol émasculait-elle les fils des guerriers de Josué? Cette humiliation avait un sens. Dieu la voulait. Elle sanctionnait la trahison. Car l'idolâtrie progressait. On revenait aux infâmes pratiques; Joas, lui-même, avait chez lui un autel à Baal et le dieu cananéen comptait de plus en plus de fidèles. Pourtant, au sein du malheur, le peuple infidèle se souvint de Yahweh, « cria vers lui » et Yahweh suscita Gédéon.

C'était un autre fils de Joas. « Il battait le froment caché dans un pressoir, pour le mettre à l'abri des Madianites » (*Juges*, VI, 11), quand l'ange lui apparut et lui dit : « Yahweh est avec toi, vaillant héros! » Gédéon en fut d'autant plus surpris qu'il se savait peu héroïque; c'était un garçon prudent, astucieux, qui n'aimait s'exposer aux coups qu'au minimum de risques. Mais l'esprit de Dieu s'empara de lui. Une nuit, il alla renverser l'autel idolâtrique, enleva l'*achera*, le pieu sacré infidèle, la débita et s'en servit pour brûler le jeune taureau de son père en holocauste à Yahweh. Grand émoi au matin! On veut lapider l'iconoclaste; mais Joas, impressionné par l'inaction du dieu outragé, dit avec bon sens : « Que Baal se défende lui-même! » Ramenant alors le peuple au culte de l'Unique, l'inspiré dresse un autel à Yahweh; il écoute la voix de l'ange qui lui ordonne de vaincre les Madianites; sa prudence devient courage. Un nouveau chef est né en Israël.

Une fois de plus les Bédouins arrivaient au pillage. « Vêtu de l'esprit divin », Gédéon choisit trois cents

guerriers sûrs, désignés selon un test mystérieux : ceux qui, pour boire au ruisseau, avaient lapé en chiens et non bu en hommes en courbant les genoux. Pour le raid projeté, il fallait de rudes lévriers. Il guette l'ennemi qui, lourd de butin, repartait vers l'est. Une nuit, il place ses hommes en trois groupes. Chaque soldat porte une trompette et, dans un pot de terre, une torche allumée. Au signal, tous brisent les pots, dressent les flammes, hurlent le cri de guerre. « Par le glaive de Dieu et de Gédéon ! » et les trois cents trompettes arrachent les nomades au sommeil. C'est la panique de la smala bédouine. Ils fuient. Gédéon les poursuit, infatigable. Sur les plateaux de Galaad, sa troupe, épuisée, demande du pain aux Israélites qui y tiennent les villes; ceux-ci refusent d'aider leurs frères. N'importe. Gédéon continue sa course audacieuse. Une seconde fois, il surprend les nomades, les bat, leur capture deux chefs. Sa victoire est complète. Il rentre au pays d'Yzréel, non sans avoir, au passage, tiré vengeance des lâches Galaadites, tuant certains, aux autres faisant « carder la peau avec des ronces ».

Cette audacieuse campagne eut des résultats considérables. Gédéon avait vengé l'honneur de sa tribu. Les deux cheikhs bédouins mis à mort de sa main, les dangers de razzia étaient écartés. Son prestige devint tel qu'on lui proposa la couronne royale; premier symptôme du désir, nouveau chez Israël, de l'autorité centralisatrice. Gédéon était trop habile pour aller si vite. « Je ne veux point régner, fit-il. Seul, Yahweh dominera sur vous ! » En fait, sa vie durant, il eut, du roi toutes les prérogatives. Resté chef de guerre, il est aussi, dans sa tribu, et même en Ephraïm, une sorte de despote pacifique. Il a de grands biens, un harem considérable, soixante et onze fils. Sa gloire s'établit si solide en Israël que les *Psaumes* en garderont la mémoire et que le grand Isaïe la louera.

Cet homme prudent avait bien vu que l'heure de la monarchie n'était pas venue. Un de ses fils, ayant assassiné soixante-neuf de ses frères, se fit proclamer

roi à Sichem. Il n'aboutit qu'à susciter contre lui des révoltes et à se faire tuer dans l'une d'elles, d'une meule qu'une femme lui jeta sur le crâne, du haut des murs.

La fille de Jephté.

Des incidents semblables à ceux que nous venons de voir, batailles rangées, coups de main, poursuites, se répètent maintes fois dans le *Livre des Juges.* On compte douze « juges », mais beaucoup ne sont connus que par leur nom et quelques lignes. Chaque tribu dut en avoir; la tradition choisit, parmi tous, des exemples pour illustrer la thèse surnaturelle de la faute, du pardon et de l'intervention de Dieu.

L'histoire de Jephté nous amène plus à l'cst, sur les plateaux de Transjordanie. C'est une région de steppes, mais assez riches, où l'herbe permet de nourrir un bétail nombreux, où les plaques de terre volcanique ont des cultures. La situation ethnique était prodigieusement compliquée. Les anciens Amorréens, battus par Moïse, y avaient encore de nombreux douars. Les Moabites et les Ammonites, y tenaient surtout les pâturages, mais fortement. Les tribus hébraïques, Gad, Ruben et Manassé oriental occupaient les villes. Tous ces peuples apparentés se mêlaient, s'imbriquaient, se mariaient, se chamaillaient. Et, pour achever le désordre, la grande vague d'assaut araméenne ne cessait de déferler du nord.

Israël eut fort à faire pour défendre cette frontière. Othniel, juge en Juda, avait déjà arrêté un raid d'Araméens qui, sans doute chassés de leur pays syrien par les Peuples de la Mer, étaient venus jusque dans cet extrême sud du Canaan. Tombant des hauteurs de Moab, par delà le fossé du Jourdain, une expédition avait réussi à reprendre la région et la ville de Jéricho, qui appartenait à Benjamin : un juge avait surgi, nommé Ehoudh, qui s'était débarrassé des Moabites en assassinant leur roi. Il lui avait fait dire qu'il était envoyé par Dieu. Reçu par lui dans sa chambre haute, il lui

avait planté un couteau dans le ventre, si fort que « la lame sortait par derrière » et que « la graisse s'était refermée sur l'arme ».

Dans ce pays du sud, comme dans celui du nord, l'idolâtrie multipliait ses ravages. De nouveau, « les enfants d'Israël faisaient ce qui est mal aux yeux de Yahweh ». Le châtiment ne se fit point attendre. Les Ammonites enlevèrent, au sud du Yabboq, d'excellents pâturages. Les tribus d'Israël installées en Transjordanie sentirent le besoin de réagir, mais nul homme ne se trouvait capable de les commander. On pensa alors à Jephté. C'était un bâtard, un vaurien, le fils d'une prostituée. Rejeté de partout, il s'était fait chef de bande au désert, razziait les citadins, rançonnait les caravanes. Dieu use pour ses œuvres de tous les matériaux. Le désert avait préservé ce hors la loi des infidélités polythéistes; il servait Yahweh, et lui seul.

La délégation qu'on lui envoya fut mal reçue. « Vous m'avez haï, chassé de ma maison, ricana l'autre, et vous venez à moi, maintenant que vous êtes dans la détresse! » (*Juges*, XI). Il posa ses conditions. « Si vous me ramenez pour combattre l'Ammonite et si Dieu le livre entre mes mains, je serai votre chef. » Un serment solennel fut prêté, au nom de Yahweh. Jephté prit le commandement.

Il tâta d'abord de la négociation. Ne pouvait-on fixer les limites des territoires? Il y avait assez de place et pour Ammon et pour Israël. Les tractations échouèrent. Jephté se prépara à combattre. Mais cet homme religieux voulait s'assurer que son Dieu serait avec lui. Il fit un vœu à Yahweh. « Si vous livrez, entre mes mains, les fils d'Ammon, celui qui sortira des portes de ma maison à ma rencontre, quand je reviendrai heureusement, je vous l'offrirai en holocauste! » (*Juges*, XI, 31). Puis il alla à l'ennemi. Un mouvement tournant lui permit une surprise totale; rejetés vers le sud, les Ammonites durent chercher refuge dans les monts de Moab.

« Jephté rentra chez lui. Et voici que sa fille sortit

à sa rencontre, dansant au son des tambourins. C'était son unique enfant. Dès qu'il la vit, il déchira ses vêtements. — Ah! ma fille, grand est mon trouble! Mais j'ai juré à Yahweh, je ne puis revenir en arrière. Et elle lui dit : — Mon père, fais de moi selon ton vœu! Que cette grâce me soit seulement accordée; laisse-moi libre deux mois, j'irai dans les montagnes pleurer avec mes compagnes sur ma virginité... »

Les âmes tendres se serrent à l'image de cette jeune victime, qui pleure soixante jours, comme l'Antigone de Sophocle, les enfants qu'elle n'aura point, et qui revient à l'heure dite, s'offrir au couteau paternel. On a proposé une interprétation plus douce : seule sa virginité aurait été consacrée à Dieu comme celle d'une religieuse ou d'une vestale. Mais l'histoire prend au pied de la lettre l'atroce oblation, se souvenant que Canaan pratiquait ces sacrifices humains, que les Phéniciens en feront longtemps usage, qu'un roi de Moab immolera son fils dans des circonstances semblables. Dès lors, tous les ans, les filles d'Israël commémoreront la vierge immolée, par quatre jours de prières et de lamentations.

Jephté, sa vie durant, gouverna le pays d'au delà du fleuve; il imposa même son autorité à Éphraïm, l'orgueilleuse « maison de Joseph » (1). Cet ancien banni annonce les rois futurs du peuple élu, surtout David qui, comme lui, pour retrouver sa force, fera retraite au désert.

Les hauts faits de Samson.

Ces divers incidents nous ont amenés dans la première moitié du XIe siècle avant Jésus-Christ. A ce

1. Ce conflit avec Ephraïm fut marqué d'un curieux épisode. Ayant vaincu les Ephraïmites, les gens de Jephté les guettèrent au passage du Jourdain. Quand un fuyard s'y présentait, les soldats galaadites lui demandaient de quelle tribu il était. Et comme Ephraïm prononçait S la lettre *ch*, on les reconnaissait pour les tuer, en leur faisant dire le mot *chibbolet*.

moment, les Cananéens sont résignés à leur sort de peuple conquis et, au moins provisoirement, les nomades du désert sont tranquilles. Un autre ennemi va s'imposer à l'attention d'Israël, si menaçant qu'après des dangers terribles, le peuple élu sentira l'extrême urgence de l'union nationale et s'organisera en État. Ce sont les Philistins.

Depuis que Ramsès III les avait rejetés de l'Égypte, les Aryens, installés sur la côte cananéenne, n'avaient pas cessé de progresser. Ils faisaient tache d'huile, tout autour de la montagne, pénétrant sur les territoires où la tribu de Juda cultivait paisiblement son orge et sur ceux où Dan se trouvait, de plus en plus à l'étroit, coincé par leur invasion. A cela, quoi faire? Pas grand' chose. Israël haïssait, dans le Philistin, l'homme de race étrangère, l'idolâtre incirconcis. Mais la vieille prudence de ce peuple lui faisait reconnaître que devant ces gens à haute stature, armés de solides épées de fer, montés sur des chars redoutables, la seule sagesse était de courber l'échine en attendant des chances nouvelles. Pillés, grugés, soumis, les Israélites rêvaient de l'heure où ils pourraient prendre leur revanche. Elle tardera encore. On n'en est qu'aux exploits individuels; mais on louera d'autant plus les messagers de la délivrance qu'ils n'étaient pas nombreux!

Déjà, un certain Shamgar, armé d'un aiguillon à bœufs, avait mené la vie dure aux Philistins. Mais le grand homme de la lutte antiphilistine c'est Samson, le type même du héros populaire, plein de force et aussi d'astuce, qui vous tue allégrement un millier d'ennemis mais se laisse si bien duper par les femmes. Il y a en lui de l'Hercule, du Grand Ferré et du Robin des Bois. Serviteur exclusif de Yahweh, fanatique de la juste cause; mais qu'on ne lui demande pas d'obéir à de strictes morales! Tout en se combattant, Hébreux et Philistins s'unissaient souvent par des mariages. Dalila incarne, ravissante traîtresse, le charme de ces déplorables unions.

Dans la tribu de Dan, un couple pieux reçut une

visite singulière. Un inconnu les rejoignit aux champs, refusa de dire son nom, le déclarant ineffable. Comme on lui proposait un repas, il dit : « Vous feriez mieux de l'offrir à Yahweh! » et au moment où brûlait le bois de l'holocauste, l'hôte innomé s'éleva dans la flamme et disparut au ciel. Il avait annoncé au ménage que l'enfant attendu d'eux serait béni de Dieu, à qui il faudrait le vouer : en signe de sa consécration, il ne se raserait jamais la chevelure.

Samson, « le petit Soleil », grandit. Les sept nattes de sa tête étaient garantes de sa force, qui lui venait de Dieu. Il devint un géant capable d'affronter les plus grands Philistins. Nul ne put lui tenir tête; d'ordinaire débonnaire, il avait des colères terribles autant que fertiles en expédients. Comme il s'était épris d'une Philistine alors qu'il chassait le lion dans la plaine de la Sephelah, il décida de l'épouser. Le jour de la noce, égayés par le vin, les convives firent ce qui était fort en usage chez les Aryens primitifs : on se posa mutuellement des énigmes. La femme de Samson ayant communiqué à ses frères de race la clé de celle qu'il avait posée, le grand héros balourd perd son pari. Il ne s'en tourmente d'ailleurs que peu; pour payer l'enjeu, il va à la ville voisine occire trente Philistins et, du butin, règle son dû. Cet incident avait mis quelque froid entre les Philistins et lui. Ayant voulu revoir sa femme, Samson retourne dans la Sephelah; elle en a épousé un autre, un des garçons d'honneur de la noce! Il se venge par une plaisanterie de haut goût; il attache deux par deux des renards, traînant un brandon enflammé, et les lâche parmi les blés de ses adversaires.

Ces farces et gentillesses eurent le résultat qu'on pouvait prévoir. Les Philistins se firent livrer Samson. Il était alors sur la terre de Juda et cette tribu, peu guerrière, préférait la soumission aux coups. Bon garçon, le héros se laissa emmener, mais, à peine au pouvoir des adversaires, il fit sauter ses liens « comme des fils de lin brûlés », ramassa la tête d'un âne crevé dont le squelette séchait sur le bord de la route, assomma

un millier d'hommes de cette massue improvisée, puis s'en alla, tout guilleret, en chantant : « Avec une mâchoire de rosse, comme je les ai bien rossés! » (*Juges*, xv, 16). Dès lors son audace ne connut plus de bornes; il provoque les Philistins dans un défi perpétuel. Un jour, Gaza, leur cité la plus lointaine, le voit surgir goguenard. Il vient tout bonnement chez une courtisane. On va le capturer! On ferme les portes de la ville! Ouiche! Samson prend les deux battants, leurs montants et leur barre et regagne la montagne chargé de ce butin.

Seule une femme vient à bout du saint énergumène. Une fois encore épris, il tombe sous l'empire de Dalila. Les Philistins le guettent, pendant les visites qu'il fait à sa belle. On promet à la femme la forte somme si elle obtient du héros le secret de sa force. Longtemps Samson résiste, plein de méfiance. Il raconte de fausses raisons, dupe Dalila et les Philistins. Enfin, lassé par les reproches, il avoue : « Le rasoir n'a jamais passé sur ma tête, car je suis consacré à Dieu ». Il ne reste plus à la traîtresse qu'à « endormir sur ses genoux » le pauvre berné, à lui couper ses tresses, à appeler l'ennemi. Désarmé, le géant se débat furieux, comme Rubens l'a montré dans un de ses chefs-d'œuvre. On lui crève les yeux; il n'est plus qu'un jouet dont on s'amuse dans les banquets.

Cependant Yahweh, supplié noblement par son fidèle, lui permit une dernière vengeance. Un jour qu'on l'avait fait venir pour égayer une cérémonie du spectacle dérisoire de sa faiblesse, il saisit les colonnes d'un grand édifice d'où les Philistins le moquaient; ses cheveux avaient repoussé, sa force était revenue. Arrachant les colonnes, Samson s'ensevelit sous les décombres, avec ses bourreaux.

Étrange et pathétique destin que celui de ce héros! Excessif, truculent, par toute une partie de son existence il semble échapper à la norme des hommes et ressortir plutôt à un roman picaresque qu'à l'histoire. Mais, en même temps, et avec une force de vérité sin-

gulière, il entre dans cet ordre mystérieux de la conscience, où chacun de nous livre des combats semblables aux siens. Autant que le Philistin, l'ennemi qu'il a à vaincre c'est la tentation secrète, le péché. Faible comme le dernier des mortels, il se débat au milieu d'embûches que nous n'ignorons pas. Plus que ses exploits, ce qui lui donne sa taille, c'est sa souffrance, la beauté tragique de ses derniers instants, et, à travers le pittoresque de son histoire, ce qui s'aperçoit, c'est le drame même de l'homme, que la faute affaiblit mais que renforce l'expiation.

Il est beau que ce peuple d'Israël, alors encore si simple et presque barbare, ait su entendre, à l'arrière-plan de ce récit d'aventures, l'écho d'une telle méditation. A ne retenir que les prouesses de Samson on limiterait singulièrement la portée de son témoignage : il mérite d'être autrement médité.

Il restera un des héros les plus célèbres de la nation élue : les aèdes transmettront sa gloire de génération en génération. Historiquement, son action fut-elle décisive? C'est douteux. Malgré lui, après lui, les Philistins gagneront toujours du terrain, jusqu'au jour où la royauté se mesurera à eux.

Les drames intérieurs.

L'épopée des Juges se déroule tout entière, selon la Bible, dans une perspective providentielle, pour manifester la puissance de Dieu. L'histoire est bien forcée d'admettre qu'il y a là un fait qui déconcerte. Tout semblait s'unir pour menacer l'existence de ce petit peuple, gardien de la Promesse. La logique voulait que, disloqué par les antagonismes, contaminé par les influences locales, il se laissât absorber dans la masse confuse de Canaan. Il n'en fut rien. Israël préserve son unité; minorité efficace, comme nous en avons déjà vu, imbue de sa fierté conquérante, il imposera ses cadres, son nom, son Dieu, à la population entière de la Palestine et s'arrachera aux miasmes

redoutables qu'exhalait ce sol peuplé d'idoles. Surnaturelle victoire; elle ne fut pourtant pas acquise sans de durs combats.

Pendant que se déroulaient tant d'événements militaires, trois drames se jouaient dans l'âme du peuple élu. Le premier tenait au fait même de l'installation en Terre promise. Le nomade devenait sédentaire; le pasteur devait labourer. Il en résultait une crise profonde qui avait bien des aspects. Cette existence des villes que les errants des steppes tenaient en suspicion, leurs fils l'adoptaient et, avec elle, la civilisation des Cananéens. Oh! elle nous paraît encore bien modeste, et les plus riches du temps des Juges n'ont guère qu'une aisance : quelques bijoux, un tapis sur son âne, une robe phénicienne teinte de pourpre, un vase d'Égypte, sont signes d'éclatante fortune, et Gédéon, fils du cheikh, moud lui-même son grain. Mais, au cœur des ascétiques nomades, ce luxe suffisait à introduire un trouble.

A vrai dire, tout va se transformer. Ces deux siècles des Juges marquent un tournant entre l'anarchie des tribus et la centralisation despotique. C'est à la fin de cette période que s'établissent des usages administratifs précis, sans doute que des archives commencent à être tenues; dans les livres de Samuel, le lecteur le moins attentif voit le passage du recueil d'anecdotes morales à la chronique précise. Avec l'écriture, déjà en grand usage au Canaan trois siècles plus tôt, quand les roitelets mandaient à leur suzerain le Pharaon ces lettres diplomatiques qu'on a retrouvées à El-Amarna, devenue sans doute alphabétique, apparaissent le fonctionnaire, le receveur, le contrôleur. Débora fait établir par écrit un état nominatif de ses soldats. Et de nombreux signes laissent à penser que la rédaction biblique du *Livre des Juges* a incorporé des morceaux très anciens, peut-être contemporains.

On a comparé parfois le temps des Juges à un moyen âge : des restes d'anciennes coutumes s'y voient, mêlées à ce qui annonce les futures institutions. Cela

provoque de graves déchirements. Au cœur le plus secret d'Israël, subsistera le regret des époques révolues, des libres steppes. La terre qui lui a été donnée, ce peuple, accoutumé aux rêveries pastorales, découvre qu'elle veut de la peine; il était Abel le pasteur, il se sent devenir Caïn, le laboureur, Le « tu gagneras ton pain à la sueur du front », lui tombe sur l'échine. Et cette terre, il l'aime, de cet amour poignant, irremplaçable, que l'homme porte à ce qui lui a demandé de la souffrance et coûté quelque renoncement.

Le second drame est politique. Éparses sur tout un pays, les tribus risquent de se disloquer. Les mœurs sont errantes. Une migration est vite décidée. Un clan de Dan, chassé par les Philistins, va s'installer à l'extrême nord du pays (1); les « fils de Joseph », au temps de Josué, émigrent vers « la forêt »; Ruth, son mari et ses fils, partent pour le Moab. Il faut surtout songer au terrible particularisme que suscitait l'esprit de tribu. Les incidents séparatistes sont innombrables. Ce sont les Transjordaniens qui, dès le lendemain des victoires de Josué, élèvent un autel pour concurrencer le site religieux de Silo. Ce sont les mêmes, plus tard, qui refusent d'aider Gédéon et reçoivent le châtiment de leur égoïsme. C'est Éphraïm qui a maille à partir avec Jephté et se fait battre par lui.

Deux anecdotes nous montrent ce que pouvaient être ces oppositions violentes. L'une est comique. Un certain Michas, d'Éphraïm, avait volé sa mère. Celle-ci maudit le voleur, et, craignant la malédiction, Michas rendit l'argent. Une partie en fut utilisée pour faire une statue à Yahweh (ce qui était peu orthodoxe), et, bon commerçant, Michas organisa un culte local, fort fructueux. Un Lévite errant étant venu à passer, notre homme lui proposa de devenir le desservant de son idole : domicile, émoluments, vivre, vêtement, tout fut prévu. Et les aumônes affluè-

1. Le bourg de Laïs, où Abraham avait sauvé son neveu Lot (cf. p. 26) portera désormais le nom de cette tribu.

rent. Le clan de Dan, qui partait vers le nord, vint à passer. Il trouva de son goût le Yahweh de Michas, expliqua au prêtre qu'il valait mieux servir un peuple qu'un seul homme, enleva de force idole, autel, mobilier sacré et, de gré, le Lévite, ne laissant à Michas que son impuissante colère, répandue en vains cris.

L'autre incident est fort scabreux. Un autre Lévite d'Éphraïm rentrait de son pays, ramenant une de ses concubines avec qui il venait de se réconcilier. Ayant à passer la nuit sur la terre de Benjamin, il fut reçu par un Éphraïmite qui y était installé. La nuit tombée, les Benjaminites assaillirent la maison de cet hôte accueillant et réclamèrent qu'il leur livrât le voyageur. Leurs intentions, sur lesquelles la Bible ne laisse aucun doute, ne peuvent se dire en honnête français. L'Éphraïmite refusa de trahir le droit d'asile, offrant, à la place, sa femme et sa fille ! En fin de compte on leur jeta en pâture la concubine. Le lendemain matin, on la retrouva morte, les mains crispées à la porte. Le Lévite coupa le cadavre en morceaux, en envoya un à chacune des tribus, réclamant vengeance. Israël « s'assembla comme un seul homme ». Les Benjaminites furent massacrés, sauf six cents guerriers qui s'enfuirent. Plus tard, ayant demandé l'aman, on les autorisa à enlever des vierges dans une cité de Galaad, pour avoir des épouses et reconstituer la tribu.

On voit donc à quelles forces de désagrégation l'unité du peuple élu avait à résister. Pourtant l'unité s'imposa. D'abord, le genre même de la vie sédentaire tendait à affaiblir l'individualité de la tribu, à lui substituer le cadre nouveau de la cité. Les innombrables mariages avec les peuples du pays contribuaient à émousser l'exclusivisme. Le temps approche où l'union, que Moïse avait imposée au nom d'un haut idéal, Israël la reconstituera, pour des raisons très pragmatiques.

Les rivalités politiques ne menaçaient pas seules l'unité. Le troisième drame, le plus grave, est religieux. L'installation en Canaan s'accompagne d'un fléchissement spirituel incontestable. Il y avait à cela

plusieurs raisons. Comme ces Cananéens sont raffinés! pensait l'Israélite. Comme leurs villes sont belles et leurs femmes désirables! Leurs dieux ne le seraient-ils pas aussi? Mieux que le redoutable Yahweh du désert, ne garantiront-ils pas mes récoltes? Bien sûr, on ne trahira pas le Très-Haut, le Dieu de Moïse; mais on s'arrangera pour lui prêter maints aspects des divinités locales et, pour commencer, on lui donnera une forme visible, tangible, qui parlera à l'esprit des mortels. Cette évolution religieuse ne se fera pas en un jour, mais, lente, sûre, elle introduira dans l'âme d'Israël des ferments de décomposition, qui bouillonneront au temps des Rois.

Ainsi se crée un Yahwisme populaire, bien différent de la pure doctrine mosaïque. Les antiques usages cananéens, cultes de hauts lieux, arbres sacrés, pierres dressées, les Israélites les ont désormais adoptés; et sans doute il était habile de ne pas abolir d'un coup tous ces rites; le pape Grégoire le Grand, envoyant des missionnaires en Angleterre, leur recommanda « d'arroser d'eau bénite les autels des idoles », mais de ne pas les détruire. Seulement beaucoup de ces centres cananéens anciens avaient pris un caractère fort équivoque. Autour de l'*achera*, le pieu sacré, ou des *masseboth* dressés, les repas rituels se faisaient volontiers ripaille. Les prêtresses attiraient par des séductions autres que mystiques. Il y avait là grand danger.

Cette contamination faisait même des ravages dans la théologie mosaïque. Yahweh n'est plus conçu comme le Maître redoutable dont on exécute l'ordre, mais comme un bienfaiteur fantasque qu'on peut séduire par des présents. On lui prodigue les sacrifices (auxquels les prêtres trouvent leur compte). C'est Baal qui s'insinue en Yahweh. L'idolâtrie pure et simple progresse. On fait des images en violation formelle du Décalogue. Les pires pratiques cananéennes semblent acceptables : Jephté immolant sa fille suscite moins d'horreur que de stupeur admirative. Et gagnant du terrain, les pratiques de sorcellerie, de magie et celle

de la nécromancie à laquelle Saül demandera aide en secret.

Pourtant, à cette tentation partout répandue, Israël résistera. A côté de ce Yahwisme dégradé, il y en avait un autre. Même aux heures de ses trahisons, le peuple élu se souvient qu'il est missionné par Dieu. Il peut pécher; il y a quand même des infidélités et des hontes où il ne s'abaissera point. La fierté nationale soutient sa foi et quand il crie vers Yahweh, c'est d'un cœur unanime, redevenu digne. Ferveur nationale, enthousiasme religieux vont de pair : les Juges incarnent l'un et l'autre.

La résistance à l'infidélité trouva, dans Israël même, ses bastions. D'abord les Lévites, qui prennent de plus en plus d'importance. On les voit, tantôt rassemblés en collèges dans un site religieux, tantôt errant de ville en ville, mendiants de Dieu, toujours passionnément attachés à leurs fonctions sacerdotales, au texte de la *torah*, aux rites minutieux dont ils se transmettent le secret. Ce sacerdoce très ritualiste défend l'intégrité du dogme avec une vigueur farouche.

Certes, tous les Lévites ne sont pas irréprochables. On en voit qui, avec cynisme, choisissent les bons morceaux avant les holocaustes, ou qui se font indécemment payer. Dans l'ensemble, le prêtre de Lévi portera la responsabilité si lourde, que les Prophètes dénonceront, de réduire la religion à un formalisme, ce qui sera le drame ultime d'Israël, et ce qui l'aveuglera. Mais sans eux, sans leur opiniâtre résistance, le culte de l'Unique aurait-il traversé les temps d'épreuves?

La grandeur d'Israël, en ce temps, est d'avoir, malgré les crises et les décadences, sauvé ce qui devait être sauvé. Aux détours des paragraphes bibliques on entrevoit de saintes figures, brûlées du même feu qui avait dévoré l'âme du grand Moïse et déjà fait resplendir celle des Patriarches. Ni Débora, ni Gédéon, ni Jephté ne sont sans reproches; mais, dès qu'ils agissent sous le regard de Dieu, quelle taille! Même Samson, dont la truculence se soucie peu de la vertu,

témoigne du Dieu auquel fut consacrée sa naissance : ce n'est qu'en le poussant à violer son vœu qu'on le terrasse, et ensuite, de quelle voix il se repent!

Ce sont ces saints d'Israël, dont beaucoup sont à peine signalés dans le livre, qui ont constitué l'armature de la nation. Il est, à plusieurs reprises, question d'hommes *consacrés* à Yahweh, qui devaient porter leur chevelure intacte et ne pas boire de boissons fermentées : Samson en était un. Ces *naziréens* maintenaient ainsi, au cœur de la société sédentaire, des usages ascétiques nomades. Ils sauvegardaient, même quand leurs mœurs ne se ressentaient que trop des violences de l'époque, l'idéal ancien. Le dernier des Juges, Samuel, est un des leurs; cela ne manque pas de signification.

Samuel.

C'est une belle figure que celle de Samuel, cœur austère, âme pleine de Dieu, caractère admirable. Tenant le rôle ingrat d'être un intermédiaire entre les hommes du temps qui s'achève et ceux du monde qui veut naître, il l'assume avec la noblesse simple de qui compte pour rien sa vie, dès lors qu'une cause sainte est en jeu.

A Rama, bourg de montagne, Elcana vivait avec ses deux épouses. De l'une, Phénenna, il avait eu des fils; l'autre, Anne, se désespérait d'être stérile. Ce foyer était riche de foi. Un jour qu'à Silo son mari offrait un sacrifice, Anne pénétra dans le sanctuaire et implora Yahweh de toute sa ferveur. Le grand prêtre de l'Arche, Héli, un vieillard fatigué, était assis près d'un pilier; il considérait cette femme dont le visage ruisselait de larmes, dont l'attitude avouait un trouble extrême. Cependant, Anne priait en silence : « Yahweh, si vous daignez regarder l'affliction de votre servante, si vous me donnez un garçon, je le vouerai à votre culte toute sa vie : le rasoir jamais ne passera sur sa tête : il vous appartiendra. » Mais le prêtre se méprit à cette exaltation, à ces lèvres qui remuaient sans cesse. — « Eh!

femme, dit-il, va cuver ton vin ailleurs! — Non, répondit la pauvrette, non je n'ai bu ni vin, ni boisson enivrante, mais j'épanchais mon âme à Dieu. — Alors, reprit Héli, que le Dieu d'Israël exauce la prière que tu lui adresses! » Ce souhait fut comblé. Anne enfanta un fils, qu'elle nomma Samuel « l'obtenu de Dieu » (*Sam.*, I).

Quand l'enfant eut grandi, fidèle à sa parole, Anne l'amena au temple. Elle apprit au grand prêtre le vœu qu'elle avait fait et son bonheur. Prosternée, elle chanta un cantique où elle louait Yahweh, « le Dieu qui fait mourir et qui fait vivre, qui relève le miséreux de son fumier, qui garde les pas de ses fidèles et jette aux ténèbres les méchants » (*Sam.*, II, 6, 9). Puis elle s'en alla, laissant l'enfant. On le voit alors grandir, vêtu de lin blanc, portant aux cérémonies la robe que, d'année en année, sa mère renouvelle, ses petites nattes de *naziréen* dans le dos, tendre serviteur du temple, jeune présence souriante près du vieil Héli de plus en plus chenu. Sa pureté paraissait d'autant plus admirable que les fils du grand prêtre étaient de ces Lévites cyniques qui volaient les viandes des sacrifices, les meilleurs morceaux avant qu'Yahweh se servît.

Une nuit que Samuel veillait auprès de l'arche, — Héli, presque aveugle, dormait, — une voix se fit entendre. Croyant que c'était le prêtre qui le mandait, le petit, par trois fois, courut à sa chambre. Héli comprit que Dieu appelait l'enfant. Et Yahweh dit à Samuel : « La maison d'Héli sera jugée à cause de ses crimes; rien ne pourra les racheter! » Le grand prêtre se hâta de demander à son jeune disciple quelles paroles Dieu avait dites; il reçut le coup avec une humilité parfaite : « C'est Yahweh. Ce qui lui semblera bon, qu'il le fasse! » Mais le châtiment n'allait pas frapper sa seule maison.

Les Philistins progressaient toujours. Ils commençaient à mordre les hautes terres. Israël voulut livrer une bataille décisive. Pour mettre toutes les chances de leur côté, les Hébreux emportèrent l'Arche au

combat. Horreur! Elle tombe aux mains de l'ennemi. A Silo, aux portes de la ville Héli attendait l'annonce du résultat. Une longue plainte lui parvient : c'est la défaite, la fuite, la capture de l'Arche, la mort de ses fils. Évanoui de douleur, le vieux prêtre tombe, se brise le crâne. La justice de Dieu a passé.

Ce fut le jeune Samuel qui releva les courages brisés. Les Philistins avaient peu profité de leurs victoires. L'Arche qu'ils avaient installée au pied de leur idole, les inquiétait. N'était-ce pas à elle qu'il fallait attribuer une invasion de rats suivie d'une peste? Samuel fit contre eux une expédition heureuse. Ils rendirent le saint objet à la garde d'Israël, Revenu dans la ville de son père, Samuel exerça, sur de nombreuses tribus, le prestige de sa vertu et de sa justice. On le consultait avec d'autant plus de confiance qu'il possédait de surprenantes facultés de voyance. Autour de ce Saint de Dieu, Israël reprit confiance en soi.

Cela pourtant ne devait pas suffire. Ce que les tribus souhaitaient désormais, ce n'était plus ni un condottiere inspiré, ni un chef spirituel, mais un véritable souverain qui organisât la résistance et achevât la conquête du pays. « Nous voulons un roi, criait le peuple. Toutes les nations en ont. Il nous gouvernera et marchera à notre tête et nous mènera en guerre. » La conscience du peuple voyait juste. On ne viendrait à bout des Philistins qu'en scellant l'union de toutes les forces. Pourtant Samuel hésita. Dernier des Juges, il était encore l'expression de cet idéal particulariste qui, deux siècles durant, avait régné en Israël. Aux cheikhs assemblés, il répond par une diatribe contre la royauté. « Un roi? Mais il prendra vos fils comme valets, vos filles comme femmes de chambre! Il pillera vos terres, extorquera des dîmes. Ah! ce jour-là, vous pousserez des cris de joie! »

En fait Samuel, qui avait vieilli, se trouvait dépassé par les générations nouvelles. Lui-même sentait confusément ce désaccord. Un drame se joue dans l'âme du sage de Rama qui voit menacer son prestige et grandir des forces qu'il n'aime ni ne comprend. Mais Yahweh

parle : « Écoute leurs voix! Établis un roi sur eux! » Le serviteur s'incline devant l'ordre du maître, même s'il n'en discerne pas la portée : au front de Saül, Samuel fera l'onction. A l'heure où l'histoire change sa route, la résistance de l'homme n'est plus que vanité.

Ruth et l'âme rassasiée de Dieu.

Si le livre de Samuel a l'austère beauté d'un drame où se mesure, aux puissances qui régissent les siècles, notre éphémère fragilité, il est un autre récit qui nous touche davantage : c'est l'histoire de Ruth, la jeune Moabite, en qui Dieu accomplit ses vertus simples et admirables qu'on vénère dans sa descendante Marie, mère de Jésus. Les quatre brèves pages où elle nous est dite sont peut-être ce que la Bible nous donne de plus parfait. Dans le torrent de sang qui vient de rouler à travers tant de pages, c'est une perle d'un pur orient. Bien des peintres ont essayé d'en retrouver le charme, et Victor Hugo, évoquant cette pastorale, ouvre ses strophes au souffle de la nuit, aux odeurs vagabondes, à tout cet enchantement palestinien dont les moindres images se chargent si aisément de spiritualité!

« Au temps où les Juges gouvernaient le pays », une famine survient. Un homme de Bethléem, en Juda, s'en va avec sa femme séjourner au pays de Moab. Il se nommait Élimélech et elle, Noémi. Leurs deux garçons épousent des Moabites. Des années passent. Élimelech meurt, ses fils le suivent dans la tombe, Noémi décide de rentrer en Judée où, dit-on, l'on retrouve du pain. Mais ses deux belles-filles ont pour elle une affection si tendre qu'elles se refusent à la quitter. Elles partent avec elle, malgré sa résistance. « Retournez, dit-elle en les embrassant, chacune dans la maison de votre mère! » L'une d'elles, Orpha, se rend à ses raisons; l'existence hasardeuse en un pays inconnu l'inquiète sans doute; mais l'autre, Ruth, persiste dans sa résolution. « Où tu iras, j'irai; où tu demeureras, je demeurerai. Ton peuple sera mon peuple, ton Dieu

sera mon Dieu. » Unies par cette tendresse, les deux femmes reprennent la route de Bethléem; elles arrivent en Judée où la moisson des orges vient de commencer.

Dans les champs où les équipes s'affairent, faucille en main, la loi voulait qu'on ne ramassât point tous les épis. Il fallait en laisser pour la misère, cette part de Dieu que les glaneuses recueilleraient minutieusement. Ainsi Ruth, dans la chaleur du jour, se courbe vers la glèbe pour nourrir celle qu'elle a adoptée pour mère. Elle va au champ d'un homme très riche, Booz; il la remarque, se renseigne sur elle. L'histoire de cette jeune femme le touche; il lui parle, la fait nourrir et, tout le temps de la moisson, la Moabite glane entre les gerbes du miséricordieux.

Quand Noémi apprend le nom de cet honnête propriétaire, un projet naît en son esprit. Booz, n'est-ce pas son parent du côté de son mari? Ne pourrait-on lui demander, conformément à la coutume du *lévirat*, de relever la tige de la famille que la mort a brisée? Qu'il épouse Ruth et les voilà sauvées. Elle pare la jeune femme, la parfume, l'envoie vers l'aire où, dans la brise de la nuit, Booz surveille ses ouvriers qui vannent. Le travail achevé, il se couche sur un tas de gerbes. Et Ruth, tout doucement s'approche et s'étend à ses pieds.

Au milieu de la nuit, Booz se réveille; il se penche; une femme est couchée près de lui. « Qui es-tu? — Ta servante, Ruth. Étends sur moi le pan de ton manteau, car tu as droit au rachat! — Bénie sois-tu, ma fille, toi qui n'as pas cherché des jouvenceaux. Tout ce que tu diras, je le ferai pour toi, car je sais ta vertu. » Et le lendemain, aux acclamations du peuple, Ruth est fiancée à Booz; tout ce qu'elle a dépensé d'amour et d'abnégation trouve sa récompense. Elle est vraiment, suivant le sens de son nom « celle qui est rassasiée », que comble l'amour.

Cette ravissante histoire fut écrite, bien des siècles après, sans doute au retour de l'exil. Et il est déjà digne de remarque que le narrateur ait placé ce récit si

plein de noblesse en ce temps trouble, tout bouillonnant de violentes passions. Dans notre moyen âge aussi, les déchaînements de la force laissent la place parfois aux délicatesses du roman de Tristan, de la chantefable de Grisélidis. Mais peut-être faut-il voir dans ces brèves pages autre chose qu'une anecdote, évocatrice d'une halte parmi les temps sauvages.

Du mariage de Ruth surgira ce « tronc de Jessé » dont parle Isaïe, qui portera les fleurs les plus glorieuses, cet arbre généalogique dont les artistes du moyen âge ont tiré de si beaux thèmes décoratifs. Le petit-fils de Booz sera le père de David (Jessé ou Isaïe) le grand roi; la Moabite, l'étrangère venue par amour filial au pays de Bethléem, sera l'ancêtre de Marie, l'aïeule du Christ. Cela déjà suffit à faire pressentir dans ce récit une intention autre qu'historique et morale.

Il serait hors du sujet de ce livre de proposer, des événements de la Bible dont nous suivons le cours, quelqu'une de ces interprétations figuratives que les Pères de l'Église ont passé tant de temps à élaborer et dont les chrétiens d'aujourd'hui, trop rationalistes, ont à peine le soupçon. Une tradition aussi ancienne que le christianisme a vu dans les événements de l'Écriture sainte, autant que des faits, des figures par lesquelles les rédacteurs inspirés annonçaient la Révélation christique, ou analysaient les démarches secrètes de l'âme. Le bréviaire conservera, pour une bonne part, cette attitude interprétative, dont la symbolique a quelque chose de fascinant (1). Que la manne ne soit pas seulement la nourriture d'Israël au désert, que l'agneau sacrifié ne soit pas seulement ce bélier qui fut substitué à Isaac ou cet animal dont le sang sauva le peuple élu dans la nuit où passait l'ange, cela paraît d'un symbolisme si manifeste que nul ne peut s'y tromper.

1. Nous renvoyons le lecteur à l'essai admirable de l'abbé Tardif de Moidrey, *Le livre de Ruth*, auquel Paul Claudel, en le rééditant (Desclée de Brouwer) a ajouté une longue et magnifique préface sur le « sens figuré des Écritures » qui en double le prix.

Le livre de Ruth ne serait-il pas chargé de symboles mystiques? Les noms qui y figurent sont riches de signification. Élimélech c'est *mon Dieu et mon Roi;* ses deux fils, qui meurent jeunes, sont : *Infirmité* et *Défaillance;* Noémi veut dire *Consolation*, Ophra qui, appelée à une existence plus haute, se dérobe par faiblesse, c'est la *Couronnée* et Ruth qui va jusqu'au bout de son aventure spirituelle, c'est la *Rassasiée*, celle que le maître Booz comble de sa tendresse. A travers l'anecdote à la senteur agreste, ce qui nous est conté, c'est peut-être l'aventure de l'âme appelée à la vie contemplative, qui doit se dépouiller des attraits de ce monde, se faire amour et charité, mais que l'ineffable récompense emplit d'une joie infiniment prolongée. Cette interprétation échappe aux rigueurs de l'histoire; mais qui, parmi tant de faits où la volonté de l'homme semble moins en cause qu'un dessein providentiel, dira où s'achève le champ de la critique et où commence celui de la foi?

TROISIÈME PARTIE

DE LA GLOIRE A L'EXIL

I

LA MAJESTÉ ROYALE

« Dans toute sa gloire. »

« Qu'est-ce donc qui s'avance, surgissant du désert, semblable à des panaches de fumée, à un embrasement d'encens et de myrrhe, de tous les aromates qu'apportent les caravanes?

« C'est le palanquin de Salomon. Soixante vaillants l'entourent, soixante des vaillants d'Israël, tous bons manieurs de glaive, bien entraînés aux combats.

« La litière du roi est en cèdre du Liban; ses colonnes sont d'argent, son baldaquin en or. Le siège, de pourpre sombre, a pour fond une tapisserie qu'ont faite, en gage d'amour, les filles de Jérusalem.

« Sortez, Vierges de Sion, et allez l'admirer, portant la couronne comme au jour de ses noces, l'âme emplie d'allégresse, Salomon, le souverain! » (*Cantique des Cantiques*, III, 6, 11.)

Ce tableau qu'esquisse le *Cantique des Cantiques*, en vers ruisselants de lumière et d'or, n'est point dû seulement à l'hyperbole orientale, qui magnifie les êtres et les choses à la façon des mirages du désert. A Jéru-

salem, aux environs de 950 avant notre ère, régnait effectivement un monarque puissant dont la richesse, les grands travaux, la bienfaisance et l'ordre où il maintenait son peuple avaient assuré la réputation. Quand le Christ parlera de Salomon « dans toute sa gloire », pour indiquer, par là, le maximum de la fortune humaine (*Math.*, VI, 29), il évoquera une réalité historique. Jamais, le peuple né de la promesse n'a connu plus belle fortune temporelle que sous le sceptre fastueux du troisième de ses rois.

Il y avait alors mille ans que le fondateur de tout cet édifice, Abraham, était mort, sur cette même terre où son lointain descendant régnait. Du clan errant et de la tente au royaume et au palais, quelle route poursuivie! Sauvegardant, à travers les épreuves, cette conscience de soi que sa foi monothéiste rendait plus sûre, Israël avait accompli ce double exploit de traverser les pays et les siècles sans se disloquer ni se dissoudre, et, pasteur nomade, de se faire terrien et propriétaire sans se renier. L'homme ne se connaît vraiment que s'il passe à travers toutes les circonstances de la vie : la douleur comme la joie, la puissance comme le dénuement. Il manquait au peuple élu l'épreuve de la réussite, peut-être pour qu'il en mesurât la fragilité.

Trois rois ont occupé la scène pendant la brève période, — de 1040 à 935 sans doute —, où le royaume d'Israël a compté dans l'histoire politique : Saül, David, Salomon. Avec des bonheurs et des mérites divers, chacun a travaillé à réaliser cette œuvre que les circonstances rendaient indispensables : l'organisation du peuple élu en État. Mais en redécouvrant, comme une nécessité humaine, cette unité dont les vrais fondements étaient pour eux surnaturels, les Hébreux ne seront que trop tentés d'y voir d'abord moyen de puissance et occasion de jouissance. A mesure même que leur État se fera plus glorieux aux yeux des hommes, les germes de mort se développeront en lui.

Si les circonstances poussaient Israël vers la royauté elles allaient aussi en rendre l'épanouissement plus facile. L'ennemi, dont la pression oblige à faire l'union des forces, le Philistin, s'il reste très dangereux et continue encore ses progrès, ne l'est plus comme au temps où, devant les géants casqués de plumes, Israël n'avait qu'à courber l'échine. On en est à l'équilibre, en attendant mieux. Vers le nord, le danger araméen (1) paraît peu inquiétant : les royaumes qui s'installent de l'Hermon à Damas, sont encore assez restreints pour que la jeune monarchie israélite envisage sans crainte de les affronter. Sur la côte, les Phéniciens ne songent qu'à faire du commerce; Byblos, le plus antique de leurs ports, continue à exporter du cèdre et à importer du papyrus (2); Sidon, qui, quatre siècles durant, s'est enrichie avec le cuivre de Chypre, le marbre de Paros, le fer et les esclaves du Caucase, vient de recevoir un coup terrible, porté par les Peuples de la Mer au temps de leur grande invasion (3); Tyr en profite, passe au rang de métropole, elle aussi, bénéficiant de l'absence, en Syrie et Palestine, des empires puissants.

Car la parenthèse de l'histoire se prolonge (4). Du côté de l'est, nulle menace; la Babylonie traverse une période de crises, de ruines, de misères, d'inondations et d'invasions araméennes; quant à l'Assyrie, après les victoires de Téglatphalassar Ier, elle a dû ramener ses forces à l'est du Croissant fertile, faire front, elle aussi, aux bandes araméennes, et ne se relèvera qu'à la fin du xe siècle.

L'Égypte est toujours en sommeil. La XXIe dynastie est formée d'ombres de rois; ceux dont nous connaissons les visages nous étonnent par l'insignifiance et la vulgarité de leurs traits, de leurs grosses lèvres, de leur nez prodigue. Tandis qu'à Thèbes, les prêtres

1. Sur les Araméens, voir plus haut, p. 22.
2. Sur les Phéniciens, voir plus haut, pp. 15 et 38, la carte le Croissant fertile, p. 13.
3. Voir p. 143.
4. Voir pp. 37 et 148.

d'Amon sont indépendants, ils n'ont autorité que sur le Delta; et encore même, vers 950, un chef de ces Libyens robustes qu'ils employaient comme soldats ou terrassiers, Sésac, s'emparera-t-il de leur trône, fondant la XXIIe dynastie. Aucune influence politique, donc, de l'Égypte sur le Canaan. Nous mesurons, dans un récit du temps, la faiblesse où était tombée la puissance pharaonique à l'insolence dont usent, à l'égard d'un de ses envoyés, les marchands de Byblos; ce bois qu'il vient demander, on le lui fait attendre, on en discute le prix, on va même jusqu'à retenir son navire; on n'eût pas risqué une telle attitude envers un ambassadeur de Ramsès II (1).

Le monde d'alors semble détourner les yeux de ce petit canton asiatique où le peuple de Dieu poursuit son destin. Le grand phénomène de l'époque se produit ailleurs, en Grèce, où une nouvelle vague aryenne déferle, la plus destructrice. Terriblement armés, les Doriens s'avancent parmi les sociétés nées du mélange archéo-égéen (2). Corinthe, Mégare, Épidaure sont prises; Mycènes flambe; à Tirynthe la ville basse devient un cimetière. « L'âge de fer » dont parlera Hésiode abat sur l'Hellade sa charge obscure, pour au moins deux siècles, cependant que, fuyant les massacres, les Achéens s'embarquent vers la côte d'Asie Mineure où, dans la civilisation sauvée des ruines, s'élaborera la poésie sublime qui, deux siècles plus tard, chantera par la voix d'Homère. On dirait qu'un dessein de la Providence isole ces rois d'Israël pour les montrer plus grands.

Saül, le roi tragique.

A Gabaa, dans la tribu de Benjamin, régnait une grande tristesse. La peur philistine pesait sur la con-

1. « Le voyage d'Ouenamon », un des plus anciens livres de voyage de l'humanité (cf. Moret, *Rois et Dieux d'Egypte*, p. 228).
2. Voir plus haut, p. 145.

trée; l'infiltration tenace était maintenant conquête et occupation; sur le bourg un gouverneur ennemi faisait peser sa poigne. Samuel était trop vieux pour mener Israël à la bataille; au reste prévoyants, les Philistins avaient interdit aux forgerons hébreux de travailler le fer, fût-ce pour aiguiser une hache ou une scie; sans armes, que pouvait-on faire? Ainsi Rome naissante se trouvera-t-elle garrottée de la même mesure par son ennemi, l'étrusque Porsenna.

Mais c'était au lieu même où elle semblait plus lourde que l'oppression pouvait être le mieux combattue. On y savait, plus clairement qu'ailleurs, ce que cachait de faiblesses la force philistine, aux troupes peu nombreuses, aux alliés peu fidèles. Le sentiment national était vigoureux à Gabaa. Il trouva son expression en Saül.

C'était un homme de très haute stature, dont on n'avait jamais parlé autrement que comme d'un bon propriétaire paysan. Mais Samuel fut averti par Dieu que c'était là le roi attendu. Un jour que Saül courait la montagne à la recherche de quelques ânesses égarées, il eut envie d'aller consulter le vieux voyant de Rama : ces inspirés ne dédaignaient point de mettre leurs dons au service d'humbles causes. Dans le visiteur, Samuel reconnut le « demandé à Dieu »; son nom même ne le prédestinait-il pas? Il consacra Saül par une onction d'huile, lui prouva, par des signes, qu'il pouvait avoir confiance en sa mission, puis le présenta au peuple. A Mispah, une assemblée de tribus se fit selon les règles; par la même méthode dont usera Athènes pour désigner ses magistrats annuels, on demanda à Dieu de se prononcer en tirant au sort. Le nom de Saül fut proclamé. Israël avait désormais un roi, né de la double volonté de Yahweh et du peuple. Cela se passait environ l'an 1040 avant notre ère.

Saül va régner une trentaine d'années. On attendait de lui des victoires; il justifia son pouvoir sans tarder. Les Ammonites ayant franchi, de nouveau, le Yabboq,

Saül les prend à revers, les disperse. Son fils Jonathas, jeune héros, assassine le gouverneur philistin de Gabaa, donnant le signal de la lutte nationale. Mais devant l'armement redoutable de l'adversaire, Saül, sage, se borne à des guérillas meurtrières, à d'audacieux coups de main. La situation se renverse en faveur d'Israël, qui peut relever la tête. Plus tard contre Moab, contre Édom, contre les Araméens du nord, tous les anciens et les nouveaux ennemis, Saül mène la lutte, longtemps avec bonheur.

Ce que le royaume d'Israël lui doit, c'est le noyau de son armée régulière. « S'attachant les hommes braves », le nouveau roi se crée une force permanente, ce que les tribus n'avaient jamais eu. Il est le Charles VII du peuple élu, créant des sortes de compagnies d'ordonnance, ayant leurs cadres « les chefs de mille et de centuries », leurs combattants solides, « les coureurs » et leurs éclaireurs et estafettes, les jeunes « porte-glaives ». A ce seul titre, son nom mériterait de rester.

Pourtant, victorieux, Saül se heurte, visiblement, à des résistances. Dans son peuple subsistait un parti qui ne voyait pas d'un bon œil la monarchie ; Samuel lui-même ne cessait de rappeler qu'il n'avait désigné un roi que sous pression de la nécessité. C'est bientôt un conflit entre le dernier des Juges et le premier des Rois. A Saül, Samuel reproche, une fois, d'avoir fait lui-même un sacrifice, usurpant la fonction sacerdotale, une autre d'avoir violé le *hérem*, en prenant du butin. Saül rentre glorieux d'un raid à travers le Négeb; le vieux juge surgit devant lui : « L'obéissance vaut mieux que le sacrifice, et la docilité mieux que la graisse de bélier. La rébellion est aussi coupable que la divination, la désobéissance, que l'idolâtrie. Tu as rejeté la parole d'Yahweh? Il te rejette de la royauté! » (I, *Samuel*, xv, 23).

Cette rupture a un sens que l'histoire pénètre sans peine. Dans la pensée de Samuel et de tous les Israélites pieux, la monarchie devait être théocratique. Le maître c'est Yahweh, dont Samuel exprime le vouloir;

que le roi cherche à poursuivre une politique personnelle, c'est inadmissible. Homme de Dieu est le roi, homme de Dieu il doit demeurer. Et Saül ne l'était visiblement qu'à demi. La couronne qu'il a méritée, il va la perdre; un autre la ceindra.

C'est une destinée tragique que celle de Saül, et son cas est des plus mystérieux. Désigné par Yahweh, désavoué par lui; homme brave, tenace, honnête dans sa vie privée, et en même temps frémissant d'inavouables passions; plein de la certitude des hauts destins et menant, en fin de compte, son peuple à la faillite; on dirait, qu'en le prenant, Dieu a fait un faux pas. Mais ce qui l'explique, ce sont ses contradictions mêmes. Ce fervent qui viole la loi, cet énergique qu'abattent des prostrations soudaines, cet ami des Lévites qui en fait égorger tout un lot, c'est un homme déchiré, qui porte en soi son drame.

Il existe, dans l'histoire spirituelle, des exemples très singuliers d'âmes en qui se sont ainsi combattues les forces de Dieu et celles des abîmes. Un R. P. Surin, grand mystique français du XVII[e] siècle (1), a présenté l'étrange opposition entre une spiritualité d'une grandeur insigne et des phénomènes qui relèvent de la possession. A son propos, les psychiatres parlent de « concomitance ». N'en était-il pas de même chez Saül? Ces natures par lesquelles l'esprit de Dieu s'exprime, — le délire prophétique le saisissait parfois, — ont en elles comme une blessure toujours prompte à s'infecter. A un haut degré, la poésie elle-même porte des dangers semblables. « Un esprit du mal venu d'auprès de Dieu » se glissa dans cette âme et s'en joua.

Ce drame parut si étrange que nul, parmi Israël, ne songea à profiter de la circonstance pour renverser ni la monarchie, ni même le souverain malade.

On considéra avec stupeur, avec angoisse, ce monomane de la persécution qui voyait des traîtres partout, ce violent dont seule la musique pouvait calmer

1. Cf. Daniel-Rops, *Mystiques de France*, p. 154.

le délire. Mais on garda le silence : cela aussi, Yahweh l'avait voulu, qui, par un autre, poursuivait ses desseins.

Un jeune pâtre roux.

Celui dont Yahweh allait faire son instrument était un adolescent à peau blanche, à cheveux roux. Voyons-le dans l'image exacte que nous en a donné Verrocchio : jeune corps mince, visage où se lisent l'intelligence, l'audace et la franchise, tel devait bien être le huitième fils de Jessé. « Il naît parfois, dit Renan, dans cet Orient sémitique, habituellement dur et rébarbatif, des prodiges de grâce, d'élégance et d'esprit. » Et ce charme qui facilite tant la réussite, fait même oublier les fautes et les crimes de qui en bénéficie! Pour la première fois, un enfant de Juda allait tenir le haut dans l'histoire d'Israël. Était-ce à son propos que, bénissant ses fils, Jacob moribond avait dit : « Toi, Juda, tu seras célébré par tes frères; ta main sera sur la nuque de tes ennemis. Jeune lion, qui revient du carnage repu! Le sceptre ne s'éloigne pas de lui, ni le bâton du commandement d'entre ses jambes » (*Gen.*, XLIX, 8, 12).

Tandis qu'il gardait les troupeaux de son père, David aimait à composer des poèmes, en s'accompagnant de la cithare. Mais une autre destinée lui était promise : son nom ne signifiait-il point « le bien-aimé de Yahweh »? Samuel qui, retiré en son village, gémissait sur les infidélités de Saül, fut averti par Dieu que le nouveau représentant de sa volonté habitait Bethléem et qu'il devait y aller le sacrer. Chez Jessé, tour à tour, les sept aînés sont présentés au prophète; mais pour aucun d'eux, la voix de Dieu ne parle. N'en reste-t-il pas un? Quoi? Ce blondinet, ce gringalet? Pourtant c'est bien sur lui que Samuel pressent le signe. Il regarde « ces beaux yeux, cette jolie figure ». — « Lève-toi, oins-le, car c'est lui! » dit Yahweh. Dorénavant, le berger adolescent est le vrai maître des destins d'Israël; mais cela demeurera celé.

Ici deux traditions, rapportées sans doute par des rédacteurs différents, nous racontent comment Saül appela David auprès de lui. L'une dit que le roi, dont l'angoisse ne cédait qu'au son des harpes, fit venir le pâtre musicien. L'autre que David ayant remporté une victoire sensationnelle, le souverain se l'attacha.

Cette victoire, c'est l'épisode célèbre qu'on voit au plafond de la Sixtine, tel que Michel-Ange l'a immortalisé : un mince David, à cheval sur le corps monstrueux d'un adversaire abattu, lève le sabre pour lui trancher la tête. Les Philistins, comme au temps de Samson, multipliaient leurs incursions sur les terres de Juda. Montant de la Sephelah, ils repoussaient de plus en plus les Hébreux vers les hauteurs. Un de leurs chefs, surtout, nommé Goliath, un géant cuirassé d'airain, sortait chaque jour pour menacer Israël. David demande au roi la permission de relever le défi. Il ne prendra ni lance ni armure, mais l'arme familière au berger, la fronde; évanoui, Goliath tombe; David bondit, dégaine le propre glaive de sa victime et revient auprès de son roi, portant la lourde tête de l'ennemi.

De tels combats singuliers, tous les peuples anciens en ont été férus. Nos guerres à grands massacres valent-elles mieux? Rome jouera son destin sur l'héroïsme des trois Horaces et, dans le récit égyptien de Senouhit, un officier de Pharaon affronte de même un homme de Palestine. La gloire de David fut éclatante. Et, tandis qu'il rentrait à Gabaa, les filles sortaient à sa rencontre, improvisant au tambourin ce refrain d'une vérité certaine, mais peu diplomatique : « Saül en a tué ses mille, mais David ses dix mille! »

Dès lors commencent entre le roi et son jeune officier une série d'épisodes étranges. S'agit-il seulement de jalousie? Est-ce, comme d'aucuns l'ont pensé, la haine de qui redoute de trop aimer? Dans une âme aussi obscure que celle de Saül, de tels sentiments font vite des ravages. Un jour que David joue de la harpe ou de la cithare devant lui, soudain il saisit sa lance et la jette contre le jeune héros : heureusement, leste, David

l'esquive. S'il lui donne de l'avancement dans la hiérarchie militaire, il le charge aussi de missions si dangereuses que toutes les chances sont contre lui. Mais David triomphe, avec Yahweh, de tous les obstacles. Saül veut l'humilier en lui promettant, puis en lui refusant, au dernier moment, sa fille aînée; mais la cadette, amoureuse du beau vainqueur, l'épouse, et, un peu plus tard, le fait échapper à une nouvelle violence du roi.

Après maints de ces incidents pénibles, David s'enfuit. Le fils de Saül, Jonathas, qui lui a voué une de ces amitiés admirables comme on n'en noue qu'à vingt ans, l'avertit et l'aide à partir. Période d'errance où, écarté de la cour et des villes, David va méditer au désert et, dans des *Psaumes* sublimes, jette, vers Dieu seul, le cri de sa confiance. « J'ai couché parmi les lions, les hommes qui vomissent la flamme, mais mon cœur, ô mon Dieu, est affermi en toi. De ma vie errante, que tu te souviennes ! mes larmes, dépose-les dans ton outre; inscris tout cela dans ton livre, et que, le jour où je crierai, mes ennemis fassent volte-face, car, cela j'en suis sûr, tu es mon Dieu ! » (*Psaumes*, LVI et LVII.)

Saül, exaspéré de la fuite de David, le poursuit avec une rage démente. Les Lévites du sanctuaire de Nob ayant accordé asile au fugitif, il donne l'ordre de les tuer; les soldats refusent, par pitié; le roi appelle des mercenaires édomites, qui massacrent quatre-vingt-cinq prêtres. Installé à Adullam, haute colline isolée trouée de spacieuses cavernes, David est sur ses gardes. Quand il apprend que Saül approche il fuit encore plus loin, du côté de la mer Morte, au désert de Juda. C'est là que se produit, par deux fois, un incident bien significatif. Dans ces guérillas, il arrivait que les adversaires fussent proches l'un de l'autre, à leur insu. David surprend Saül qui sommeille. Il ne le tue pas, ne lui fait aucun mal; une fois il coupe un pan du manteau royal, une autre, il prend la lance et la cruche. Dans son ennemi il respecte l'oint de Yahweh. Aujourd'hui encore, au désert, c'est une infamie que de tuer

l'adversaire qui sommeille : on doit déposer près de lui une arme et s'en aller. Dans Shakespeare, de même, le crime impardonnable, celui du cardinal Beaufort, de Macbeth, de l'oncle d'Hamlet, c'est le meurtre d'un homme endormi.

Ces errances n'avaient pas été cependant tout à fait dommageables à David. Son prestige de chef de bande était si grand qu'il avait pu contracter deux mariages avec des femmes riches et utilement apparentées. Son corps franc comptait maintenant six cents hommes, au courage éprouvé. Un roi philistin le prit à son service et lui donna pour résidence Siqelag, près de Gaza. Contre les Amalécites, David multiplia les raids victorieux. Mais c'était toujours l'exil, l'éloignement de sa patrie.

« Samuel était mort; tout Israël l'avait pleuré et on l'avait mis en terre à Rama, dans sa ville. » Mais Saül n'oubliait pas ce que le vieux juge lui avait prédit : peut-être avait-il appris que David était celui qui lui succéderait. Il dut cependant cesser la poursuite, car un danger terrible surgit au nord. Les Philistins venaient de s'installer dans la plaine d'Esdrelon avec des forces considérables. Des hauteurs de Gilboé, Saül les observa : « Il eut peur et son cœur fut agité. » Yahweh serait-il avec son peuple dans cette rencontre? Vite, qu'on tire les sorts sacrés! Ils ne répondent rien. Alors, désespéré, ne sachant où trouver aide, le roi tente une démarche mystérieuse et redoutable. A Endor, au pied du Petit Hermon, vivait une nécromancienne. Il va la consulter. Il a cependant pris lui-même des décrets terribles contre ceux qui évoquent les esprits. Sans se nommer, il lui demande de faire monter un mort. « Qui dois-je évoquer? demande-t-elle. — Samuel. » Elle obéit, entre en transe, puis pousse un grand cri : « Pourquoi m'as-tu trompée? Tu es Saül! — Ne crains rien, dit le malheureux roi; que vois-tu? — C'est un vieillard qui monte, enveloppé d'un manteau. » Samuel! Le vieil ennemi, celui à la parole de qui on n'échappe point! Et Samuel parle : « Yahweh a retiré la royauté de ta

main et l'a donnée à David. Israël, avec toi, sera livré aux Philistins. Et demain toi et tes fils, vous serez avec moi... » Saül tombe par terre, de tout son haut, évanoui (I, *Sam.*, XVIII).

A quelques jours de là, David, à Siqelag, rentrait d'une expédition au Négeb, quand un homme se présenta à lui. Il tenait à la main la couronne royale et le bracelet de Saül. La bataille avait tourné au désastre. L'armée d'Israël avait fui devant les chars philistins. Les monts de Gilboé étaient couverts de cadavres. Les fils du roi étaient morts; quant à Saül, blessé, il s'était jeté sur son glaive pour ne pas tomber aux mains de l'ennemi. Une grande émotion saisit David. Ces vaincus, ce sont ses frères, le peuple que Dieu lui a confié. Jonathas est mort, son ami, et Saül, cet adversaire qui lui inspire plus de pitié que de haine. Alors, ayant fait tuer le méprisable traître qui a osé dépouiller le cadavre royal, David saisit la cithare et compose une élégie. C'est le *Chant de l'arc*, vieil hymne que la Bible nous cite d'après un ouvrage ancien, le *Livre du Juste :*

« La beauté d'Israël a péri sur les monts; les valeureux, comment sont-ils tombés? Collines de Gilboé, que la rosée vous délaisse, qu'il ne pleuve plus sur vous, montagnes perfides où le bouclier tomba de la main des héros! Saül et Jonathas, dans leur vie, dans leur mort, rien ne les sépara; plus rapides que les aigles, plus braves que des lions! Jonathas, mon frère, l'angoisse me terrasse à cause de toi. Je n'avais pas de plus grand délice que ta présence, et ton amitié m'était plus chère que l'amour des femmes... » (II, *Sam.*, I, 19, 27.)

Le trône de David.

Désormais, la voie était libre qui devait mener David à la royauté. Il avait juste trente ans, se sentait fort. Pouvait-il tenir pour un obstacle le dernier fils de Saül, Ischbaal? Abner, l'ancien général du roi, manœuvrait ce faible prince. Restait à obtenir l'approbation du peuple. Cela se fit en deux étapes. David alla

d'abord dans sa tribu de Juda, à Hébron, la vieille capitale pleine d'un haut passé religieux. L'acclamation du peuple le fit roi. Et c'est un fait important que la monarchie davidique pose ses solides assises sur ces clans du sud, proches encore de la vie nomade, et où les traditions se conservaient et se conserveront vivantes. Sept ans durant (1012-1005 sans doute), David règne à Hébron. Les Philistins, dont il reste le vassal pour son fief de Siqelag, ne voient pas d'un mauvais œil ce roitelet qui fait pièce au fils de Saül. Mais bientôt le petit prince de Juda grandit. Des conflits éclatent entre Nord et Sud; dans l'un d'eux, Abner tue un neveu de David, Asaël, frère de Joab. La réputation de David se répand si bien qu'Abner lui-même, astucieux comme un Talleyrand, négocie, en sous-main, la fusion des royaumes; il n'y gagne d'ailleurs pas ce qu'il espérait, car Joab, vengeur de son frère, lui plonge son épée dans le ventre. Peu après, deux officiers d'Ischbaal apportent à David la tête de leur maître : roi châtiant des régicides, David les exécute. Un peu plus tard, sur l'ordre de Dieu, les derniers descendants saülides seront livrés à des adversaires et mis en croix. Déclinant ainsi toute responsabilité dans des actes sanglants mais nécessaires, David néanmoins en recueillait le bénéfice.

La seconde étape est franchie. Les cheikhs de toutes les tribus reconnaissent David comme l'oint du Seigneur. C'est alors que le nouveau roi manifeste, par un acte, la grandeur de ses vues politiques. Pour donner au royaume une assise inébranlable, il faut une capitale moins excentrique qu'Hébron, et qui soit synonyme de victoire. Il porte les yeux sur Jérusalem. Au croisement des routes qui venaient de Gaza, de Jaffa, de Sichem, de Jéricho et de Bethléem, assez à l'écart pour être sûre, au cœur de ces hautes terres qui sont le bastion physique et moral de la Palestine, c'était une place remarquable, digne du destin auquel David allait l'appeler. Le peuple cananéen qui l'occupait, les Jébusiens, en avait fait une citadelle. Bâtie sur trois

collines, elle avait son bastion sur celle de l'Ophel; une redoute, Sion, tenait la butte la plus abrupte. Les Jébusiens croyaient leur cité si solide qu'un proverbe courait parmi eux : « Pour défendre nos murailles, aveugles et boiteux suffiraient! » David mena l'attaque. Il avait promis de fortes récompenses à qui entrerait le premier dans la ville. Ce fut Joab. On a retrouvé un très ancien canal souterrain qui permettait à la citadelle de s'alimenter en eau; Joab s'y engagea, parcourut le tronçon inférieur, puis grimpa le long du puits et surprit la garnison : il y a quelques années, pendant les fouilles, un lieutenant anglais a reproduit ce tour sportif sans grandes difficultés.

Maître de sa capitale, en 1005, le roi s'occupa aussitôt de lui donner un aspect nouveau. « La cité de David » vit arriver une armée d'ouvriers, des tonnes de matériaux. Les Phéniciens, grands spécialistes de la bâtisse, envoyèrent des architectes, des ouvriers qualifiés, des bois. Le palais royal sortit de terre, pour l'admiration des foules. Et, signe de puissance auquel l'Orient était fort sensible, le harem de David prit un développement considérable : « Il lui naquit beaucoup de fils et de filles. » Il pouvait chanter dans sa reconnaissance : « Dieu a tendu sa main et m'a saisi d'en haut; du péril des grandes eaux, il m'a fait échapper; il m'a délivré de l'ennemi puissant; il m'a sauvé parce qu'il s'est complu en moi. Car j'étais sans reproches devant lui; je me tenais en garde devant l'iniquité. C'est pourquoi je te loue parmi les nations, ô Yahweh, et je clame la gloire de ton nom! » (II, *Sam.*, XXII.)

Le succès ne lui faisait pas négliger les tâches difficiles. A peine l'unité de son royaume constituée, il avait entrepris la lutte contre les Philistins. Ceux-ci s'étaient trompés en croyant qu'il resterait vassal docile. Tantôt en guérillas, tantôt en vraies batailles, il leur mène la vie dure. On le voit parcourir tout le pays, si audacieux que ses soldats le supplient de ne pas risquer « d'éteindre, en succombant, la lampe d'Israël ». Jusque dans la plaine philistine, il mène ses

troupes. Gath est menacée, prise peut-être. Des ports passent sous sa domination, que Salomon pourra utiliser comme bases pour sa flotte naissante. Au nord, la plaine d'Esdrelon est reconquise. La promesse ancienne achevait de se réaliser : « Souvenez-vous à jamais de l'Alliance! chantait le roi. Ne vous glorifiez que par le nom de Yahweh! Car c'est lui qui a parlé à Abraham et à Jacob : « Je vous donnerai la terre de Canaan en héritage. » Ce soldat n'oubliait pas la part de Dieu.

Il le montra par un geste plein de signification. L'Arche était demeurée, depuis le temps d'Héli, dans un demi-exil, cachée en une bourgade. David la fit apporter à Jérusalem, grande idée politique. La capitale devenait ainsi métropole religieuse. Quand les Lévites apportèrent l'Arche aux portes de Jérusalem, on put voir le roi, tel un simple prêtre, participer à la procession, « dansant, bondissant de toutes ses forces ». Il accomplit lui-même les rites du sacrifice, preuve que la monarchie était, en face du sacerdoce, singulièrement plus forte que sous Saül.

Ainsi s'accomplit, par la volonté et le bonheur de David, une étape de l'histoire d'Israël. Des guerres nombreuses contre les Moabites, contre les Ammonites, même contre les princes araméens de Damas, menées presque toutes par le valeureux Joab, étendirent l'autorité de David non seulement aux frontières de Canaan, mais au delà, de l'Euphrate jusqu'au Sinaï. Sans doute ne faut-il pas exagérer l'importance de son royaume qui n'a rien de commun avec les vastes empires d'Égypte ou de Babylone; mais c'était la première fois qu'Israël arrivait à un tel degré de force en même temps que d'organisation. Une administration s'ébauchait, avec un chancelier, des secrétaires, un ministère des travaux publics, des archives. Un pas décisif était franchi.

L'armée s'était beaucoup développée depuis Saül. Autour du noyau permanent se groupaient, en temps de guerre, les recrues des tribus. Une solide garde du

corps était formée des mercenaires philistins « Phlêti » ou « Kréti » fidèles comme le seront à Louis XVI, ses gardes suisses; Ramsès II, déjà, avait choisi parmi les peuples de la Mer ses « Sherdanes » tout comme Napoléon prendra en Égypte musulmane ses Mamelucks. Un commandement d'élite assurait à cette armée une efficacité remarquable; au cœur étaient les « trente » et parmi eux les « trois » les « *gibborim* de David », dont les exploits préfigurent ceux des preux de Charlemagne.

Telle fut l'œuvre de David; elle apparaît, de maintes façons, considérable. Sans une bavure, sans un échec, brave comme Saül, mais au contraire de lui, profond politique, il achève l'unification du peuple, libère la terre, permet à ses sujets cette gloire qui, dans la réussite, cimente l'unité. Œuvre strictement nationale; David exprime sa race et refuse toute contamination. Seuls, peut-être, les Philistins, dont il admire l'organisation militaire, influeront quelque peu sur son jeune royaume; on retrouve dans l'hébreu des racines d'allure grecque qui en viennent sans doute. Il laisse une capitale, une dynastie. On comprend qu'aux heures de profonde tristesse, Israël ne puisse détacher son esprit de cette glorieuse image et s'imaginer le Sauveur, le Roi de Gloire, autrement que sous les traits de David.

Pour la postérité qui le considère à travers les pages si honnêtes de la Bible, l'humanité du personnage nous touche autant que sa grandeur. On l'admire comme héros, on ne se retient pas de l'aimer. Certes, tout n'est pas pur en lui et s'il a des côtés de saint, son amour sans reprise du Dieu unique, sa confiance en la Providence, sa foi, on ne peut oublier qu'il est aussi d'une époque barbare où l'on ne jugeait ni la violence ni la ruse comme nous avons coutume de le faire, dans nos lois et dans nos livres sinon dans nos comportements. Mais quelle intelligence, quelle force et quelle grâce! Valeureux au combat et poète dont les rythmes sont venus jusqu'à nous, politique lucide et guerrier che-

valeresque, tenace dans ses desseins, sensible dans sa vie affective, il ne lui manque même pas, pour que, proche de nous, nous l'aimions davantage, ces faiblesses où l'homme cède à la pesanteur originelle et, s'il a l'âme noble, trouve, dans la faute même, l'occasion de la douleur, du repentir et du pardon.

Crises.

Un soir que David se promenait sur sa terrasse, il aperçut une femme qui se baignait. Il s'enquit d'elle. « C'est Bethsabée, l'épouse d'Urie, le Hittite », lui dit-on. L'âme du roi ne résista pas à la passion, il fit venir la femme, la prit. Urie était un officier des légions étrangères; il se battait alors contre les Ammonites. Peu après, Bethsabée fut enceinte.. David expédia à Joab cet ordre : « Envoie-moi Urie. » Le mari revenu, le roi le cajole, l'enivre à demi, lui conseille aimablement de rentrer chez lui. Méfiant, le capitaine reste au palais, parmi les gardes. « Quoi, tu n'as point passé la nuit dans ta maison? » demande David le lendemain. « Nos soldats sont en campagne, répond l'officier, et moi, je coucherais chez moi, avec ma femme? » La passion avait rendu l'oint du Seigneur adultère; la crainte du scandale le fit criminel.

Il écrivit à Joab un message, poussa la félonie jusqu'à le confier à Urie lui-même. « Placez Urie au plus fort du combat, disait le pli, et écartez-vous de lui pour qu'il soit frappé et périsse. » Peu après, un officier de Joab venait annoncer à David que tout s'était fait selon son vœu. Bethsabée eut des larmes pour le mort mais entra au harem royal où elle joua un rôle important.

Alors Yahweh dit à un prophète, un de ces inspirés errants comme il y en avait dans toutes les tribus, d'aller crier au roi sa faute. Nathan vint au palais et dit : « Dans une ville vivaient deux hommes : un riche et un pauvre. Le riche avait brebis et bœufs en abondance, le pauvre ne possédait qu'une petite brebis. Il

l'avait élevée chez lui, dans sa famille, au milieu de ses enfants; elle mangeait son pain, buvait à sa coupe et dormait sur son sein. Or le riche, ayant eu besoin de viande pour un festin, ne prit point dans son nombreux bétail, mais fit voler la brebis du pauvre. » David bondit : « Cet homme mérite la mort! Il rendra la brebis au quadruple! » et Nathan dit : « Tu es cet homme, roi David. Yahweh sait ton double crime. Tu as volé la femme de ton serviteur Urie, tu l'as fait tuer par l'épée ammonite. Tu en seras puni! » Mais l'homme qui est grand le demeure dans la faute. « J'ai péché contre Dieu », dit David en s'humiliant.

Le châtiment prophétisé par Nathan n'allait pas tarder à suivre la prophétie. Les derniers événements du règne annoncent des fêlures dans l'édifice. L'unité fut menacée et le restera. Dans ces grands harems orientaux, les intrigues sont perpétuelles. Ces jeunes demi-frères rivaux étaient sans cesse prêts à s'affronter. L'aîné Ammon avait souillé une de ses demi-sœurs; un frère de l'outragée, Absalon, le tua. Ce fut, entre David et ce fils, l'occasion d'une rupture qui prit vite tournure politique. Absalon se rendit à Hébron, s'y fit un parti, déclencha une révolte. Surpris, David n'eut que la ressource de fuir, tandis que le rebelle enlevait Jérusalem et soulignait sa victoire en usant des concubines de son père. Ce fut ce qui perdit le jeune ambitieux. Il y prit trop de temps. Le vieux roi, réfugié au désert, comme au temps de sa jeunesse, se retrouva le combattant sans défauts. Ses mercenaires philistins lui demeuraient fidèles. L'hymne qu'il composa en cette circonstance (*Psaume* III) respire la confiance en Yahweh. Absalon, quand il se décida à l'attaque, fut défait. Il s'enfuyait sur son mulet, poursuivi par les « preux de David », quand sa chevelure épaisse se prit aux branches d'un térébinthe; sa monture continua son galop, il resta suspendu. Désobéissant aux ordres de David qui voulait pardonner, Joab tua le rebelle; plus désespéré de ce deuil que joyeux de la victoire, le roi rentra à Jérusalem, le cœur brisé.

D'autres incidents montrèrent que, dans l'affaiblissement de la puissance royale par la vieillesse, l'unité risquait de se voir menacée. Un parti se formait déjà autour de l'héritier présomptif. David prit es devants. Le fils qu'il préférait était Salomon, né de Bethsabée; autour de lui, outre sa mère qui était fort avisée, se tenaient le prophète Nathan, les Lévites et les « gibborim ». David consacra Salomon; la succession était garantie.

La mort maintenant s'approchait. Vainement pour réchauffer le corps qui se glaçait, une ravissante jeune fille était venue : Abisag, la Sunamite; elle l'avait servi, il ne l'avait point connue. Une dernière fois, le roi-poète loua son Dieu, dans un hymne qui semble vaciller comme un corps affaibli. Puis il mourut, âgé de soixante-dix ans (975). On l'enterra sur la colline de Jérusalem, non loin du lieu où reposait l'arche de Yahweh.

Salomon, la « Sagesse ».

David avait été la force d'Israël, Salomon en fut le panache. Soldat, l'un avait conquis son trône, lutté toute sa vie, durement peiné pour maçonner son œuvre; l'autre, à qui tout appartenait par privilège de naissance, poursuivit, à travers des apparences, sa propre glorification. Grand règne, certes, que celui de Salomon, qui, par maints traits, préfigure celui de notre Louis XIV, mais sous ce ruissellement d'or et de pierres précieuses, qui, quarante ans durant (975-935 sans doute), couvre Canaan, l'homme nous échappe et ne saurait nous toucher. De David, on mesure les efforts, les élans, même les passions et les faiblesses : Salomon nous paraît une image lointaine, dressée en somptueux atours devant la postérité. Il y a du parvenu en lui, cette hâte à vouloir tout ce qu'il admire : l'Égypte a des chars, il en achète; Tyr des vaisseaux, pourquoi pas lui? Les maîtres du Nil et de l'Euphrate comptent dans leurs harems des femmes par centaines : il en

prend un millier. Ainsi de tout, et ce goût du luxe, cette précipitation, seront dommageables à son royaume qui, lui à peine mort, croulera.

Pourtant Israël lui a fait, dans sa tradition, une place de choix. Sa gloire fastueuse survit dans nos mémoires d'Occident comme dans les fables musulmanes. C'est qu'il lui sut gré, ce petit peuple si longtemps errant, qui avait connu l'oppression et allait en refaire bientôt la cruelle expérience, d'être celui par qui sa gloire s'affirma. Les nations, dans les perspectives de l'histoire, gardent presque toujours de l'admiration et de la gratitude à des hommes qui leur furent néfastes, mais par qui elles se sont haussées au-dessus de soi; et nous, Français, qui chérissons Louis XIV, Napoléon et respectons même les équipes sanglantes de la Révolution, c'est un sentiment que nous pouvons comprendre.

Le nom de Salomon exprimait l'idée du bonheur, de la paix et de la perfection. Il est le roi « heureux » et le roi « accompli ». Pour dire que son règne avait été un temps de calme et d'ordre, on assura que, dans un songe, il avait demandé à Yahweh, plus que les autres biens, la *Sagesse*. Au sens oriental du mot, cela veut dire bien des choses. Être sage, c'est avoir l'intelligence des réalités; ainsi écrit-on du roi qu'il connaît les bêtes et les plantes « depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope des murailles, et tous les quadrupèdes, les oiseaux, les reptiles, les poissons ». Être sage, c'est posséder le don de « comprendre les proverbes, les sens mystérieux, les maximes et les énigmes » (*Prov.*, I, I, 7); il entre même un élément ésotérique dans cette puissance, et le roi sage est tenu aussi pour devin. Être sage, c'est encore « acquérir la justice, l'équité, la droiture », ces vertus qui viennent de Dieu, car « la crainte de Yahweh est le commencement de la sagesse »; c'est donc, en définitive, posséder la connaissance de Dieu.

C'est tout cet ensemble de dons moraux et intellectuels qu'on reconnut au plus grand des monarques. Sous son nom seront placés des ouvrages qui les mani-

festent de façons diverses : *le Livre des Proverbes, la Sagesse, l'Ecclésiaste.* « Sa sagesse dépassa celle de tout l'Orient et de l'Égypte », dit le *Livre des Rois;* sur les bords du Nil aussi fleurissait ce genre de recueils moraux de sentences; on en connaît de fort beaux, comme ceux d'Amen-Enopi, qui datent de la XVIII[e] dynastie et dont on admet aujourd'hui que le rédacteur des *Proverbes* bibliques ne les a pas ignorés.

De cette sagesse royale, on aimait à donner des exemples en racontant des anecdotes significatives. Deux femmes étaient venues au tribunal du roi. Elles vivaient ensemble et avaient accouché en même temps. L'une, dans son sommeil ayant étouffé son enfant, avait volé celui de sa compagne, en lui substituant le petit cadavre. Mais il n'y avait nul témoin : comment connaître la vérité? On sait la ruse psychologique dont use le sage. « Partagez en deux l'enfant vivant, s'écrie-t-il, et donnez-en la moitié à l'une, la moitié à l'autre. » A ces mots, la vraie mère frémit dans ses entrailles : « Donnez l'enfant à l'autre, mais ne le tuez pas! » Ce genre d'apologues était fort goûté de l'Orient : on en connaît d'analogues en Arabie, dans l'Inde, en Chine et même jusque sur une fresque de Pompéi. La tradition musulmane en rapporte un autre. Trois frères se présentèrent à Salomon : « Notre père nous a dit, en mourant : un seul de vous est mon véritable fils; les autres sont bâtards. Auquel doit donc revenir ses biens? » — Qu'on amène le cadavre du père, dit le roi; qu'on le lie debout à cette colonne. Que chacun tire une flèche au cœur du mort; le meilleur tireur sera l'héritier. Un seul, à l'instant de décocher la flèche, jette l'arc à terre : « Non, je ne profanerai pas la chair de mon père! » — « Tous ses biens sont à toi, s'écrie alors le roi, car le sang a parlé. »

L'histoire, moins poétique, reconnaît à Salomon maints traits de sagesse, de sagesse politique. Il en avait montré dès son arrivée au trône, par la façon dont il s'était défait de tous ses adversaires possibles. Le fils aîné de son père, qui risquait d'être un rival,

fut condamné à mort : motif, il avait eu le front de vouloir épouser Abisag, la belle Sunamite, ce qui, selon les mœurs d'Orient, était déjà prétendre au pouvoir. Joab, le général de David, périt aussi, tué par les mercenaires de la garde : motif, il avait jadis assassiné Abner et, depuis lors, quelques autres! En fait, ce chef d'armée, indépendant de caractère, était inquiétant.

Sage politique, Salomon le fut aussi en maintenant son peuple dans la paix. Pendant tout son règne on ne signale qu'une petite expédition. Israël put « boire et manger à l'ombre des figuiers et des treilles », et de cela aussi garda bon souvenir au roi. De fait, son règne fut une période d'organisation et de progrès administratif. Le gouvernement se perfectionna, il y eut désormais un véritable vizir, des ministres plus nombreux, des conseillers, des secrétaires. Le palais eut son majordome. Et le pays, centralisé, fut régi par douze préfets imités de l'Égypte, qu'inspectait un délégué du roi.

Une des plus grandes preuves de sagesse de Salomon fut de déployer la force pour n'avoir pas à s'en servir. A l'armée d'Israël, il fit franchir un pas décisif en la dotant de chars. Jusqu'alors, moitié par pauvreté, moitié par hostilité fanatique aux innovations étrangères, les Hébreux n'avaient point possédé le redoutable engin qui avait fait la force des Pharaons, des rois hittites et des Philistins. Vainquant les résistances (longtemps encore les prophètes Isaïe, Osée, Michée, Zacharie, seront hostiles à l'arme nouvelle), il fait construire des chars, — au moins 1400! — achète des chevaux en Égypte, en Cilicie, crée des haras en Canaan, institue peut-être, pour nourrir ses huit mille bêtes, l'impôt de la « coupe du roi » qui réservait à ses écuries la première herbe, la meilleure. A ce corps d'élite, la jeunesse hébraïque fournit des volontaires enthousiastes.

Ce fut donc un grand administrateur que Salomon; comme tous ceux qui savent manier les hommes, il

utilise à des fins politiques les décisions que la nécessité lui imposait. Les grands travaux qu'il entreprit exigèrent une main-d'œuvre considérable; nous voyons, sur des bas-reliefs d'Égypte ou de Babylonie, ce que coûtaient d'efforts ces géantes constructions. Salomon profita de l'occasion pour détruire définitivement les Cananéens, qui furent réduits à la condition de serfs corvéables. Plus tard, quand cette main-d'œuvre ne fut plus suffisante, il réquisitionna même dans Israël; car les gouvernements très ordonnés, très « sages », ont certes leurs bons côtés, mais ils en ont aussi dont les sujets apprécient moins l'agrément.

Le roi diplomate et commerçant.

David avait été un roi guerrier. Les méthodes de son fils furent autres; c'est un diplomate, c'est un commerçant; en tous sens du terme, il négocie. Dans les relations qu'il entretient d'égal à égal, ou en demi-vassal, ou en maître, avec Tyr, les Araméens, l'Égypte ou les princes d'Édom, c'est toujours la manière douce qu'il préfère. Il n'est pas sûr qu'en laissant s'augmenter certaines menaces, celle de Damas surtout, il ait bien agi pour l'avenir.

L'Égypte n'était absente de Canaan que parce que ses rois avaient été trop faibles. La politique pharaonique n'abandonnait pas, pour autant, l'idée de reconquérir son glacis. C'est précisément sous le règne de Salomon que le Libyen Sésac s'empare de la couronne et fonde la XXIIe dynastie; le danger égyptien reparaissait à l'horizon du sud. La diplomatie salomonienne déploie tous ses talents et l'an 24 de son règne, le roi menait à un palais construit spécialement pour elle une princesse égyptienne qui sera désormais sa femme du premier rang. Comme cadeau de mariage, son beau-père, le Pharaon, avait conquis pour lui Guézer, dernier bastion des Cananéens. Une semi-vassalité se cache sous les apparences fastueuses du cortège nuptial : mais la face était sauvée et la paix assurée.

Cette diplomatie savait donc surmonter les difficultés. Elle fit encore ses preuves dans deux affaires délicates. Au sud, en Édom, était revenu l'ancien roi que David avait vaincu; d'autant plus dangereux que l'Égypte s'en servait comme d'un pion dans son jeu. On négocia si bien que ce prince ne constitua pas une gêne quand Salomon voulut développer son commerce avec la mer Rouge. Au nord, à Damas, un chef de bande avait constitué un royaume araméen; les contacts, entre ces deux États jeunes, furent peu amènes; l'animosité n'alla pourtant pas au delà de quelques coups de main.

Mais les grandes relations, celles auxquelles Salomon donna les meilleurs soins, furent celles qu'il entretint avec les Phéniciens de Tyr. Cela procédait de tout un plan, soigneusement médité, qui visait à faire de la Palestine, ce pays pauvre mais ce lieu de passage magnifique, un centre de commerce international. Fait d'une importance extrême : c'est Salomon qui a engagé Israël dans les voies du négoce, où il devait faire assez belle carrière! Et si surprenante que la chose nous puisse paraître, à cette entreprise il rencontra maintes difficultés! De même que Richelieu, cherchant à développer le trafic maritime français, se heurte à l'indifférence, que Colbert lui-même doit surmonter maintes résistances pour amener son peuple aux affaires, Salomon eut de la tablature et traversa des crises économiques parfois inquiétantes.

De quoi pouvait commercer Canaan? Pas de grand' chose : blé, huile, vin, en quantité minime. L'idée de Salomon fut d'acheter pour revendre. Les chevaux, par exemple, dont il venait d'organiser l'importation, pourquoi ne pas en exporter le surplus? Un exemple proche lui montrait ce qu'on pouvait gagner à vendre ce qu'on n'avait pas produit : celui des Phéniciens; il les copia.

Depuis que vers 2800 (1) un lot de Sémites s'était

1. Voir plus haut, p. 188. Le mot «phénicien» signifie en grec

installé sur la côte de Syrie, peu à peu mâtinés de maintes races, comme il advient dans les grands ports, le commerce maritime n'avait pas cessé d'y prospérer. La configuration d'un pays dénué de plaines, où le Liban tombe abrupt sur la mer, avait poussé sur l'eau ses habitants. Les admirables cèdres, dont alors les monts étaient couverts, les pins qu'on y voit encore, fournissaient aux chantiers un bois de haute qualité. « Planches de cyprès pour la coque, cèdre pour le mât, rames de chêne, bancs de bois tout incrusté d'ivoire, lin fin d'Égypte aux voiles, et partout, dans l'intérieur du vaisseau, tentures somptueuses du Péloponnèse » ; ainsi Ézéchiel décrira les navires phéniciens (*Éz.*, XXVII). Tels que l'archéologie nous les montre, ils nous paraissent de fière allure, avec leur quille arrondie, fortement relevée à la proue et à la poupe, avec leur grand mât à deux vergues soutenant la voile quadrangulaire, avec les deux longues rames qui constituaient le gouvernail. Les plus gros d'entre eux étaient dits « navires de Tarsis », parce qu'ils servaient à aller très loin, vers cette contrée mystérieuse, qui était peut-être l'Espagne ou le Caucase.

Admirables marins, sans boussole ni sextant, les Phéniciens avaient acquis de la mer, une connaissance prodigieuse. Des côtes qu'ils suivaient, ils avaient étudié tous les détails. Ils possédaient certainement l'équivalent de nos *Pilotes* ou *Instructions nautiques*, qu'ils gardaient secrets. Un capitaine phénicien, se voyant suivi par un étranger, avait volontairement échoué son navire plutôt que de laisser voir la passe; le sénat de sa ville l'avait félicité, indemnisé. Et Victor Bérard. en des livres où l'intelligence et la culture vont de pair (1), a démontré que les Phéniciens ont été les initiateurs des Grecs, qu'Homère a eu en mains, pour écrire l'*Odyssée*, leurs manuels de navigation, et que maints des récits qui nous enchantent, — le cyclope

« homme à teint rouge ». Cela fait penser aux Hamites d'Afrique, avec qui leur ressemblance physique est surprenante.

1. *Les Phéniciens et l'Odyssée.*

Polyphème ou la magicienne Circé, — ne sont que des transpositions volontairement mythiques, de renseignements géographiques précis, élaborés par les marins de Tyr et de Sidon.

Ces navigateurs avaient accompli des voyages dont l'audace nous confond. Sur des barques de vingt à trente mètres, ce n'est déjà pas un mince exploit que de parcourir la Méditerranée. Mais ils allaient jusqu'en Angleterre, cherchant l'étain des îles « Cassitérides » (les Scilly, à la pointe de la Cornouaille) et en Baltique, pour rapporter de l'ambre, et en Afrique, au golfe de Guinée! On a retrouvé en Phénicie, des bijoux d'or qui sont d'origine irlandaise et, à Stonehenge, en Angleterre, des verreries bleues d'Égypte apportées, sans aucun doute, par les Phéniciens. En maints points du globe, ils s'étaient installés à demeure : comptoirs, concessions ou véritables colonies, ils en possédaient depuis au moins le douzième siècle avant notre ère. Leur « Quadesh » d'Espagne est devenue Cadix; en face d'elle, sur la côte maurétanienne, Lixos était la porte de l'Afrique. Malte, la Sicile, les Baléares avaient leurs ports de relâche phéniciens; au temps où Saül régnait sur Israël, Utique naissait, dans son anse tunisienne. Deux siècles plus tard, vers 825, la reine de Tyr, Didon, allant, tout près de là, fonder Carthage, se fera donner « le terrain qu'on peut occuper avec une peau de taureau » et poussera l'astuce jusqu'à découper la peau en lanières si fines qu'elle englobera un département.

C'était vraiment d'habiles gens que ces Phéniciens et Israël allait être à bonne école. Leurs vaisseaux venaient séjourner dans les ports méditerranéens, bazars flottants offerts aux tentations des femmes. On y vendait des bimbeloteries cosmopolites, armes de bronze et verreries du Nil, parfums d'Arabie et papyrus d'Égypte, vases crétois ou mycéniens, plats d'or lydiens ou hittites, pierres précieuses, et ces étoffes d'Asie auxquelles la pourpre du Murex donnait une si noble couleur. Il arrivait parfois que, levant l'ancre à

l'improviste, le capitaine allât vendre comme esclaves ses belles clientes, car ces négociants étaient volontiers pirates. Tout cela rapportait gros. Et Ézéchiel, anathématisant les richesses de Tyr, nous en dressera un juste catalogue : « Tarsis remplit tes marchés d'argent, de fer, d'étain, de plomb. L'Ionie et le Caucase t'envoient des vases d'airain et des esclaves. D'Arménie t'arrivent mulets, chevaux de guerre et cavaliers. L'Arabie, contre ta camelote, échange l'ivoire et l'ébène. La Syrie vend chez toi l'escarboucle, la pourpre, les broderies, le lin fin, le corail, le rubis; Israël le froment pur, le baume, le miel, l'huile, la résine. » Les Phéniciens étaient, en somme, les Anglais de ce temps : marins et négociants, colonisateurs pour raisons d'affaires; par une curieuse coïncidence, les *nurses* de l'époque étaient Phéniciennes, comme celle qui, dans Homère, vend son nourrisson Eumée. L'alphabet simplifié qu'ils avaient adopté se répandit dans le monde avec tant de succès que nous en usons encore; et c'est parce que le grand marché du papier se tenait à *Byblos* que nous appelons encore *Bible* le livre des livres. On comprend qu'un roi affamé de gloire se soit mis à imiter ce prestige.

A l'heure où Salomon régnait sur Israël, la grande puissance de Phénicie était Tyr. Installée sur des îlots, à très proche distance de la côte, elle avait échappé à l'invasion nordique. Très riche, colonisatrice audacieuse, elle avait ses chantiers, ses ateliers de réparations, ses docks, ses banques. Son roi était Hiram, qui régna sans doute de 979 à 946, prince opulent, féru de grands travaux, commerçant habile. Déjà David avait eu recours à ses bons offices quand il avait voulu installer Jérusalem. Salomon établit avec lui les meilleures relations. A peine venait-il de ceindre la couronne qu'Hiram lui avait envoyé une ambassade de félicitations. Puis, jeu habituel de l'Orient, on avait échangé des énigmes avec enjeu à la clef, bien entendu, dans le genre de celles qu'on trouve au *Livre des Proverbes :* « Trois choses sont insatiables; quatre ne disent jamais : Assez! L'enfer, le sein stérile, la terre qui n'est

pas rassasiée d'eau, et le feu qui n'a jamais son content » (*Prov.*, XXX). Enfin, pour sceller l'amitié, une fille d'Hiram était entrée au harem de Salomon et, quand elle était arrivée à Sion, le peuple avait chanté l'épithalame : « Voici les beaux atours, les robes de la princesse, les sertissures d'or, les jupes diaprées, et toute une suite de vierges qui la mènent au roi » (*Ps.*, XLV).

Hiram et ses Tyriens apprirent l'art de la mer à Israël. Salomon acheta des navires phéniciens, puis en fit construire. Grâce aux victoires de David, il possédait des ports, Jaffa, Dor, Acre peut-être. A l'imitation de leurs maîtres, les Hébreux menèrent des croisières en Méditerranée, et l'on s'ébaudit à Jérusalem de voir arriver de l'or, de l'ivoire, toutes sortes de produits exotiques, parmi lesquels des singes et des paons. Puis, l'audace augmentant avec la réussite, Salomon eut l'idée de s'affranchir du contrôle arabe pour le commerce vers les pays d'Orient d'où venaient les parfums et les pierres précieuses. Au fond du golfe Élanitique, le port d'Asiongaber (1) fut équipé en chantier de construction et en docks, sous la direction de marins phéniciens. Enfin ce fut le grand exploit, le voyage au pays d'Ophir.

Une flotte de « navires de Tarsis » partit vers la terre mystérieuse. Était-ce l'Inde, l'Arabie, Madagascar? Dans les noms de diverses marchandises on a cru distinguer des étymologies sanscrites. Ces voyages à très grande distance frappaient l'imagination des peuples antiques; la « Pharaonne » Hatshepsou (2) avait fait beaucoup pour sa gloire en envoyant cinq navires au pays de Pount, aux « Échelles de l'Encens » dont « personne ne savait la route, hormis les dieux ». D'Ophir, les vaisseaux de Salomon rapporteront surtout du santal et des pierres précieuses. On usa du bois rouge à l'odeur exquise, pour le temple d'Yahweh et pour

1. Voir carte : Sinaï, p. 91.
2. Voir pp. 96 et suivantes.

la maison du roi. Mais, sans doute, parce que les Phéniciens cessèrent de jouer le rôle de guides, l'expédition ne fut pas recommencée après Salomon; « il ne vint plus de santal en Canaan, et on n'en a plus vu jusqu'à ce jour » (I, *Rois*, x, 12).

Ainsi, aux richesses que lui procurait son commerce, ce roi négociant ajouta, aux yeux de son peuple, ce prestige mystérieux, qui tient à l'Orient, celui dont Alexandre, César, Napoléon subiront l'attirance. Une image s'inscrivit, glorieuse, dans la mémoire des hommes. Un jour, était venue, à Jérusalem, une reine étrangère, attirée par la gloire de Salomon. Elle arriva de Saba, la lointaine Arabie (1), avec une suite brillante, en grand arroi. Ses chameaux portaient de l'or, des aromates, des pierres précieuses. Elle échangea avec le roi des énigmes, ce qui lui permit d'admirer sa sagesse, et elle repartit comblée de « tout ce qu'elle pouvait désirer ». Scène somptueuse, digne des fastes italiens de la Renaissance; telle on la voit à Arezzo, peinte par Piero della Francesca.

Le bâtisseur.

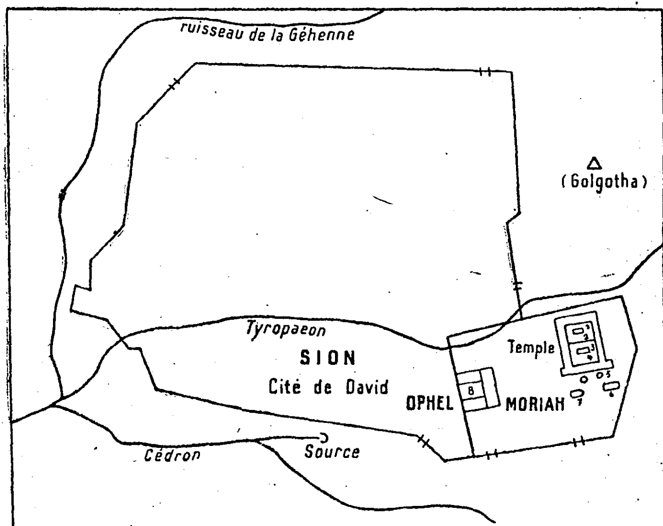
Ainsi, par l'habileté de ses méthodes commerciales, le troisième roi d'Israël fut-il le plus opulent des princes. En son temps « on ne fit aucun cas du métal argent, devenu commun ainsi que les cailloux; et le bois de cèdre abonda, autant que le sycomore de la Sephelah » (I, *Rois*, x, 27). Cette magnificence était une nécessité politique; dès l'instant qu'Israël devenait monarchie, il fallait que son souverain prît sa place parmi les autres

1. Peut-être au pays de Schibam, en Hadramaout, où l'on a retrouvé les ruines impressionnantes d'une très curieuse civilisation. Dans son livre passablemenr audacieux sur *Carthage* (Paris, 1946), M. Pierre Hubac, rompant avec la thèse admise qui fait des Phéniciens des Sémites, attribue pour origine aux « hommes rouges » le pays de la « Mer rouge », l'Arabie actuelle, et spécialement la région de Schibam. En ce cas, l'histoire de la reine de Saba serait un épisode de plus des nombreuses relations entre Salomon et les Phéniciens. (Sur l'Hadramaout, voir Hans HELLFRITZ, *Au Royaume de Saba*, Paris, 1936.)

princes du temps. Mais que de dangers étaient à craindre ! Ce roi qui se modèle peu à peu sur les autocrates de l'Euphrate et du Nil, à qui l'on dit « Monseigneur » ou « Ange de Yahweh », devant qui les courtisans murmurent : « Fureur du roi, message de mort; mais c'est la vie quand luit sa face ! » (*Proverbes*, XVI, 14), cet homme exalté par la puissance ne sera-t-il pas tenté de céder à la rébellion contre Dieu? On ne tardera pas à voir des souverains infidèles. Si un harem populeux est signe nécessaire de puissance, le rédacteur de l'*Ecclésiastique* en dira fort nettement les périls dans les strophes vengeresses qu'il adresse à Salomon : « Tu as livré tes reins aux femmes, tu les fis maîtresses de ton corps. Ta gloire en fut souillée, ta couche profanée; aussi la colère est venue sur tes enfants et la plainte sur ton lit » (*Ecclésiastique*, XLVII). Et si grande que fût la richesse du roi, elle n'était point telle qu'il ne dût, pour payer ses dettes envers Hiram, lui céder vingt villes de son royaume, que l'autre prit d'ailleurs avec la moue.

La cause de ces difficultés financières est la même dont s'affligera Louis XIV mourant : « J'ai trop aimé la bâtisse », pourra dire Salomon, comme le confessa le roi-soleil. Mais bâtir, bâtir grand, bâtir somptueux était aussi une nécessité pour le jeune État d'Israël. La glorification de Dieu, celle du monarque et du peuple ne faisaient qu'un. Même en se ruinant à demi, Salomon en était venu à ce point où il devait construire une maison digne de Yahweh et de sa propre puissance. A David, qui en avait déjà eu l'intention, le prophète Nathan avait dit que l'heure n'était pas sonnée. Dans l'histoire sainte, le nom de Salomon restera attaché à l'édification du temple, de ce temple qui, même détruit, sera, pour Israël en deuil, le centre de l'amour et de l'espérance — et que la symbolique chrétienne unit, d'un lien mystérieux, au corps du Dieu vivant : « Détruisez ce Temple, dira le Christ, et je le rebâtirai en trois jours ». Jeté bas, puis rebâti, le temple de Salomon préfigure la Résurrection.

Le site de Jérusalem actuel consiste en un plateau d'où se détachent, vers le sud, deux collines, l'une à l'ouest qu'occupe la ville moderne, l'autre à l'est divisée en trois gradins, le Bezétha, le Moriah, l'Ophel. Ce dernier qui s'avance en triangle entre le Cédron et le petit fossé, aujourd'hui comblé, du Tyropaeon,



Jérusalem au temps du roi Salomon.

avait seul été occupé par David. Sion, la cité de Salomon, choisit pour emplacement le Moriah, où de grands souvenirs religieux s'attachaient (1); son père n'y avait-il pas reçu de Yahweh l'ordre de le consacrer, lui, comme oint du Seigneur? La butte rocheuse fut taillée, aplanie, équarrie par des travaux énormes; un mur de soutènement établi à mi-pente permit d'avoir au sommet une plate-forme beaucoup plus vaste. Josèphe, l'historien juif, dit que les pierres en étaient liées entre

1. Voir Sacrifice d'Isaac, chapitre I de la première partie.

elles par du plomb. Et c'est devant ces blocs (ou, du moins, le peu qu'il en subsiste à la base des constructions d'Hérode), que les fils d'Israël viennent encore pousser les plaintes déchirantes qui ont valu à cette ruine le nom de « mur des lamentations ». Aujourd'hui, le Moriah est la grande esplanade, longue de 490 mètres, large de 321, où se dresse le chef-d'œuvre de l'art musulman, la coupole de la Roche, qu'on nomme à tort « Mosquée d'Omar ».

Le temple qui devait s'élever sur le terre-plein ainsi créé, magnifierait Yahweh; il fallait qu'il fût digne du Très-Haut. Au reste, Salomon avait le sens de la grandeur. Son épouse égyptienne pouvait en lui parlant des temples majestueux d'Égypte, de leurs colonnades, de leurs portiques, de leurs pylônes, lui proposer de dignes modèles, et en Phénicie, il avait sous les yeux des monuments d'un art sobre et riche. C'est à Hiram, son ami, que le roi d'Israël demanda aide. Un traité fut passé : en échange de froment, d'orge, de vin et surtout d'huile, — huile d'olives gaulées et non tombées, était-il spécifié, — Hiram fournirait l'or, le bois, et les ouvriers spécialisés. La pierre serait prise sur place : elle abondait.

Aussitôt Jérusalem se transforma en une véritable ruche : cent cinquante mille ouvriers, sous la férule de trois mille six cents surveillants, s'affairèrent. L'architecte phénicien qui dressa le plan de cet édifice, s'inspira certainement des monuments sémites comme on en voyait tout au long du Croissant fertile. Achevé après plus de sept ans d'efforts, le Temple salomonien avait noble aspect. Par une rampe, on montait à une première cour, entourée d'une enceinte, où le peuple aimera à séjourner. Une seconde muraille délimitait le parvis des prêtres où les Lévites assureraient le culte. C'était là que se trouvait l'autel des holocaustes, au feu perpétuel, et, reposant sur quatre groupes de trois bœufs de bronze, la mer d'Airain, immense réservoir pour l'eau des sacrifices, et qui symbolisait, peut-être, comme dans les temples de Babylonie, « l'abîme », l'océan originel. Devant le

haut pylône qui marquait l'entrée du sanctuaire, deux colonnes de bronze se dressaient, hautes de dix mètres : chacune avait un nom, l'une « Il rendra stable » et l'autre « En lui la force ».

Le temple proprement dit n'était pas très grand. Auprès d'une cathédrale, il paraîtrait une modeste église de hameau. Il ne dépassait pas onze mètres de large, et sa longueur totale n'en faisait pas quarante. Mais sa somptuosité rachetait sa petitesse. Les plus beaux bois du monde, le santal, le cèdre, le cyprès, en lambrissaient les murs et en couvraient les planchers. Par les grilles de bois et les profondes fenêtres, un jour mesuré y pénétrait, qui allumait des feux sur les ors des murs, de l'autel et des candélabres. On y distinguait deux parties : dans l'une, le Saint, les prêtres, offraient les pains de proposition, entretenaient les lumières de dix chandeliers à sept branches et brûlaient l'encens sur l'Autel des parfums. Un voile précieux, brodé de pourpre, de violet et d'or, sur le fond immaculé du lin d'Égypte, masquait une porte : celle du Saint des Saints, où, dans le silence et l'obscurité totale, l'Arche d'Alliance reposait, sous la protection de deux Chérubins d'olivier plaqué d'or, dont les ailes, emplissant la largeur de la pierre, devaient abriter Dieu s'il lui plaisait de venir en ce lieu. Une fois par an, pénétrait, dans ce tabernacle auguste, seul, le Grand Prêtre.

Dans quelle mesure ce somptueux édifice fut-il accepté par un peuple qui, la veille encore, n'avait connu comme temple qu'une tente? On a des raisons de penser qu'il y eut des résistances. Mais le roi qui travaille à sa gloire, songe surtout à la postérité : les générations futures entoureront de vénération le Temple, et le geste, si important, qu'avait accompli David en rapportant l'Arche à Jérusalem, se trouvera pleinement confirmé : ce sera désormais la capitale religieuse unique, où l'âme même du peuple battra.

Salomon fit encore maintes constructions. Son palais

se composa de nombreux édifices, entouré d'une enceinte qui formait en même temps celle de la première cour du temple; les principales parties en étaient : « la Maison des bois du Liban, » faite de fûts de cèdres et ornée d'écus en or, grande salle de réunion et de cérémonie; le « vestibule aux colonnes » plus petit, sans doute salle d'attente, à côté de « la Maison de justice et du trône », où se trouvait, au haut de six gradins, gardé de douze lions, le siège d'ivoire du roi; l'habitation même, divisée en deux bâtiments, l'un pour le harem royal, l'autre pour l'épouse égyptienne, qui avait droit à des honneurs spéciaux. Enfin on aurait tort de croire que les seuls soins du régime fussent réservés à des édifices religieux ou somptuaires. De nombreux travaux fort utiles furent menés à bien. La ville de Guézer, détruite lors de la prise par le Pharaon, fut rebâtie, et plusieurs autres cités qui avaient également souffert. Salomon construisit, aux frontières du royaume, des forteresses, comme celle de Meguiddo où l'archéologie a retrouvé ses écuries. Les entrepôts furent établis sur les routes jusque dans la direction de Pétra.

Travaux admirables, activité prodigieuse, surtout si l'on songe à l'exiguïté de ce royaume, à la faiblesse numérique de la population. Mais on renonce à évaluer ce que coûtèrent de peine ces ensembles glorieux, Chéops, Képhren, les Pharaons constructeurs des Pyramides, furent longtemps voués à l'exécration. Maints symptômes nous montrent qu'à la fin du règne de Salomon, une immense lassitude courbait les épaules de ses sujets. Les derniers temps de Louis XIV ne furent-ils pas assombris par le même sentiment? Mais, de même qu'oubliant la lourdeur des impôts, nous ne considérons plus que la beauté de Versailles, Israël oublia les réquisitions sévères et les coups des surveillants de chantier, pour ne plus se souvenir que de ce jour de gloire où, dédiant le Temple au Tout-Puissant, interprète de tout son peuple, Salomon avait prié ainsi : « Yahweh, Dieu d'Israël, il n'est de Dieu que vous aux cieux et sur la terre! » (II, *Chroniques*, vi, 14) et où,

dans l'éclair de sa foudre brûlant les victimes de l'holocauste, Yahweh avait répondu.

La gloire des rois.

C'est encore un fait d'histoire que le halo de gloire qui se crée autour d'un personnage réel. Charlemagne, le sage empereur « à la barbe fleurie » de la *Chanson de Roland*, vit dans nos mémoires autant que le terrible soldat à longues moustaches qui fit massacrer dix mille Saxons; et Napoléon qui, d'ailleurs, travailla lui-même à sa statue, est aujourd'hui inséparable des grandes images qu'il a suggérées à Victor Hugo.

De David, la Bible nous donne trois figures. Dans le *Livre de Samuel* nous le voyons, jeune aventurier, béni de Dieu mais plein de sang; dans le *Livre des Rois*, modèle des souverains à l'échelle de qui l'on compare les autres; dans les *Chroniques*, idéalisé à tel point que ses crimes sont passés sous silence, statue plus qu'homme vivant. De celui par qui, à travers tant de combats, Israël avait conquis la puissance, on voulut surtout retenir le caractère pieux et sacré. Les traditions juive et chrétienne affirment qu'il a composé lui-même de nombreux *Psaumes;* on en fit d'autres après lui, pendant des siècles, auxquels on ne pensa pas pouvoir donner meilleure caution qu'en les mettant tous sous sa signature. Et l'Église, aujourd'hui, quand elle prie, emprunte, à cette tradition davidienne, quelques-uns de ses plus admirables accents.

De Salomon, la gloire s'était emparée dès son vivant : il s'y était d'ailleurs bien employé. Lui mort, les prêtres qui lui devaient le Temple, — leur gagne-pain, — s'appliquèrent à magnifier son image au point de la rendre à peu près inaccessible. Sur les défauts du régime, sur les faiblesses de l'homme, on passa de pieuses éponges. Tout le texte des *Chroniques* ne nous en livre qu'un tableau où le souci de l'édification apparaît trop. On insiste sur sa « Sagesse ». Le *Livre des Proverbes* appelé parfois « Sagesse de Salomon », contient sans doute deux collections de maximes (de v à

xxii, 16 et de xxv à xxix) qu'on peut attribuer dans l'ensemble au grand roi ou à son époque; le reste fut placé sous son nom, par la suite. On n'admet plus guère que le souverain ait écrit cet *Ecclésiaste* où se développe le thème célèbre : « Vanité des vanités! tout est vanité! »; en lui attribuant cet opuscule amer, à la philosophie résignée, et assez courte, sans doute voulait-on montrer où conduit l'excès des biens de la gloire et des plaisirs. Quant à la *Sagesse*, cet essai admirable où s'exprime une si profonde doctrine des fins dernières de l'homme, c'est l'œuvre d'un Juif alexandrin qui vivait peu avant notre ère et à qui la philosophie grecque n'était pas inconnue.

Parmi toutes ces attributions, il en reste une qui nous touche particulièrement; c'est celle d'un mince poème aux images ravissantes, qui n'a pas fini d'enchanter le cœur des générations humaines. *Le Cantique des Cantiques* est écrit dans une langue postérieure d'au moins trois siècles à l'hébreu de Salomon. S'agirait-il d'une transcription tardive d'une œuvre authentiquement salomonienne? ou seulement d'une attribution littéraire? C'est un roman d'amour, tout pur et simple. La Sunamite (est-ce la Sunamite Abisag?), ravissante jeune fille, brune et noire comme les « tentes de Kédar », a été amenée « aux appartements du roi ». Mais son amour reste fidèle à celui qui, dans la steppe, là où sont les gazelles et les biches des champs, « fait paître son troupeau parmi les anémones ». De l'âme à l'âme, c'est, entre les deux amants, un dialogue tout chargé de poésie, où les vents de la nuit portent toutes les senteurs de l'Orient. Un soir, la Sunamite dort, mais son cœur veille. Voix du Bien-Aimé. « Ouvre-moi, ma sœur, mon amie, ma colombe, mon immaculée! » Elle tire le verrou, de ses doigts parfumés de myrrhe. Mais les gardes surgissent, elle est repoussée dans le harem : « Fille de Jérusalem, si vous rencontrez mon aimé, ah! dites-lui que je suis malade d'amour! » Alors, devant le roi, plaidant sa cause, le jeune homme s'écrie : « Pour lui, il y a des femmes et des jeunes filles sans nombre : pour moi, une

seule est ma colombe... » La générosité du roi les rend l'un à l'autre, et vers le désert, appuyée sur son aimé, la Sunamite s'en va, quittant les splendeurs du palais.

Est-ce seulement une bonne action royale qu'on aurait voulu rapporter? Comme on l'a vu déjà pour le *Livre de Ruth,* il est probable qu'en sens narratif, se superposent des symboles mystiques (1). L'Orient aime infiniment ces jeux profonds. La « Sunamite », c'est la « parfaite », comme Salomon c'est « l'accompli ». Le drame d'amour, ne serait-ce pas celui d'Israël qui devra abandonner les fastes monarchiques et retourner au désert pour retrouver le sens de sa mission? Ne serait-ce pas encore celui de l'âme fidèle qui renonce aux richesses pour rejoindre « celui en qui tout est charme », « la source du jardin, le puits d'eau vive », l'amour « fort comme la mort », Dieu? Et dans l'époux qui vient, plein d'une jeune force, rendre la liberté à la douce captive, combien de mystiques chrétiens, tel saint Bernard multipliant les plus beaux commentaires, ne verront-ils pas le Messie, le Libérateur? A l'image du roi opulent, ami des magnificences profanes, se trouve ainsi associé Celui par qui l'esprit de renoncement est entré dans le monde : et cela est plus juste qu'il ne semble, si l'on pense à la signification providentielle de toute cette histoire, et à son aboutissement, qui est le Christ.

1. C'est volontairement que nous n'insistons pas ici davantage sur le sens spirituel, mystique, du *Cantique* : il nous semble, en effet, que des développements de cet ordre n'ont pas à prendre place dans un ouvrage historique tel que celui-ci. Mais, pour prévenir toute interprétation fausse, marquons bien, une fois de plus, que tout texte qui figure dans le canon biblique, étant inspiré, ne peut avoir de signification ultime que spirituelle et que l'idée de réduire le *Cantique* à un simple fabliau d'amour, n'a aucun sens. La grande idée de l'Alliance est à l'arrière-plan du ravissant poème, comme du prophète Osée ou du psaume XLV, en dépit de la différence des genres, et c'est à travers elle qu'il faut entendre tous ces développements (M. Robert, le savant professeur d'Ecriture sainte de l'Institut Catholique de Paris, prépare sur l'interprétation du *Cantique*, un travail très important : qu'il soit ici remercié de ses conseils.)

II

GERMES DE MORT, PROMESSES DE VIE

La royauté mystique.

« L'orgueil précède la ruine et la vanité présage la chute », assure un des *Proverbes* (*Prov.*, XVI, 18). Salomon à peine mort, son royaume se disloque. Sa splendeur ouvre un temps de désordre et de décadence, qui s'achèvera dans un vertigineux écroulement. Cet échec posthume, si rapide, les inspirés, tel le rédacteur de l'*Ecclésiastique*, y voient la sanction légitime des fautes royales; c'est parce qu'il a péché que Salomon « attira la colère sur ses enfants ». L'histoire ajoute, à cette explication fondamentale, d'autres causes de déclin que la monarchie hébraïque portait en soi.

La royauté est née d'un dessein providentiel. C'est Yahweh lui-même qui l'a établie. Voulue, pour des raisons humaines, par le peuple, qui d'ailleurs toujours exercera une sorte de contrôle sur ses souverains, grâce à Samuel elle a été consacrée. Saül a reçu l'onction au nom de Yahweh. C'est Dieu ensuite qui a substitué le jeune pâtre au roi devenu indigne et lui, toujours, qui a dit au vieux David de faire sacrer Salomon de préférence à tous ses autres fils. Ce caractère religieux dont Bossuet a tiré, par une analogie grandiose, la politique des rois de France, impose au souverain des devoirs très précis. Oint du Seigneur, son représentant sur la terre, il doit d'abord donner l'exemple d'une foi sans fissure. Il a pour obligation de gouverner comme ferait Yahweh lui-même, avec une justice quasi divine.

Le rôle religieux de la monarchie israélite apparaît considérable. Même le malheureux Saül a servi utilement Yahweh. Si la dispersion en tribus avait continué, la piété aurait fini par se disloquer en dévotions locales, que chaque haut-lieu aurait attirées. La nation, en s'unissant, échappe à ce péril et renoue avec la grande tradition de Moïse. David, en apportant l'Arche d'alliance à Jérusalem, donne à l'unité nationale son symbole le plus manifeste. Le trône de Yahweh, le lieu où il se révèle, est, de nouveau, au cœur du peuple, dans ce qui est maintenant sa capitale. Enfermée par Salomon dans les ténèbres du Saint des Saints, elle participe au mystère même du Dieu invisible; elle s'effacera peu à peu devant le Temple, bâti pour l'abriter, devenu « la maison de Dieu », et quand, au retour de l'exil, on rebâtira l'auguste édifice, il sera le centre d'un culte qui s'élargira au point de se passer de tel symbole, et le Saint des Saints sera vide.

Pourtant, pas plus que les rois de France, dont le caractère mystique ne peut non plus être mis en doute, les rois d'Israël ne sont vraiment des prêtres. Le roi n'appartient pas à la tribu des Lévites ni à l'un de ces collèges de prophètes qui portent à travers le pays les paroles de Yahweh. Et même quand il est saisi de l'esprit de Dieu, on en marque de la surprise. Les ministres du culte, ce sont toujours les Lévites, dont le *Livre des Chroniques* nous décrit minutieusement l'organisation. Ils sont trente-huit mille, dont vingt-quatre mille vraiment prêtres, les autres, greffiers et juges, chantres ou gardiens du temple. Divisés en vingt-quatre familles, ils remplissent à tour de rôle les tâches cultuelles. La branche qui descend d'Aaron jouit d'une prérogative; à la tête de cet abondant sacerdoce, le Grand Prêtre est un sacrificateur suprême, celui qui, seul, pénètre au Saint des Saints. Les prêtres ont le droit exclusif de faire jouer « l'ephod-oracle » et les « sorts sacrés » qui expriment la volonté de Dieu. Et ils ont, usuellement, la tâche des holocaustes, de l'encensement, des ablutions. Pourtant les ois ont quelques caractères

nettement sacraux; il advient qu'ils sacrifient eux-mêmes les victimes, comme les Patriarches aux jours du désert; c'est eux, encore, qui président aux vastes cérémonies où le peuple se rassemble sur le parvis. Alors la gloire royale semble emprunter sa lumière à la gloire divine. Vêtu de pourpre brodée, précédé des cinq cents gardes portant chacun un bouclier d'or, le roi s'avance parmi les *rinna* et *terua*, les acclamations liturgiques que signalent les *Psaumes;* cependant que les trompettes jettent leurs notes stridentes et que l'odeur épaisse des chairs consumées monte, avec la fumée, sur l'autel des holocaustes.

Cette association intime de la majesté royale à la majesté divine portait en soi bien des périls. Au temps de Moïse et des Juges, Yahweh dirige son peuple directement. La théocratie est absolue. Les chefs ne sont que des mandataires transitoires et dociles de la volonté de Dieu. Avec la royauté, le caractère change; c'est la monarchie mystique, théocratique, mais c'est une monarchie tout de même. Yahweh a, en quelque sorte, délégué à un homme une part de ses pouvoirs. Représentant de Dieu auprès du peuple, du peuple auprès de Yahweh, le roi participe à la majesté divine et même, dans un psaume (XLV, 7) le terme « ô divinité! Elohim! » s'adresse au roi. Les rois, encore que consacrés, restent des hommes. Qu'advient-il si, entre leur nature humaine et leur mission surnaturelle, éclate un conflit?

Les fidélités.

Certes, David et Salomon furent des croyants qui ont vécu dans l'amour et la crainte de Yahweh. Leur psychologie religieuse est d'ailleurs fort différente. Chez David, on sent une foi simple, presque naïve, qui n'exclut ni certains petits calculs, ni de brutales chutes dans la tentation du péché, mais qui rachète toute faute par la profondeur de sa confiance en la miséricorde suprême. *L'Ecclésiastique* l'a peint excellemment

« Dans toutes ses entreprises, il a rendu hommage au Saint, au Très-Haut; en paroles de louange, de tout son cœur, il a chanté des hymnes, et il a aimé celui qui l'avait fait. » La dévotion de Salomon est plus hautaine; elle a quelque chose d'officiel. On voit moins en lui l'homme qui courbe le front sous le poids de sa misère intérieure, devant la majesté divine, que le puissant monarque qui sacrifie somptueusement à un autre monarque, celui des Cieux. Mais l'un et l'autre ont tenu une place considérable dans l'histoire religieuse d'Israël.

Même si une partie seulement des recueils que la tradition leur attribue sont vraiment leur œuvre, ce n'est pas en vain que les noms des deux grands rois sont associés à ces monuments de la foi humaine. La poésie hébraïque n'a jamais donné plus purs chefs-d'œuvre que tels *Psaumes*, et l'on s'émerveille de la pénétration qu'atteignent tels *Proverbes*. Cette langue violente, haute en couleur, que Renan compare au son du trombone d'airain, brisant l'air avec quelques notes aiguës, cette psychologie intuitive qui va tout droit au trait topique, au détail vrai, cette expression concise et riche tout ensemble, qui vêt d'images les abstractions, tout s'associe pour donner à ces œuvres une beauté littéraire à laquelle nous demeurons sensibles. Et les sentiments qui s'y expriment sont de ceux que le cœur de l'homme comprend éternellement.

« Toi dont chantent la gloire jusqu'au plus haut des cieux les lèvres des enfants, toi qui fondas la force pour vaincre qui t'attaque et briser l'ennemi vindicatif, lorsque je vois tes cieux, ouvrage de tes mains, la lune, les étoiles que tu y fixes...

« Qu'est-ce donc que l'homme pour que tu t'en souviennes? Et le fils de l'homme pour que tu t'en soucies? Tu l'as fait de peu plus petit qu'un dieu même; de prestige et gloire tu l'as couronné. L'œuvre de tes mains, voici que tu la lui confies et que l'univers, tu le mets sous ses pieds » (*Ps.* VIII).

Misère et grandeur de l'homme en face de Dieu :

Pascal trouvera-t-il de plus beaux accents pour les dire?

Il serait injuste de méconnaître l'élargissement et l'appronfondissement de la pensée religieuse qu'on doit aux Rois. Ils ne lui ont pas fait franchir, sans doute, une étape aussi importante que Moïse, mais ils ont contribué à l'orienter dans une voie au bout de laquelle sera l'universalisme chrétien. Yahweh reste le maître suprême; le créateur, le dieu des forces et de la nature. Il demeure le dieu national, jalousement revendiqué par le peuple élu, si étroitement attaché au sol même de la Terre promise qu'on ne peut pas lui offrir de sacrifices en dehors de ce petit pays exigu où Israël réalise sa volonté. C'est ce Dieu, si proche, si vivant, dont on parle comme d'une personne, qui emplit la pensée des psalmistes et les comble d'amour. Mais si nous chantons encore les Psaumes pour prier l'Éternel, c'est parce que à travers la divinité particulariste, partielle, qui mène Israël vers son destin, la personnalité de Dieu s'était déjà révélée, dans ses caractères authentiques.

L'idée de la justice divine fait alors des progrès. S'il protège son peuple, Yahweh manifeste aussi à son égard une rigueur équitable. On dirait qu'il applique lui aussi la loi mosaïque du talion : David a fait tuer Urie? Trois de ses fils seront tués. Sous le poids de cette justice, Israël courbe l'échine, mais sait aussi que l'homme peut se repentir et qu'alors la divine équité devient miséricorde.

Et une autre idée progresse aussi, aux destinées fécondes. Yahweh apparaît de plus en plus comme infiniment supérieur à tous les autres dieux nationaux qu'adorent les peuples voisins. Plus que supérieur, *il est;* eux, ne sont pas. Dans l'antiquité classique, un chef qui va attaquer un peuple ennemi cherche à se concilier ses dieux, et les implore; il ne veut pas les avoir contre soi. Nulle trace de ce sentiment en Israël. Les autres dieux sont des idoles, qu'on méprise, qu'on dépouille même, sans crainte de leur courroux. Les victoires de David et la magnificence salomonienne

durent convaincre davantage encore le peuple élu de la Toute-Puissance de Yahweh. Et il n'est pas interdit de penser que, dans cette conception élargie, ces grands esprits que furent David et Salomon pressentaient les développements sublimes qu'en tirera, commentant l'Évangile, un saint Paul, pour qui la religion nationale est le premier pas vers la religion universelle « où il n'y a plus ni Juif, ni Grec, ni circoncis, ni incirconcis ». Dans plusieurs textes du temps des Rois, l'intention messianique est évidente, et de David à son descendant Jésus, la chaîne de l'esprit est sans rupture.

Il est encore un point où un progrès se manifeste, c'est dans l'ordre de la morale, dans ses rapports avec la religion. Nous avons vu comment, en associant foi et morale, la pensée hébraïque avait fait franchir un pas décisif à l'esprit humain. Ce sera le thème favori des Prophètes; mais déjà les Rois ont de plus en plus conscience de ce lien. «Pratiquer la justice et l'équité, c'est aux yeux de Yahweh mieux qu'offrir des sacrifices » (*Prov.*, XXI, 3). Ici encore le message évangélique s'annonce, et la conception qu'on se faisait de la monarchie, celle qu'on avait des sanctions attirées par la faute, tout prouve que de telles notions avaient pénétré loin dans la conscience du peuple d'Israël.

Ne perdons pas de vue ces fidélités profondes que la royauté hébraïque a su garder au temps de ses plus grands représentants. S'il y eut des fautes qui voulaient le châtiment, ce sont ces fidélités qui méritèrent que la colère de Dieu ne fût pas sans pardon. Quand les temps du désordre et de la ruine seront venus, on remarquera que, dans la descendance de David, pendant quatre siècles, la couronne restera sans interruption, tandis que, dans l'autre royaume, en deux cent trente ans, neuf dynasties se succéderont. Et l'on verra là une preuve de la bénédiction divine; en souvenir de David, qui avait été fidèle, « sa lampe ne s'éteindra point à Jérusalem ».

Les trahisons.

Un curieux passage du *Deutéronome* (XXII, 14, 20), le code où s'exprime le meilleur de la pensée de Moïse, avait dit quelles conditions devrait remplir le roi que Yahweh établirait plus tard sur Israël. « Il devra être un de vos frères et non un étranger. Il n'aura pas de chevaux nombreux. Ni or, ni argent, il n'aura en grande abondance. Il n'aura pas de femmes nombreuses, ce qui pervertirait son âme. Son cœur ne s'élèvera point au-dessus de ses frères. » Cet idéal d'une monarchie simple, ascétique, fraternelle, ce fut encore celui du temps de Saül qui, entre deux campagnes, allait gérer ses terres et qui, pour sceptre, avait la lance du combattant. C'est encore celui de David, quoique, peu à peu se marque l'écart entre l'austère tradition et le souverain de Jérusalem. Avec Salomon, l'écart devient fossé. Le lien familial, qui était si puissant et dont, au fond, le lien national n'était qu'une extension, se distend singulièrement avec la coutume du harem aux centaines de pensionnaires. Le roi se sépare du peuple de toute la hauteur de son opulence et de son orgueil. « Son cœur s'élève au-dessus de ses frères. » L'abondance de l'or, l'augmentation de la puissance, entraînent leurs conséquences ordinaires, démoralisantes. A l'idéal fraternel et national, se substitue bien vite une société dure, où le riche exploite le pauvre, où la vénalité progresse et où la pureté spirituelle de la race est compromise par toutes sortes de contaminations.

Les fautes de David sont des péchés d'homme, d'un homme que le sang emporte et qui cède. Mais on le voit aimer Bethsabée, et la passion criminelle qui le pousse vers elle a quelque chose qui nous émeut. Avec Salomon, dont on n'aperçoit pas un mouvement sentimental, c'est bien autre chose. Le goût de l'or, la magnificence et l'orgueil sont sans cesse présents dans sa vie, pervertissant sa plus incontestable grandeur. On devine autour de lui un monde d'intrigues et de violences, masquées par l'étiquette. Et lui-même on le

voit céder aux tentations que le représentant de Yahweh devait le plus combattre.

David avait eu sept épouses; Salomon les comptera par dizaines, peut-être par centaines. Il collectionne les beautés exotiques; la Phénicienne, avec ses lourdes parures, ses plaques d'oreilles énormes et son teint sombre; l'Égyptienne, fille du plus grand des rois, suivie de servantes innombrables, avec tout l'attirail des boîtes à bijoux, des coupes rares, des cuillers à parfums; et bien d'autres, des Hittites, des Moabites, des Édomites, des rousses et des brunes, même des filles d'ennemis avérés d'Israël, telle cette Ammonite dont le fils, Roboam, sera le successeur du grand roi.

Le plus grave était que chacune apportait avec soi ses mœurs, sa foi, ses dieux. La politique conciliatrice de Salomon ne pouvait pas s'opposer violemment à ces importations d'hérésies. Comme la plupart de ces mariages avaient une signification politique, il était à peu près impossible de refuser que la nouvelle épouse élevât un temple à ses idoles nationales. Salomon, le délégué de Yahweh sur la terre, le constructeur du temple, l'unificateur de Canaan, fournissant des victimes et entretenant des prêtres pour tous les Moloch, les Kamosh, les Amon-Ra, de ses épouses! C'était un spectacle plus que paradoxal. A Jérusalem, on montre encore, non loin du mont des Oliviers, un « mont du Scandale » où, selon le *Livre des Rois* (II, *Rois*, XXIII, 13), s'élevaient les autels bâtis par Salomon « à Astarté, l'abomination des Sidoniens, à Kamosh, la saleté de Moab, à Milkom, l'horreur des Ammonites ».

Tel est le terrible danger qu'introduisait, au cœur d'Israël, le faste royal. Tout l'effort accompli depuis Moïse pour arracher le peuple à ses tendances idolâtres, va se trouver menacé d'être annulé. Il ne s'agit même plus de ces « baals » locaux, cananéens, dont l'allure bonasse et les puissances modestes limitaient le prestige. Mais de divinités étrangères, que toutes les modes apportent. A mesure que se développeront les conséquences logiques de cette trahison initiale, on verra

Israël traverser des crises de plus en plus graves. L'invasion des divinités phéniciennes, au temps de Jézabel, provoquera des événements horribles. Et la grande voix d'Élie criant à Achab son infamie dénoncera justement le drame où se débattra le peuple infecté par la faute : « Clocherez-vous donc toujours des deux côtés? Si Yahweh est Dieu, suivez-le; si c'est Baal, courez après lui ».

La postérité, qui attribuera à Salomon la formule *Vanitas vanitatum*, exprimera une vérité profonde. Ce règne fastueux avait moins travaillé au progrès du bien et du vrai qu'à la satisfaction des vanités royales. Elles deviendront poussière : c'est dans l'ordre.

Les lignes de moindre résistance.

Le germe mortel introduit dans Israël par cette tolérance infidèle était d'autant plus dangereux qu'il y avait, dans l'organisme du royaume, des prédispositions inquiétantes. L'histoire, dans l'édifice, discerne des lignes de moindre résistance.

La royauté n'avait pas été acceptée sans arrière-pensée; même ceux qui la tenaient pour une nécessité, en avaient souvent horreur. Qu'on se souvienne des jugements proférés par Samuel! Même absolu, le monarque, nous l'avons vu, procède aussi de la volonté populaire et comme, dans un système autocrate, la révolte est pratiquement le seul moyen de réclamer une réforme, elle apparaîtra légitime. Contre le roi oint du Seigneur, des prophètes de Dieu encourageront à la rébellion.

On verra plus grave encore. A mesure que le mouvement prophétique va se développer, une idée se répandra, qui était en germe dans la conception morale de la religion : c'est que Yahweh ne s'intéresse à Israël que dans la mesure où son peuple sert la justice. Peu lui importent la grandeur et même l'existence d'une nation, si privilégiée soit-elle; ce qu'il veut c'est la bonté, l'équité. Infidèle, le peuple de la Promesse doit logiquement périr. Or, à quoi sert la royauté? Elle

travaille à la grandeur nationale. Dramatique contradiction, dont les écrits mêmes de Salomon portent la trace, et qui aboutira aux cris du prophète Osée : « C'est dans ma colère que je t'ai donné un roi, Israël! dit Yahweh » (*Osée*, XIII, 11).

Même ce que les rois pouvaient faire de plus éclatant pour Yahweh, se retournait contre eux, aux yeux des stricts observateurs de la loi. Un temple? Avait-on eu un temple lors de Moïse? N'était-on pas plus pur dans la pauvreté des tentes que parmi les ors des parvis sacrés? Le vieil idéal nomade, toujours vivant au cœur d'Israël, s'indignait de ce luxe d'importation, de ces solennités aux splendeurs païennes. Et l'histoire, confirmant ce jugement, nous montrera ces richesses du Temple attirer sur Jérusalem les razzias égyptiennes, philistines, chaldéennes; un roi même d'Israël, scandaleusement, les pillera! Germes de mort bien plus que promesses de vie, ces pieux trésors!

A ces causes profondes de désagrégation s'en ajoutaient d'autres plus immédiates. D'abord le mécontentement ne cessa d'augmenter contre les impôts et les corvées. Une crise sociale se dessinait. Pourquoi donc travaillaient les équipes de bûcherons, les carriers de la montagne, les rameurs aux galères d'Azion-Gaber? Pour faire vivre, dans la débauche, un roi, ses femmes et ses familiers, pour entretenir les grands. Le bond en avant dans la civilisation, au temps de Salomon, avait, démesurément, augmenté l'écart entre pauvres et riches. La grande propriété se développait au détriment de la petite. « Malheur, s'écriera Isaïe (v, 8) à ceux qui ajoutent maison à maison, qui joignent le champ au champ! » Et, désignant d'un doigt vengeur les femmes luxueuses des favorisés de la fortune, il leur annoncera ce temps de détresse et de pourriture où « Dieu arrachera le luxe des anneaux, les soleils et les croissants, et les pendants d'oreilles, les bracelets et les voiles, les diadèmes, les chaînettes de pied et les ceintures, les boîtes à parfum et les amulettes, les bagues et les anneaux de nez, les belles robes de fête

et les tuniques flottantes... » tout l'attirail de l'élégance et du péché.

Ces rancœurs ne demandaient qu'à se cristalliser en rébellion. Au temps de Salomon, un incident révélateur annonçait les graves crises futures. Un certain Jéroboam, de la tribu d'Éphraïm, avait été placé par le roi comme surintendant des travaux dans son pays. Fils d'une pauvre veuve, arrivé seul à cette haute place, il céda à l'ambition et prépara une révolte dont le caractère social ne saurait faire doute. C'est un Spartacus d'Israël que ce rebelle. Mais il trouva des appuis bien significatifs. Un inspiré, nommé Ahias, qui faisait de l'agitation antiroyaliste dans la région de Silo, soutint les révolutionnaires. Il annonça même à Jéroboam que le roi oppresseur, infidèle à Yahweh, ne gouvernerait pas le peuple élu par ses fils, et déchirant son vêtement en douze parts, il en donna dix au révolté, annonçant par là le schisme des tribus. Jéroboam ne réussit d'ailleurs pas son entreprise et la police salomonienne réprima son mouvement; mais, réfugié en Égypte, il attendit son heure, c'est-à-dire la mort du roi.

Cet épisode révèle encore une autre fissure, la plus grave, celle qui va faire crouler tout l'édifice. Jéroboam était un homme d'Éphraïm, c'est-à-dire d'une des tribus du Nord, par rapport à Juda. Le Nord jalousait le Sud. L'orgueilleuse « maison de Joseph », Éphraïm et Manassé, n'avait pas vu sans acrimonie la médiocre tribu de Juda s'emparer du pouvoir suprême. La centralisation royale allait contre les vieilles tendances anarchisantes des tribus. Les Benjaministes s'indignèrent qu'après Saül le trône sortît de chez eux. Et David avait dû dompter des révoltes séparatistes, celle de son fils Absalon, celle d'un certain Seba, de Benjamin. En fait, tout se passait comme si Israël et Juda avaient été deux groupes ethniques proches, mais différents, unis temporairement par la volonté et la poigne des rois, que leurs plus profonds désirs tendaient à séparer. Toutes ces causes de désagrégation

vont jouer à la fois quand, dans le désenchantement d'une vieillesse opulente mais lugubre, meurt celui qui avait cru donner à Israël la puissance parce qu'il l'avait couvert de santal et d'or (935).

La scission.

Roboam succéda à son père : succession légitime. Mais c'était un demi-étranger, l'enfant d'une Ammonite; plus grave encore, c'était un imbécile, qu'entouraient de jeunes fous. Les tribus du midi l'acceptèrent sans réticence; mais celles du nord profitèrent des circonstances pour poser des conditions. Quand le nouveau souverain se rendit à Sichem, l'antique sanctuaire patriarcal, pour s'assurer des sentiments qu'on y avait, il y trouva des délégations chargées de doléances. Et, ce qui ne présageait rien de bon, le porte-parole des mécontents n'était autre que le révolutionnaire Jéroboam, revenu d'Égypte à l'annonce du décès royal.

Avec un peu de doigté, le jeune roi aurait pu se sortir de ce mauvais pas. Mais il fit preuve d'une parfaite inintelligence. Ce qu'on lui demandait n'avait rien d'inadmissible. « Ton père a rendu bien dur notre joug. Toi, désormais, allège cette lourde servitude, et nous te serons fidèles » (I, *Rois*, xii, 4, 5). Roboam n'a même pas l'excuse d'avoir cédé à un mouvement d'humeur. Il prit trois jours. Il consulta les vieillards qui avaient été les conseillers de son père : ceux-ci lui dirent qu'avec quelques bonnes paroles, cela s'apaiserait. Mais il demanda aussi leur avis aux garçons de son âge qui, comme il va de soi, furent pour la manière forte. Se rangeant à leur opinion, Roboam tint au peuple le discours que voici : « Mon père a rendu votre joug pesant? Eh bien! moi j'y ajouterai encore du poids. Mon père vous a châtiés avec des fouets? Moi, je taperai sur vous avec des lanières armées de métal! » (I, *Rois*, xii, 14).

Le résultat de cette habile politique ne se fit point attendre. Le vieux chant révolutionnaire qui courait

les tribus du Nord, depuis le temps du second roi, retentit par les collines. « Qu'y a-t-il de commun entre nous et David? Nous ne sommes pas de l'héritage de Jessé! A tes tentes, Israël, à tes tentes! Et toi, David, maintenant, balaie donc ta maison! » Tout n'était peut-être pas encore perdu, mais Roboam commit la même faute que devait faire notre Louis-Philippe quand, pour mater les Parisiens, il confia ses troupes à Bugeaud qu'on accusait (faussement d'ailleurs) des massacres de la rue Transnonain. Il envoya le chef des travaux publics, le garde-chiourme suprême, l'homme à qui l'on devait les augmentations d'impôts. Il fut tué à coups de pierres et l'émeute devint révolution. Roboam se hâta de sauter sur son char de guerre pour rentrer à Jérusalem. Il eut, quelques jours, la velléité de reconquérir le nord par les armes. Il y renonça. La scission était consommée, l'année même de la mort de Salomon, en 935.

Tandis que le Sud, demeurant fidèle au fils du roi légitime, constituait un petit État, réduit au territoire de Juda, auquel s'agrégèrent divers éléments de Benjamin et de Siméon, les dix tribus du Nord proclamèrent roi Jéroboam, l'ancien rebelle, l'antiroyaliste. L'histoire aime ces ironies. Le souverain nouveau s'empressa de marquer son indépendance à l'endroit de l'autre en établissant un culte de Yahweh sur ses propres terres. « Vous êtes assez montés à Jérusalem, dit-il à ses gens. Maintenant, voici votre Dieu, celui qui vous a tirés du pays d'Égypte! » Et il fabriqua deux veaux d'or qu'il plaça l'un à Dan, l'autre à Béthel. Puis, craignant peut-être que les Lévites, serviteurs du temple salomonien, ne lui fissent de l'obstruction, il institua prêtres des hommes qui n'étaient pas de leur tribu.

Sans doute ne pensait-il pas, ce faisant, établir un schisme. Les « veaux » étaient censés représenter Yahweh, par une simple complaisance accordée au goût des foules pour les images. Bien mieux, dans le royaume du Nord, on affirmait que c'était les gens du

Sud qui s'étaient mis à l'écart de la communauté nationale. « Écoute, Yahweh, la voix de Juda, et fais-le revenir à son peuple ! » Mais, dès les débuts du royaume septentrional, se montra, en lui, le mal dont il sera infesté : le microbe de l'hérésie étrangère, la contamination syncrétiste. Jézabel n'est pas loin, avec son cortège d'idoles.

Devant l'écroulement si brutal de l'œuvre royale, qui, de chute en chute, de crise en crise, ira à sa totale désagrégation, on ne se retient pas d'un mouvement de tristesse. Et cependant, cette décadence même a peut-être une signification surnaturelle, que Renan, peu suspect pourtant d'interpréter l'histoire sainte du point de vue providentiel, a marqué dans une page pertinente (1) :

« L'avenir religieux d'Israël dépendait de la liberté prophétique. Or, cette liberté, absolument inconciliable avec l'existence d'un gouvernement régulier, cette liberté qui eût péri, sans aucun doute, dans un État fort, le royaume joséphite, malgré des luttes terribles, la garda toujours. Jérusalem, d'un autre côté, capitale d'un territoire extrêmement restreint, se trouva réduite au rôle de tête sans corps. Impuissante dans l'ordre politique et militaire, elle devint une ville toute religieuse. David, qui pensait ne bâtir qu'une ville forte, se trouva, en réalité, avoir bâti une ville sainte. Salomon, en croyant élever un temple à la tolérance, bâtit la citadelle du fanatisme. Le champ clos fut préparé pour une des luttes les plus surprenantes de l'histoire. Tous les vents conspirent à enfler les voiles de celui qui accomplit un mandat divin. Ce qu'on fait contre lui tourne pour lui, car ce qu'on fait contre lui, supprimant son rôle égoïste, le force à se replier sur son rôle sacré. Si l'œuvre de Salomon eût réussi, la force d'Israël se fût dissipée dans les orgies des jeunes fous qui entouraient Roboam ; il ne serait pas plus question d'Israël et de Juda que des petites royautés éphémères

1. *Histoire du peuple d'Israël*, II, 188.

qui ont vécu et sont mortes dans les pays voisins. La hardie sécession des Joséphites détruisit la destinée vulgaire et assura la destinée transcendante d'Israël. »
— Si le grain ne meurt... dira Jésus.

La terreur assyrienne.

Humainement, rien ne pouvait être pire folie que cette scission dans les circonstances où Canaan n'allait pas tarder à se trouver. On ne pouvait marcher plus nettement à contre-courant de l'histoire.

Il est, dans le cours des siècles et des civilisations, des moments où semble se produire un phénomène d'élargissement fatal. Le cadre de l'activité humaine paraît alors trop étroit. Par des guerres, des conquêtes ou des révolutions, le cercle exigu se brise et de grands ensembles s'établissent jusqu'au jour où, disloqués par des forces internes, ils s'émiettent, et un nouveau cycle commence. Ainsi voit-on la Grèce passer de la cité aux fédérations puis à l'empire macédonien; Rome, née elle-même d'un rassemblement de bourgades, grouper autour de soi les peuples par centaines, devenir synonyme de monde méditerranéen. En France, du fief au royaume, l'évolution fut analogue, et aujourd'hui, en Europe, celle qui, de gré ou de force, amène les nations à un internationalisme que l'économie déjà impose.

En Proche-Orient, vers le milieu du xe siècle avant notre ère, après la parenthèse de l'histoire qui avait permis aux rois d'Israël d'édifier leur belle petite maison, le temps des grands empires est proche. Après plusieurs siècles de désordres, le Croissant fertile voulait la paix, si cher qu'il dût la payer. Les nouveaux maîtres qui s'y succéderont la lui donneront, mais à quel prix. Les anciens empires avaient eu quelque chose de patriarcal, de familial. Un Hammourabi, dans sa tentative d'unification, restait une sorte de Charlemagne; avec les Assyriens et les Perses, on entre dans l'ère des rigueurs strictes, des régimes supérieurement

organisés, qui annoncent nos grands États modernes. Que peuvent-ils faire, les deux petits royaumes de Canaan, contre ce processus historique qui les promet à la destruction?

Le grand danger va venir du Nord. L'Égypte, qui se relève et a de nouveau du mordant, intervient sur son glacis traditionnel; on reverra des Pharaons sur le Jourdain. Mais ils n'ont plus la puissance des Ramsès II et des Sésostris; appui souvent vacillant dans la résistance aux forces redoutables, ils seront, par leur politique incertaine, plus nuisibles qu'utiles aux royaumes du peuple élu.

Au reste, une puissance allait grandir, contre laquelle personne ne pourrait rien. L'Assyrie commence à se relever des troubles confus qui avaient suivi la mort de Téglatphalassar (1), à peu près au moment où se disloque le royaume de Salomon. Au IXe siècle, avec Assournazirpal II, dont nous possédons tant de monuments et d'inscriptions, elle reprend sa politique d'expansion : la Méditerranée voit apparaître les soldats à cottes de mailles et à « broignes », à casque conique, dont l'allure annonce, par une anticipation étonnante, les Normands de Guillaume le Conquérant, tels qu'on les voit à la tapisserie de Bayeux. Le VIIIe et le VIIe siècle marqueront l'apogée de la puissance assyrienne, avec ces « Sargon » qui, reprenant fièrement le nom du grand conquérant du Troisième millénaire (2), soumettront Babylone, étendront leur empire à tout le Croissant fertile et bien au delà, de l'Iran à l'Éthiopie, les Sargon II, les Sennachérib, les Assourbanipal, dont la puissance et le faste, prenant allure légendaire, deviendront ceux de « Sardanapale » chez les Grecs. Aux ruines de Khorsabad, l'impressionnant palais dit leur gloire. Les roitelets de Canaan peuvent

1. Voir plus haut, pp. 148 et 188.
2. Cf. plus haut, p. 14. Le choix de ce nom est significatif. De même Napoléon emprunte aux empereurs romains une grande partie de sa symbolique et parle de « Charlemagne, notre glorieux prédécesseur ».

se croire maîtres chez soi; le vrai seigneur, en puissance, c'est l'homme à barbe frisée, à la tiare droite imitant le casque, qui, descendu des montagnes du haut Tigre, a imposé à la Mésopotamie entière le plus terrible des jougs.

Les Assyriens avaient toujours été des soldats de valeur. Au IXe siècle, leur armée était devenue la meilleure du temps. Elle avait des corps spécialisés pour tous les genres d'opération : infanterie lourde de choc, cuirassée et casquée, chasseurs légers, rapides corps de sapeurs habiles à faire tomber les murailles des villes, à rouler, contre les tours, des tours mobiles. Les rivières n'étaient pas un obstacle à ces conquérants : chaque soldat, sur le dos, avait une outre en peau qui, gonflée, servait de canot pneumatique. Leurs chars étaient surtout redoutables; lourds, bien construits pour résister aux heurts et aux projectiles, ils portaient trois hommes, dont deux solidement armés.

Une réputation sinistre et justifiée précédait l'avance de ces soldats et, par la terreur, rendait souvent la guerre inutile. Aucun peuple n'a laissé, attachée à son nom, une telle somme d'horreurs. Mutiler, aveugler, empaler même étaient les moindres maux que les rois d'Assyrie infligeaient aux vaincus; il arrivait souvent qu'ils les fissent écorcher vifs pour couvrir de leurs peaux les murailles de leurs villes. Et ils s'en vantaient! « J'ai pris le roi ennemi, écrit Assournazirpal, de ma main. Trois mille de ses guerriers furent passés par les armes. Les prisonniers nombreux, les uns je les livrai aux flammes, aux autres j'enlevai la vue, à beaucoup je tranchai les mains, le nez et les oreilles. Des têtes coupées je fis un tas et j'en fixai d'autres aux ceps de vignes. »

La gloire de l'Assyrie sera éphémère. On n'édifie rien de solide sur la force seule et la terreur. Colosse aux pieds d'argile, l'empire des Sargonnides s'effondrera vite. Mais avant de disparaître, il aura dressé, en travers de l'histoire d'Israël, le glaive de la colère. Instrument de Yahweh dans ses desseins, Assour ne sera

puissant que « jusqu'à ce que le Seigneur ait accompli son œuvre », ainsi que l'avait annoncé Isaïe.

Le drame spirituel.

Déchiré en deux, bientôt pris dans la sphère d'action du cyclone assyrien, en même temps en proie à un tourment spirituel qu'un peuple religieux subit avec une particulière violence, Canaan va donc vivre des siècles de douleur. De ces trois drames, celui que les textes bibliques mettent en évidence, c'est le dernier, qui explique tout. Si le royaume divisé contre soi-même périt, si les soldats d'Assour ravagent les vallées d'Israël, c'est que le peuple élu a mérité d'être châtié, à cause de son infidélité. La perspective surnaturelle s'impose ici, avec une évidence poignante. Les souffrances, les crises, les défaites ne sont rien, étant des conséquences; l'essentiel est le drame spirituel qui marque d'une grandeur sublime cette décadence et en fait l'un des plus hauts moments de l'histoire humaine.

Le peuple de la promesse va être, pendant des siècles, travaillé par la tentation. Elle lui vient de partout. L'idolâtrie monte du sol même où le culte naturiste fait pousser les *achera*, les pieux sacrés, les *masseboth*, les menhirs. Elle sort du palais royal où les influences païennes du harem arrivent à être si puissantes que le culte de Yahweh en sera parfois anéanti. Elle accourt avec des hordes assyriennes, car la religion du vainqueur a du prestige sur les vaincus. Comment ce peuple, qui avait toujours dû lutter contre soi-même pour se maintenir pur, échapperait-il à cette multiple contamination? Il est humain qu'il cède, qu'il « se prostitue », comme disent les prophètes.

Alors les hauts lieux païens voient les foules accourir à leurs cérémonies orgiastiques. Autour des temples des Baals et des Astartés, l'odeur impure des prostituées sacrées attire les hommes. Les veaux d'or de Jéroboam font carrière. Jézabel, Athalie n'ont que trop de fidèles pour leurs idoles tyriennes. Tout est bon pour

devenir objet d'adoration; c'est le culte même de Yahweh qui s'infecte de pratiques suspectes; le serpent de bronze, relique de Moïse, il en est qui l'adorent à l'égal de Dieu, comme s'il était lui-même la Puissance.

Mais la grandeur d'Israël est alors de n'avoir point cédé tout entier à ces tentations. L'existence nationale du peuple élu tenait à sa foi, au monothéisme farouche qu'il avait su garder. Si cette foi avait disparu, tout aurait sombré avec elle et l'on ne parlerait pas plus, aujourd'hui, d'Israël que des Amalécites ou du royaume d'Édom. La fidélité fut sauvée parce qu'il y eut des hommes qui, dans des milieux divers, avec des méthodes différentes, résistèrent opiniâtrement à l'invasion de l'hérésie.

Cette résistance eut deux grands aspects qu'on peut, en gros, désigner comme celui des Lévites et celui des Prophètes. Dans les milieux sacerdotaux, la fidélité à Yahweh était, en somme, professionnelle; ce qui ne veut pas dire qu'elle ne fût point sincère. Serviteurs du Temple, ils luttent contre les vagues d'idolâtrie en tenant ferme sur les parvis, en multipliant les holocaustes, en brûlant beaucoup d'aromates sur l'autel des parfums. C'est une réaction normale des doctrines menacées que de se raidir dans le ritualisme. Cette attitude avait de la noblesse et les Lévites ont rendu service à Israël en lui conservant la mémoire de sa gloire jusque dans la pire détresse. Mais elle aboutissait à un formalisme dont on ne verra que trop vite les conséquences funestes.

D'autres éléments résistaient en cherchant à rompre avec ce qui leur paraissait la cause de tout le mal; le développement du luxe, l'enrichissement du peuple devenu terrien. Un certain Jonadab, fils de Rekad, fonde, au IXe siècle, une secte ascétique à laquelle il donne cette stricte loi : « Vous ne boirez pas de vin, vous ne bâtirez point de maison. Vous ne sèmerez pas et vous ne planterez pas de vignes. Mais vous habiterez sous les tentes et sur la terre où vous êtes, vivrez

comme des étrangers » (*Jérémie*, XXXV, 7). Tentative curieuse que celle de ces Rékabites (il en existe encore); mais ce retour aux habitudes nomades, ce naziréat rigide allait en sens inverse de l'évolution historique qui avait fixé au sol le peuple élu. Au surplus « le pays où coule le lait et le miel », n'était-ce point Yahweh qui l'avait donné? La vie nomade, c'était en esprit qu'il fallait la retrouver, en esprit de renoncement et de pauvreté. Des hommes le comprirent, aussi opposés au ritualisme lévitique qu'au puritanisme errant des Rékabites, mais en qui la plus pure aspiration religieuse se manifeste : les prophètes.

Les Prophètes.

On entre ici dans le chapitre le plus grandiose de l'histoire d'Israël. Tout l'ancien Testament repose en somme sur trois bases : Abraham qui reçoit la promesse et de qui tout découle; Moïse qui donne au peuple élu les moyens de survivre; les Prophètes qui, dégageant de toute gangue le message providentiel, formulent la véritable mission d'Israël.

Il y avait longtemps que, chez les Hébreux, on apercevait des individus doués de singuliers pouvoirs. On les appelait, dans les temps anciens, « les voyants ». Ils connaissaient ce qui est caché au commun des hommes. Débora avait été de cette lignée, et Samuel aussi, à qui l'on allait demander conseil pour tout, même quand on avait perdu son ânesse! La voyance était, en quelque sorte, devenue professionnelle et il existait de véritables collèges de devins. Certains même, allant plus loin, au lieu de demeurer enfermés dans un sujet, remontaient à de grands principes. Ils combattaient, défendaient, attaquaient. Dieu, disait-on, s'exprimait par leur bouche. Il arrivait que, saisis par l'esprit divin, ils se missent à proférer des paroles mystérieuses, des avertissements, des présages, des menaces. Dans certains de ces groupements d'inspirés, des délires collectifs éclataient parfois, et, parmi le déchaîne-

ment de la musique, peut-être sous l'effet de certaines drogues, ces porte-parole de l'esprit se répandaient en discours. On laisse à penser ce qu'il pouvait se glisser d'imposture et de trafic dans une telle institution. Ces « prophètes » professionnels ont souvent tourné aux faux prophètes, et, le Christ le dira, il sera parfois malaisé de les distinguer des vrais.

Pourtant, c'est dans cette tradition, pas toujours bien pure, dans ces milieux mêlés, que surgirent les personnalités religieuses les plus puissantes et les plus admirables de ce temps, ceux qu'on nomme les *Prophètes*, qui parlent réellement au nom de Dieu. Eux-mêmes se distinguent des autres, des confréries plus ou moins dervichiques qui pullulent. « Je ne suis ni *prophète*, ni *fils de prophète !* » s'écria Amos (*Amos*, VII, 14), voulant dire par là qu'il n'en fait pas profession.

L'ère prophétique commence à l'époque des Rois, c'est-à-dire au moment où le Yahwisme court les dangers que nous avons vus : il arrive qu'on appelle « prophète » des hommes d'époque antérieure qui ont parlé au nom de Yahweh, tel Moïse ou Samuel, mais par une extension du sens. C'est aux jours de David que le prophète Nathan annonce au roi le châtiment que lui vaudra son adultère; c'est aux jours de Salomon qu'Ahias, déchirant son manteau, prédit à Jéroboam la rupture du royaume. Au IXe siècle, l'esprit de prophétie se manifeste par les personnalités puissantes d'Élie et d'Élisée, adversaires acharnés de l'idôlâtrie. A partir de l'an 800 et pendant trois siècles, cet esprit animera tout un lot d'hommes extraordinaires parmi lesquels figure un des plus grands génies de l'humanité, Isaïe; ce sont les prophètes qu'on appelle *écrivains*, parce que généralement l'on possède d'eux, dans la Bible, un témoignage laissé par eux-mêmes : les quatre *grands*, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel, et les douze *petits*.

Ce sont des isolés, des non-conformistes, des hommes que guide seule la passion de l'absolu. Ils appartiennent à tous les milieux et leur psychologie est très variée; Amos est un bouvier, un prolétaire qui s'est

cultivé mais qui garde le ton révolutionnaire; Osée, un paysan riche qui a le cœur tendre; Isaïe appartient aux classes dirigeantes et connaît les dessous de la politique; Sophonie est même de la famille royale et Jérémie est fils de prêtre. Mais ils ont entre eux un grand air de ressemblance, parce qu'ils conçoivent tous leur rôle de la même façon. Israël les voit passer, entourés d'un terrible pittoresque; vêtus d'une peau de bête ou d'un manteau de poil de chèvre; vivant dans la plus extrême simplicité. Ils ne respectent aucune des conventions mondaines. Aux dames de la cour, fardées et parfumées, Amos crie : « Vaches de Bachan! », comme un voyou dirait : « Espèce de vaches! » Ezéchiel leur annonce qu'elles seront bientôt violées. Jérémie, afin de prédire la domination chaldéenne, se promène dans les rues bâté comme un âne. Et Isaïe se montre nu pour faire entendre en quel état seront les Israélites aux jours de la colère. Cependant le respect inquiet de la foule les entoure. Les rois étrangers — les Assyriens eux-mêmes — sont sensibles à leur prestige. On n'aime pas à entendre ce qu'ils disent, mais on sent qu'une puissance redoutable parle en eux.

Un mot résume vraiment le plus essentiel de leur être, ce mot même dont on les désigne : les *prophètes*, selon le grec, ceux qui « parlent au nom de quelqu'un ». Ils sont les haut-parleurs de Dieu. Ils commencent toutes les prophéties par : « Yahweh dit! » ou « Oracle de Yahweh! » C'est malgré eux que leur bouche profère des horreurs : « Si le Seigneur parle, qui ne prophétise? » dit Amos. Et Jérémie : « Yahweh, tu m'as séduit et je me suis laissé faire. Tu es plus fort que moi et tu l'as emporté. Je suis devenu un objet de risée, car, chaque fois que j'ouvre la bouche, extermination et catastrophe je proclame. Et j'ai crié : Non, je ne veux plus! ni me souvenir de lui, ni parler en son nom. Mais il y eut en mon cœur comme une flamme dévorante, enfermée dans mon corps. Ah! je suis las de contenir cette puissance et je ne suis pas capable de la porter! » (*Jér.*, xx, 7, 9.)

Leur style, on vient d'en voir un exemple, est tout soulevé par la force incompréhensible qui les anime. Comme chez tous les inspirés, qu'ils soient arabes, grecs ou romains, il prend la forme rythmée de la poésie.

Non qu'ils écrivent jamais pour écrire. Ce sont des hommes d'action et ce qu'ils disent ne sert qu'à étendre leur influence. Leur doctrine ne s'exprime jamais dans l'abstrait; ils réagissent au choc des circonstances, en polémistes ardents, Mais, de ces phrases dictées par les nécessités, surgit une poésie sublime dont n'ont cessé de procéder jusqu'à nos jours les plus grands poètes, qu'ils se nomment Dante, Shakespeare, Rimbaud ou Claudel.

Là est le mystère. Ces hommes ont été inspirés directement par Dieu. Personne n'admet plus, comme telle école matérialiste de jadis, qu'il s'agisse de désordres psychologiques. M. Lods (1) écrit avec sagesse : « Il faudrait méconnaître le témoignage de l'histoire, oublier le cas de Paul, de Mahomet, de Luther et de Pascal, pour soutenir que la disposition à l'extase est incompatible avec une pensée saine et vigoureuse. » Comme pour les grands mystiques, le secret des Prophètes ne tient pas dans les apparences plus ou moins étranges sous lesquelles ils se présentent à nous. Extases, visions ne sont que des signes. Dieu se manifeste en eux selon des lois qui nous échappent; ils ont, eux aussi, leur « nuit obscure » tel saint Jean de la Croix. Nous constatons les résultats du fait prophétique sans en comprendre le mécanisme; introduits dans un univers où un homme normal ne pénètre pas, nous en sentons la grandeur, comme de quelque chose de très mystérieux et de très redoutable.

1. *Les Prophètes d'Israël*, p. 62. En citant ici la remarque de M. Lods, bien fondée en tant qu'observation psychologique, nous n'entendons point placer sur le même plan des expériences mystiques incontestables, telles celles de saint Paul, et celles qu'on a attribuées à Luther et à Mahomet.

L'esprit de prophétie.

Dans cette société israélite du temps des Rois, menacée des pires maladies spirituelles, les Prophètes vont entrer comme le bistouri dans une chair. De tous les éléments de résistance que le peuple élu oppose aux forces de désagrégation, ils sont, et de beaucoup, le plus efficace. Rien ne les arrête. Ils ne fléchissent jamais. Aussi provoquent-ils contre eux des résistances farouches. Jésus, dans une apostrophe célèbre, dira aux Hébreux de son temps : « Vous êtes bien les descendants des assassins des Prophètes...» (*Matthieu*, xxiii, 29). Un passage de l'épître aux Hébreux (xi, 36) parle aussi des supplices endurés par les Prophètes « lapidés, sciés, torturés », décapités à l'épée, ou tout au moins emprisonnés. Leur témoignage est donc analogue à celui des martyrs et pour des raisons semblables. Parlant au nom de Dieu, ils se mettent ouvertement en rupture avec la société, le conformisme. En affirmant que les rites ne sont rien au prix de l'effort moral et spirituel, ils semblent porter atteinte aux privilèges d'une religion où le ritualisme avait tant de part. Les pouvoirs, les sacerdoces et les États traitent durement les rebelles de l'esprit; ils ont des raisons de les craindre.

Si l'on prend d'ensemble la religion des Prophètes (et en tenant compte des nuances résultant des différences individuelles et d'une évolution qui s'étend sur des siècles), on ne peut qu'être empli d'admiration pour l'élargissement qu'ils ont fait subir au vieux monothéisme hébraïque. Certes, beaucoup des éléments qu'ils vont développer existaient en germe et ils ne rompent as plus la ligne spirituelle que ne la rompra Jésus lui-même : « Je ne suis pas venu abolir la loi mais l'accomplir »; les Prophètes pourraient aussi le dire. Mais ils ont mis en pleine lumière ce monothéisme moral, dont nous avons vu les lents progrès au cours des siècles et c'est là, vraiment, leur rôle historique fondamental.

Pour eux, Yahweh, c'est non seulement le Dieu unique, l'ordonnateur, le créateur de toutes choses;

c'est surtout le Dieu intérieur, celui dont le véritable temple est le cœur de l'homme et qui ne connaît que l'exacte justice. Cette affirmation suffit à les mettre en rupture avec leurs contemporains. Quoi? le Dieu d'Israël, celui qui a conduit son peuple depuis l'Égypte, celui qui lui a manifesté une prédilection ininterrompue, Yahweh pourrait-il abandonner ses enfants et les répudier? Oui, répondent les prophètes, parce qu'Israël a été infidèle, non seulement dans la lettre, mais dans l'esprit, qu'il a violé la justice et l'amour. Cette idée du châtiment et de la destruction du peuple élu constituait un intolérable scandale; mais, au prix même de leur vie, les Prophètes maintiennent leur position; la ruine d'Israël n'est-elle pas la meilleure preuve de l'universalité du Tout-Puissant?

A leurs yeux, Israël continue bien à être un peuple privilégié, et ils répètent même très souvent que Dieu a multiplié ses bienfaits en sa faveur. Mais, tandis qu'ordinairement on en concluait qu'Yahweh devait faire preuve d'une partialité insigne, les Prophètes osent dire que l'élection divine impose plus de devoirs qu'elle ne confère de droits. Amos déclare au nom de Dieu : « Je n'ai connu que vous seuls parmi toutes les familles de la Terre : c'est pourquoi je vous punirai à cause de vos iniquités » (III, 2). Les malheurs terribles qu'ils voient dans l'avenir seront des châtiments : Assour sera « la verge d'Yahweh »; équitable, sa main s'abat sur toutes les nations qui méritent d'être punies et qui, toutes, succomberont tour à tour.

Dieu dirige l'univers tout entier. Rien ne lui échappe. Il est par-dessus tout, supérieur à toute créature, indescriptible, hormis à travers des images stupéfiantes comme celles de la vision d'Ézéchiel, transcendant. Mais il est surtout le Dieu saint, « trois fois saint », selon Isaïe. La justice est sa volonté, l'équité son élément. Tout ce qui attente au droit l'outrage. Amos, Isaïe, Michée, bien d'autres, répètent que le vrai culte à rendre à Dieu c'est d'être juste. « Je hais, je déteste vos fêtes; je n'ai pas de plaisirs à vos solen-

nités. Que me font vos holocaustes et les veaux gras qu'on immole? Délivrez-moi de vos hymnes bruyants, du son de vos harpes! Mais que le droit coule comme une source et la justice comme un fleuve intarissable! » (*Amos*, v, 21, 24.)

Dans la justice divine, déjà, pourtant se marque le caractère supérieur de l'équité, qui est d'être miséricordieuse. La charité de Jésus est en puissance dans le message prophétique. Jusque dans sa légitime colère, Dieu se retient au nom de la pitié : « Mon cœur s'émeut en moi, la pitié s'y allume; je ne suivrai pas les transports de ma colère, je n'enverrai pas Éphraïm à sa perte, car je suis Dieu et non pas un homme » (*Osée*, XI, 8). Et Yahweh, par la voix de Jérémie, s'écrie : « Reviens, rebelle Israël; je n'aurai pas pour toi un visage sévère, car je suis miséricordieux et mes fureurs ne sont pas éternelles » (*Jér.*, III, 12).

Dans cette conception, il y a une immense espérance. Non, s'écrient Jérémie, Ézéchiel, il n'est pas vrai le dicton que « les pères ayant mangé du verjus, les dents des fils en seront agacées ». Chacun n'est responsable que de soi, sera jugé selon ses propres actions. Si l'expiation est suffisante, Yahweh pardonne. Quand les Israélites auront atteint le fond de la douleur, Dieu « fera sur eux une aspersion d'eau pure et ils seront lavés de leurs abominations » (*Ézéchiel*, XXXVI, 25), il « ôtera leur cœur de pierre et le remplacera par un cœur de chair » (*id.* 26)) et il mettra en eux son propre Esprit!

D'où les Prophètes tiraient-ils cette conception admirable? On a pu faire des rapprochements de détail, par exemple avec cette sagesse d'Amen Emopi l'Égyptien, où il était dit : « L'homme est argile et paille, mais le maçon c'est le dieu. » Ou avec tel papyrus où se lit cette belle formule : « Qui nourrit la misère, le dieu le récompensera. » Les thèmes de la morale la plus haute se retrouvent un peu partout dans l'histoire de l'humanité. Mais ce qui fait la grandeur des prophètes d'Israël, c'est que, plusieurs siècles avant Confucius et Bouddha, et d'une façon qu'on peut dire unique, ils

ont réalisé pleinement la synthèse, déjà indiquée par Moïse, entre la morale et la religion. Malgré toute leur intelligence, les Grecs n'y parviendront que bien imparfaitement; le message prophétique prouve, par là, son inspiration.

Et ce que les Grecs, encore, n'ont pas su découvrir, que les Prophètes d'Israël ont affirmé en termes grandioses, c'est le besoin de donner au monde lui-même, tel qu'il va, une signification morale. Devant l'injustice, la violence triomphante, tous ces scandales dont se tisse l'histoire, les Prophètes sont des hommes qui ne se résignent jamais. Tandis que l'Antiquité classique garde, dans sa majorité, le mépris du malheur, les Prophètes en enseignent le respect. Ils ont pour parler des « pauvres de Dieu », des « chétifs de la terre », des « opprimés », des mots d'une infinie miséricorde. L'esprit de pauvreté a parlé par leurs lèvres et le Christ célébrant, parmi les béatitudes, celles des « pauvres d'esprit » se situe dans une perspective que ces âmes généreuses avaient ouverte.

Comment ce message pénétra-t-il dans la société à qui il allait s'adresser? Au cours des siècles, les Prophètes ont eu, tour à tour, trois attitudes. Les premiers qui apparaissent sont seulement chargés de faire des admonestations, de mettre en garde contre des tentations manifestes; si Israël pèche, le châtiment viendra. A titre d'exemple, ils annoncent des malheurs individuels, tels ceux qui s'appesantissent sur David, pour le faire expier.

Mais l'infidélité grandit, devient générale; le peuple entier pèche, c'est donc le peuple entier qui sera châtié. Dès lors la voix terrible prophétise la catastrophe. Rien à faire, Israël n'y échappera pas. Attitude désolante, scandaleuse aux yeux des hommes : on excuse presque les violences qui frappèrent les Prophètes en songeant à l'indignation qu'ils devaient provoquer. A l'heure où Canaan, aux prises avec les pires menaces, cherche une voie de salut, il devait y avoir quelque chose d'horrible à entendre ricaner un Isaïe ou un

Jérémie : « A quoi bon? L'Assyrien, le Babylonien ne sont que les instruments de la colère divine. L'ennemi viendra de partout, du nord et du sud, de la mer, du désert, de la terre horrible! Vous n'échapperez pas à votre destin; vous expierez! vous souffrirez! Capitulez donc au plus vite, c'est la sagesse... » Certains historiens sont allés jusqu'à admettre que les Prophètes avaient été payés par l'ennemi pour tenir ce langage de démoralisation. Une telle attitude ne peut se comprendre que si, renonçant à interpréter l'histoire du peuple élu selon les normes humaines, on y voit l'intention qui s'y manifeste. C'est à travers la souffrance expiatrice qu'Israël, en effet, s'est retrouvé soi-même et si ces événements catastrophiques n'avaient pas eu lieu, il est plus que probable que son caractère unique se serait perdu.

Alors, quand la force brutale, exécutant les arrêts divins, aura plongé dans la misère le peuple de la promesse, c'est cette promesse même que les Prophètes vont lui rappeler. Ils lui rediront la prédilection de Yahweh, son amour que les châtiments eux-mêmes manifestent. Rapprochés du Yahwisme national, que l'épreuve a spiritualisé, ils apparaîtront comme les champions de la vraie religion, « la loi et les Prophètes » ne seront plus séparables. Cependant que, dans leur message d'espérance, se révèle une image qui, déjà au temps de David, avait commencé à poindre, celle du Messie, du Sauveur d'Israël.

L'existence des Prophètes est strictement limitée dans le temps. Ils apparaissent, ils disparaissent. Un jour viendra où le Psaume (LXXIV) gémira : « Il n'y a plus de Prophètes. Personne ne sait plus les choses. » Sans doute, parce qu'ils avaient dit tout ce qu'ils étaient chargés de dire. Elle approchait, cette plus éclatante lumière qu'ils avaient annoncée. Mais ils avaient sauvé l'âme d'Israël, brûlée par la soif du péché, « sources d'eau vive » auxquelles l'humanité ne cesse de tremper ses lèvres.

III

LE ROYAUME DIVISÉ CONTRE SOI-MÊME [1]

Sens d'un déclin.

Il y a donc, désormais, deux royaumes. Au Nord, Jéroboam gouverne les deux tiers de l'héritage salomonien. Il possède plus d'habitants, plus de richesses que le petit-fils de David, réduit au maigre Juda, et cet usurpateur semble si légitime qu'on appelle son royaume : Israël. Mais mieux vaut un cœur de feu et un corps gracile qu'un gros organisme amorphe.

Juda était petit, tapi dans ses montagnes ingrates; mais sa population faisait bloc sous une dynastie illustre, autour d'une capitale vénérée. Menacé dans ses plaines par Aram et par Assour, n'ayant ni centre naturel ni chefs indiscutés, « Israël » traversera les crises les plus graves et, le premier, tombera.

Cette rupture donna le signal d'une décadence. Si le royaume avait eu plusieurs Salomons, qui sait à quelle puissance il n'aurait atteint? Mais la dislocation, les troubles qu'elle provoqua, les menaces qu'appela sur Canaan cette faiblesse, entraînèrent un recul. Les progrès matériels accomplis au xe siècle se désagrègent; l'influence du peuple élu sur ses voisins s'affaisse. Pendant des siècles, — deux et demi pour le Nord, moins de quatre pour le Sud, — c'est à travers une suite de désordres, de guerres civiles, d'invasions étran-

1. « Tout royaume divisé contre soi-même périra », dit Jésus (*Matthieu*, xii, 25).

gères, un acheminement inexorable vers la mort.

Voici donc une de ces tristes périodes où il semble que le cours de l'histoire égare son eau parmi les bancs de sable et de détritus; à la simplicité majestueuse du récit succède une effroyable complication, à laquelle l'identité des noms dans les deux royaumes ajoute. On a envie de laisser à leurs contestations sanglantes tous ces Joram, ces Joas, ces Ochozias d'Israël et de Juda. Mais, parmi eux, se voient quelques personnalités remarquables que désignent à l'attention, soit la puissance dans le crime, soit la grandeur d'un effort presque désespéré. Et puis, dressés de toute leur taille sur ce petit monde grouillant de pourriture, il y a les Prophètes, témoins de l'esprit qui ne meurt pas.

Car c'est là un des signes les plus manifestes où se voient les réalisations de la promesse divine. De cette décadence, le peuple élu fait une occasion de grandeur. Il n'était pas dans son destin de devenir une de ces puissances qui rassemblent les terres. Salomon, dans son faste, allait sans doute à contre-courant des plus secrètes intentions de la Providence. A mesure qu'Israël voit s'amoindrir sa force temporelle, sa suprématie spirituelle s'affirme pour le futur. Sous la menace de mort qu'il sent peser sur lui, le royaume divisé contre soi-même veut garder conscience de soi, et un immense effort est accompli pour recueillir, rédiger, publier, répandre les textes qui expriment son âme. Nous devons certainement beaucoup de la Bible au zèle des hommes qui vécurent en ces temps troublés.

Les pires époques ont leurs témoins surnaturels, ces âmes pures qui, peut-être, retiennent la colère de Dieu au bord des sanctions irrévocables. Au moment où les guerres de religion se déchaînent, Ignace de Loyola fonde sa sainte milice, et c'est pendant les violences de la Fronde que saint Vincent de Paul trouve sa voie de charité. Le temps où les deux débris de l'ancien Israël se disloquent est aussi un de ceux où la piété s'exprime en termes les plus émouvants. Poursuivant l'œuvre de David, on continue à rédiger des Psaumes.

Peut-être la misère temporelle contribuait-elle à affiner ce sentiment de confiance en Dieu qui s'y manifeste. Dans une imploration d'une douceur exquise, l'âme demande la consolation : elle « cherche Dieu », elle sait qu'on ne le trouve que dans la prostration et l'humilité, à l'heure où « l'on parle tout bas au fond de soi-même », — « Comme la biche aspire aux rigoles d'eau vive, ainsi mon âme aspire à toi, ô Dieu vivant ! » (*Ps.* XLVI, 1). — « Quand même je marcherais dans la vallée des ombres, je ne redoute rien si tu viens avec moi ! » (*Ps.* XXIII). — Parce qu'elle a mis en terre des semences qui, jusqu'à nos jours, ont germé, cette période de déclin mérite qu'on la considère comme un des temps essentiels de l'humanité.

Et cela paraît d'autant plus remarquable si on la replace dans le cadre de l'histoire générale. A l'heure où un Isaïe va jeter sur le monde ses paroles de génie, rien ne peut lui être comparé dans l'univers où se situent ces faits. Pour trouver de dignes éléments de comparaison avec les grands prophètes, il faut aller jusque dans l'Inde où le Bouddha propose aux foules sa morale excellente et sa métaphysique de négation (vers le VIe siècle) ou sur les plateaux de l'Iran où Zoroastre, réformant l'antique religion aryenne, en tire son dualisme dramatique. Ailleurs, qu'y a-t-il? Le développement géant de l'Assyrie? Mais qu'a apporté aux hommes ce soudard féroce, grandi trop vite, vite abattu? La Grèce est encore dans les limbes; Sparte, sous le légendaire Lycurgue (IXe siècle), élabore le régime de caserne qu'on lui verra au temps classique; Athènes, où déjà s'est opéré le mélange ethnique qui fera la réussite du grand siècle, va, par maintes crises, à travers maints régimes, des rois aux Eupatrides, des archontes aux stratèges, de Cylon à Dracon (VIIe siècle) et à Solon (VIe siècle) vers ce qui sera la base de sa grandeur, sa démocratie; mais il n'y a rien, spirituellement, de comparable au message du petit peuple élu, et si la colonisation hellénique prépare alors (du VIIIe au VIe siècle) le cadre où la pensée

humaine s'accomplira, il ne s'agit encore que d'argent à gagner et de commerce maritime à faire. Quant à Rome, perdue dans les brouillards des fables, depuis cette date hypothétique de 753 où Romulus aurait tracé de son soc le sillon sacré, elle se montre bien humble, aux prises avec des ennemis menaçants, cherchant sa voie, déjà opiniâtre. Qui pourrait, dans la bourgade des Numa Pompilius, Tullus Hostilius, Ancus Marcus et des Tarquins, discerner la future reine du monde, celle par qui, précisément, le germe spirituel déposé par les Prophètes trouvera le champ où il grandira par le Christ?

Les reines idolâtres.

Séparées par des inimitiés mortelles, les dynasties d'Israël et de Juda ne surent pas comprendre qu'elles risquaient gros à se combattre. Une guerre commença qui dura cinquante ans. Une expérience sévère aurait dû les avertir du péril. Vers 930, Sésac, le pharaon lybien qui venait de fonder la XXII[e] dynastie, reparut en Canaan, moitié pour garantir sa frontière nordique, moitié pour se venger de ces roitelets hébreux qui, par le mariage de Salomon, s'étaient apparentés à ses prédécesseurs détestés. Mais, non content de prendre Jérusalem et de piller, avec le temple, les fameux écus d'or de « la maison des bois du Liban », il s'avança sans scrupules sur les terres de Jéroboam, son ancien protégé. Ensuite, les deux protagonistes du schisme meurent, la guerre continue. Dans le royaume du Nord commencent les crises de palais : Nadab, fils de Jéroboam, est tué par l'usurpateur Baasa, dont le fils, Éla, tombe à son tour assassiné. Le meurtrier Zambri dure tout juste sept jours : il n'a que la ressource suprême de mourir en mettant le feu (886) à son palais, où le bloque un de ses généraux.

Ce rebelle se nommait Omri; c'était un homme sensé et énergique. Sa dynastie (la quatrième en cinquante

ans!) (1) fut une des meilleures du royaume du Nord. Il décida de faire la paix avec Juda. C'était sagesse. Si l'Égypte était moins menaçante, au nord le royaume de Damas prenait une inquiétante puissance. Les Araméens (2) étaient en pleine expansion : tels de leurs groupes vont fonder des principautés jusque dans le golfe Persique; sur la frontière nord-est d'Israël, Ramoth, place forte de Galaad, venait de tomber entre leurs mains. Omri dut, en leur tenant tête, s'acquérir du prestige, car, dans les textes assyriens, son royaume est toujours désigné par son nom « le pays d'Omri ». Il s'en acquit davantage en donnant à son État une capitale. Jusqu'alors elle avait été errante. Il acheta une colline, excellemment choisie pour résister aux sièges, et y bâtit sa ville, Samarie. Ses murs en bossage subsistent encore, dessinant, autour d'une cour centrale, une alignée impressionnante de chambres. En somme, Omri avait repris la politique de Salomon; son influence devait s'étendre loin dans toute la région palestinienne; on a retrouvé près de l'Arnon une stèle où un roitelet moabite, Mésa a raconté les grands événements de son règne; il y avoue qu'alors « Omri tenait Moab en sujétion ».

Était-ce pour imiter en cela aussi Salomon? ou poussé par les mêmes raisons que son prédécesseur? Il noua avec la Phénicie les relations les plus amicales et son fils Achab épousa la fille du roi de Tyr, Jézabel. Une légende raconte que le jour où la Tyrienne arriva au palais, un corbeau s'envola, emportant un roseau; il atterrit en Italie et, le plantant en terre, il annonça que là grandirait l'ennemie par qui le pays d'Israël entier serait soumis à la servitude : Rome. Avec Jézabel entrait en effet dans Samarie un principe de désagrégation. C'était une femme énergique, par certains côtés remarquable. Elle eut sur son mari un grand ascendant. Avec elle, arrivait le goût du luxe, de l'indus-

1. Voir le tableau chronologique, à la fin du volume.
2. Voir pp. 22 et 188.

trie, du commerce; on se mit à construire énormément. Les demeures devinrent ces « palais d'ivoire où la musique à cordes enchante le cœur », dont parlent les Psaumes, pleins sans doute de ces objets si délicatement ouvrés, fioles à parfums en forme de femme, cuillers à fard, plaques de peignes, ivoires qui se vendaient tout au long du Croissant fertile. Mais elle amenait surtout avec elle, la Phénicienne, ses dieux, les Baals détestés, le Melkart de Tyr, les Astarté aux serpents ou autres, et tous leurs prêtres, près de neuf cents, dit la Bible, qui mangeaient à sa table, et dont les rites frénétiques, les incisions sanglantes dans la chair vive, les tournoiements et les extases scandalisaient les fidèles de Yahweh. Pis encore, non contente de demander seulement une place pour ses idoles, Jézabel entendait leur donner la première et se mit à persécuter.

Il n'est pas étonnant que l'époux de cette hérétique soit peu loué dans la Bible. « L'impie Achab » (875-853) pourtant vaut mieux que sa réputation. Continuant la politique de son père, il tint tête aux Araméens de Damas en de furieux combats. Puis, réconcilié momentanément avec eux dans une ligue antiassyrienne, il amena dix mille hommes et deux mille chars à cette bataille de Qarqar, en 853, où le tout-puissant roi d'Assour, débouchant de Karkémish, ne put aboutir qu'à un résultat confus et dut se replier. Enfin, voulant reprendre Ramoth de Galaad aux Araméens, il fut atteint d'une flèche en plein ventre et mourut debout, ayant refusé de quitter le champ de bataille, tout son sang ayant coulé au fond de son char. Mais la tradition hébraïque lui sait peu gré de ses victoires; dans ce roi luxueux et sceptique, la flamme de vie ne brillait pas; elle étincelait aux lèvres de son ennemi, le prophète Élie.

C'était une sorte d'ermite sauvage, vêtu de poil de chèvre, accoutumé aux plus dures ascèses. Il venait des steppes de Galaad, il surgissait du désert où les oiseaux du ciel le nourrissaient; son nom était un pro-

gramme : « Yahweh est Dieu ! » Ce témoin de l'Éternel se dressa devant le couple royal idolâtre et annonça le châtiment. Alors vinrent ces « jours d'Élie » dont parle saint Luc (IV, 25), « où le ciel se ferma trois ans et demi ». Le pays haleta de soif; réfugié à Sarepta, près de Sidon, Élie attendait son heure; il habitait chez une pauvre femme qui l'avait accueilli avec charité et de qui il avait miraculeusement multiplié l'huile et le blé, ressuscité le fils. Quand il jugea l'épreuve suffisante, le prophète reparut devant le roi.

Achab, impressionné, accepta une joute entre les prêtres de Baal et le prophète de Yahweh. Sur le Carmel, on construisit deux autels, on prépara les victimes; que chacun des dieux s'arrange pour manifester sa puissance ! Les idolâtres dansent, hurlent, s'entaillent les joues. Rien ne se passe. « Criez fort, ricane Élie, votre dieu médite peut-être, ou fait ses affaires, à moins qu'il ne soit en voyage ou endormi ! » (I, *Rois*, XVIII). A son tour, il s'approche des autels, prie Yahweh, et le « feu du ciel tombe, consume l'holocauste, le bois, les pierres et la terre ». Les sectateurs de Baal sont jetés en prison; et le soir, « un petit nuage, grand comme la paume de la main », apparaît sur la mer, annonciateur de la grâce divine.

Furieuse, Jézabel essaya de faire tuer Élie. Il se réfugia au désert de Négeb, puis il se rendit à Damas où son prestige était si grand que le roi araméen se fit sacrer par lui. En même temps, il oignit Jéhu comme futur roi d'Israël et se choisit un successeur en la personne d'Élisée.

Ainsi, en face de l'idolâtrie se tenait cette haute figure intrépide. Ce n'était pas seulement le monothéisme qu'il entendait défendre, mais aussi la justice dont Yahweh est garant. Achab et Jézabel désiraient la vigne de Naboth; comme celui-ci ne voulait point la leur céder, ils suscitèrent contre lui un faux témoin et le firent condamner à mort. Alors l'esprit de Dieu souffla sur Élie, qui reparut, vengeur. Au moment où Achab entrait dans la vigne volée, le terrible prophète l'apos

tropha, lui cria son iniquité et lui prédit sa peine : sa dynastie sombrerait, lui-même serait tué. Quant à Jézabel, les chiens des rues se partageraient son corps !

Tel était Élie, qui semblait vivre de la flamme de Dieu. Un tel homme pouvait-il mourir ? Un jour qu'il marchait avec lui sur le chemin de Jéricho, son disciple Élisée vit soudain, entre eux, un char de feu et des chevaux incandescents ; et « Élie monta au ciel dans un tourbillon » (II, *Rois*, II, 12). Aux jours de la Transfiguration, c'est lui qui viendra avec Moïse parler au Christ, symbole vivant de la foi qui n'a peur de rien.

La vindicte divine ne tarda pas à porter ses fruits de châtiment. Achab est mort, ses successeurs sont médiocres. Les Araméens de Damas assiègent Samarie et l'on essaie en vain de reprendre Ramoth. Le roitelet moabite, Mésa, se révolte et il faut faire une expédition jusqu'à Kérak, sa capitale. Un lourd malaise pesait sur Israël ; le général Jéhu en tira parti et prit le pouvoir (842). Il était appuyé par les fidèles de Dieu, tous ceux qui attribuaient à la colère divine les malheurs du peuple. Élisée était avec lui, sur qui « l'esprit d'Élie s'était posé », qui, comme lui, avait des dons miraculeux, qui ressuscitait un mort et qui avait guéri de la lèpre un soldat au cœur sincère. Cette révolution prit un caractère nettement religieux. La nouvelle dynastie fut celle des vengeurs de Yahweh.

Jéhu, sans prévenir, quitte l'armée, arrive à Yzréel où le roi d'Israël recevait justement celui de Juda. Surpris, les souverains vont à sa rencontre. « Est-ce la paix, Jéhu ? — Quelle paix, tant que dure la prostitution de ta mère Jézabel et ses sortilèges innombrables ? » Ce fut un terrible massacre. Élisée, au nom de Dieu, avait dit de tuer toute la maison d'Omri ; cet ordre ne fut que trop bien suivi. Ochozias, roi de Juda, fut même abattu de surcroît. Peu après, maints zélateurs de Baal furent anéantis.

Quant à Jézabel, elle eut la fin prédite par Élie, mais elle l'eut avec grandeur. Apprenant l'arrivée du vainqueur, cette femme qui n'était plus jeune, eut le soin

« de peindre et d'orner son visage, pour réparer des ans l'irréparable outrage » comme dira d'elle Racine. Elle se mit à la fenêtre et accueillit Jéhu en l'appelant « Assassin ». « Jetez-la en bas! » cria le nouveau roi. Elle s'écrasa sur les dalles; son sang jaillit jusqu'aux murs : les chevaux piétinèrent son cadavre et quand on songea à l'enterrer, il ne restait plus d'elle que « l'horrible mélange, dont parle Athalie, d'os et de chairs meurtris, et, traînés dans la fange, des lambeaux pleins de sang et des membres affreux que les chiens dévorants se disputaient entre eux ». La parole d'Élie s'accomplissait. Yahweh, en Israël, gagnait une éclatante victoire.

Peu après, le parti du vrai Dieu en remportait à Jérusalem une analogue sur une autre reine idolâtre. Qu'était devenu le petit royaume du Sud pendant ces événements? Depuis que la paix avait été conclue avec le Nord, Juda faisait plus ou moins figure de satellite de son puissant voisin; associé aux guerres entreprises par Samarie, en contact fréquent avec les dynasties d'Israël. Cependant le culte de Yahweh y demeurait plus intact; sous Josaphat, le quatrième roi (873-849), il y avait même eu un effort vers la stricte observance; mais à Jérusalem, comme à Samarie, le virus de l'idolâtrie avait pénétré. A son fils Joram, Josaphat avait fait épouser la fille d'Achab et de Jézabel, Athalie, et avec elle, Baal et Astarté étaient arrivés triomphants à Sion.

C'était vraiment une femme étonnante qu'Athalie, et Racine a raison quand il la fait qualifier par un de ses fidèles, de « reine éclairée, intrépide, élevée au-dessus de son sexe timide ». Elle s'imposa à son mari; quand il fut mort, elle régenta son fils Ochozias. Le jour où elle apprit la tragédie du Nord, la révolte de Jéhu, la mort de son fils, craignant qu'on se servît contre elle d'un des enfants royaux, elle donna l'ordre de les massacrer tous. Maîtresse du trône, elle gouverna. Bien, d'ailleurs, en un sens; sa politique fut ferme sur les frontières, et heureuse. Mais l'idolâtrie, cessant d'être

une tolérance comme aux jours de Salomon, tendit à devenir officielle, et « l'amour pour la religion, traité de révolte et de sédition » (Racine).

Le parti des fidèles était encore trop puissant. Une émeute éclata, montée par les Lévites. Du massacre, on avait pu sauver un petit enfant, Joas. Quand il eut sept ans, la conjuration yahwiste se sentit prête. L'armée elle-même entra, semble-t-il, dans le complot. Brave, Athalie courut au temple; elle en fut chassée avec violence. A peine dehors, elle est entourée de séides armés, et, un instant plus tard « le fer a, de sa vie, expié les horreurs ». Au Sud, comme au Nord, Yahweh vainquait.

Amos, Osée, Jonas.

Pourtant, il ne sembla pas qu'il marquât sa satisfaction. Jéhu, pour faire pièce à Damas, s'entendit avec l'Assyrie et lui paya tribut; cela ne réussit pas. Assour s'étant retourné vers l'est, Israël reçut, seul, le choc des Araméens. Jéhu fut battu à plate couture, et Joas ne put éviter le sac de Jérusalem qu'en offrant au vainqueur tous les trésors du Temple. Pauvre homme que ce Joas, en qui l'on avait placé tant d'espérances! Non content d'avoir infligé à Juda cette humiliation, il retourne à l'idolâtrie; par faiblesse, sans doute, plus que par malice, car il s'intéressait aussi au culte de Yahweh, dont il organisa les finances et fit réparer les bâtiments sacrés. Méprisé, détesté, il fut tué par son entourage. Peu après une guerre éclata entre Israël et Juda, où Jérusalem fut prise.

La première moitié du VIIIe siècle fut plus paisible et plus féconde. Elle fut marquée, dans l'un et l'autre royaume, par le règne de deux rois excellents. A Juda, c'est Osias, qui gouverne cinquante ans (789-738) : le pays d'Édom conquis, le commerce de la mer Rouge put reprendre; des travaux nombreux développèrent l'agriculture, car le roi « aimait la terre » (II, *Chr.*, XXIX, 10). Le culte de Yahweh resta en honneur, bien

que les « hauts lieux » païens fussent encore fréquentés par les foules populaires.

Quant à Israël, sous la ferme puissance de Jéroboam II (784-744), il vécut des jours heureux. Damas, troublé par des querelles de palais, n'était pas à craindre; l'Assyrie, pour l'heure, ne s'intéressait pas à la Méditerranée. Tout l'ancien territoire fut reconquis. Le commerce avec la côte reçut une impulsion nouvelle.

L'afflux d'or eut les conséquences qui lui sont ordinaires. Le dévergondage sévit parmi les opulents bourgeois de Samarie; la foi s'y dégrada et la société redevint ce qu'elle est toujours, au temps où l'on voit, selon Péguy, « l'argent devenu roi à la place de Dieu », dure, injuste, inhumaine. Des prophètes alors se dressèrent, les premiers dont nous possédions les paroles elles-mêmes, de terribles lutteurs.

Amos était un homme du peuple, vivant de l'élevage et de la cueillette des fruits du sycomore; pas un inspiré de profession, comme il prend bien soin de le dire. Mais Yahweh a parlé, comme rugit le lion, et le prophète s'est mis en route pour clamer son message. Tout paraissait heureux en Israël, les foules venaient même en pèlerinage aux antiques lieux saints de Béthel, de Galgala, de Berséba. La voix du prophète tonne. Dans un style grandiose, semblable aux chants des funérailles, elle gémit la ruine proche d'Israël. Des menaces terribles déferlent de ses lèvres; le tremblement de terre, la peste, la sécheresse, les invasions des ennemis pillards qui déporteront le peuple, ravageront les sanctuaires, alors que tout s'évanouira dans une horreur inimaginable, où l'oracle de Dieu se taira.

Premier en date des prophètes écrivains, Amos les annonce tous. Le style de sa pensée est celui-là même que suivront tous les autres. La faute, le châtiment, l'attaque assyrienne, tout s'y voit, et même la gloire future de Juda « cette bicoque de David » promise à de hauts destins. Ce qu'Amos reproche le plus à ses contemporains, c'est leur affreuse dureté, l'injustice sociale,

l'oppression du pauvre par le riche. Yahweh, Dieu d'équité, se moque des sacrifices; ce qu'il veut, c'est la bonté, la charité fraternelle. Et que font-ils, les fils du peuple élu? « Couchés sur des lits d'ivoire, étendus sur leurs divans, nourris d'agneaux et de veaux bien gras, ils folâtrent au son de la harpe, boivent le vin dans de larges coupes, se parfument d'huiles délicieuses et ne sont pas malades de voir la plaie ouverte au flanc de Joseph! » (*Amos*, VI). Ils peuvent bien courir à tous les sanctuaires, leur péché les suit à la trace. « Parce qu'ils ont des mœurs infâmes, que le père et le fils vont aux mêmes prostituées » (*Amos*, II), et surtout parce qu'ils sont inhumains. « Ils vendent la justice pour de l'argent, le pauvre pour une paire de sandales. Aux petits, ils réclament jusqu'à la poussière qui couvre leur tête. Ils chassent de leur chemin les misérables... » (*Amos*, II). Une société bâtie sur de telles assises est condamnée à mort; pas plus que « les chevaux ne peuvent courir sur le rocher glissant, que les bœufs ne peuvent labourer la mer », l'injuste ne peut vivre. Alors une seule conclusion, une seule leçon morale : « Haïssez le mal et aimez le bien, restaurez le droit devant la porte, et peut-être, Yahweh, le Seigneur tout-puissant, aura-t-il pitié du reste de Joseph » (V).

On se demande quel effet devait produire l'apparition de tels personnages. Sans doute, au début, les tenait-on pour des énergumènes. Mais si les circonstances semblaient leur donner raison? A peine Jéroboam II était-il mort que les crises recommencèrent : révoltes, assassinats; et la menace assyrienne grandit brusquement à l'horizon. Osée fut alors l'annonciateur de la colère. Ce qu'il reproche le plus aux Israélites, lui, c'est leur infidélité religieuse, leur « prostitution » aux faux dieux. Lui-même, par un de ces gestes symboliques comme les inspirés les aimèrent, il a épousé une « femme de prostitution » et, aux enfants qu'il a eus d'elle, il a donné ces noms révélateurs : « Non aimée » et « Pas mon peuple ». Comme Amos, il répète que les

sacrifices ne sont de nulle valeur en soi; ce qui compte, c'est « la connaissance de Dieu » (*Osée*, VI, 6). Il y a du grand mystique en cet homme qui parle de Yahweh avec des mots qu'une Lydwinne ou une Gertrude ne désavoueraient pas. Comme bien des mystiques le feront, il emprunte à l'amour humain, et même charnel, son vocabulaire pour dire l'amour de Dieu; la race d'Israël est l'épouse de Yahweh, sa fiancée; Dieu la chérit d'un cœur tendre; c'est pourquoi l'infidélité d'Israël indigne cette âme emplie d'amour. Il la voit partout. Vous préférez la politique à la prière, vous bâtissez des forteresses, vous élevez des chevaux de guerre? Insensés! L'Assyrien terrible vous vaincra, si Dieu ne l'arrête. Vous vous confiez aux rois? Mais que veulent-ils? La puissance, la grandeur. Est-ce que cela compte? seule importe la foi en Dieu. Qu'attendre d'un peuple où l'idolâtrie refleurit, où l'on adore les Baals, où l'on se presse sur les hauts lieux païens? « Ce veau fabriqué par un ouvrier » tel qu'on l'adore à Samarie, « il dégoûte » le prophète. Et toujours la même conclusion logique : « Reviens à Yahweh, Israël, car ton impiété va être cause de ta chute! » (XIV, 2).

Pourtant, à travers ses paroles fulgurantes, une espérance se faisait jour. Israël, dans la détresse, retrouvera Yahweh. Dieu « parlera à son cœur » (II, 16); « les compassions divines seront émues » (XI, 8). Après les malheurs, les fidèles reviendront d'Égypte et d'Assyrie, ils habiteront leurs demeures. A cette promesse de survie et de rédemption, les fidèles de Yahweh, ceux qui prenaient au sérieux les menaces des prophètes, se consolaient en s'accrochant.

C'était ainsi que, dans ces milieux pieux, on racontait l'histoire surprenante, quelque peu teintée de comique populaire, de Jonas, le prophète qui avait vécu dans un poisson. Un jour cet homme avait reçu l'ordre de Dieu d'aller à Ninive, capitale des Assyriens, pour annoncer à ce peuple féroce que, lui aussi, serait châtié. Peu soucieux de tenter semblable expérience, Jonas s'embarqua à destination de Tarsis, « fuyant

Yahweh ». Mais une tempête affreuse secoua le navire, marque visible de la colère divine. L'équipage, éperdu, apprenant la faute de Jonas, le jeta à la mer, et tout aussitôt les vagues s'apaisèrent.

Mais Dieu veut la conversion du pécheur, non sa perte. Un énorme poisson se trouva pour avaler Jonas et lui donna asile trois jours dans ses entrailles. Là, le prophète se mit à implorer Yahweh. Il chanta les psaumes qu'il savait; Dieu se laissa fléchir et « le poisson vomit Jonas ». Alors, plein de courage, s'en allant à Ninive, l'inspiré prophétisa dans les rues la destruction proche. Il croyait que la fureur divine s'abattrait aussitôt sur la ville, mais Dieu le rappela à une vue plus juste de ses desseins. Dans Ninive la sanglante, n'y avait-il pas des enfants innocents, des animaux qui n'étaient pas coupables? De ce récit curieux, qui sera rédigé bien plus tard, mais qui, sans doute longtemps, se répandit traditionnellement en Israël, n'était-ce pas un message d'espérance qui s'échappait? Ce Dieu qui avait arraché Jonas à la mort certaine, qui même avait eu pitié des Assyriens, ne saurait-il pas, en fin de compte, étendre sur son peuple une main compatissante? Israël, dans le malheur, vivra de cet espoir.

La fin de Samarie.

En 745, monte sur le trône d'Assyrie un roi entreprenant, Teglatphalassar III. Maître de Babylone, où il s'était fait couronner sous le nom de Phoul dont le désigne la Bible, il recommença à s'intéresser aux pays méditerranéens. Les occasions d'intervenir en Syrie et en Palestine ne lui manqueraient guère; l'augmentation de puissance de Ninive entraînait dans les petits États voisins une crise politique singulièrement favorable aux desseins d'un conquérant. A Samarie, comme à Jérusalem, l'opinion se coupe en deux; les assyrophiles, admirant la force des rois mésopotamiens, ne conçoivent d'autre diplomatie qu'une soumission totale à leurs desseins; mais, en face, s'agite un parti assyro-

phobe, qui prétend utiliser contre Ninive les Pharaons, sans mesurer assez la faiblesse où se trouvait alors une Égypte partagée en deux ou trois dynasties rivales et décadentes. On était pour le Nil ou pour l'Euphrate, comme, au temps de la Ligue, en France, pour l'Angleterre ou pour l'Espagne.

Menahem, qui, après trois révolutions et trois assassinats de souverains en un an, régnait enfin sur Samarie, opta pour la docilité à l'Assyrie, et Teglatphalassar III le compta parmi ses tributaires. Son fils l'imita; mais les tributs réclamés par Ninive étaient lourds; un militaire, Phacée, prit la tête des mécontents, abattit, avec le roi, la septième dynastie de Samarie, et, renversant la politique, sonna le rassemblement des forces contre Assour. Le roi de Juda, invité à entrer dans la coalition, refusa : on décida de lui régler son compte. Bloqué dans Jérusalem, éperdu, ayant vainement sacrifié, en holocauste, au Baal Moloch phénicien, son très jeune fils aîné, attaqué en même temps par Édom révolté qui lui enlevait les ports du golfe Élanitique et par les Philistins, réveillés de leur sommeil, Achaz, descendant de David, commit l'acte impardonnable qui allait attirer la foudre sur Canaan : il demanda secours aux Assyriens.

Cela ne traîna pas. Teglatphalassar tomba sur la frêle coalition, la disloqua, écrasa Damas, balaya la Palestine. L'Assyrien coûta d'ailleurs cher à Achaz de Jérusalem, qui dut payer tribut : « il lui fut un fardeau, non un libérateur » (II, *Chron.*, XXVIII, 20). Mais plus cher encore à son adversaire. Le royaume du Nord perdit toute la Galilée et la Transjordanie, se trouva réduit aux massifs montagneux de Samarie. Dans sa capitale même, Ninive plaça un homme dévoué à sa politique, un certain Osée, que ses sujets tinrent évidemment pour un traître. Mais quand Teglatphalassar III mourut, cet Osée, poussé par l'opinion, renversa d'un coup sa politique, une combinaison fut ourdie avec Tyr et avec l'Égypte contre l'Assyrie.

Une fois de plus, les guerriers sauvages en cottes de

mailles reparurent. Salmanasar bloqua Tyr dans son îlot et se retourna contre Samarie. L'Égypte n'envoya pas un char. Osée essaya de transiger, fut pris, mis aux fers. Les antiassyriens s'enfermèrent dans la ville, qui résista héroïquement trois ans. Au cours de cette lutte, Salmanasar mourut et fut remplacé par un de ses généraux, Sargon II, le grand Sargon du palais de Khorsabad. A bout de forces, Samarie succomba.

Dans ses annales autobiographiques, Sargon raconte ce qui suivit : « La première année de mon règne, je conquis Samarie. Je déportai vingt-sept mille deux cent quatre-vingt-dix personnes, je pris leurs chars pour mon armée, je prélevai sur eux le tribut. Les gens du pays, proie de mes mains, je les fis demeurer ailleurs, je les fis gouverner par mes majordomes, et ils payèrent des impôts comme les gens de mon peuple ». Les rois d'Assyrie, en effet, ont énormément pratiqué cette politique de déportation, et là on a pu dire que le terrible brassage et le nivellement opérés par eux, ont permis l'établissement facile des futurs empires babylonien, grec et romain dans le Croissant fertile. Les déportés de Samarie furent installés soit près de Harran (cruelle ironie, au pays d'Abraham !), soit sur l'Euphrate moyen et au pied du Zagros (1). A leur place, on implanta tout un ramassis de peuples amenés des quatre coins de l'empire assyrien; au culte de Yahweh, se mêlèrent, en Galilée et Samarie, vingt idolâtries. Ainsi se forma cette race de « Samaritains » que les Juifs du temps de Jésus auront en exécration.

Le petit royaume de Juda avait suivi avec horreur l'effondrement d'Israël. Sauvé provisoirement de la catastrophe, il va désormais assumer un rôle sans proportion avec l'exiguïté de son territoire. En lui désormais brûle, en lui seul, la flamme de la fidélité. C'est vers lui que regardent ces populations en détresse qu'opprime l'Assyrien. Son nom va désormais désigner, par une sorte de rétrécissement de l'histoire, tout

1. Voir : Carte du Croissant fertile, page 13.

le peuple élu, les gens de Júda, les Juifs. Et lui, comprenant le sens surnaturel de la tragédie d'Israël, il va faire un effort admirable pour donner à sa foi des bases inébranlables : ce sera l'œuvre d'Ézéchias et d'Isaïe.

Isaïe et son temps.

C'était l'année où mourut Ozias; en Juda, la prospérité était générale. Un homme de Jérusalem nommé Isaïe méditait dans le Temple (*Isaïe*, VI). Il eut une extase et Dieu lui apparut. Des Séraphins, des anges à six ailes, « les brûlants » qui doivent consumer le péché, se tenaient devant lui et criaient à voix alternées : « Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des forces, toute la terre est pleine de sa gloire! ». Tremblant de voir la face du Très-Haut, Isaïe gémit une prière : « Malheur, je suis perdu! Je ne suis qu'un homme à la bouche souillée, un parmi tout un peuple aux lèvres impures... » Mais l'un des Séraphins, volant à lui, un charbon ardent de l'autel au bout d'une pincette, en effleura ses lèvres et lui dit : « Ton iniquité est ôtée, ton péché rédimé ». Et la voix du Seigneur retentit : « Qui sera mon messager? — Me voici, envoyez-moi! » répondit Isaïe sans hésiter. — Alors, va vers mon peuple et dis-lui : Entendez, mais ne comprenez pas! Voyez, et n'ayez pas l'intelligence. Endurcis-lui le cœur, rends dures ses oreilles, bouche-lui les yeux, pour qu'il ne voie ni n'entende, et qu'il ne se convertisse pas! » — « Jusques à quand, Seigneur? » demanda le Prophète. — « Jusqu'à ce que les villes soient dévastées, vides d'hommes, que les maisons soient inhabitées, que la terre soit ravagée et déserte. Mais plus tard, comme du chêne et du térébinthe abattus, le surgeon jaillit de la souche, ainsi d'Israël grandira une semence sainte. » Ainsi naquit la vocation de celui qui, en ces années tournantes de l'histoire, incarna la conscience du peuple élu et travailla plus qu'aucun autre pour l'avenir.

C'est une personnalité magnifique que celle d'Isaïe. Il appartenait, sans aucun doute, aux classes dirigeantes, très au courant des choses politiques, homme d'action au coup d'œil pénétrant. Mais en même temps, c'est un inspiré, un mystique, la preuve vivante qu'on peut, à la fois, être habité par l'esprit et pleinement efficace dans le réel, comme le seront Jeanne d'Arc ou sainte Thérèse d'Avila. Il a des extases, des visions; il lui arrive de se livrer à des actes scandaleux pour frapper l'imagination des foules; thaumaturge, il soigne le roi (avec des figues, cataplasme bizarre dont on a cependant retrouvé la trace dans les tablettes syriennes de Ras-Shamra et que les Bédouins utilisent encore); devin, il annonce l'avenir avec une précision surprenante; véhément témoin de Dieu, il ose lui demander un signe. La langue dont il use est d'une telle splendeur que, même traduite en français, elle nous touche encore par sa précision, par son souffle dignes d'un maître du verbe. En hébreu, elle réalise la perfection classique. « La pensée et la langue, dit Renan, arrivent chez lui à ce degré au delà duquel on sent ou que la langue sera brisée ou que la pensée sera gênée. »

Les livres qui portent son nom constituent un ensemble qui, partant de son époque, anticipe en des visions farouches sur l'avenir, annonçant la ruine de Jérusalem, l'exil et le retour. On en a beaucoup discuté l'authenticité. Les critiques non catholiques ne lui laissent que la première partie, concernant son temps, et attribuent la seconde à un autre prophète, « le second Isaïe » qui aurait vécu à la fin de l'exil. Certains le fractionnent même en plusieurs « troisièmes Isaïe ». Mais la Commission biblique de l'Église catholique maintient encore au grand Prophète l'attribution de tout l'ensemble.

Amos avait insisté sur la justice de Dieu qui châtie les riches égoïstes; Osée, sur l'amour de Dieu, blessé par la trahison. Isaïe met en pleine lumière la puissance divine. « Yahweh sera exalté par le Jugement. » Il est le saint, le glorieux, le transcendant. Si le peuple le

méconnaît, il est rebelle. La vraie vertu que doit avoir l'homme, c'est la foi, l'obéissance. « Si vous ne croyez pas, vous ne subsisterez pas! » (vii, 9). « C'est dans le calme et la confiance que réside votre force! » (xxx, 15). Accepter, s'en remettre, faire confiance à Dieu, tel est le mot d'ordre unique du grand Prophète : il a retenti jusqu'au cœur du monde chrétien.

Que peuvent espérer les peuples qui ont perpétré la révolte? « J'ai nourri des enfants, je les ai élevés, et eux se sont dressés contre moi; le bœuf connaît son maître, l'âne, la crèche de son possesseur, mais Israël n'a pas su, n'a pas voulu comprendre. Ah! nation pécheresse, lourde d'iniquité! Où te frapper encore, si tu continues tes révoltes? Tout est malade en toi, cœur et tête, de la plante des pieds au front » (*Is.*, i). Les châtiments s'abattront sur la race infidèle. Cette vigne, qui ne donne que du verjus, sera arrachée. Samarie sera frappée et, dans ses solitudes, « chacun dévorera la chair de son bras ». L'Assyrie, dont Dieu s'est servi pour ses vengeances, sera brisée à son tour, à cause de son orgueil féroce. Les autres nations pécheresses périront aussi : Moab, Édom, l'Égypte et Tyr, « dont les marchands étaient des princes et les trafiquants des puissants de la terre » (xxiii). Mais, que Jérusalem ne se réjouisse pas; si ce n'est pas l'Assyrie, qui la fera expier — son glaive sera écarté de Sion, — le péché n'en appellera pas moins vengeance. Une autre puissance surgira qui exécutera l'ordre de la justice.

Ne peut-on donc rien contre cette fatalité? Si. « Cessez de mal faire. Recherchez l'équité; redressez l'oppresseur, faites droit à l'orphelin, défendez la veuve. Et vos péchés seraient-ils rouges comme le cramoisi, Yahweh les fera blancs comme neige. » Mais Israël n'entendra pas, ne comprendra pas. Il lui faudra tomber dans l'extrême misère prédite et c'est alors seulement que, repentie, son âme sera pardonnée. Un serviteur de Dieu surgira dans le peuple; il se lève à l'Orient « celui dont la justice rencontre les pas » (xli). L'oppresseur du peuple élu est balayé par une puis-

sance « venue du Nord »; Babylone tombe. L'Alliance de Dieu avec sa nation préférée est rétablie. Yahweh dit aux captifs : « Sortez! », à ceux qui vivent dans les ténèbres : « Venez au jour! » (XLIX), et la voix des Prophètes crie : « Réveille-toi, réveille-toi! Debout Jérusalem! secoue la poussière qui te couvre et détache tes chaînes! tu as assez bu la coupe de la colère de Dieu » (LI).

Ces paroles tombaient sur Israël comme des coups de tonnerre. Et, à la même heure, dans les campagnes du Sud, un autre prophète, Michée, clamait des menaces semblables, dénonçant les puissants qui ne cessent de méditer des rapines, qui mangent la chair du peuple et broient ses os, et concluait : « Le péché de Juda crie vengeance, Sion deviendra guéret, Jérusalem monceau de ruines, et l'arbre envahira le mont du Temple » (*Michée*, III, 12).

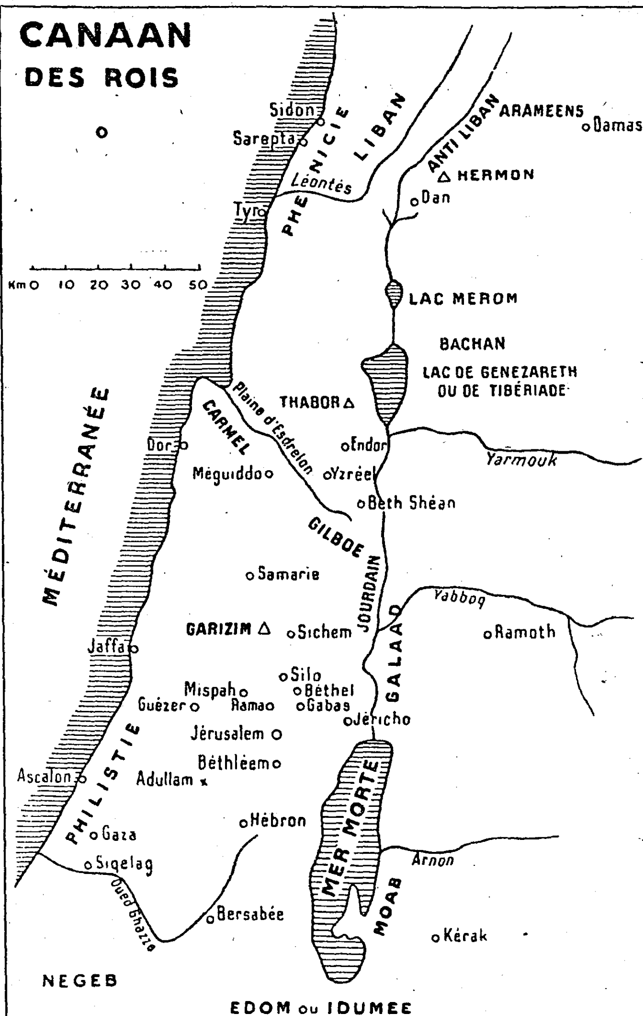
C'est, sans nul doute, sous l'influence de ce mouvement prophétique que le roi Ézéchias, petit-fils d'Ozias et fils de cet Achaz qui avait immolé son enfant à Baal, « fit ce qui est droit aux yeux de Yahweh ». Il fut certainement intelligent, pieux et actif. Lançant un appel au patriotisme hébreu, il rassembla autour de lui maints débris du royaume du Nord; souvent, dès lors, on le nomme « roi d'Israël ». Il créa une commission (il en est question dans le livre des *Proverbes*, XXV) pour fixer les traditions que la chute de Samarie menaçait de faire perdre. Il s'attaqua surtout à toute idolâtrie qui polluait encore le culte de Yahweh. Le temple fut débarrassé de l'autel assyrien construit par Achaz. On fit la chasse aux pieux sacrés et aux *masseboth*, qui rappelaient l'ancien paganisme. Les hauts lieux furent détruits et leur culte suspect interdit. Même le serpent de bronze, souvenir de Moïse, qui était devenu l'objet d'une latrie, fut mis en morceaux.

Ézéchias apparaît donc comme un champion du Yahwisme le plus authentique; ce fut aussi un souverain énergique qui, prévoyant qu'un jour l'Assyrie

menacerait Juda, comme elle avait détruit Samarie, se prépara à toute éventualité. Il se fit un trésor de guerre, emmagasina des armes. Les murs de la citadelle furent réparés et un nouveau tunnel fut creusé pour assurer un meilleur approvisionnement en eau, en cas de siège; c'est ce souterrain de la piscine de Siloé, qui existe encore, et où l'on a découvert une curieuse inscription, laissée par les ingénieurs qui l'ont percé.

Les circonstances semblaient très favorables. L'Assyrie était aux prises avec un prince araméen, Mérodach-Baladan qui, installé près du golfe Persique, s'était emparé de Babylone. Ce nouveau venu avait fait une démarche fort courtoise auprès d'Ézéchias, lui envoyant une ambassade. Des tractations avaient lieu en Égypte où le pouvoir venait d'être pris par une dynastie nouvelle, la XXVe, formée par des Éthiopiens. Isaïe, seul ou presque, cria casse-cou. Il ne croyait pas en cette ligue, ni en aucune diplomatie; la seule force d'Israël était de croire en Dieu. Il n'avait que trop raison. Sennachérib, nouveau roi assyrien, rejeta Merodach-Baladan, fonça sur l'Occident, fit tomber les petits États méditerranéens l'un après l'autre, Sidon, Ascalon, Lakish (il nous a abondamment dit et montré ses victoires sur ses bas-reliefs) puis se rabattit sur Jérusalem. Terrorisé, Ézéchias envoya un tribut au vainqueur; Sennachérib exigea la reddition complète; Jérusalem tenta une suprême résistance.

Alors eut lieu, en l'année 701, un fait extraordinaire où Israël vit la main de Dieu. « Pris comme l'oiseau en cage », selon la formule assyrienne, Ézéchias avait peu de chances d'échapper à son destin. Or Taharqua, pharaon éthiopien, un homme courageux, dont le visage puissant respirait la calme audace, s'avança, venant du Sud. Isaïe, qui n'avait pas cessé d'assurer que la catastrophe n'était pas pour cette fois, avait prédit juste. « L'Assyrien n'entrera pas dans la ville, il s'en retournera par le chemin qui l'a amené! » (II, *Rois*, XIX, 32). Une nuit, « l'ange de Yahweh frappa, dans le camp d'Assyrie, cent quatre-vingt mille hommes.


CANAAN
DES ROIS
Km 0 10 20 30 40 50
Sidon
Sarepta
PHENICIE
LIBAN
Léontés
Tyr
ANTI LIBAN
ARAMEENS
Damas
HERMON
Dan
LAC MEROM
BACHAN
LAC DE GENEZARETH
OU DE TIBÉRIADE
THABOR
Plaine d'Esdrelon
CARMEL
MÉDITERRANÉE
Dor
Méguiddo
Endor
Yzréel
Yarmouk
Beth Shéan
GILBOE
JOURDAIN
Samarie
Yabboq
GARIZIM
Sichem
GALAAD
Ramoth
Jaffa
Silo
Mispah
Béthel
Guézer
Ramao
Gabas
Jéricho
Jérusalem
PHILISTIE
Béthléem
Ascalon
Adullam
MER MORTE
Hébron
Gaza
Siqelag
Arnon
Oued Ghazze
MOAB
Bersabée
Kérak
NEGEB
EDOM ou IDUMEE

Au matin, ils étaient devenus cadavres » (II, *Rois*, xix, 35, 36). Hérodote, qui écrivait deux cents ans plus tard, racontant cette histoire d'une façon qui confirme le texte biblique, parle d'une invasion de rats qui désarma Sennachérib au moment où il arrivait au Delta. Le mal subit dont l'Ange frappa les Assyriens est la peste, fléau de Dieu.

Quant à Isaïe, dans l'allégresse de cette surprenante victoire, il ne montra qu'une face de douleur. Gémissant sur les malheurs d'Israël, qu'il voyait dans un proche avenir, il criait à ses compatriotes qu'ils n'étaient que des morts en sursis. « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons! » ricanait-il. Ézéchias, homme pieux, acceptait ses paroles, car il craignait Dieu; mais, lui mort, Manassé changera de politique; une tradition juive veut que ce roi impie ait martyrisé, en le faisant scier en deux, le plus grand prophète d'Israël. Isaïe laissait derrière lui, non seulement la trace fulgurante de sa parole, un groupe de disciples fidèles, de rachetés, qui, lorsque se réaliseront les volontés divines, seraient le surgeon promis. Ainsi, cet homme de génie, dissociant, pour la première fois, l'individu de son groupe, pressentant le salut individuel, plantait le germe de grandeur future du peuple élu : à la religion nationale, il substitue ce qui sera la communauté des âmes fidèles, ce qui deviendra l'Église.

L'apogée de Ninive.

Au roi pieux succéda un roi impie. Manassé prit le contre-pied de la politique de son père; au lendemain du miracle de 701, l'infidélité de Juda scandalise. Elle pouvait avoir plusieurs raisons. D'abord, le jeune souverain étant arrivé au trône à l'âge de douze ans, il est possible que son avènement ait coïncidé avec la prise du pouvoir par un parti hostile aux Lévites, aux amis d'Ézéchias. Puis, avec le temps, le souvenir du bienfait éclatant de Yahweh s'effaça; courte est la mémoire des peuples. D'autant que le miracle était

incomplet puisque Assour n'avait pas été détruit, qu'il était même plus puissant que jamais.

Le long règne de Manassé (689-641) coïncide, en effet, exactement avec l'apogée de l'Assyrie, dont le petit royaume de Juda fut le vassal. L'affaire de 701 n'avait pas entraîné la perte de la Palestine dont les rois de Ninive restaient suzerains. Jusqu'à sa mort, Sennachérib exerça son contrôle sur Jérusalem; tranquille de ce côté, il porta ses efforts sur Babylone, en perpétuelle révolte et, vers 689, la rasa. Quand il eut péri dans un complot de palais ourdi par ses fils, dont la Bible fait joyeusement état, son successeur Asarhaddon, né d'une Babylonienne, reconstruisit la ville. Aux frontières du Nord commençaient à apparaître les hordes de Cimmériens et de Scythes qui déferleront sur tout le Croissant fertile cinquante ans plus tard; Asarhaddon les contint; à l'Ouest, les petits rois, dont Manassé était suzerain, demeuraient calmes, c'est-à-dire payaient tribut. Mais, en Égypte, les Pharaons éthiopiens avaient rendu du prestige à la couronne. Le puissant Assyrien marcha contre eux, remonta le Nil jusqu'à Memphis; demi-victoire, car Taharqua, réfugié dans ses montagnes, attendait le moment de la revanche.

C'est alors qu'apparaît le plus grand des dynastes d'Assour, un des plus célèbres conquérants de l'histoire : Assourbanipal (668-626). A la mort de leur père, son frère aîné avait pris le trône de Babylone, lui laissant Ninive. Soldat infatigable, grand organisateur, inlassable vainqueur qu'on admirerait s'il ne laissait derrière lui tant de sang et tant de hurlements de terreur, Assourbanipal frappe sans cesse aux quatre coins de son empire. Il reprend l'expédition d'Égypte, s'empare de Thèbes, l'antique capitale, qui jamais ne se relèvera entièrement des sévices qu'il lui infligea. Son frère aîné ayant machiné contre lui une vaste ligue d'Élamites, d'Égyptiens, de Syriens, d'Araméens (à laquelle Manassé eut l'imprudence de participer), Assourbanipal l'assiège dans Babylone et, sachant quel sort l'attend, le vaincu se brûle lui-même et tous les

siens dans son palais. Tour à tour, les conjurés sont abattus; Manassé s'en tira avec quelques mois de captivité, chaînes aux poings, anneaux aux lèvres. Vers le Sud-Est, les rois d'Élam, malgré cette bravoure légendaire qu'on voit encore aux visages des statues de leur temps, durent se soumettre, et Suze, leur capitale, fut abominablement pillée. Assourbanipal était le maître du Croissant fertile et de ses environs.

A la gloire des armes, il voulut ajouter celle de la civilisation. Car ce peuple assyrien, dont le nom seul dégoutte le sang, a laissé un art souvent magnifique, dont les fouilles ont retrouvé d'innombrables spécimens. La dynastie des Sargonides et le règne d'Assourbanipal en particulier, ont connu une floraison drue. Khorsabad, leur ville-palais, est un chef-d'œuvre dans le goût colossal, avec sa terrasse de dix hectares, ses cours innombrables, ses murs épais de trois mètres, ses six mille m^2 de bas-reliefs. Les briques émaillées sur lesquelles la poudre bleue de lapis-lazuli brille d'un éclat incomparable, s'ornaient de mille fleurs et de bêtes stylisées. Aux portes des palais, des génies, des taureaux ailés, des lions accroupis montaient une garde féroce. Merveilleux animaliers, qu'ils nous représentent une tête de cheval, des molosses à la chasse, la fameuse lionne blessée ou le lion crachant le sang du British Museum, les sculpteurs assyriens atteignent toujours à une vérité, à une simplicité dans l'expression que nos Rude et nos Barye n'ont pas dépassées.

On comprend qu'un tel prestige ait ébloui les roitelets de Canaan. Dans l'idée antique, la réussite d'une nation manifeste la puissance de ses divinités. A toutes les raisons que les Israélites, sans cesse tiraillés entre le vrai Dieu et les idoles, avaient eues de glisser vers le polythéisme, s'ajoutait donc celle-là : le désir de plaire au vainqueur et de se rendre propices ses dieux. C'était déjà ainsi qu'Achaz, cinquante ans plus tôt, émerveillé d'avoir vu un autel assyrien, s'était hâté d'en faire construire un dans le Temple de Sion. Ce fut bien pis au temps de Manassé. Non seulement les

Baal et les Astarté reparurent, mais les cultes astraux de Mésopotamie reçurent une consécration nouvelle. On se mit à adorer Shamash, le soleil, Assour, le roi des Dieux, l'idole à la flèche et au disque ailé, Ishtar, la grande déesse assyrienne; la « reine des cieux » vit se multiplier ses fidèles. Dans le Temple même de Salomon, des autels furent dédiés à ces faux dieux; les parvis donnèrent officiellement abri à la prostitution sacrée que Babylone pratiquait avec abondance. Il était tombé bas, le peuple de Yahweh! La pratique phénicienne de jeter au feu, en l'honneur de Baal-Moloch, de jeunes enfants, avait pris une importance terrifiante. Manassé lui-même offrit un de ses fils et l'on consacra un lieu « pour brûler par le feu les garçons et les filles », qu'on surnomma « la vallée du massacre » (*Jérémie*, VII, 31). A aucun moment de son histoire, Israël n'avait à ce point sombré dans l'ignominie.

La réforme de Josias, la ruine de l'Assyrie.

Pourtant la résistance existait. On soupçonne, plus qu'on ne discerne clairement, sous le règne de Manassé, une opposition prophétique. Quand, après deux ans de règne impie, le fils du roi infidèle eut été assassiné, son petit-fils Josias lui succéda (639-609). C'était un enfant de huit ans. Le parti de Yahweh s'empara du pouvoir, sans doute par une révolution populaire. Pendant trente ans de règne, « Josias fit ce qui est droit aux yeux de Dieu et il marcha dans les voies de David, sans s'éloigner ni à droite ni à gauche » (II, *Chr.*, XXXIV).

Le nouveau règne marque donc un retour aux observances du Yahwisme et, en même temps, puisque l'idolâtrie était, dans une large mesure, signe de vassalité à Ninive, un sursaut national. Le temple de Salomon fut nettoyé des idolâtries qui le souillaient. Contre les vieux fétiches cananéens, pieux sacrés, menhirs des hauts lieux, on mena une campagne de destruction. Même les cultes provinciaux de Yahweh furent supprimés au bénéfice du seul temple de Jérusalem et les

prêtres de ces petits autels vinrent augmenter le personnel du seul lieu saint qui dût rester en Canaan. Avec audace, Josias alla même, parmi les tribus du Nord, là où dominait, en principe, l'Assyrie, pour y poursuivre sa tâche de destructeur d'idoles.

Pendant qu'on préparait le Temple, eut lieu une découverte surprenante. Selon le récit qu'en fait le *Livre des Rois*, le grand prêtre Helcias trouva le *Livre de la Loi* qui avait été perdu. Il en fit lecture à Josias qui, cœur pieux, fut épouvanté de constater que « ses pères n'avaient pas obéi aux paroles de ce livre ». D'après la tradition, ce rouleau découvert en quelque recoin du temple est le *Deutéronome*. La Bible veut-elle dire, sous une forme symbolique, qu'au temps de Josias on se décida à mettre en stricte application les principes mosaïques? ou entend-elle parler d'une des éditions faites par Ezéchias et qu'on aurait jetée aux jours troublés de Manassé? Incontestablement une réforme législative s'imposait; Isaïe avait dénoncé « ces lois de malheur qui sont faites pour refuser le droit aux petits » (*Is.*, x); presque à la même époque, la plèbe de Rome se retire sur le mont Sacré pour obtenir la rédaction des lois, afin de soustraire la justice à l'arbitraire des puissants, et les réformes de Solon à Athènes portent surtout sur la rédaction des lois sociales.

Le sens de la réforme de Josias, en tout cas, est clair. S'appuyant sur les principes que l'ancêtre génial, Moïse, avait posés, mais qu'un peuple encore proche de la violence sauvage ne mettait pas toujours en pratique, Ézéchias et les prêtres qui l'entourent spiritualisent les vieilles conceptions, les anciens rites; ils en dégagent le contenu humain. On cherche à rendre la vie sociale moins dure; l'obligation de laisser dans le champ, des épis pour les glaneuses, est rappelée avec son sens de délicate charité; le repos du septième jour, commémoration de l'observance mosaïque, est associé au besoin qu'a l'ouvrier de se reposer. Une bonne part de l'enseignement des Prophètes passait donc dans la loi. C'est autour de ce noyau de textes désormais connu de tous

que s'agrégeront les éléments traditionnels; l'ensemble deviendra la Bible.

L'importance de cette réforme de Josias est donc considérable. Elle allait permettre au peuple élu de traverser les pires heures de son histoire sans qu'aucune de ses traditions essentielles se perdît. Ne comportait-elle pas des dangers? En opposant la lettre fixée à l'esprit toujours renouvelé, — « Vous n'ajouterez rien à ma parole et vous n'en retrancherez rien », dit la loi (*Deut.*, IV, 2) — ne préparait-elle point, pour plus tard, le drame où le peuple du Livre se fera sourd à tout enseignement vivant, et à l'évangile?

Ce retour à la stricte orthodoxie avait aussi un sens politique; avouons même qu'il avait été rendu possible par les circonstances politiques elles-mêmes. L'Assyrie marchait vers son déclin à la même vitesse qu'elle avait atteint le faîte de la puissance. De nombreux dangers la menaçaient.

Dans la masse peu cohérente de l'immense empire, maints éléments n'attendaient qu'une occasion pour se révolter; Babylone, en particulier, qui se souvenait de sa splendeur ancienne et où de puissants noyaux de résistance non assyriens existaient, pouvait, à tout instant, servir de base à de nouvelles attaques. Dans le lointain protectorat d'Égypte, les forces nationales s'étaient ressaisies, regroupées. La brève incursion d'Assourbanipal n'avait servi qu'à débarrasser la terre du Nil de ses maîtres provisoires de la XXVe dynastie; les Éthiopiens étaient rentrés dans leurs montagnes et désormais regarderont vers le sud; on trouve encore des descendants de ces Pharaons exotiques dans le Ruanda, district proche du Congo belge, où survit le culte de la vache, comme au temps d'Isis-Hathor. Les princes de Saïs leur avaient succédé; nommés vice-rois par leurs maîtres lointains, ils s'étaient rendus indépendants. Cette XXVIe dynastie mérite qu'on la salue d'un souvenir ému. Ces Psammétique, ces Néchao, ont retrouvé, pour la dernière fois, le sens de la grandeur pharaonique. Bien que peu puissants, ils ont osé

refaire la grande politique. L'un d'eux, Néchao II, envoya des bateaux phéniciens à ses gages explorer les côtes de l'Afrique. Et leur art, fleur d'arrière-saison, plein de combinaisons subtiles, à la fois réaliste et poétique, prépare cette efflorescence qui couvrira de chefs-d'œuvre précieux l'île de Philae. Dans le Croissant fertile, l'Égypte est prête à jouer de nouveau son rôle.

Mais il y avait plus grave pour l'Assyrie. Une fois de plus, les grandes vagues d'invasions aryennes se mettaient en branle. C'était l'heure où, à l'autre bout du monde méditerranéen, la terre de France recevait sans doute les tribus qui deviendront la Gaule. Sur les plateaux de l'Iran et de l'Élam, deux peuples aryens, les Perses et les Mèdes, s'étaient installés depuis trois cents ans. Ils venaient de prendre pleine conscience d'eux-mêmes par la réforme religieuse de Zoroastre. Pour l'heure, les Mèdes dominaient et leur ville d'Ecbatane faisait figure de capitale. Et pis encore, ils n'étaient que l'avant-garde de bandes inépuisables de barbares. Cimmériens, Trères, Bithyniens, et surtout les terribles *Achkenaz* de la Bible, les Scythes. Assourbanipal, comme plus tard fera Rome, utilisa d'abord les Barbares à son service; attaqué par Phraorte, roi des Mèdes, une première fois, menacé par Cyaxare, fils de Phraorte, il avait appelé à l'aide les terribles cavaliers, ancêtres des Kurdes. C'était leur indiquer la route.

Des hordes innombrables dont Hérodote parle encore avec terreur, dévalèrent du Caucase, balayèrent sans distinction Médie, Assyrie, Croissant fertile. En Palestine, ils installèrent des garnisons comme à Beishan, surnommée ensuite Scythopolis. Ils arrivèrent jusqu'au Delta où Psammétique Ier les tint en respect, puis ils se retirèrent, aussi vite qu'ils étaient venus, au moment même où le grand Assourbanipal mourait (625).

Ces événements avaient montré à quel point la domination assyrienne était fragile. La ruine de Ninive, prédite par les prophètes d'Israël, va passer dans les

faits avec une rapidité surprenante. Les successeurs d'Assourbanipal furent médiocres. Un général sous leurs ordres, Nabopolassar, s'installa à Babylone et s'y conduisit en féodal insolent. Quand on l'envoya arrêter Cyaxare et ses bandes qui, une fois de plus, descendaient du Zagros, il s'entendit avec son adversaire, et, à eux deux, ils marchèrent contre Ninive. Après des assauts meurtriers, la grande capitale tomba; elle fut si bien détruite que, vingt-cinq siècles durant, on ignora jusqu'à son emplacement. Le dernier roi d'Assour se tua en se jetant dans les flammes (612). Ainsi disparaissait le terrible peuple, la verge de Dieu. « Quand tu auras fini de dévaster, on te dévastera; quand tu auras achevé de piller, on te pillera! » avait chanté Isaïe (XXXIII).

La ruine de Ninive était, au sens le plus politique du mot, providentielle pour Jérusalem. Un frisson de joie passa au cœur de Josias. Ce descendant de David apparaît alors vraiment comme digne de son ancêtre par le courage sinon par l'habileté. Sur son minuscule fief il se dresse, aussi altier que Salomon dans sa gloire. Que va-t-il se passer? La fin de l'Assyrien, est-ce le salut?

Deux tendances alors se montraient dans Juda : on les distingue nettement chez les prophètes qui, à cette époque, se font entendre. L'une est celle du nationalisme exalté, qui croit les beaux jours revenus. Nahum l'incarne; Yahweh, en détruisant Ninive, a montré à son peuple qu'il lui avait pardonné. « Yahweh est bon, il connaît ceux qui, dans leur détresse, se confient à lui » (*Nahum*, I, 7). Réconcilié, pardonné, Israël peut reprendre confiance. Mais l'autre tendance était pessimiste, celle de Jérémie et de Sophonie. Yahweh a détruit Assour, cela signifie-t-il qu'il n'y ait plus d'adversaire à craindre? Et Juda a-t-il vraiment expié ses péchés? Le texte de la loi c'est bien, mais ce n'est rien si le cœur de l'homme ne se réforme. « L'hypocrite Juda n'est pas retourné à Dieu de tout son cœur » (*Jérémie*, III, 10). Une autre calamité viendra du Nord,

un destructeur du peuple semblable au lion; elle sera punie « Sion, la jolie, la voluptueuse » (VI). Le jour de Yahweh viendra « jour de fureur, jour d'angoisse, jour de ruine et de désolation, de ténèbres et d'obscurité, de nuages et de brouillards denses. Trompettes! Alarme sur les villes fortes et les créneaux! Les hommes seront dans la détresse; leur sang mouillera la poussière et leur chair deviendra fumier! » (*Sophonie*, I).

Raidi dans sa folle espérance, Josias attendait que Dieu le récompensât. Mais ce n'était point dans la réussite temporelle que son œuvre devait porter ses fruits. Un reste d'Assyriens s'était réfugié dans la région d'Harran. Néchao II, avec un sens exact de l'équilibre politique, voulut les aider pour que Babylone ne les écrasât point. Il s'avança vers le Nord, à travers Canaan. « On ne passe pas! » cria le roitelet de Jérusalem. Le Pharaon insista doucement. Josias resta catégorique. A Meguiddo, la bataille s'engagea : le roi hébreu ne put que s'y faire tuer avec honneur. Un peu plus tard, à Karkemish, les Babyloniens refoulaient Néchao qui rentra en Égypte. Le sacrifice du dernier chef nationaliste d'Israël n'avait servi à rien. Le prince royal qui commandait l'armée de Babylone se nommait Nabuchodonosor...

Babylone et Jérémie.

Le nouveau maître du monde était aussi redoutable que l'ancien. Babylone était redevenue le centre politique du Croissant fertile. Mais si cette dynastie néo-babylonienne, la dernière de race mésopotamienne que connaisse l'histoire, brilla de l'extraordinaire éclat qu'ont souvent les civilisations avant de sombrer à jamais, rien n'était changé dans ces États satellites qui gravitaient dans l'orbite de ce soleil. Nabuchodonosor II (604-562) pesait aussi lourd qu'Assourbanipal. Ses méthodes de guerre étaient aussi cruelles que les siennes. Le danger demeurait suspendu sur Juda.

L'effondrement des rêves nationalistes du malheu-

reux Josias entraîna, dans le petit royaume, une grave crise. Ses fils se disputèrent le trône et l'un Joaqim, s'y fit installer par l'Égypte. Quatre ans plus tard, Nabuchodonosor arrivait en Canaan, entrait à Jérusalem. Tiraillé entre ces deux influences, le malheureux débris d'Israël va tournoyer comme une épave. Le trouble religieux suivit le malaise politique. N'était-ce pas logique? On venait de voir le plus vieux des rois mener le pays à la catastrophe : que faisait, que pouvait donc Yahweh? Ah! disait le peuple, au temps de Manassé et des idoles, on était heureux! et maintenant, où l'on est redevenu fidèle, c'est l'épée ennemie et la famine. Alors on se rua vers les divinités étrangères. Dans les rues de Jérusalem, on vit hommes, femmes, enfants, offrir des gâteaux à la « Reine du ciel », l'Ishtar mésopotamienne. Des « colonnes solaires » s'élevèrent aux carrefours. Au témoignage du prophète Ézéchiel, dans les parvis mêmes du Temple les fanatiques du dieu végétal phénicien, Tammouz, l'Adonis des Grecs, poussaient leurs lamentations rituelles pour commémorer sa mort et appeler sa résurrection, tandis que, dans des chambres mêmes du bâtiment sacré, d'autres sectes encensaient des idoles de bêtes à la mode d'Égypte. Et si l'on rencontrait des hommes qui tenaient un rameau à la main, on pouvait en être sûr, c'était des prosélytes du soleil levant!

Il y a quelque chose de lassant à voir ainsi, sans cesse, ce peuple retourner à son vomi. Mais le drame d'Israël, au cours des siècles, est le drame d'une âme : illuminée par la grâce, concevant nettement la loi dont elle doit vivre, mais, tour à tour troublée par la fièvre de la puissance ou par le désespoir, elle avance vers la porte étroite, d'une démarche que nous connaissons bien. Vaincu une fois, le péché est toujours de nouveau à combattre; dans la lutte spirituelle, le triomphe n'est jamais que provisoire et la délectation du pire menace jusqu'à l'âme des plus grands saints.

L'homme à qui fut départie la tâche surhumaine d'avertir Israël en ce dernier instant fut Jérémie. Fils

de prêtre, il est moins tribun qu'Amos ou qu'Isaïe, mais ses cris et ses gémissements ont une sonorité unique, humaine et religieuse tout ensemble. C'est un homme bon, un cœur tendre, une âme dont tout révèle la profondeur. Il n'avait nulle envie d'assumer cette mission redoutable et Dieu a dû lui faire violence. Pour obéir au Très-Haut, il a tout sacrifié : il ne s'est pas marié, il n'a pas de famille; jamais on ne l'a vu aux réjouissances publiques; on le dirait « insensible comme un mur ». Et cependant, un drame se joue en lui, qu'il nous livre avec une sincérité bouleversante. Lui qui chérit plus que tout la patrie, on l'accuse d'être un traître! Lui qui voudrait aimer et être aimé, il faudra qu'on le couvre d'opprobres! Mais c'est la volonté de Yahweh, qu'elle soit faite! Il a tâche de parler, il parlera.

Comme écrivain, sans doute ne vaut-il pas Isaïe; ses métaphores sont plus plates, son souffle moins ardent, mais où il est incomparable c'est lorsqu'il crie les malheurs de son peuple, ces douleurs que, par avance, il sent dans sa chair vive. « Mes entrailles! mes entrailles! je souffre au plus intime de mon cœur! Je tremble de frissons, je ne puis plus me taire. Entends, mon âme, le son de la trompette, le cri guerrier. Tout dit : ruine sur ruine et pays ravagé! Par terre mes tentes, d'un coup, par terre les pavillons! Ah! jusques à quand, dans mes yeux, la vision de l'étendard, et, dans mes oreilles, le son de la trompette? » (IV, 19, 21), Le Dieu d'Isaïe était le maître de la puissance qu'on n'offense jamais impunément; la religion de Jérémie est plus intérieure, plus adaptée à notre commune détresse; son Dieu, c'est celui qu'on découvre dans la misère et qui n'est jamais plus proche que lorsqu'on atteint le fond du malheur.

Le service éminent que Jérémie a rendu à Israël n'est pas de l'avoir ramené au bien; cela n'était pas possible; il fallait que la volonté de Dieu s'accomplît et que vînt l'expiation. Il le savait d'ailleurs : « Un Éthiopien peut-il changer la couleur de sa peau, une pan-

thère effacer ses taches? Il vous est, dans la même mesure, possible de faire le bien, à vous, dont le péché est habitude! » (XIII, 23). Mais, en parlant comme il le fit, il permit à son peuple, à l'heure de la catastrophe, d'y reconnaître la main équitable de Dieu et, dans le repentir, de trouver le salut.

Que reproche-t-il à Jérusalem? Rien d'autre que ce que tous les autres prophètes lui ont reproché. D'être infidèle : « d'avoir placé des abominations dans la maison où le nom de Dieu était invoqué » (VII, 30), d'avoir adoré ces idoles de bois, « d'argent battu de Tarsis, d'or d'Ophir, qu'on vêt de pourpre violette » (X, 9). D'être immorale : « pays rempli d'adultères » (XXXIII, 9) au cœur rusé et corrompu » (XVII, 9). De persévérer dans l'injustice sociale, de violer cyniquement les lois mosaïques, celle, par exemple, qui interdit de garder, toute sa vie, un Israélite en esclavage. C'est en ces nombreuses fautes que le peuple élu sera obligé de reconnaître la cause de ses malheurs.

Aussi, au milieu des complications politiques où le malheureux Juda doit se débattre, l'attitude de Jérémie est-elle d'une extrême simplicité. Le plus fort, c'est Nabuchodonosor; donc c'est lui qui exprime la volonté de Dieu; par conséquent, la seule sagesse est de se soumettre. Humainement, c'est un défaitiste; spirituellement, il réserve l'avenir. Un certain Hanaya ayant prédit la ruine imminente de Babylone et la délivrance d'Israël, Jérémie le combat farouchement, le traite de faux prophète. Aux Égyptophiles, qui constituaient un parti puissant il rappelle avec sarcasmes comment Néchao a détalé après Karkémish : « L'Égypte est une belle génisse, mais le taon du Nord l'a piquée » (XLVI). Le cœur se serre au spectacle de cet honnête homme qui doit, inlassablement, crier la défaite, parce qu'il voit plus loin que l'immédiat. Babylone sera le glaive de Dieu. Samarie a reçu « ses lettres de divorce ». Yahweh répudiera de même Juda l'hypocrite. « De Jérusalem il fera des tas de pierres, un repaire de chacals, et les villes deviendront solitude »

(ix, 10). Non point en faveur de Babylone, qui, à son tour, verra son orgueil châtié et à qui Dieu dit : « Tu me sers de marteau, d'armes de guerre, par toi je broie les peuples ! Mais je te rendrai tout le mal que tu auras fait... » (li), — non pour la gloire de quiconque sur terre, mais au seul nom du Tout-Puissant. Lorsque le châtiment se sera appesanti et qu'Israël en aura compris la portée, la miséricorde s'étendra de nouveau; et, pour manifester son espérance, en plein Juda, là, dans ce pays pour lequel il prophétise tant de malheurs, Jérémie achète un champ !

Il va de soi qu'une telle attitude attirait sur la tête de l'homme de Dieu des colères terribles. Comme il avait rédigé ses oracles et envoyé son secrétaire, Baruch, les lire à Joaqim, le roi, fou de colère, déchira le rouleau et brûla les morceaux sur le brasero où il se chauffait. Au même moment, un autre prophète, nommé Urie, pour avoir dit des choses semblables, était martyrisé. Jérémie lui-même était jeté dans une citerne vide; on n'osa pas l'y laisser mourir, parce qu'il était quand même trop célèbre dans Israël, mais il lui fallut s'exiler un temps.

L'histoire le dit : l'inspiré avait raison sur les politiques. Joaqim et ses amis, une fois Nabuchodonosor éloigné, se rapprochèrent de l'Égypte. De nouveau une ligue s'ébaucha contre le Mésopotamien. A Joaqim, Jérémie avait prédit le sort qui l'attendait. Il serait tué et ne recevrait même pas les honneurs funèbres : « il aurait la sépulture d'un âne ». Nabuchodonosor sut, bien entendu, ce qui se tramait contre lui. Il envoya d'abord une première colonne qui ravagea le pays. Puis, en 597, il vint en personne. Joaqim était mort, exactement comme l'avait annoncé le prophète; son fils Jéconias se rendit. Il fut exilé en Babylonie avec sa mère, sa cour, des notables, des officiers, des artisans : première déportation de Juda. Nabuchodonosor, pensant que la leçon était suffisante, installa un homme à lui sur le trône, un fils de Josias, Sédécias, puis il repartit vers l'Euphrate.

La fin de Jérusalem.

« *Quos vult perdere...* » La fièvre nationaliste travailla Juda plus violente que jamais. On parlait d'une révolte de l'Élam contre Babylone; les bavards optimistes pullulaient; on attendait le miracle! Les minuscules États de Syrie-Palestine nouèrent contre le terrible félin de Babylone une alliance de souris. Néchao, à qui une leçon comme Karkémish paraissait suffisante, refusa de prêter son appui à ces manigances; son successeur Psammétique II, en dépit de quelques hésitations, se maintint dans cette politique; mais un nouveau Pharaon, Hophra, en 588, se laissa gagner par cette folie contagieuse et envoya des forces à Tyr pour faire de la cité phénicienne une base d'opérations contre Nabuchodonosor. A Jérusalem, le dernier descendant de David tenait son rôle de matamore avec une gravité de bouffon : pauvre homme que ce Sédécias, esprit court, caractère médiocre, dont on trouverait la destinée comique si l'on ne savait dans quelle tragédie sa piètre espérance s'effondra.

Nabuchodonosor n'était point sire à se laisser narguer. Sa riposte fut instantanée. L'année même où la coalition prenait corps, il arrivait sur l'Oronte (588). Quelques divisions furent chargées de bloquer Tyr, qui, dans son îlot, résistera treize ans, avant de succomber; puis il marcha sur Juda, pour disloquer la ligue en détruisant le bastion central. Jérusalem fut investie et le siège commença.

La résistance du petit Juda fut digne de sa grande histoire. Perchée sur sa colline, la citadelle de David n'était pas d'accès commode. Grossie de milliers d'hommes réfugiés des campagnes, la garnison ne manquait ni d'armes ni de vivres. Personne, sans doute, ne s'imaginait qu'on pût vaincre l'armée chaldéenne, mais, en gagnant du temps, peut-être donnerait-on au Pharaon le temps d'arriver ou, qui sait? à Dieu de recommencer le miracle de 701! Persécuté, menacé, Jérémie continuait seul à prêcher son défaitisme

surhumain. Un instant, l'espoir reparut : l'armée d'Égypte fut signalée dans les steppes d'Idumée, et Nabuchodonosor, retournant ses positions, marcha à sa rencontre. C'est peut-être alors qu'Habacuc, dans un beau dithyrambe, loua le Dieu vainqueur « qui vient de l'Idumée et du Pharan, devant qui marche la mort ».

Faux espoir! Jérémie seul ne s'y était point trompé. « L'armée du Pharaon venue pour vous secourir? mais elle repartira dans son pays d'Égypte! Les Chaldéens reviendront; ils combattront de nouveau contre la ville, ils la prendront, ils y mettront le feu! » (*Jér.*, XXXVII, 7). Vaincus ou achetés, les Égyptiens, en effet, s'en allèrent; le siège de Jérusalem reprit, plus sévère encore. La famine sévit avec l'épidémie : les *Lamentations* de Jérémie nous donnent un tableau saisissant de ces jours d'horreur. « La peau plaquée aux os, sèche comme du bois », les défenseurs « tombaient d'inanition dans les rues »; « la langue du nourrisson collait de soif à son palais », et l'on voyait des mères « faire cuire leurs enfants pour s'en servir de nourriture ». La peste était si grande qu'on criait : « Écartez-vous, voilà un impur! ne le touchez pas! » Enfin les Chaldéens réussirent à s'ouvrir une brèche et l'assaut final eut lieu.

Ce fut affreux. On imagine la violence de ces hordes féroces qui piétinaient depuis dix-huit mois! « Les femmes et les vierges furent déshonorées; les chefs pendus; la face des vieillards ne fut pas respectée » (*Lam.*, v). Le temple et le palais pillés, l'incendie crépita et, de la sainte cité, il ne resta que des ruines fumantes. Quant à Sédécias, qui s'était enfui avec les siens, il fut poursuivi et pris. Nabuchodonosor fit amener ce rebelle; devant lui, il fit égorger tous ses fils, puis, pour que cette vision d'horreur fût le dernier souvenir qu'il gardât dans ses prunelles, il l'aveugla : c'était une coutume des rois assyriens : Sargon s'était fait représenter enfonçant sa lance dans les yeux d'un vaincu. Une déportation massive fut ordonnée. L'élite du pays

fut envoyée en Mésopotamie. C'était en 586, trois siècles et demi après la mort de Salomon.

Jérémie, d'abord confondu dans un lot de captifs, fut délivré sur un ordre spécial de Nabuchodonosor, qui avait pour lui du respect. Mais, peu après, entraîné par des fuyards qui partaient pour l'Égypte, il fut martyrisé par eux, sans doute parce qu'il continuait à dire des vérités cruelles et se refusait à partager les leurres de ceux qui croyaient que l'exil serait fort court. A Jérusalem, un honnête homme, Godolias, que les Babyloniens toléraient comme gouverneur des pays conquis, fit, un temps, ce qu'il put pour adoucir les souffrances du peuple : un fanatique l'assassina. Quelques désordres sporadiques éclatèrent, qu'un fonctionnaire chaldéen apaisa par une nouvelle déportation.

Sur les routes du Croissant fertile, il marchait de nouveau, le peuple de la Promesse, comme aux jours d'Abraham, non plus dans la foi et l'espérance, mais dans la misère et la déréliction. De très nombreux bas-reliefs d'Assyrie et de Babylone nous donnent une idée exacte de ces lamentables caravanes. Les uns s'en allaient, liés par groupes, sous la surveillance des soldats au casque conique; certains même, les mains attachées dans le dos ou un anneau leur perçant la lèvre, vil bétail. Et les autres, pitoyable cohorte que montrent tous les exodes, ayant entassé sur des carrioles leurs objets familiers, les enfants, les vieillards, traînaient indéfiniment sous le soleil de plomb.

Ce n'était pas dans la puissance et la gloire qu'Israël verrait s'accomplir la promesse divine, mais la terrible épreuve était riche de signification. Le peuple de Canaan, perdant sa terre, va devenir ce ferment spirituel qui, mêlé à la pâte des nations fera lever en elles tant de grandeur mais aussi tant d'amertume. L'histoire d'Israël tourne sa page; celle des Juifs commence. Et dans la douleur, la race obstinée au péché, redevenant fidèle, gémit ce Psaume inoubliable dont nous consolons encore nos détresses (CXXIX, *De profundis*).

« Du profond des abîmes, Seigneur, je crie vers toi; Seigneur, fais accueil à ma plainte. Que tes oreilles se veuillent attentives aux accents de ma supplication !

« Si des iniquités tu veux faire le compte, Seigneur, qui tiendra devant toi? Mais auprès de toi est le pardon qu'on révère; à cause de la Loi, j'ai espéré en Toi.

« Mon âme se réconforte en ta promesse; je fais confiance en ta Parole. Si les guetteurs de nuit aspirent à l'aurore, ainsi mon âme aspire au Seigneur Dieu.

« Car auprès de Yahweh est la miséricorde, avec lui la délivrance surabonde. Et c'est lui qui rachètera Israël de toutes ses iniquités. »

QUATRIÈME PARTIE

JUDAÏSME ET MESSIANISME

I

L'EXIL ET LE RETOUR

Babylone, « la souveraine des royaumes ».

Dans la première moitié du VIe siècle avant notre ère, Babylone était la capitale de l'Orient. La dislocation de l'empire ninivite, en 612, avait donné le signa d'un brusque développement de tous les États que le colosse d'Assour avait masqués de son ombre. La Méditerranée et l'Asie antérieure prospéraient.

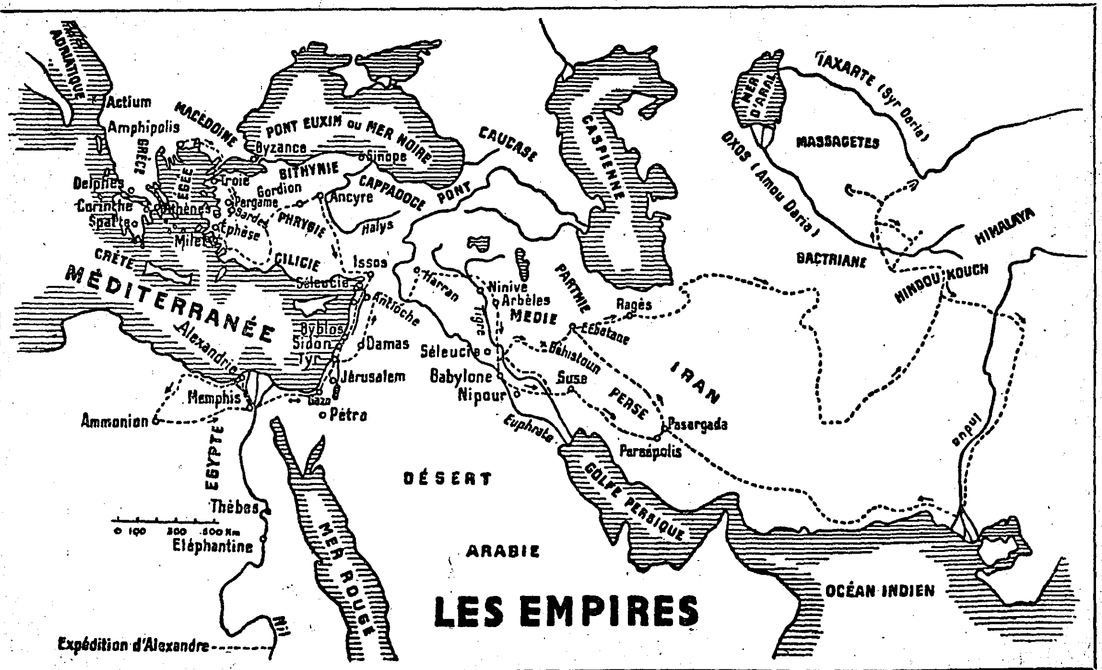
C'était l'heure où, « sous le plus beau ciel que connaissent les hommes » (Hérodote), les cités d'Ionie, Éphèse, Milet, Samos, enrichies par la vente des tapis, des étoffes et du vin, se faisaient une vie de luxe et de volupté, en répétant, plus que les rudes épopées d'Homère, les élégies d'Alcée et de Sapphô. Sur les plateaux voisins, les descendants des Sherdanes (1), les Lydiens, menés par une dynastie vigoureuse, patiemment rassemblaient les terres : les cités helléniques devenaient leurs vassales; leur capitale, Sardes, était un gigantesque bazar, dont un des quartiers portait le nom publicitaire du « Bon Coin »; et leur roi Crésus, en couvrant d'or le sanctuaire grec de Delphes, s'acquérait, plus encore que des fidélités politiques, un renom

1. Les Sherdanes avaient constitué la garde de Ramsès II (cf. p. 147).

qui le suit jusqu'à nous. En Égypte même, le relèvement observé sous la XXVI[e] dynastie se continuait avec Amasis, un homme intelligent et fin, hellénique d'esprit (569-526) et dont le règne ne devait pas manquer de charme, à en croire la chronique : ne déclarait-il pas qu'il ne gouvernait chaque jour que jusqu'à midi, parce qu'un arc ne doit pas demeurer tendu sans cesse? ne révoqua-t-il point des juges qui l'avaient, dans sa jeunesse, acquitté sur ses protestations d'innocence, parce que, ce faisant, ils avaient démontré leur bêtise? Sur les bords du quadrilatère iranien, dans les belles vallées où prospèrent, avec les roses, les arbres fruitiers et les pâtures à chevaux, les Mèdes de Cyaxare (625-585) et d'Astyage (585-553) se développaient; après la victoire sur Ninive, tout le nord du Croissant fertile était passé sous leur contrôle; le fleuve Halys les séparait des Lydiens, depuis la bataille livrée sur ses bords le 28 mai 585, où une éclipse de soleil, prédite pourtant par Thalès de Milet, avait frappé de terreur les adversaires; et, dans leur vassal obscur du sud, Cyrus le Perse, les rois d'Ecbatane ne reconnaissaient pas encore l'homme du destin (1). Même au lointain du couchant, de grands États connaissaient d'éclatantes fortunes : Carthage, héritière des gloires phéniciennes, de Bizerte à la Sardaigne, de Tripoli aux Baléares, multipliait les comptoirs; Marseille, en pleine expansion, colonisait la Corse; le mystérieux peuple des Étrusques — les Tyrrhènes d'alors — dominait l'Italie et cette mer « Tyrrhénienne » qui conserve leur nom; Syracuse, sous la direction de ses tyrans, s'apprêtait à concurrencer ces puissances maritimes. Mais nul ne connaissait une bourgade italienne, alors contrôlée par l'Étrusque, qui, plus tard, les vaincra tous.

Parmi ces États florissants, un les dépassait tous : Babylone « souveraine des Royaumes », disait Isaïe (xxvii, 5). Du golfe Persique aux collines d'Harran,

1. Voir carte : les Empires, p. 293.


LES EMPIRES
ADRIATIQUE
Actium
Amphipolis
MACÉDOINE
GRÈCE
EGÉE
Delphes
Corinthe
Sparte
Athènes
Troie
Pergame
Sardes
Éphèse
Milet
CRÈTE
MÉDITERRANÉE
PONT EUXIN ou MER NOIRE
Byzance
Sinope
BITHYNIE
Gordion
Ancyre
CAPPADOCE
PONT
PHRYGIE
Halys
CILICIE
Issos
Séleucie
Antioche
Byblos
Sidon
Tyr
Damas
Jérusalem
Gaza
Pétra
Alexandrie
Memphis
Ammonion
ÉGYPTE
Thèbes
Éléphantine
0 100 200 500 Km
Nil
MER ROUGE
Expédition d'Alexandre
CAUCASE
CASPIENNE
Harran
Ninive
Arbèles
Tigre
MÉDIE
PARTHIE
Ragès
Ecbatane
Séleucie
Babylone
Nipour
Behistoun
Suse
Euphrate
PERSE
IRAN
Pasargada
Parsépolis
DÉSERT
ARABIE
GOLFE PERSIQUE
OCÉAN INDIEN
MER D'ARAL
IAXARTE (Syr Daria)
OXOS (Amou Daria)
MASSAGETES
BACTRIANE
HIMALAYA
HINDOU KOUCH
Indus

et par la Syrie, jusqu'en Égypte, son influence s'exerçait suivant toutes les nuances de l'autorité, du protectorat ou de la domestication. Nabuchodonosor jouissait d'un prestige égal à celui d'Assourbanipal ou de Sargon. Aussi redouté qu'eux pour ses violences sanguinaires, il se faisait admirer davantage parce que ce bourreau fastueux aimait l'art.

Nous connaissons la grande Babylone non seulement par les fouilles minutieuses menées, depuis 1899, par les archéologues allemands, mais aussi par des antiques. Hérodote, Diodore, Strabon, Quinte-Curce en ont apporté un souvenir émerveillé; et encore ne la voyaient-ils que comme nous voyons Versailles, cité déchue du rang de capitale et dont la splendeur n'est qu'un reflet. Que devait-elle être aux jours où Nabuchodonosor, au faîte de la puissance, y accumulait ses trésors?

Elle était de plan carré, coupée en diagonale par l'Euphrate. Un mur d'enceinte, large de vingt-cinq mètres, hérissé, tous les dix-huit, d'une tour cavalière, lui faisait une cuirasse inviolable; les fortifications de Constantinople, celles dont s'émerveillèrent nos Croisés francs et Villehardouin, ou la grande muraille de Chine, doivent ressembler à cet appareil militaire gigantesque : il fallait à un homme quinze heures de marche pour en suivre le développement. Là où la voie sacrée entrait dans la ville, réservée aux processions et aux triomphes, la « Porte d'Ishtar » dressait ses tours massives, ornées de près de six cents figures d'animaux fantastiques. Sur le fleuve, un pont de cinq arches était jeté; on voit encore les sept piles, grandes barques de briques recouvertes de pierre, dont la pointe fend le courant. Dans les temples géants, les *Ziggourat*, les tours à degrés, portaient fièrement à nouveau les noms anciens (1) de « demeure au front altier » et « maison qui soutient le ciel et la terre ». Sur des terrasses à parements de grès, de calcaire et

1. Voir pp. 79 et suivantes.

de basalte, les palais étendaient leurs hectares de chambres et de cours. Et, descendant en gradins vers les rives de l'Euphrate, les « jardins suspendus » alignaient leurs arbres rares, acclimatés de lointains pays, leurs escaliers et leurs cascades, cependant qu'à l'abri des voûtes qui les portaient, des chambres offraient leur fraîcheur pour l'été.

C'est dans ce monde éclatant de richesse qu'arrivait la cohorte pitoyable du « reste d'Israël ». Le contraste est poignant; mais du puissant empire et du petit peuple vaincu, l'un seul devait survivre, et non celui que son éclat désignait aux regards. Il n'existe plus grand'chose de Babylone, que bien des vainqueurs ont pillée; quelques briques émaillées, des cylindres, de petits objets. Il survit autre chose d'Israël. Quand Nabuchodonosor imprimait dans l'argile son beau cachet aux deux ibex cabrés, pour signer l'arrêt de déportation d'une peuplade insignifiante de Canaan, comment eût-il soupçonné que, si son nom survit dans l'histoire, ce n'est guère que parce qu'il fut le vainqueur de Jérusalem et son providentiel bourreau?

Les tronçons d'Israël.

Israël était coupé en trois tronçons. Encore laisse-t-on de côté dans ce compte les débris de Samarie, qui achevaient soit de se dissoudre en exil dans le creuset mésopotamien, soit de se polluer sur place à toutes les bâtardises et les immigrations. C'est de Juda qu'il s'agit.

Une partie des habitants était demeurée en Canaan, du menu peuple, paysans et pasteurs, et une très petite minorité de riches, dont Babylone avait des raisons d'être sûre. L'existence était pénible. « On mangeait son pain au risque de sa vie » (*Lamen.*, v, 9); les bandes nationalistes et les troupes chaldéennes se battaient dans tout le pays; les villes, et Jérusalem surtout, ravagées, offraient un aspect lugubre; et Édom, « profitant de la calamité, livrait au glaive les enfants

d'Israël » (*Ézéchiel*, xxxv, 5). Dans cette tristesse, certains abandonnaient Yahweh, l'accusant d'impuissance; d'autres courbaient la tête et murmuraient : « Si la couronne est tombée de notre tête, malheur à nous, c'est que nous avons péché! » (*Lam.*, v, 16). On célébrait par des jeûnes l'anniversaire de l'incendie du Temple; on chantait en pleurant les *Lamentations* de Jérémie; et sur le rocher sacré où s'était dressé l'autel de Dieu, les fidèles venaient déposer leurs offrandes. L'histoire retrouvera ces gens demeurés sur la terre de leurs pères; après le retour, ils s'uniront de nouveau aux exilés.

D'autres éléments seront perdus à jamais, tels ceux qu'on a vu partir vers l'Égypte, entraînant, de force, avec eux Jérémie. La Syrie et l'Asie Mineure en reçurent aussi. Première manifestation dans l'histoire, de ce grand phénomène mystérieux et inquiétant qu'est la dispersion juive, la *diaspora*. Ils partaient pour trouver, sous d'autres cieux, une vie plus tranquille; gens aisés, ils achetaient des terres et, détail à noter, ne marquaient guère encore de préférence pour le commerce et la banque. Dans l'île d'Éléphantine, située au milieu du Nil, tout près en aval de la première cataracte, en face d'Assouan (« Syène » en grec), on a retrouvé aussi, vers 1904, soixante rouleaux de papyrus qui constituent les archives d'une colonie juive établie par Psammétique II; ceux-là étaient soldats, mercenaires du Pharaon, surveillant, avec la frontière d'Égypte, la route d'Éthiopie et les carrières de l'admirable « syénite » dont est fait l'obélisque de la Concorde. Il semble que, dans ces milieux d'émigrés volontaires, que ne trempait point la souffrance, la vie spirituelle se soit vite dégradée. On y reprenait l'argument ordinaire : la preuve que Yahweh n'est pas tout-puissant, c'est que le malheur nous a frappés; retournons à la Reine du Ciel! A Éléphantine, les mercenaires avaient élevé un temple à Yahweh, ce qui était déjà contraire aux principes, mais ils y vénéraient aussi Amon-Râ, et le dieu unique de Moïse se trouvait

scandaleusement associé à une divinité femelle!

Le germe de vie, celui qui, un jour, enfoncera dans Canaan ses racines, c'étaient les exilés qui le portaient en eux. Combien étaient-ils, ces malheureux? C'est ici qu'on touche du doigt le mystère de cette histoire. Sur une centaine de milliers d'habitants que comptait alors Juda, il en partit environ quelques milliers : de quatre mille six cents à dix mille, dit la Bible, désignant vraisemblablement les hommes en âge de porter les armes; avec les femmes, les vieillards et les enfants, cela devait atteindre, au maximum, vingt-cinq à trente mille. Le destin spirituel de l'humanité, l'avenir du monothéisme pèsent sur ce petit nombre d'épaules; même pas : sur celles des quelques fidèles qui savaient ce que signifiait ce drame et ne désespéraient pas.

Leur condition, au début, fut pitoyable. Comme tous les grands travaux, ceux de Nabuchodonosor exigeaient une gigantesque main-d'œuvre, et Israël dut, comme jadis, en Égypte, aligner les briques sous le fouet des contremaîtres. Mais la vitalité de ce peuple se manifeste alors d'étonnante façon. Jérémie, dans une lettre fort sage (*Jér.*, XXIX) leur avait conseillé de prévoir un exil assez long, soixante-dix ans, prophétisait-il et, en conséquence, de bâtir des maisons, de fonder des familles, de travailler. Ainsi fut fait. Si nous considérons la colonie juive un demi-siècle après la catas trophe, que voyons-nous? Sur le Moyen-Euphrate, au canton de Nipour, des villages d'Israélites prospèrent à ravir. Les pauvres exilés ont des milliers d'esclaves. Ils ont acquis, souvent, des fortunes énormes, tels ces banquiers Murashu dont on a retrouvé les livres de caisse, qui avaient des clients jusqu'au fond de la Perse. Avec l'argent, l'influence politique leur est venue et le successeur de Nabuchodonosor, Évilmérodach, leur a montré de la bienveillance, au point de libérer l'ancien roi Jéconias; par l'histoire de Daniel, on constate qu'ils pénétraient à la cour. D'un sort affreux, ils avaient fait, en somme, un très acceptable destin.

Cet enrichissement devait avoir, au surplus, une grande importance quand l'heure du retour aura sonné. Ces magnats de la Babylonie financeront la réinstallation en Canaan, tout comme les banquiers grecs de Constantinople feront pour la révolte des Klephtes et Palikares, ou les Rothschild pour le sionisme contemporain.

Pourtant il serait faux de croire en une lente destruction du peuple élu dans les richesses mésopotamiennes. On gagnait de l'argent, on ne souffrait plus matériellement; mais on n'en éprouvait pas moins l'angoisse de l'exil, le désespoir de la patrie perdue. C'est ce sentiment poignant qu'exprime un des plus beaux Psaumes (XLVII) : « Sur les rives des fleuves, à Babylone, nous étions assis et pleurions; nous avions suspendu nos harpes aux branches des saules, et nous nous souvenions de Sion. —Nos geôliers demandaient des hymnes et des cantiques, eux nos bourreaux, des refrains joyeux. « Chantez-nous, disaient-ils, une de vos ritournelles! » Comment chanterions-nous, sur la terre étrangère, le cantique de Yahweh? — Si jamais je t'oublie, ô Jérusalem, que ma droite se paralyse, que ma langue s'attache à mon palais! Si je cesse d'avoir la pensée pleine de toi et si je ne t'élève pas au faîte de ma joie! »

Conscient que sa religion était sa plus solide armature, le peuple élu accomplit, dans l'exil, un effort remarquable de fidélité. Les rites qui marquaient l'appartenance à Yahweh furent suivis avec une exactitude stricte : la circoncision, le repos du sabbat, la commémoration de la Pâque. Les prêtres, qui n'avaient plus de temple puisque le culte ne pouvait se célébrer qu'en Terre Sainte, étaient entourés de respect. Autour d'eux, les fidèles se groupaient et les lieux de réunion deviendront les synagogues. Pour enseigner la loi, une véritable caste se constitue de juristes, de « scribes », mainteneurs farouches des rigoureuses observances.

Mais surtout, la leçon que les Prophètes avaient semée au prix de tant de peines portait ses fruits. Dans l'exil, le peuple élu avait reconnu le châtiment

de ses fautes et se décidait à l'expiation. Le « retour » tant souhaité était d'abord un retour à Dieu : en hébreu, comme en français, le jeu de mots était plein de signi fication. Tandis que les débris de Samarie s'étaient laissés absorber par le sol mésopotamien, le reste de Juda tient bon. Jérémie l'avait prophétisée, cette pénitence, et ne trouvait-on pas dans Isaïe l'explication décisive de tout ce drame? Dans sa toute-puissance, Yahweh a voulu réserver à son peuple une destinée particulière. Il a fait de lui « la lumière des nations ». Israël sera son témoin, son serviteur; une mission divine lui sera confiée. La nation désolée, déchirée, souffre pour une cause qui la dépasse. Il ne pourra périr, le petit lot des déportés de Juda, puisqu'il détient, seul, la doctrine du Dieu véritable; un jour, stupéfaits, les rois, les nations, le verront exalté; ils apprendront de lui ce qu'ils ignoraient encore, de lui viendra le salut du monde. Ainsi Israël se conçoit dans sa détresse : son rôle providentiel prend une nouvelle portée.

Ezéchiel.

Le plus remarquable des guides qui, pendant l'exil, dirigèrent Israël fut Ezéchiel, le troisième des grands Prophètes. Il avait fait partie, en 597, du premier convoi de déportés, en même temps que le roi Jéconias. Fils de prêtre, animé de l'esprit prophétique, il unissait en lui les deux courants qui pouvaient maintenir vivante l'âme d'Israël. C'était un homme étrange, austère, fanatique : la vision des horreurs où sombreraient les ennemis d'Israël l'emplissait de frénésie joyeuse. Pourtant c'est lui qui formula, au nom de Yahweh, le mot de toute miséricorde : « Je ne prends point plaisir à la mort du méchant; mais qu'il se repente et qu'il vive! » (XVIII, 23). C'était un grand poète, dans le genre fantastique et tragique, de la famille des Edgar Poe, des William Blake, des Hölderlin. Ses visions sont décrites en termes hallucinants et, dans sa vie même, il multiplie les gestes symboliques, se brûlant un tiers

des cheveux, en hachant le second tiers avec une épée, en dispersant le reste, image du destin d'Israël,

Un jour qu'il se trouvait au bord d'un fleuve, l'air vint à lui comme une nappe de feu. Une masse éblouissante, semblable au métal en fusion, lançait des éclairs. Le Prophète sut que Yahweh était là. Un char étrange, aux roues tourbillonnantes, des figures mystérieuses où l'image de l'homme se mêlait à celles du taureau, de l'aigle et du lion, passaient dans cette extase. Sous la voûte du ciel, cristal étincelant, un trône de saphir se dressait et les ailes des anges battaient, avec le bruit des grandes eaux : « Fils de l'homme, debout! dit une voix. Je t'envoie aux enfants d'Israël! C'est une nation rebelle; ne les crains point. Mais, toi, fils de l'homme, obéis! et mange ce que je vais te donner. » Le rouleau qu'une main du ciel lui tendait, Ézéchiel l'avala, et il lui fut doux comme le miel. Dès lors, empli du message divin, il s'arracha lentement à son extase et alla annoncer au peuple ce qu'il avait charge de lui dire » (*Eze.*, II, 15).

Son rôle de prophète consista d'abord à ramener ses compatriotes au bon sens. A cette heure, Jérusalem n'était pas encore prise, et les espérances les plus folles agitaient les exilés. De faux prophètes les propageaient et ne faisaient qu'attirer sur eux et sur leurs frères les représailles chaldéennes. Ézéchiel s'appliqua à effacer les mirages; Jérusalem sera détruite; tout le prouve : ses péchés qui n'ont pas été rédimés, la suite fatale de l'histoire. Tant que la mesure du châtiment nécessaire ne sera point atteinte, la désagrégation se poursuivra. Que les déportés donc ne comptent que sur eux-mêmes, en qui tient l'avenir d'Israël.

A l'heure où Sédécias tentait la vaine et suprême révolte, Ézéchiel qui venait de perdre sa femme, « délice de ses yeux », ne prenait même pas le deuil, se réservant pour une bien autre tristesse, tout empli de l'image des catastrophes imminentes. Or « la douzième année de son exil, le cinquième jour du deuxième mois, un fugitif de Jérusalem arrive et dit : la Ville est prise »

(xxxiii, 21). Le Prophète, sortant de son mutisme, de sa « nuit obscure », se leva et, commentant l'événement, en montra au peuple le sens surnaturel.

Dès lors toute l'espérance humaine était engloutie. Les cohortes de nouveaux déportés arrivèrent, et, dans ces masses accablées par l'angoisse, Ézéchiel commença à prêcher une parole nouvelle. D'un seul coup, le peuple au cou raide était devenu souple. Il était prêt à accepter l'enseignement prophétique. Pendant vingt ans, le consolateur obstiné lui parle de sa grandeur passée, des promesses divines dont Israël demeure le bénéficiaire. Il maintient vivante la conscience nationale; il tourne vers l'avenir des forces qui, dans la stérile nostalgie du passé, se fussent énervées et épuisées.

Des fautes anciennes, il ne dissimule rien, sans cesse il les rappelle; mais ce n'est plus sur le péché qu'il met l'accent : sur la rédemption. Prenant pleinement conscience du drame de la chute et du relèvement, l'esprit juif le place dès lors au centre de ses conceptions religieuses; toute sa vie spirituelle en sera illuminée et la théologie de saint Paul se situera dans la ligne d'Ézéchiel.

L'idée admirable, déjà indiquée par Isaïe et Jérémie, de la responsabilité individuelle, prend alors chez lui une place essentielle. Il lui consacre un chapitre entier (xviii) et y revient sans cesse. L'exacte justice de Dieu, si elle châtie les nations, comme tous les Prophètes l'avaient dit, tient compte des efforts de chacun. Comme Jérémie, protestant contre le dicton : « Les pères ont mangé du verjus et les dents des fils en sont agacées », il développe : non, le fils de l'impie ne sera pas châtié pour les fautes de son père ! non, les vertus des ancêtres ne protègent pas leurs infidèles descendants ! Chacun est responsable, pour soi, de soi. A chacun Dieu donne son amour et offre la chance du salut. Ce salut, c'est encore sans doute dans une perspective limitée à la terre qu'on l'envisage, mais c'est un salut personnel; la religion individuelle progresse. Et s'il insiste moins que Jérémie sur la misère intérieure

de l'homme et son besoin de consolation, Ézéchiel met en pleine lumière la grâce divine et le don qu'en reçoit chacun.

Dès lors, sous l'influence de toutes ces idées fécondes, l'âme d'Israël exilé reprend vie. L'antique loi, la *Torah*, dont on n'a sans doute emporté que quelques fragments écrits, mais qu'on garde au fond des mémoires, on la ranime, on en reprend le texte. Ézéchiel y ajoute de nouvelles interprétations. Bien que prophète, c'est-à-dire expression de l'esprit même de Yahweh, il sait, en prêtre, l'importance des rites et de la liturgie; il en précise les modalités. C'est le troisième aspect de cette personnalité si riche : il se fait législateur, juriste; il bâtit, pour l'avenir, la constitution de la communauté des fidèles.

Ainsi, à l'heure où tout semblait perdu, un homme s'était trouvé qui avait dit à Israël de ne pas désespérer. La flamme surnaturelle qui brûlait en son âme avait maintenu vivant le feu sacré de la mission nationale. Pas un instant le peuple des exilés ne douta que la grâce de Dieu effaçant ses souillures, il ne pût retourner sur sa terre dévastée et s'y refaire un Paradis (xxxvi). Les visions surprenantes que le grand inspiré racontait étaient autant de promesses. Une fois, en extase, il avait vu une plaine couverte d'ossements desséchés; à l'ordre de Yahweh, l'esprit était revenu sur ces lamentables squelettes; la chair avait bourgeonné, la peau s'était de nouveau tendue, et dans un cliquetis immense, les morts étaient redevenus vivants (xxxvii). Arraché de même à la mort, le peuple élu rebâtirait son Temple. Une autre fois, c'était ce sanctuaire futur qu'Ézéchiel, dans ses visions, décrivait : à l'écart des souillures humaines, sur la sainte colline, entouré des demeures des justes, admirable, presque inaccessible, mais un fleuve d'eau vive coulant de ses hauteurs et allant apaiser la soif des pays désolés où la mer Morte étend ses eaux de plomb (xl et *sq.*). Une fois encore, c'étaient les épreuves suprêmes qu'il évoquait, à l'heure où, revenu en Terre Promise, pardonné, Israël aurait à

supporter l'invasion des forces démoniaques de Gog et de Magog, qui, semblables aux Scythes, accourront au galop de leurs chevaux; mais par la main de Dieu l'ennemi défait pourrira sur la terre et, sauvé, Israël verra la face de Dieu (XXXVIII, XXXIX). La face de Dieu, c'était elle qu'il fallait désormais considérer dans le futur. Le royaume de Dieu approchait. La communauté des rachetés devait attendre la venue du Messie, de celui par qui la gloire serait comblée, et Jérusalem, changeant de nom, devrait désormais se dire : « Dieu est présent ici ! » (XLVIII).

L'histoire exemplaire de Judith.

Les peuples en détresse ont besoin de figures symboliques où ils puissent se reconnaître, magnifiés. Ainsi, dans ses épreuves, Israël accrocha-t-il son espérance, non seulement aux images grandioses d'un Ézéchiel, mais à des récits exemplaires qui, peut-être, appartenaient à un ancien patrimoine, peut-être même procédaient de traditions internationales répandues dans tout le Croissant fertile, mais qui prirent, pour le peuple élu, une signification très particulière et qu'il chargea d'une haute signification spirituelle.

On racontait ainsi l'histoire de Judith, cette femme qui, dans la désespérance et la lâcheté des hommes, avait seule incarné la résistance et dont la force d'âme avait dispersé, grâce à Dieu, la puissance des ennemis. Nabuchodonosor, dans sa colère, avait envoyé une armée en Palestine pour punir ses vassaux d'avoir refusé le tribut, mais le grand-prêtre Éliacin leur rendit courage en les persuadant de multiplier jeûnes et prières et de laisser faire Dieu. La ville de Béthulie, assiégée, semblait vouée à une destruction certaine : l'ennemi avait coupé l'aqueduc. On parlait de se rendre, quand une femme vint trouver les chefs de la cité et leur proposer de tenter, elle, une dernière expérience : c'était une veuve riche, belle, mais d'une grande sainteté. On accepta, priant Dieu de lui venir en aide; « elle lava

son corps, s'oignit de myrrhe, peigna sa chevelure, se coiffa d'un turban, mit ses vêtements de fête, ses colliers, ses pendants d'oreilles, ses anneaux », et s'en alla au camp du général ennemi. Le barbare la reçut avec une politesse pleine d'arrière-pensées agréables. Après l'avoir fait attendre quelques jours, la belle visiteuse accepta de dîner auprès de lui. La joie du festin, les vins riches, la tentante présence grisèrent le soudard; alors qu'il restait seul avec Judith, il s'endormit. La fille d'Israël n'hésita pas; prenant le glaive qui pendait à une colonne, elle s'approcha du lit, saisit par les cheveux l'ivrogne, le décapita.

Le lendemain, du haut des murailles de la ville, on montrait aux soldats la tête de leur chef, et, terrorisée, l'armée fuyait, poursuivie par toutes les tribus d'Israël. « Célébrez le Seigneur au son des tambourins, chantait Judith. Assour était venu d'au delà des montagnes, se promettant de ravager mon pays. Mais le Seigneur Tout-Puissant l'a couvert d'ignominie; il l'a livré entre les mains d'une femme, et elle l'a vaincu! » Plus tard, sans doute vers 350, quand cet épisode glorieux fut rédigé, on n'en garda pas l'exactitude des détails : Nabuchodonosor, « roi d'Assyrie », y incarna toujours la force brute, mais on nomma le général tué par Judith Holopherne, du nom d'un soldat perse, dont Diodore de Sicile nous parle, et qui vécut au moins cent ans plus tard.

L'histoire exemplaire de Tobie.

La faiblesse pouvait donc, Dieu aidant, triompher de la force : de quoi Yahweh n'était-il pas capable? Dans l'histoire de Tobie, l'esprit populaire trouvait aussi le gage des promesses providentielles. Un profond sentiment de charité pare de douceur cette histoire romanesque; Claudel, en tirant une « moralité » (1), observe qu'elle est comme l'application de la parole

1. *L'histoire de Tobie et de Sara.*

évangélique : « Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, là, je suis au milieu d'eux », et que la conclusion qui s'en dégage se dit : « Dieu est amour ». Parmi ce peuple malheureux, qui avait tant besoin de se sentir les coudes, ce récit où les vivants et les morts, les hommes et les anges vivent dans une simple fraternité, avait de quoi donner du réconfort.

Au nombre des captifs amenés à Ninive, lors de la chute de Samarie, se trouvait un juste nommé Tobie. Il s'était marié et avait un fils du même nom que lui. Ce parfait serviteur de Yahweh n'avait jamais adoré les veaux d'or; tous les ans, montant à Jérusalem, il offrait à l'Invisible les prémices et les dîmes de ses biens. En exil, au contraire de tant de ses compatriotes, il conserva intacte sa foi. Ayant obtenu une place auprès du roi, il se servit de son influence pour venir en aide aux déportés. Avec un courage insigne, il enterrait les cadavres de ses frères tués par les bourreaux d'Assour.

Pourtant Dieu éprouva son fidèle. Un jour qu'il dormait, de la fiente d'hirondelle lui tomba sur les yeux. Aveugle, ruiné, il s'entendait dire par les gens de son entourage : « Qu'est donc devenue ton espérance? » Et il les reprenait : « Ne parlez pas ainsi, car nous sommes enfants de sainteté et nous attendons la vie que Dieu a promise à ceux qui ne lui retirent jamais leur fidélité. » Sa femme, acariâtre, l'insultait. Mais lui, obstiné dans l'amour de Dieu, enseignait à son fils : « Honore tes parents, vivants et morts; aie Dieu présent à la pensée; ne consens jamais au mal, obéis au Seigneur! Fais l'aumône, ne détourne pas ton visage des pauvres; si tu es riche, donne beaucoup et ce sera t'amasser un trésor; sois pur, sois humble; paie bien ton serviteur; à personne ne fais ce que tu déplorerais de subir toi-même; et bénis Dieu en tout temps! »

La sainteté allait trouver sa récompense. Tobie avait jadis prêté une forte somme à un lointain parent, qui vivait là-haut, sur les plateaux des Mèdes, à Ragès. Pourquoi son fils n'irait-il pas se faire rembourser

cet argent? Mais le voyage paraissait long, inquiétant. Justement, voici un étranger de bonne mine; il propose de conduire le jeune homme à sa destination : c'était, sous l'apparence humaine, l'archange Raphaël, un des sept qui se tiennent devant la face de Dieu. Ravi, le jeune Tobie siffla son chien et s'en alla avec son compagnon. Au passage du Tigre un poisson formidable s'élança sur lui, son camarade lui apprit à le saisir aux ouïes et à le tirer au sec; cela ferait de l'excellente chair pour la route. Quant au fiel et au foie, il fallait les garder : c'étaient des produits magiques qui chassaient les démons et guérissaient les malades.

Or il se trouvait qu'à Ecbatane, où les deux voyageurs devaient passer, une jeune Israélite nommée Sara était au désespoir. Sept fois elle avait été mariée et sept fois elle avait vu mourir son homme, tué par le démon Asmodée, jaloux des amours humaines. Elle priait Dieu de lui venir en aide. Amené chez elle par son ange, le jeune Tobie, qui se trouvait être le cousin de Sara, lui proposa de l'épouser. Le père de la jeune fille, redoutant d'avoir à pleurer un huitième gendre, hésitait. Et Asmodée, déjà, rôdait... Mais, en brûlant le foie du poisson, Raphaël écarta le démon. Sara et Tobie se marièrent, cependant que l'ange, plein d'obligeance, allait encaisser la créance de Ragès.

Le trio retourna à Ninive. Le vieux Tobie, que cette longue absence tourmentait, vint à leur rencontre. « Et le chien, qui avait été du voyage, courut en avant comme pour apporter la nouvelle, et, tout joyeux, caressait son maître de la queue. » Ce fut un doux revoir, mouillé de larmes tendres. Sur l'ordre de son compagnon, le jeune Tobie frotta les paupières de son père avec le fiel du poisson et, sur l'heure, elles s'ouvrirent à la lumière du ciel. Restait à rétribuer l'aimable guide. Mais aussitôt que le vieillard aborda le sujet, le compagnon mystérieux se fit connaître : Dieu l'avait envoyé aider un de ses fidèles dans la détresse; s'effaçant dans l'air, il disparut, ombre tutélaire, comme sur le tableau de Rembrandt.

Autour de cette histoire romanesque on a multiplié les interprétations et les commentaires. Des théologiens et des exégètes se sont demandé s'il fallait prendre au pied de la lettre les éléments de magie qu'on y trouve. Il y a des faits mystérieux, mais c'est à la volonté de Dieu que l'écrivain biblique les attribue. Certains, même chez les catholiques, ont admis qu'il s'agissait d'un récit populaire sans caractère historique. D'autres, partisans de l'interprétation symbolique, voient en Sara l'âme humaine, que le démon sans cesse persécute, mais que libère le jeune sauveur associé à l'image du poisson.

L'histoire relève en souriant que le rédacteur, très postérieur, de ce récit traditionnel, a commis bien des inexactitudes : parlé pour le VIIIe siècle de Ragès qui fut construite au IIIe, confondu Salmanassar avec Sargon, et fait diverses bévues géographiques. Cela n'a guère d'importance. Mais elle note avec grand intérêt ce qui, dans cet épisode, révèle de piété populaire, la morale très haute du vieux Tobie, le profond sentiment de respect envers les morts, la fidélité aux observances. Elle dépiste aussi des influences étrangères fort curieuses : la démonologie était très développée en Assyrie et en Perse, l'exorcisme fort en honneur; le foie y avait des propriétés magiques et l'on a même retrouvé des foies d'argile ou de bronze qui servaient aux apprentis devins à apprendre leur métier; le démon Asmodée, amoureux terrible de Sara, est l'Aesma-Daeva des Perses, le diable de la luxure; Ragès était un centre religieux important du mazdéisme iranien; on connaît, en Mésopotamie, en Iran, dans l'Inde, le thème du mort reconnaissant envers qui lui a assuré la sépulture; et il n'est même pas jusqu'au personnage sympathique du chien (plus que rare dans la Bible) qui ne fasse souvenir qu'en Perse cet animal était quasi sacré et que des peines infernales châtiaient ceux qui le traitaient mal. L'histoire de Tobie doit donc beaucoup à des influences étrangères, mais Israël la marqua de son sceau et de son espoir. Wagner a bien

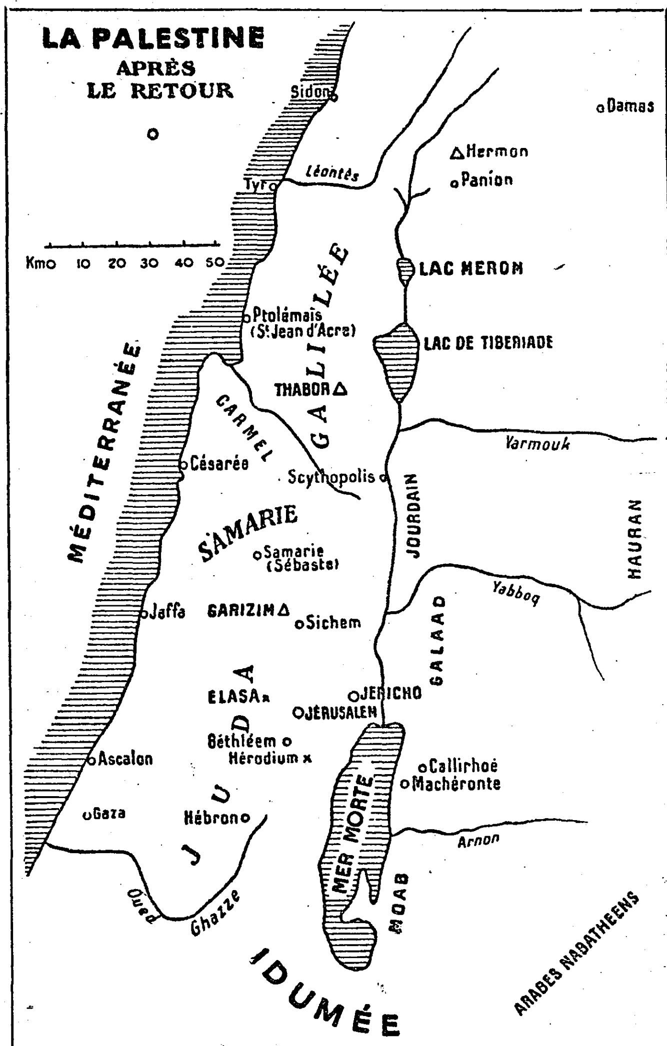
emprunté au cycle français de la Table Ronde et du Graal maints thèmes de ses drames; son œuvre en est-elle pour autant moins germanique, sortie comme neuve de sa main?

L'histoire exemplaire de Job.

Il va de même pour la plus admirable des histoires exemplaires que nous rapporte la Bible, celle du saint homme Job. Elle était traditionnelle depuis certainement très longtemps. Ce personnage aurait vécu, disait-on, au temps des Patriarches, lorsque Joseph s'en allait en Égypte, captif des caravaniers pillards. Ézéchiel le citait à côté de Noé et, dans le récit de Tobie, on évoquait son nom. Incontestablement son aventure dramatique appartenait à un folklore qui n'était pas seulement hébraïque; il existe, dans la littérature babylonienne, un conte du juste souffrant, dans l'égyptienne le dialogue du « lassé de la vie avec son âme » et dans l'Inde, la Markandeya Purana raconte la belle conduite du roi Hariscandra qui, frappé des pires disgrâces, supporte ses maux avec héroïsme et recouvre tout ce dont il avait été frustré. On peut même se douter du lieu d'où le thème passa en Israël : la Bible nous présente Job et les siens comme des « Orientaux », et, dans la région de Hauran, à l'est de Galaad (1), où les terres volcaniques permettent un gros élevage, on voit, à l'entrée des villages, des tas d'immondices extraites des étables, qu'on brûle pour en faire de l'engrais et où, le soir, se réfugient les misérables, afin que la tiédeur des cendres les protège des claires nuits glacées. Peut-être, donc, internationale d'origine, l'histoire de Job n'en exprime pas moins le plus haut de la spiritualité juive; il l'a compris, le poète de génie qui, après le retour de l'exil, vers 550, en tira les pensées et les rythmes qui nous émeuvent encore.

Si, dans les villages sur l'Euphrate, on évoquait le

1. Voir carte page d'en face.


LA PALESTINE
APRÈS
LE RETOUR
Kmo 10 20 30 40 50
Sidon
Damas
Hermon
Panion
Léontès
Tyr
GALILÉE
LAC MERON
Ptolémaïs
(St Jean d'Acre)
LAC DE TIBERIADE
MÉDITERRANÉE
THABOR
CARMEL
Yarmouk
Césarée
Scythopolis
JOURDAIN
HAURAN
SAMARIE
Samarie
(Sébaste)
Yabboq
Jaffa
GARIZIM
Sichem
GALAAD
JUDA
ELASA
JERICHO
JÉRUSALEM
Béthléem
Hérodium
Ascalon
Callirhoé
Machéronte
MER MORTE
Gaza
Hébron
Arnon
Oued
Ghazze
MOAB
ARABES NABATHÉENS
IDUMÉE

souvenir du saint homme, il n'était point malaisé d'y puiser la plus belle des leçons d'espérance. Il est probable que bien des thèmes de métaphysique et de morale que nous y trouvons aussi, sont postérieurs, et dus à la pensée du merveilleux rédacteur : celui, en particulier, de la rétribution du bien et du mal, au delà de cette vie (1). Mais, dans son simple schéma, elle exaltait la foi d'un peuple qui, si acceptable que fût son fumier, se sentait dans la misère et plaçait son espoir en Dieu.

Un jour que les esprits du ciel se tenaient auprès du Tout-Puissant, l'ange déchu, Satan « l'adversaire », celui que tout bonheur humain offense, se mêla à leur troupe, Dieu l'interpella. — « D'où viens-tu? » — « De parcourir le monde et de m'y promener ». — « As-tu remarqué mon serviteur Job? Il n'est homme sur terre, si intègre, si droit, si éloigné du mal ». — « Est-ce gratuitement qu'il craint Dieu? ricana l'ange noir. Tu l'as mis à l'abri de tout! L'œuvre de ses mains, tu l'as bénie. Ses troupeaux couvrent le pays. Mais touche donc à ses biens et l'on verra s'il ne maudit pas ta face! » — « Eh bien! essaie, dit Dieu. On en jugera. »

Ce furent alors, sur Job, des séries de catastrophes, Son vaste bétail fut pris par les voleurs. Sa bergerie flamba, sous la foudre. Le vent du désert, souffla en trombe, démolit sa maison, ensevelissant tous ses enfants Mais Job ne se révolta point. « Nu du sein de ma mère, j'étais sorti, nu j'y retournerai. Yahweh m'avait donné, Yahweh m'ôte, que son nom soit béni! » Fou de rage, Satan alla plus loin encore. Frappé d'une lèpre repoussante, Job se terra dans le fumier du village, grattant ses plaies avec un tesson. Et sa femme, cette mégère qu'Albert Dürer nous montre versant sur le saint homme un seau d'ordures, lui criait : « Maudis donc Dieu et meurs! » Ses amis lui disaient que, pour recevoir de tels châtiments, il fallait qu'il eût commis de bien grandes fautes. Et lui, découragé, appelant la mort, avouait qu'au regard de Dieu nul n'est juste. Mais sous les déri-

1. Nous reviendrons sur cet aspect ; cf. dernier chapitre.

sions et les moqueries, il demeurait fidèle. Parfois un cri déchirant s'échappait de sa bouche : quoi, des impies vivaient heureux, et lui souffrait à ce point? Mais aussitôt, il reprenait sa prière confiante : « Si ses pas s'étaient écartés du droit chemin, si ses mains avaient pris quelques souillures », Dieu saurait bien mesurer le poids de ses peines et les tenir en expiation de ses péchés. Et il disait à son Seigneur : « Je sais que tu peux tout, que nul dessein n'excède ta puissance. Condamné, je me repens sur la poussière et sur la cendre ». Il espérait.

Alors, rétablissant Job dans son premier état, Dieu lui rendit quatorze mille brebis, six mille chameaux, mille paires de bœufs et mille ânesses; et il eut de nouveau sept fils et trois filles, Colombe, Parfum et Fard, toutes trois ravissantes. « Et Job mourut vieux et rassasié de jours. » — Ainsi, dans la pénitence, acquérant des chances nouvelles, le reste d'Israël pouvait-il nourrir son âme d'un même espoir.

Les miracles de Daniel.

A l'heure où cette espérance cessa d'être une chimère, les exilés purent se raconter l'un à l'autre les exploits miraculeux du dernier Prophète, du plus étrange, qu'entoure un nuage de feu. Daniel ne nous est point connu, comme Isaïe, Jérémie, Ézéchiel, par ses propres confidences. Nous lisons sa vie dans un récit fait à la troisième personne, et dans un texte difficile, dont une partie fut écrite en hébreu, une autre en araméen, aux IIIe et IIe siècles, et la dernière en grec. Son nom même pose des questions; dans Ézéchiel (XIV, 14, 20 et XXVIII, 3) on a l'impression qu'il a existé, en des jours très anciens, un personnage du même nom, peut-être ce « Danel » dont les tablettes phéniciennes de Ras-Shamra nous narrent les sages exploits. Historiquement, le « livre de Daniel » soulève des difficultés sérieuses : Balthasar n'a pas succédé à Nabuchodonosor, lequel d'ailleurs n'a jamais été fou, mais un de ses

successeurs, Nabonide, le fut sept ans; « Darius le Mède » vainqueur de Babylone est inconnu et ne saurait être le grand Darius, qui était Perse et régna de 522 à 485 (alors que Babylone tomba en 539). Des critiques non catholiques ont soutenu que Daniel était un personnage mythique, inventé au IIIe ou IIe siècle; les exégètes catholiques admettent pour la plupart qu'il s'agit de faits dont la vérité incontestable ne peut être commentée qu'avec prudence.

Cependant, à travers les épisodes singuliers dont il est le héros, on ne peut pas nier qu'il nous apparaisse pleinement vivant. Son personnage « se tient », dirait un critique littéraire. Tel que Michel-Ange l'a vu, jeune et fervent, l'air grave, tel nous le voyons dans la Bible.

Il faisait partie d'un groupe de pages que Nabuchodonosor (?) élevait dans son palais; il apprenait la « littérature des Chaldéens ». Mais, jeune Juif pieux, il se refusait à manger les viandes des animaux qui n'avaient pas été tués suivant le rite mosaïque, ce qui ne l'empêchait point, en vivant de légumes, d'être d'un bel embonpoint, car Dieu le protégeait. La première fois que se manifesta sa mission prophétique fut dans l'affaire de la chaste Suzanne et des vieillards lubriques. Une jeune femme, dont le nom voulait dire « anémone », était comme la fleur d'Israël; belle et vertueuse, elle était respectée de tous. Deux tristes vieux l'ayant aperçue dans son jardin, lui firent des propositions ignobles, puis, comme elle les repoussait, l'accusèrent publiquement d'adultère. Ils l'avaient vue, de leurs yeux vue, avec son complice; plus leste qu'eux le garçon avait fui, mais la femme, elle, était prise et méritait la mort. Au moment où l'on menait au supplice l'innocente victime, le jeune Daniel, saisi de l'esprit de Dieu, cria : — « Je suis pur du sang de cette femme! Fils d'Israël, révisez le jugement; Suzanne est victime de faux témoins. » Chargé de mener lui-même le procès d'appel, il sépara les deux accusés. — Sous quel arbre dit-il, as-tu vu l'adultère? — Sous un lentisque, dit l'un. Mais

l'autre opina pour un chêne vert. Et ils furent l'un et l'autre lapidés.

La sagesse antique n'allait pas sans dons étranges. Le sage prophète expliquait les songes comme Joseph au Pharaon. Nabuchodonosor le fit venir pour en interpréter un, qui l'inquiétait spécialement. Une immense statue au chef d'or, aux bras d'argent, aux cuisses d'airain, aux pieds mi-fer, mi-argile, qui s'abattait au choc d'une pierre venue des monts, symbolisait les royaumes qui se succéderaient en Mésopotamie. Par avance, Daniel annonçait et Cyrus et Alexandre et Rome et la ruine finale de tous. Plein d'admiration, le roi combla d'honneurs le Prophète, mais maints adversaires le guettaient. Une fois, ce sont ses amis les plus chers qu'on accuse de lèse-majesté parce qu'ils ont refusé d'adorer l'image du monarque; et que l'on condamne à périr dans les flammes; une autre fois, c'est lui que ses adversaires font jeter dans la fosse aux lions. Mais Dieu protège son serviteur intrépide; à l'appel du Prophète, le feu se fait douceur et, dans la fournaise, les jeunes gens, indemnes, chantent la gloire du Créateur; et les lions, aimables comme des bêtes domestiques, se couchent aux pieds de Daniel. Quant au roi, frappé d'un mal mystérieux, il vit sept ans broutant l'herbe des prairies, dément.

Ce n'était pas seulement dans ces faits miraculeux que le peuple d'Israël pouvait puiser espoir. Daniel, dans des visions analogues à celle d'Ézéchiel, lui annonçait la fin de ses souffrances, le retour au pays du bonheur, le pardon divin, le salut. Dans soixante-neuf semaines d'années, le grand libérateur d'Israël naîtrait; un « oint », un « messie », qui « scellerait les péchés, expierait l'iniquité, amènerait la justice éternelle », mais dont « la vie serait retranchée ». Visions grandioses où le Fils de l'homme surgirait en gloire, après que les quatre vents du ciel auraient soufflé en tempête et que les quatre bêtes symboliques seraient sorties de la mer. Il viendrait, le grand justicier, celui dont le trône s'environnerait de flammes; un fleuve de feu coulerait de devant

lui; des milliers de serviteurs se tiendraient à ses ordres et les livres seraient ouverts.

A travers ces images admirables, les rédacteurs discerneront les promesses que nous y lisons encore, et ils y enfermeront la métaphysique sublime du jugement de par delà la vie, et du salut par la passion du Christ. Nous aurons à revoir cette conception. Mais Israël en exil y attendait surtout la promesse de sa libération prochaine.

Un soir que Balthasar qui, sur le trône de Babylone, avait succédé à Nabuchodonosor, banquetait avec ses femmes et ses concubines, buvant le vin dans les vases sacrés du Temple de Sion, « des doigts humains parurent en face des candélabres et, sur la chaux du mur, le roi vit la main qui écrivait. Il changea de couleur; ses pensées se troublèrent. Ses genoux se heurtèrent l'un contre l'autre » (*Dan.*, v). Il appela les devins, les astrologues. Nul ne sut ou n'osa dire. Une reine suggéra de mander Daniel, à la science de qui Nabuchodonosor avait fait appel. Le prophète de Dieu vint et parla.

Les trois mots tracés sur la paroi blanche étaient : *Mané*, *Theqel*, *Pharès*. Compté, pesé, divisé. « Dieu a compté ton règne et y a mis son terme. Aux balances pesé, tu fus trouvé léger. Ton royaume partagé deviendra Mède et Perse! » Dans la nuit, Babylone assiégée tombait; Balthasar était tué.

La chute de Babylone et la gloire de Cyrus.

Au moment de l'exil, la seule idée d'un écroulement de Babylone paraissait une absurde chimère : cinquante ans plus tard, l'histoire en faisait une probabilité. La désagrégation de l'empire chaldéen fut aussi rapide que celle de Ninive : on n'impose point impunément par la seule force une domination que ne justifie nul service; on n'excite pas sans danger vingt peuples à voir en tout adversaire de l'État un libérateur. La succession de Nabuchodonosor fut féconde en crises et en révolutions. Son fils Évilmérodach régna deux ans

puis fut tué par un beau-frère. Celui-ci laissa une situation si trouble que son fils ne se maintint au trône que quatre mois. Une révolte, fomentée par la caste sacerdotale, mit à sa place un fils de prêtresse, Nabonide, qui fut le fossoyeur du grand royaume babylonien (556). C'était un étrange personnage : un lettré, un artiste, un mystique, un sacristain couronné. Se désintéressant des affaires politiques, Nabonide n'était guère préoccupé que des cultes et des rites. Tantôt, il s'en allait, des années durant, dans une pieuse folie, méditer en une lointaine oasis, rendant, par son absence, impossible la célébration de la fête nationale de l'An nouveau. Tantôt, pour grouper à Babylone tous les grands dieux de Mésopotamie, il faisait dégarnir d'idoles les sanctuaires, exaspérant les populations. A Harran, son pays d'origine, le vieux dieu lunaire Sin bénéficia d'un regain de vénération : mais les astres auxquels il croyait ne furent point favorables à ce roi lunatique et son fils Balthasar ne put redresser la situation.

Ce n'était pas le moment d'abandonner l'épée pour la cassolette à encens! Un danger avait surgi au sud-est de la Mésopotamie : les Perses venaient de faire l'unité de l'Iran à leur profit. Dans un lointain district de l'empire mède, un féodal, Achéménès, s'était rendu à peu près indépendant vers 570; son petit-fils Cyrus, génial aventurier, eut l'audace de braver le suzerain. Détesté pour sa cruauté, trahi par ses troupes, Astyage s'écroula en 552. La Médie passa sous le contrôle de la Perse. Une capitale nouvelle fut fondée : Pasargade. En trente ans, l'empire achéménide va faire du Croissant fertile, de l'Asie Mineure et de l'Égypte, le plus grand des empires qu'on eût jamais vus, jusqu'au jour où, butant sur le plus méprisé des obstacles, ce géant pliera les genoux à Marathon, à Salamine et à Platée.

La date de 552 marque un grand moment de l'histoire. Les Aryens ont désormais des chefs en ces paysans solides, jeunes et féconds, ambitieux mais humains. Les deux peuples frères, Médes et Perses, avaient atteint

déjà à un haut niveau de civilisation. Ils possédaient une religion dont la beauté morale ne peut être niée. Elle était alors dans sa jeunesse, cette doctrine qui, à travers bien des transformations, devait toucher tant d'âmes au cours des siècles, que l'armée romaine trouvera dans le culte de Mithra, que les grands rois de Perse sassanides pratiqueront jusqu'aux invasions arabes, par qui les hérésies manichéennes et plus tard même, dans une certaine mesure, le catharisme des Albigeois, pénétreront en pleine société chrétienne, et dont les Parsis de Bombay suivent encore les prescriptions. Zoroastre, le réformateur, — le Zarathustra de Nietzsche, — venait d'opérer sa révolution religieuse. Les guerres de Cyrus ont certainement eu un caractère religieux et sa politique se ressent des commandements d'une doctrine profondément humaine.

A l'époque des Achéménides, la religion perse, qui n'était déjà plus celle de Zoroastre dans sa pureté (le réformateur a sans doute été monothéiste), était essentiellement dualiste. La vie est le théâtre de la guerre incessante entre le bien et le mal. Quand Ormuzd a créé le monde. Ahriman y est entré comme une mouche et l'a infecté. La vermine du mal grouille depuis lors sur la terre comme au cœur de l'homme, et jusqu'au jour suprême où, dans un immense embrasement, toute création disparaîtra, la bataille se poursuit entre les forces de lumière et celles des ténèbres. Il y avait assurément des dangers dans une métaphysique qui aboutit à condamner comme irrémédiablement souillée toute la création, et les « purs » Albigeois qui pratiqueront le suicide sacré en seront l'aboutissement logique. Mais à côté du polythéisme mythologique des Grecs, des cultes à magie babyloniens, elle était haute. Ormuzd était considéré comme un dieu invisible, que nulle image ne peut représenter : « dieu de vie, de pureté, de vérité ». Les rites étaient très simples, comme encore aujourd'hui dans l'Inde de Bombay ou aux abords de la Caspienne. On vénérait la flamme immatérielle qui montait des bûchers en bois odoriférants. Des

prêtres ou Mages, vêtus de lin et coiffés de tiares, procédaient à des sacrifices et aux libations d'une liqueur sacrée, le « homa ». Tout ce qui était impur était proscrit, et les morts, pour que la chair pourrie ne souillât ni la terre, ni l'eau, ni le feu, n'étaient ni ensevelis, ni jetés aux fleuves, ni brûlés, mais abandonnés dans les « tours du silence » où les oiseaux carnassiers s'en chargeraient.

Telle qu'on la trouve formulée dans l'*Avesta*, le livre saint des Perses qui ne fut compilé qu'au début de notre ère, la morale de ce peuple apparaît très haute. Elle l'était certainement au temps des Achéménides, car le Grec Hérodote, peu suspect de bienveillance pour les adversaires, en parle avec respect. Que demandait Ormuzd? Qu'on l'aidât à vaincre Ahriman, en soutenant tout ce qui est bien sur la terre et en combattant le mal. La pureté intérieure, la bonté, la loyauté étaient autant d'appuis qu'on donnait au dieu parfait contre l'immonde: c'est parce qu'ils obéissaient à ces principes que les Perses seront envers Israël justes et cléments.

A l'heure donc où Babylone s'écroule, c'est plus qu'un pouvoir politique qui change : c'est la conception de la vie. Tout va se modifier dans l'immense domaine où les Achéménides étendront leur pouvoir. L'art lui-même porte la trace de ces transformations. Aux massives constructions, dans le goût colossal, qu'on avait toujours faites depuis les temps de Sumer et d'Akkad, les Perses ajoutent un élément nouveau en ces lieux, la colonne. Pasargade, Persépolis ont livré à l'archéologie des ruines grandioses, mais harmonieuses. Des colonnes aux fûts minces, aux bases minutieusement ouvrées, aux chapiteaux formés de deux avant-trains de taureaux soudés, hérissent de leurs rangs stricts des salles immenses, avec lesquelles seules les grandes hypostyles d'Égypte soutiennent la comparaison. Moins réaliste que celle des animaliers assyriens, la sculpture perse a, au plus haut degré, le sens du décoratif; elle se mêle à l'architecture avec une aisance

qu'on ne retrouve guère que dans les grands temples d'Inde et d'Indochine. Substituant à la pauvre matière qu'est l'argile un composé de chaux, de quartz et de silex broyés, les céramistes perses réalisent en briques vernissées, des tableaux chatoyants comme des émaux : végétaux mystérieux aux tiges stylisées, bêtes étranges, griffons, bisons ailés, la décoration couvre de couleurs rutilantes les parois immenses des palais.

La « frise des Archers », au Louvre, donne une exacte idée de cet art éclatant et minutieux; en turbans verts, en bottes fauves, en longues robes crème à damiers ocres et verts ou jaunes à fleurs d'émeraude, portant à l'épaule l'arc blanc et, à la main, la lance à pommeau d'argent de la garde royale, ils sont vraiment l'image d'une force irrésistible, sûre de soi. Même à travers les phrases d'un ennemi, Eschyle, la grandeur perse apparaîtra bien ce qu'elle était déjà, en puissance, quand Cyrus réalisait son coup d'État : celle d'un peuple par qui la civilisation va progresser.

A peine maître de l'Iran, Cyrus commence ses conquêtes. Le destin qui impose aux rois d'Asie « de poursuivre les luttes où croulent les remparts » et « au fils d'accroître la prospérité du père » (Eschyle), s'empare des Achéménides et ne les lâchera plus. Crésus, le roi de Lydie, inquiet des progrès perses, tenta de nouer une ligue contre Cyrus avec Amasis d'Égypte et Sparte; la Pythie de Delphes ne lui avait-elle pas fait dire qu'il « détruirait un empire »? Il s'agissait du sien. Battu deux fois, bloqué dans Sardes, le roi de l'or ne dut son salut personnel qu'à la bienveillance de la morale perse et non, comme le dit la légende grecque, à l'intervention d'Apollon. Cyrus pousse à la mer, menace les cités grecques; Milet se donne à lui, les autres sont prises; l'Asie Mineure est soumise au roi aryen. Va-t-il se retourner contre la Babylonie, le seul adversaire digne de lui? « Ce héros favorisé du sort était un sage », dit Eschyle. Il fait un grand détour, bataille des régions de la Caspienne jusqu'aux abords de l'Indus. Puis, en 540, il juge la situation mûre. Nabonide

est au bout de ses folies. Cyrus descend du Zagros.

Balthazar, qui gouverne au nom du roi détraqué, a fort à faire pour maintenir l'ordre. Dans la mosaïque de peuples mal soumis, les trahisons sont fréquentes. Un gouverneur babylonien de la région du golfe Persique, Gobryas, passe au camp des ennemis. Vaincus sur le Tigre, les Babyloniens s'enferment dans leur capitale. Elle se disait imprenable : en quinze jours elle tomba (539). Hérodote, historien volontiers crédule, raconte que les Perses détournèrent le cours de l'Euphrate, pour se glisser par le lit desséché. Il est probable que Cyrus avait des complices dans la place; une de ses inscriptions dit sans ambages : « Tous les gens de Babylone, tout Sumer et Akkad, grands et gouverneurs y compris, se courbèrent devant moi, me baisant les pieds et se réjouissant de ma domination. » Babylone, qui avait régné par le fouet, tombait; le maître du Monde, c'était désormais l'Aryen venu des montagnes, en turban blanc, en robe de broderie et qui croyait en un Dieu juste et bon.

C'était de lui qu'Isaïe avait prophétisé : « Yahweh a pris Cyrus par la main droite pour terrasser les nations à ses pieds, pour ouvrir devant lui les citadelles et faire que les portes ne lui soient point fermées! » (XLIV). Mais le Prophète avait annoncé aussi : « Cyrus, mon berger, accomplira ma volonté à la lettre. Il dira à Jérusalem : sois rebâtie! et au Temple : sois fondé! » Dans l'anxieuse attente de voir se réaliser cette promesse, Israël acclamait dans le roi des Perses son libérateur.

Le décret de Cyrus.

L'imprévisible s'accomplit. Cyrus autorisa « le reste d'Israël » à partir, à retourner dans son pays. On s'est demandé si, dans cette mesure de bienveillance, il ne fallait pas voir l'attention particulière de l'adorateur d'un dieu transcendant et moral envers un peuple à la foi monothéiste. Mais il n'est pas utile de

faire intervenir ce sentiment. Sa doctrine incitait Cyrus à la clémence : son intérêt aussi. La domination perse ne fut pas celle d'une puissance de proie exploitant sans pudeur les vaincus. Strict, minutieux, très administratif, il n'en laissa pas moins aux peuples soumis tout ce qui, dans la liberté, pouvait se concilier avec l'ordre et la sûreté de l'État. En outre, ce peuple perse, dont Hérodote nous dit qu'il était « fort enclin à adopter les idées d'autrui », pensa probablement se concilier les dieux des vaincus en se montrant respectueux.

Cyrus a raconté lui-même comment il s'abstint de détruire les temples babyloniens, bien mieux, comment il fit « reporter à leur place, dans leur éternelle demeure » les idoles de Mardouck et autres dieux que Nabonide, dans l'excès de son zèle, avait razziés. Il ne se comporta point autrement envers les Juifs; peut-être, à en croire Josèphe, avait-il eu connaissance des prophéties le concernant et tenait-il à jouer dans l'histoire ce rôle honorable et providentiel. En tout cas, celui qu'Isaïe était allé jusqu'à nommer « oint du Seigneur » et « messie », ne déçut pas l'attente d'Israël.

En 538, un décret fut signé par le Grand Roi, complété par une circulaire administrative. La Bible nous a conservé ces deux documents dans le *Livre d'Esdras*, sous la forme que voici : « Ainsi, dit Cyrus, roi des Perses. — Yahweh, le dieu du ciel m'a donné tous les royaumes de la terre, il m'a dit de lui bâtir une maison à Jérusalem, en Juda. — Qui d'entre vous est de son peuple? Que son Dieu soit avec lui. Qu'il monte à Jérusalem de Juda, qu'il bâtisse la demeure de Yahweh, roi d'Israël! — Qu'au reste de ce peuple, en quelque lieu qu'il demeure, on vienne en secours. Argent, or, vêtements et bétail doivent leur être fournis. Et qu'on donne des présents au peuple de Dieu, qui est à Jérusalem! » (*Esdras*, I, 2, 4).

Un cri d'enthousiasme jaillit des villages des exilés. Tout se réalisait donc selon la promesse! Les Prophètes avaient dit vrai! O jour de joie, ce peuple misérable,

« cette paille hachée, triturée » retrouvait un avenir. Tout lui paraissait beau, même le dur chemin qu'il faudrait suivre. « Le désert se réjouit, l'aride sol tressaille ! Il va se couvrir de narcisses. Tout poussera des cris fervents. Puissance du Liban, splendeur du Carmel et de Saron. On va voir la gloire de Yahweh, la splendeur de notre Dieu ! » (*Isaïe*, XXXV).

Et plus tard, évoquant ces heures bouleversantes, un psaume d'allégresse se répétera (CXXVI) : « Quand Yahweh ramena les captifs de Sion, il nous semblait faire un rêve. Alors nos lèvres ne cessaient pas de rire et notre gorge de pousser des cris joyeux. »

Esther.

On organisa le départ, mais tous les fils d'Israël ne s'y résolurent point. La chose est trop humaine pour qu'on s'en étonne. Partir, c'est laisser ou vendre à bas prix les terres, les fonds de commerce, ruiner une situation, quitter des affections chères. Josèphe, sans ambages, avoue que, si beaucoup restèrent à Babylone, « ce fut surtout pour ne point perdre leurs biens ». Il demeura donc en Mésopotamie des colonies juives qui se répandirent dans tout l'empire perse : elles annoncent exactement celles que nos temps connaissent en Europe ou en Amérique. Certains exploitaient des terres, d'autres étaient banquiers (tels ces Murashu dont la fortune était énorme à la fin du Ve siècle) ou faisaient du commerce. Les documents du temps prouvent aussi que d'aucuns arrivaient à de hauts postes officiels : inspecteurs des redevances du Canal, fermiers d'impôts, gouverneurs du trésor de Suse. Et il est, dans la Bible, un petit livre touchant et dramatique dont la lecture suggère l'idée que, déjà, existait un antisémitisme fort analogue à celui que l'histoire européenne a connu.

C'était au Ve siècle; Xerxès régnait en Perse, petit-fils du grand Cyrus, celui-là même dont l'énorme flotte périt à Salamine, vaincue par les trières de Thé-

mistocle. C'est lui qu'avec Racine nous appelons Assuérus, forme latine de l'hébreu Achashwérosh, traduisant lui-même le perse Akshayarsha dont les Grecs firent Xerxès. Ce médiocre stratège était plus expert en femmes qu'en soldats et fort enclin à trop s'occuper d'affaires de harem. Pour renouveler ses épouses, il fit un jour prendre dans tout son empire de « belles jeunes filles vierges ». Dans le lot était une Juive ravissante, Esther, pupille et nièce d'un homme saint et sage, Mardochée. Distinguée par le roi, elle devint reine. Elle prit sur son mari de l'influence, s'entoura de jeunes compatriotes, — Racine fera de ces aimables suivantes un Saint-Cyr dirigé par une Esther-Maintenon — et Mardochée, habile, songea à tirer parti de la situation.

Il avait conseillé à sa nièce de ne point faire connaître son origine. Et lui, peu à peu, se glissait aux abords du trône, « à la porte du palais ». Une fois même, il rendit au roi un signalé service : mis par hasard au fait d'un complot, il fit prévenir le monarque par Esther et le sauva.

Mais, dans l'entourage d'Assuérus, un vizir puissant nourrissait contre les Juifs une haine inexpiable : Aman. Il descendait sans doute d'un roi amalécite que Saül avait coupé en morceaux (I, *Sam.*, xv, 32, 33) et, plus personnellement, avait des raisons de jalouser Mardochée. Il persuada le souverain de faire un vaste « pogrom » de « ce peuple qui vit à part, obéit à ses seuls principes, rebelle aux lois royales »; le même jour, tous les Juifs de l'empire seraient massacrés. Un décret parut, annonçant l'extermination et Aman tira au sort le jour où il serait mis en application.

Mardochée agit. A sa nièce, il fit dire que le destin de ses frères était entre ses mains. Son élévation avait une signification providentielle. « Songez-y bien; ce Dieu ne vous a pas choisie pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie... Pour un plus noble usage, il réserve ses saints » (Racine). Elle irait au roi, lui avouerait sa race, le supplierait de faire grâce à Israël.

En même temps, Assuérus relisant, par hasard, dans la chronique quotidienne de son règne, le récit du service que Mardochée lui avait rendu, s'étonnait qu'il n'eût eu aucune récompense. Il fit venir Aman. « Que dois-je faire pour honorer un homme qui m'a été dévoué? » Persuadé que cet exorde annonçait pour lui-même d'excellentes choses, le vizir répondit : « Cet homme recevra un manteau du monarque; monté sur un palefroi des écuries royales, diadème en tête, il défilera dans les rues de la ville ! » — « Bien, fit Assuérus. Je te charge, toi, de rendre ces honneurs à Mardochée le Juif ! »

Sauvés du massacre par l'intervention d'Esther, les Juifs prirent, il faut l'avouer, une revanche sévère. « Ils frappèrent de l'épée tous leurs ennemis; ce fut un massacre et une destruction. » Et la douce Esther obtint même du roi que ce contre-pogrom se prolongeât vingt-quatre heures de plus ! Aman et tous ses fils furent tués.

Ce récit, qui témoigne de la protection divine sur Israël, présente donc un intérêt historique, en nous faisant toucher de près les réactions des peuples à la présence de ces colonies hébraïques qui cherchaient à demeurer en dehors de la masse commune. Il prouve que des contacts restaient entre ces colonies et les Juifs retournés au pays, puisque ce message de confiance, venu de la Perse lointaine, était recueilli dans la tradition d'Israël, et même qu'on attribuait à la commémoration de cette victoire la fête des « Pourim », de ces « sorts » qu'Aman avait tirés et qui lui avaient porté malheur.

Le retour.

Cependant, ils étaient partis, les pèlerins du retour les gens de grande foi qui, soutenus par une espérance surnaturelle, risquaient tout, quittaient tout pour retrouver Sion. Combien étaient-ils? D'après divers chiffres de la Bible, on peut admettre une trentaine

de mille, ce qui paraît beaucoup si l'on songe que c'est le chiffre maximum qu'on peut admettre pour la cohorte des exilés, lors du départ : cela aussi prouverait qu'Israël en captivité avait bien prospéré. Ils partirent en convois successifs, dirigés par des personnalités religieuses ou politiques : le grand prêtre Josué mena un groupe; un fils du roi Jéconias, Zorobabel un autre; c'est ce prince juif que les Perses désignèrent comme gouverneur, car, dit Hérodote, « ils avaient l'habitude de respecter les enfants des rois et de leur rendre la couronne, même si leurs pères les avaient combattus ». De 537 à 522, il dut y avoir une série de migrations juives et la Terre Promise se repeupla.

Ce ne fut pas sans difficultés que les exilés se réintroduisirent dans la société palestinienne. Pendant les soixante-dix ans d'absence, il était advenu que les champs, les maisons eussent été occupés par un Israélite demeuré au pays, ou par quelqu'un de ces étrangers, Édomites ou Moabites, qui s'étaient infiltrés à la faveur des guerres. Heureux qui retrouvait sa terre en friche, et n'avait qu'à y dépenser de la sueur! Comme pour bien montrer à son peuple que, même dans sa clémence, il attendait encore qu'un immense effort fût accompli, Yahweh ne facilita point les choses. Le prophète Aggée le dit : « On comptait sur beaucoup, cela fut réduit à peu (I); la rouille, la nielle, la grêle frappèrent les récoltes (II). » Le passage des armées perses de Cambyse, allant attaquer l'Égypte, provoqua les habituels désagréments des corvées et des réquisitions. Mais on ne se laissa point abattre. Plus que l'agrément personnel comptait la gloire de Dieu. On avait rapporté de Babylone les ustensiles sacrés rendus par le Grand Roi. On rebâtirait le Temple!

« Jusqu'au jour où le Temple de Dieu fut fondé, dira plus tard Aggée, le blé ne remplit point les greniers; le figuier, l'olivier, le grenadier, la vigne ne produisirent rien. Mais à partir de ce jour, tout fut béni (I)! ».

Le temple reconstruit.

Rebâtir le temple, que signifiait cette entreprise? Devant la conception religieuse que les Prophètes avaient introduite, le vrai temple de Dieu est intérieur, son sanctuaire s'élève au cœur des saints. Fallait-il donc redire avec le Dieu d'Isaïe (LXVI) : « Le ciel est mon trône, la terre l'escabeau de mes pieds. Quelle maison pourriez-vous me bâtir, que ma main n'ait faite, comme toutes choses? Mais voici celui sur qui mon regard se pose : le misérable, le cœur brisé, celui qui tremble à ma parole. » C'eût été trop demander à ce peuple que de le faire renoncer à tout signe tangible de son espérance; les nations ont besoin de légendes, elles vivent par les mythes autant que par les réalités. La seule vue des ruines du Temple désolait les yeux. Isaïe lui-même n'avait-il pas gémi sur « la sainte maison, la demeure de gloire où les ancêtres louaient Dieu, consumée par le feu? » (LXIV). L'opinion publique exigeait cette reconstruction, si malaisée qu'elle fût. Elle l'était singulièrement. Sept mois après le retour, dans l'enthousiasme, on commença les travaux. « On paya les tailleurs de pierres, les charpentiers; on donna aussi des vivres, des boissons et de l'huile aux gens de Tyr et de Sidon pour qu'ils amenassent par mer, jusqu'à Jaffa, du bois de cèdre libanais » (*Esdras*, III, 7). Josué et Zorobabel posèrent la première pierre, dans une cérémonie où la joie grave des jeunes se mêlait aux larmes des vieillards qui se souvenaient du passé. Mais bien vite les difficultés commencèrent. L'argent qu'on avait apporté de Babylone s'épuisa. Absorbés par la besogne individuelle, par la remise en état de leurs champs, de leur demeure, les Juifs ne pouvaient guère fournir de la main-d'œuvre pour la reconstruction. Les rapports avec les voisins s'aigrissaient : les Samaritains, qui se tenaient pour frères des Hébreux revenus, offrirent leur aide; le fier Juda, en méprisant l'appui de ces souillés (1), de

1. Voir plus haut, p. 266.

ces demi-idolâtres, se brouilla avec eux, et des escarmouches se produisirent. Ces raisons conjuguées aboutirent à une décision pleine d'amertume : on cessa les travaux. La déception fut vive. D'aucuns doutèrent que Yahweh fût encore le guide d'Israël. La ferveur des premiers temps du retour tourna peu à peu à un matérialisme pratique : on se fit des maisons, on glissa sur la vieille pente des égoïsmes cupides. Pendant quinze ans — 535-520 — il sembla que la promesse fût vaine. Mais Dieu veillait et ses prophètes allaient de nouveau parler.

Cependant Cyrus était mort. En 529, dix ans après son entrée triomphale à Babylone, comme il livrait bataille à des tribus Scythes sur la frontière nord de ses États, il disparut. Comment? La mort de ce grand aventurier est un des mystères de l'histoire. Hérodote, toujours féru d'anecdotes, raconte qu'il tomba aux mains de Thomyris, reine des Massagètes, dont le fils était mort par sa faute, et que, lui ayant fait couper la tête, elle la jeta dans un vase plein de sang en s'écriant: « Puisque tu l'aimes tant, bois-en donc! » Mais Xénophon le fait mourir de maladie et Ctésias d'une blessure.

Son fils Cambyse (529-522) réalisa l'exploit de s'emparer de l'Égypte. C'était un homme sombre, aux résolutions violentes : inquiet d'intrigues ourdies par son frère Smerdis, il le fit tuer, puis, plein de remords, garda devant les yeux l'image de l'assassiné. Bon général, il mena vite l'expédition du Nil, s'empara du Delta, réussit à corrompre les mercenaires grecs au service du Pharaon et bloqua dans Memphis le malheureux Psammétique III, qui tomba en un combat suprême. L'Égypte eut désormais des dynasties perses. Mais les derniers temps de Cambyse furent amers; une campagne en Libye, alors carthaginoise, une autre en Éthiopie, échouèrent. Un aventurier, prétendant être Smerdis ressuscité, agita l'Empire. L'esprit de Cambyse se troubla : il fit tuer, au hasard, maints de ses proches, dont sa sœur Roxane; en Égypte, sacrilège, il frappa du

poignard le bœuf Apis, incarnation d'Amon-Râ; et sa mort fut sans doute le fruit de sa neurasthénie.

Darius Ier lui succéda (522-485), un de ses lointains cousins. Mais cette élection, préparée par un clan politique, en indisposa d'autres, et il y eut des rébellions. A Babylone, un prétendu fils de Nabonide se proclama roi. A Suse, un féodal fit de même. Darius dut livrer dix-neuf batailles pour venir à bout de cette agitation : du Caucase à l'Indus, « ses armées n'eurent pas de taches à leur gloire », dira Eschyle, et l'inscription célèbre de Behistoun raconte encore, sur une immense paroi rocheuse, ses expéditions. Après quoi, il organisa minutieusement l'empire, et, du haut de son formidable trône, considéra avec une colère croissante ces cités grecques, ces méprisables bourgades, qui osaient prétendre à une influence sur son fief maritime, l'Égée.

Ces événements lointains, dans l'immense empire dont Juda n'était qu'un infime canton, eurent leur répercussion à Jérusalem. Les troubles qui secouèrent le puissant édifice, donnèrent à penser que ces constructions politiques des hommes étaient fragiles et que, dans leur ruine future, Israël pourrait retrouver sa liberté. Ils décidèrent aussi de nouveaux groupes de Juifs à quitter Babylone et à rentrer au pays : utile afflux d'argent. Aggée et Zacharie, les deux prophètes de ces heures-là, exprimèrent les sentiments qui agitaient alors les âmes fidèles.

En huit visions étranges, Zacharie oppose, aux grands empires qui marchent à une ruine fatale la gloire grandissante d'Israël : tantôt il dit les cavaliers montés sur des étalons roux, alezans et blancs, qui dévalent toute la terre, tantôt les forgerons célestes qui abattent les nations aux quatre coins, tantôt le livre du jugement qui vole au-dessus du monde et, sur les peuples païens, porte des malédictions. Mais Jérusalem, cependant, croîtra : Yahweh lui sera une muraille de feu; un envoyé viendra arpenter ses collines, préparer les travaux; deux oliviers grandiront, le prêtre et le roi, et quand elle aura fait pénitence,

retrouvé sa ferveur, ses vêtements souillés lui seront enlevés et elle portera une robe blanche.

Au même moment, Aggée prit la parole. A ses compatriotes il reprocha violemment leur indolence. Le temple n'était pas encore sorti de terre. « Vous autres, est-il temps d'habiter des maisons lambrissées, quand cette maison-là est en ruines? (I, 4). Allez à la montagne; apportez du bois, mettez-vous à bâtir le Temple, si vous voulez la gloire et le plaisir de Dieu! » (I, 8). Comme aux grands jours de Jérémie ou d'Ézéchiel, la parole prophétique eut une répercussion immédiate. « Yahweh réveilla l'esprit de Zorobabel le prince et de Josué le grand-prêtre, et de tout le reste du peuple. » Et l'on se remit au travail.

Il y eut alors un incident significatif qui montre que cette reprise de la construction n'était pas sans arrière-pensées politiques. L'empire perse s'en émut. Le fonctionnaire, le « satrape » dont dépendait Juda, demanda des explications, sans doute alerté par la jalousie vigilante de Samarie. On répondit en invoquant le décret de Cyrus. Les archives des Achéménides étaient bien tenues; Darius retrouva l'édit de son grand prédécesseur et le confirma en accordant même des subsides à Israël et en avertissant les Samaritains d'avoir à se taire, s'ils ne voulaient être « suspendus à leurs poutres » et voir leurs maisons « transformées en fumier ».

En quatre ans et demi le temple fut achevé. Salomon avait mis sept ans. Mais le nouveau sanctuaire, auprès de l'ancien, était presque dérisoire. « Vous, survivants, qui vîtes cette maison en sa gloire première, dira Aggée (II, 3), dans l'état où vous la voyez maintenant, n'est-elle point à vos yeux comme rien? » On avait conservé l'allure générale, les deux parvis, le Saint des Saints. Mais on dut faire pauvre : au lieu des dix chandeliers à sept branches, un seul; les beaux bois de santal n'embaumèrent plus les chambres sacrées. Ce n'était plus le lieu où, dans toute sa force, un peuple orgueilleux de soi se glorifiait lui-même en glorifiant son Dieu. Mais, dans sa simplicité, cela pouvait être le

centre de piété où une communauté de fidèles se sentirait d'accord avec une divinité plus pure, dont le vrai culte tient en un effort intérieur de l'âme et qui se penche avec amour sur « les cœurs brisés ».

Israël-royaume ne renaîtra plus : la communauté juive le relaie. Et, comme dans une intention symbolique, ce temple qu'on venait de rebâtir, resta vide. Celui de Salomon abritait l'Arche; elle n'était plus, brûlée aux jours de la catastrophe, ou, selon la légende, cachée par Jérémie dans une caverne ignorée du mont Nébo. Un temple sans symbole convenait à Yahweh, le dieu immatériel. Ce n'est plus vers le souvenir, si cher fût-il, du passé, qu'Israël devra puiser sa force, mais dans cet avenir qu'Isaïe, Jérémie, Ézéchiel, Daniel, — hier encore Zacharie — lui ont dit, où grandit l'image « du Roi qui vient, juste et protégé de Dieu » (*Zach.*, IX, 9) et qui, parmi les cris de joie, entrera dans Jérusalem.

II

LE TEMPS DES GRANDS EMPIRES

Pendant que croissent et croulent les empires.

De l'achèvement du Temple à la naissance du Christ, cinq siècles s'écoulent, mais la Bible ne nous en dit presque rien. Sur cette longue période, seuls nous sont racontés quelques événements du début, puis, beaucoup plus tard, les faits d'armes des Macchabées. C'est comme si, dans l'histoire moderne de la France, nous ne possédions qu'une chronique du règne de Charles VII et un récit de la guerre de 1870. On dirait que les rédacteurs bibliques ont voulu marquer, par ce silence, qu'en ces années d'attente, il faille considérer, plus que les événements, la vie intérieure du peuple élu.

Cependant, autour du canton où les exilés revivent, l'histoire enroule une chaîne d'épisodes éclatants. Ces cinq siècles, ce sont ceux où la Grèce, dans la plénitude d'une réussite unique, donne à l'esprit humain ses impérissables leçons, puis s'écroule, minée par les abus même de l'intelligence, le particularisme et l'amour creux des mots. Ce sont ceux où la monumentale monarchie perse, déjà humiliée par l'Hellade des cités, voit surgir devant elle, pour sa ruine, l'Hellade impériale, aux mains d'un conquérant invincible dont les jeunes triomphes préparent à la civilisation une terre merveilleusement labourée. Ce sont ceux encore où le légionnaire, conquérant des provinces, comme un paysan arrondit son champ, montre son casque et son javelot sur tous les bords de la Méditerranée et, de tant de royaumes, démolis, bâtit l'unité romaine. Ces grands événements, il advient qu'ils ricochent sur le petit État

palestinien; mais la seule réponse qu'il leur fasse, c'est de protéger contre eux, bien plus qu'une liberté politique illusoire, la foi dont il vit.

Le véritable drame de ces cinq siècles est là, dans la résistance farouche qu'oppose Israël à toutes ces forces d'étatisation, d'unification, de syncrétisme qui cherchent à le réduire. S'il y cède, il périt; il le sait et, malgré des fléchissements passagers qu'explique trop bien la nature humaine, il tient bon. Il semble peu participer à l'histoire, mais c'est qu'en vérité sa seule histoire est celle de sa foi. Petit État religieux, perdu dans les empires immenses, il les voit grandir puis s'écrouler à tour de rôle, et lui, qui n'a comme arme qu'une prière, il survit. Dans le monde somptueux et misérable de la société gréco-romaine, où l'ordre extérieur s'accompagne de crises profondes, Israël est comme un îlot de certitudes. Mais, en même temps, l'exclusivisme indispensable où il s'enferme, limite le champ même de son développement spirituel et oblitère son avenir.

Car, la fin de cette période, ce n'est pas non plus dans les destinées temporelles du peuple juif qu'il faut la considérer : c'est dans l'image sublime du Fils de l'homme par qui toutes les virtualités de la longue histoire d'Israël se réaliseront et par qui s'achèvera la révélation dont le peuple élu n'avait franchi que les premières étapes. Et c'est encore dans ces cinq siècles que s'élabore la décision par laquelle, rebelle au nouveau message, le peuple de la Promesse se refusera à lui donner son sens définitif, qu'il se prépare à buter contre l'arbre de la Croix.

Charles Péguy, dans des strophes fameuses d'*Eve*, a montré le Christ héritant de tout un passé immense, des conquêtes d'Alexandre, des rêves de Platon, des règles d'Aristote, « des naufrages de Rome », « d'un monde déjà vieux ». Rendons à la petite communauté juive des cinq derniers siècles ce témoignage que, sans elle, sans sa résistance hargneuse, fanatique, le meilleur de l'héritage n'aurait pas été transmis.

L'Empire perse.

L'Empire perse, dont la Palestine faisait désormais partie, était un État supérieurement organisé. De la côte d'Égée à l'Himalaya, du désert saharien à la mer d'Aral, sur un territoire vaste comme six ou sept fois la France, régnait un maître unique, le Grand Roi. Vingt nations, jadis antagonistes, se trouvaient contraintes à la paix : monarque de droit divin, qu'Ormuzd lui-même avait investi de la puissance, le Roi des Rois dirigeait tout de l'une de ses capitales : Persépolis, Suse, Pasargade. Un grand faste soulignait la majesté princière : trône d'or, sceptre d'or, robe médique aux manches évasées, haute tiare ruisselante de pierres précieuses. Son règne était despotique, mais ce despotisme était bienfaisant, après tant de siècles de massacres.

Une religion sinon unique, du moins dominatrice, encore que tolérante : le Zoroastrisme. Une langue officielle, l'araméen, celle du plus nombreux des peuples du Croissant. Un étatisme strict, imposant à chacun une existence disciplinée pour le plus grand profit du roi. Une hiérarchie administrative qui, depuis les cadets nobles élevés à la cour en vue du service public jusqu'aux plus hauts seigneurs, « commensaux » et « parents du roi », assignait à chacun sa place exacte. Tel était ce système qui imposait à tous d'être un rouage d'une mécanique géante.

L'Empire était divisé en provinces, — de vingt-trois à trente; — chacune avait à sa tête un satrape, souvent parent du maître, quasi souverain dans le pays dont il était chargé, possédant même le droit de déclarer la guerre, mais que maintenait dans l'obéissance tout un faisceau de minutieuses précautions. A côté du satrape, le surveillant attentivement, le secrétaire-chancelier et un général ne relevaient que du pouvoir central, et tous trois étaient encore contrôlés par des inspecteurs suprêmes « les yeux et les oreilles du Roi ». Des routes magnifiques sillonnaient l'immense

territoire avec des relais de poste, des forteresses à tous les points stratégiques, des courriers incessants; les 350 lieues qui séparent Suse de Sardes se faisaient en dix jours. Partout, des garnisons prêtes à intervenir. Mais aussi, partout, des collecteurs d'impôts, réclamant à l'Égypte 120.000 mesures de blé, à la Cilicie 365 chevaux de luxe, à la Médie 100.000 moutons et 400 mulets, et drainant vers la caisse impériale l'équivalent d'un milliard de francs-or! A l'imitation des rois de Lydie, le souverain perse avait fait frapper des monnaies, les « dariques », où il était représenté tirant de l'arc : elles avaient cours partout.

On peut admirer cette œuvre pacifique. L'Orient sous un Darius Ier a vécu des jours prospères. Les cultures furent améliorées; on planta des arbres; on creusa des canaux; on créa des réserves de chasse. Et nous savons, par sa correspondance, que le roi veillait tout particulièrement à interdire les abus de pouvoir et que tout appel à sa justice le trouvait attentif.

C'est au temps de Darius Ier (522-485) que cet empire atteignit son apogée. Mais déjà l'on pouvait discerner ce qui le détruirait. Il n'est pas bon pour des peuples de s'accoutumer à éliminer tout risque, toute initiative. L'État perse n'était pas inhumain au sens où l'avait été celui d'Assour, tyran féroce, mais il l'était par le mépris où il tenait la personne humaine, réduite à ne jouer qu'un rôle d'engrenage. Tout reposait, en définitive, sur le roi. Qu'arrivera-t-il quand il sera médiocre? La grande aventure des guerres médiques, où, par deux fois, les formidables monarques se feront battre par quelques milliers d'hommes décidés, révélera deux vérités historiques : que la discipline étatique la plus stricte ne vaut pas, dans les batailles, la force d'un peuple libre combattant pour son droit, et que les grands empires nés de la guerre, voués à l'extension continuelle, vacillent dangereusement dès qu'ils ne peuvent plus progresser. En 490, à Marathon, en 480, à Salamine, Athènes contraint le colosse perse à s'arrêter. Cent cinquante ans plus tard, portant

l'invasion sur la terre d'Asie, Alexandre, chef des Grecs, affronte le descendant affaibli du grand Cyrus, l'honnête Darius II et, au Granique, l'empire du Roi des Rois s'effondrera.

Néhémie et les murs.

Pendant deux siècles, donc, du retour d'exil aux victoires d'Alexandre, la Palestine est sous la domination perse. Canton d'une satrapie, elle a un gouverneur nommé par Suse, pris parmi le peuple juif suivant une méthode que nous pratiquons encore dans nos pays de protectorat. Mais elle a aussi un vrai chef national celui auquel on reconnaît l'autorité réelle, le Grand Prêtre (le nom s'utilise régulièrement désormais); en face du pouvoir, c'est lui qui représente la communauté juive; les anciens du peuple, l'aristocratie sacerdotale constituent progressivement autour de lui un sénat qui deviendra le *sanhédrin*. Si mal renseigné qu'on soit sur les événements de cette période, on a l'impression qu'Israël ne fut pas malheureux sous ces lointains despotes, mais que, pourtant, entre eux et lui, des tiraillements fréquents se produisirent. Plein du souvenir de sa grandeur ancienne, le peuple élu était moins reconnaissant de sa terre restituée qu'amer de sa liberté perdue.

Deux incidents montrent l'effort de la communauté juive pour se renforcer matériellement et moralement, à l'un et à l'autre sont associés deux grandes figures : Néhémie et Esdras (1). Et la chance est que de l'un et de l'autre nous ayons une véritable autobiographie.

Les murs de Jérusalem demeuraient abattus comme au lendemain du sac de 586. Pouvait-on rester dans

1. Une délicate question de chronologie se pose ici, que nous nous bornons à indiquer. D'après les textes bibliques, qui constituent les *Livres d'Esdras et Néhémie*, fragments sans doute d'un vaste ensemble qui prolonge les *Chroniques*, il est malaisé de se rendre compte de l'ordre dans le temps de ces deux personnages. On admet, aujourd'hui que Nérhémie a précédé Esdras dans son action. Mais ils sont en tout cas contemporains.

cette situation, à la merci de tous les pillards du désert? Quand la Perse parut affaiblie, au lendemain des défaites de Xerxès, des Juifs nationalistes songèrent à rebâtir les fortifications de la ville. Artaxerxès commençait son règne parmi les troubles qui marquaient régulièrement les successions perses. On se mit au travail. Tout allait bien quand, une fois de plus, la hargne de Samarie vint tout arrêter. Alerté par ses fonctionnaires qui lui représentèrent Jérusalem comme une ville dont il fallait se méfier, Artaxerxès donna l'ordre de suspendre les travaux. Le satrape local fit du zèle et, peu après, arriva, dans les colonies juives de Mésopotamie, l'annonce d'un nouveau malheur sur la cité sainte : « ses murailles étaient démolies et ses portes consumées par le feu » (*Néh.*, I, 3).

Cela se passait vers 446. A vrai dire la crise que traversait à cette heure Israël dépassait en gravité cette anecdote des murs abattus. Il y avait quelque chose de pourri dans le peuple de Dieu. On voyait des Grands Prêtres faire fortune en levant les tributs pour le roi perse, ou installer leur parenté comme banquiers sur le parvis du Temple. Ces descendants immédiats des fervents d'Ézéchiel s'unissaient à des femmes étrangères. Le culte lui-même était en baisse : on menait à l'autel les bêtes de rebut, piété à bon marché.

Or, à la cour du Roi des Rois, un Juif croyant servait comme échanson. Quand ces nouvelles lui parvinrent, Néhémie en fut bouleversé. Le maître remarqua la tristesse de ce favori, lui en demanda la cause. Saisissant l'occasion, Néhémie supplia qu'on l'envoyât à Jérusalem « la ville des sépulcres de ses pères », avec des pleins pouvoirs pour remettre tout en ordre. Artaxerxès accepta. A l'échanson fidèle, il donna un rescrit lui accordant gouvernement sur Juda, des ordres de réquisition sur les matériaux de construction et une escorte de garde. Néhémie arriva à Jérusalem au printemps de 445.

Cet homme — que pourtant on a bien des raisons de croire eunuque — se montra d'un courage et d'une

énergie remarquables. Il marcha d'abord au plus pressé. De nuit, avec quelques fidèles, il alla inspecter les murailles ruinées. Puis, d'un coup avec une célérité surprenante, il mit tout le peuple au travail. Chaque famille, chaque corps de métier se vit assigner un coin du chantier. Tout alla si vite que les adversaires furent déconcertés; quand ils se ressaisirent, Néhémie était sur ses gardes; ses ouvriers « d'une main travaillaient, de l'autre tenaient le glaive ». Des trompettes étaient prêtes à donner l'alerte si l'ennemi approchait. En cinquante-deux jours, tout fut achevé. Jérusalem put désormais regarder avec calme ses voisins.

Et du même élan, ce n'est pas seulement le mur de pierre que Néhémie redresse; c'est aussi la forteresse morale, si menacée. Il appelle à lui tous ceux que tente l'idéal des Prophètes. Il les choisit de pure race d'Israël, sans contaminations étrangères. Il prend des mesures contre les mariages mixtes, causes permanentes d'infiltrations païennes. Il chasse hors du temple les banquiers profanateurs. Et même il opère une réforme sociale, en portant hardiment le fer rouge dans cette vieille plaie des sociétés antiques, le problème des dettes, en obligeant les riches à se relâcher de leur rapacité. Ayant ainsi purifié sa patrie, remis en vigueur les préceptes, Néhémie pouvait disparaître. « Ah! souvenez-vous de moi, mon Dieu, pour mon salut! » s'écria-t-il aux derniers mots de son autobiographie. Il avait encore contribué à révéler au peuple celui dont l'action allait compléter la sienne, Esdras.

Esdras et la Loi.

C'était un scribe, appartenant, lui aussi, aux colonies juives restées en Mésopotamie. Il ne ressemblait point à Néhémie, lequel avait de saintes et terribles violences, et qui frappait du poing, sans hésiter, les ennemis de Yahweh. Esdras est sage et calme, un juriste et un théologien. Toute sa longue vie — il mourra à soixante-quinze ans — est dominée par un seul souci :

celui de la Loi. La *Torah!* telle va être désormais l'armature morale, le parangon d'Israël. Et la tradition juive, qui révère Esdras à l'égal des grands prophètes, place sous son nom une étape essentielle de sa destinée spirituelle : celle où le texte de la Loi devint, pour le peuple élu, le fondement de toute l'existence. On raconta qu'il avait dicté miraculeusement quatre-vingt-quatorze livres saints, dont vingt-quatre publics « pour être lus des dignes et des indignes », et soixante-dix autres demeurés secrets « réservés aux seuls sages ». Et si cela est du domaine de la fable, l'histoire nous montre le scribe lisant au peuple la Loi, la commentant avec un zèle infatigable, obligeant, avec Néhémie, tous les chefs, les anciens, les prêtres, puis la foule entière, à jurer solennellement fidélité aux saints préceptes, établissant, en somme, cette dictature du Livre qui va être si caractéristique du régime de la communauté juive.

Que signifie exactement cet épisode du scribe babylonien venant à Jérusalem y établir le règne de la Loi? Certains critiques l'expliquent ainsi : dans les milieux de théologiens, on aurait, à cette époque, rédigé les anciens textes, en collationnant les versions, et ce serait cette édition qui, lue dans la ville sainte, aurait provoqué une grande émotion. La chose est possible : Pisistrate, à Athènes, un siècle plus tôt, avait voulu attacher sa gloire à une édition d'Homère. Il faut aussi tenir compte du fait que l'usage de l'araméen éloignait du vieux texte hébraïque la masse du peuple : traductions et commentaires s'imposaient. En tout cas, le fait évident est qu'à la suite de l'apostolat d'Esdras, le Livre tint une place qu'il n'avait point jusqu'alors : on s'est demandé si cela n'était pas le résultat d'une subtile manœuvre du clan des prêtres, et l'on a cru discerner, dans la rédaction même de la Bible, la trace de quelques coups de pouce sacerdotaux. Mais il faut voir le fait de bien plus haut : à l'heure où le prophétisme disparaissait en Israël, où les grandes voix cessaient de retentir, le texte saint

en recueillait l'héritage et en intégrait le message en une forme définitive, dont l'autorité s'imposera à tous.

Ce ne fut pas seulement aux règles abstraites de la Loi qu'Esdras se dévoua; cet érudit était un homme d'action. A des problèmes très concrets, il se consacra et il résolut. Par exemple, dépassant Néhémie qui avait, pour l'avenir, condamné les mariages avec des étrangères, il les anathématisa même dans le présent. Une commission fut nommée qui examina les cas d'espèce et exigea le renvoi de la femme exotique et de ses enfants. Néhémie avait relevé les murs de pierre; autour d'Israël, pour le garder intact, Esdras établit cette « haie de la Loi » à l'abri de laquelle croîtra l'exclusivisme juif.

Ces dures réformes ne se firent pas sans crises. Il devait y avoir à Jérusalem, comme dans toutes sociétés humaines, des tièdes, des habiles, des gens de juste milieu qui trouvaient profitables certains accommodements avec l'austère Loi. Nous avons la preuve de ces sentiments dans un épisode grave, le schisme des Samaritains. Jusqu'alors le peuple bâtard, tout en jalousant Jérusalem, s'était senti lié par des fidélités religieuses. Oh! certes, à ces fidélités, on faisait bien des entorses, mais quand on adorait Yahweh sous l'aspect du veau d'or, Samarie ne croyait pas mal faire, et le monothéisme y avait des faiblesses pour les divinités des voisins. Après la réforme, les choses se gâtèrent. Un groupe de prêtres de Juda, en désaccord avec la tendance Néhémie-Esdras, partit, emportant une copie de la Loi. Ils allèrent à Samarie et y furent fêtés. Bientôt, sur le mont Garizim, d'où l'on voit le panorama admirable de l'Hermon et des chaînes de Galaad, et, vers l'ouest, étinceler la mer entre des collines rousses, un temple s'éleva : Sichem se posait en rivale de Sion. Ce fut l'origine d'une haine inexpiable; l'*Ecclésiastique* parlera de « la nation infâme qui demeure à Sichem » et Jésus, en citant en exemple la charité d'un Samaritain, choquera ses auditeurs.

Il reste, aujourd'hui, une centaine de ces schismatiques; ils vivent près de l'emplacement de l'antique Sichem, là où Vespasien fit construire sa « Flavia Neapolis », Naplouse.

La Bible.

Désormais la communauté juive est le peuple de la Bible, le « gardien des promesses » comme l'a dit saint Paul; et c'est à partir d'Esdras que les textes recueillis ont pris leur forme définitive, celle sous laquelle nous les lisons.

Josèphe, l'historien juif du premier siècle, fait à son peuple un titre de gloire de posséder « non des ouvrages multiples et pleins de contradictions », mais un ensemble unique auquel on peut sans cesse se référer. Cet ensemble « dont on s'approche avec révérence », c'est le livre des livres, le livre par excellence; en grec *biblos*, la *Bible*. Et, par un curieux circuit, ce mot grec lui-même nous ramène aux terres du Levant, puisque *biblos* vient de *Byblos*, la ville phénicienne, grand marché de papyrus depuis la plus haute antiquité. Si nous appelons «Bible » notre livre saint, c'est parce qu'il y a cinq mille ans un port syrien vendait déjà au monde le papier égyptien!

L'Ancien Testament, c'est-à-dire la partie qui se rapporte aux temps antérieurs à la naissance du Christ, s'est constitué de façon progressive au cours des siècles. Nous en avons suivi les apports successifs : Moïse avait commencé par donner l'essentiel de la Loi; autour de ce noyau fondamental, intimement attaché à lui par les événements, se groupèrent des récits historiques utilisant des documents très anciens. Puis les Prophètes ajoutèrent leur enseignement : on a vu Jérémie réunir ses oracles en un volume. Enfin, d'autres textes, pour leur valeur spirituelle, vinrent s'intégrer à cet ensemble, œuvres de poètes et de sages, tels le *Livre de Job* ou le *Cantique des Cantiques*, tandis qu'un immense courant de ferveur mystique, pendant des

siècles, élaborait les *Psaumes*. Cette formation s'étend donc sur un espace de temps considérable, un millier d'années en gros.

Mais, ici, trois problèmes se posent. D'abord celui de la transmission. Comment ont été conservées ces traditions si anciennes? Nous avons vu (1) que l'usage d'écrire est attesté chez les Hébreux depuis leur plus ancienne histoire, que Moïse, Josué, Samuel nous sont représentés écrivant, qu'au temps des rois existait une véritable chancellerie. Il faut se souvenir aussi du rôle que tient la mémoire chez les peuples de l'antiquité (2). On peut admettre donc que les traditions d'Israël ont été conservées à la fois par la récitation orale et par des textes qui fixaient au moins l'essentiel. Il va de soi que ces deux modes de transmission expliquent certaines des erreurs ou des imprécisions qu'on peut trouver dans le texte; la répétition de mémoire laisse la porte ouverte à maintes modifications; l'écriture hébraïque elle-même, sans voyelles, permet des confusions. (Ainsi la racine *dbr*, suivant les voyelles qu'on lui assigne, peut vouloir dire : discours, peste, parler, pâture, sanctuaire). Enfin, en des temps où l'on avait moins que maintenant le respect du texte, il a pu y avoir quelques changements systématiques sous l'influence de tels ou tels transmetteurs.

Un second problème se pose donc : à quel moment cet ensemble de traditions, qui participait à la mouvance de la vie, se trouva-t-il fixé? C'est précisément à la période où nous a amenés notre histoire. Aussi bien dans les cercles de Babylonie qu'à Jérusalem ou à Alexandrie, du ve au Ier siècle avant notre ère, se poursuivit un grand travail rédactionnel. Tour à tour, sur la Loi, puis sur les Prophètes et sur les autres tradi-

1. Voir p. 112.
2. Voir p. 86. — Une mise au point de cette question a été récemment publiée par le R. P. Van der Ploeg en se référant aux travaux du professeur d'Upsal K. S. Nybey et du R. P. Jousse : *Le rôle de la transmission orale dans la transmission du texte de l'Ancien Testament*. Revue biblique, janvier 1947.

tions, on appliqua le meilleur de la science historique du temps. On utilisa des textes anciens; parfois même on les rejoignit avec une certaine gaucherie sans se donner la peine de les harmoniser. Le contenu mosaïque essentiel était également transmis, mais les expressions pouvaient varier. C'est ainsi que dans le *Pentateuque*, on discerne au moins trois sources; la plus récente, qu'on désigne souvent par la lettre P semble rédigée selon l'esprit des Prêtres; une autre est dite « source J » ou Y, parce que Dieu y est nommé Yahweh : la plus ancienne semble celle où il est appelé Élohim, la « source E ». Une fois ce travail de synthèse accompli, le texte sera beaucoup plus solide et résistera davantage à toute transformation.

Enfin, troisième problème : à quel moment ces textes s'imposèrent-ils comme sacrés, contraignant le peuple à exécuter leur enseignement? On a vu avec quelle peine Moïse arrivait à faire respecter quelques simples préceptes et combien sont fréquentes, au cours de l'histoire, les infidélités d'Israël à sa Loi. On vénérait le souvenir de la révélation mosaïque, on conservait les vieux textes dans les archives, mais cela ne constituait pas encore vraiment, d'un mot grec qui signifie règle, mesure, modèle, un *canon*. C'est à partir du VII[e] siècle, par les efforts de Josias et ensuite de la fameuse « découverte » que la Loi commence à assumer ce rôle. Esdras, au V[e] siècle, après deux cents ans de travaux et de méditations dans la détresse, impose au peuple entier le saint Livre, comme sa sauvegarde. Au cours des siècles suivants, le « canon » fut arrêté, c'est-à-dire la collection des livres qu'on tint pour fondamentaux et pour inspirés de Dieu. Vers 150 avant Jésus-Christ la liste était à peu près établie dans ses grandes lignes.

Le canon biblique, tel que l'Église catholique l'a défini en 1546, au concile de Trente, comprend quarante-cinq livres pour l'Ancien Testament. Les cinq premiers forment le *Pentateuque*, les cinq fondements de la Loi : *Genèse, Exode, Lévitique, Nombres* et *Deutéro-*

nome; puis viennent les livres historiques : *Josué*, *Juges*, *Ruth*, 2 *Samuel*, 2 *Rois*, 2 *Chroniques*, *Esdras*, *Néhémie*, *Tobie*, *Judith*, *Esther*, 2 *Macchabées*. Les livres poétiques et sapientiaux comprennent *Job*, les *Psaumes*, les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste*, le *Cantique des Cantiques*, la *Sagesse* et l'*Ecclésiastique*. Dans la quatrième section sont rangés les Prophètes, les quatre « grands » : *Isaïe*, *Jérémie* (avec *Baruch*), *Ézéchiel* et *Daniel*, et les douze petits. Le canon juif, suivi aussi par les protestants, ne connaît que trente-neuf livres, laissant en dehors *Tobie*, *Judith*, la *Sagesse*, l'*Ecclésiastique*, *Baruch* et le second des *Macchabées*, et le classement est un peu différent : la Loi (le *Pentateuque* seul), les Prophètes (y comprenant *Josué*, *Juges*, *Samuel* et *Rois* considérés comme « prophètes antérieurs »), enfin les autres Écrits.

Mais ces différences laissent intact un accord de principe sur le fait essentiel que la Bible est un « livre inspiré ». Que faut-il entendre par là? « L'inspiration, a dit Léon XIII dans l'encyclique *Providentissimus Deus*, est une impulsion surnaturelle par laquelle l'Esprit-Saint a excité et poussé les écrivains sacrés et les a assistés pendant qu'ils écrivaient, de telle sorte qu'ils conservaient exactement, voulaient rapporter fidèlement et exprimaient avec une vérité infaillible tout ce que Dieu leur ordonnait et seulement ce qu'il leur ordonnait d'écrire. » Cette sage et pénétrante définition — *une impulsion* — laisse leur place respective dans l'élaboration à l'intelligence et la volonté humaine et à la puissance divine. Elle correspond certainement à la conception qu'en avaient les Juifs croyants, pour qui, comme le dira saint Paul, « toute l'Écriture est divinement inspirée ».

Il est évidemment hors de notre sujet de considérer dans quelle mesure l'inspiration divine s'accorde avec l'exactitude historique. Si le critique, qui voit dans la Bible un document, peut soumettre les faits au crible de son analyse, la vérité dogmatique n'en est pas atteinte pour autant. Le texte que nous lisons

est déclaré expressément œuvre de Dieu, mais par le truchement des hommes : cela explique tels détails fabuleux ou telles manières de dire différentes des nôtres dont il est assez vain de triompher. En sens inverse, les théories pseudo-scientifiques du concordisme qui, il y a un demi-siècle prétendaient faire cadrer les données de la Bible avec celles de la géologie, de l'astronomie ou de la biologie modernes, n'ont abouti qu'à de vaines gloses.

Pour donner au texte biblique tout son sens et sa portée, il importe de tenir compte des hommes qui ont formulé la parole divine. Notre conception actuelle de l'histoire nous vient des Grecs : Thucydide n'est pas d'une autre famille que nos contemporains. Mais l'Orient avait d'autres vues. Entre le passé, le présent et le futur, la différence paraissait moindre; un prophète annonçant l'avenir parce qu'il était prophète était cru aussi bien que s'il évoquait des faits véritables. Le *midrasch*, l'apologue qui vise à enseigner, utilisait l'histoire avec une grande liberté (Tobie ou Judith en sont des exemples). Cela ne voulait pas dire du tout que la leçon religieuse ne fût pas réelle.

Il faut tenir compte également du caractère progressif de l'enseignement divin dans la Bible. Tout se passe comme si Dieu avait voulu éduquer peu à peu le peuple élu et, à travers lui, l'humanité. La conception du Tout-Puissant et celle de la loi morale n'ont pas cessé de s'élargir. Les siècles d'Israël nous font assister à un progrès régulier dans l'histoire religieuse, à une montée spirituelle constante. La Bible est donc le témoignage d'une *révélation;* elle n'est en rien, comme le crient tant de critiques libres, une sorte de légende théologique d'Israël; son contenu est dans l'histoire, de l'histoire; mais il n'est pleinement compréhensible que dans la perspective surnaturelle où il se situe, partant d'un fait mystique, la vocation d'Abraham, et tendant à une élucidation complète du mystère humain par celui que saint Paul appelle *finis enim Legis, Christus* (*Rom.*, x, 4), la fin de la Loi, le Christ. Si l'on trouve des scories

dans l'Ancien Testament, dans l'Évangile on en cherchera en vain.

L'œuvre fondamentale de cette communauté juive, que nous apercevons si chétive parmi les empires géants, son titre de gloire impérissable, c'est d'avoir perpétué, et mis à la portée de tous, les traditions et les valeurs religieuses dont son peuple était le dépositaire. Il est probable, il est sûr que, ce faisant, elle les a enfermées dans des formes étroites, durcies et rétrécies par un exclusivisme plein de périls. Mais imaginons, un instant, que cette petite communauté n'ait pas existé, qu'elle se soit laissé absorber dans la masse païenne; quel trésor de beauté, de vie spirituelle, d'intelligence, l'humanité n'eût-elle pas perdu!

D'Athènes à Alexandre.

Ce travail littéraire, historique et théologique, auquel se consacrent les scribes d'Israël, considérons-le donc dans cette perspective : il apparaît bien comme un des grands moments de l'esprit humain, indépendamment même de sa signification surnaturelle. Et cela porte alors à opérer avec plus de justice les rapprochements que l'histoire suggère. Le v[e] siècle avant notre ère est dominé par l'image rayonnante d'Athènes. Victorieuse des Perses, tête et cœur de cette ligue maritime de Délos, qui fait de la mer Égée un lac hellénique, elle est la cité prestigieuse, « l'école de la Grèce », dit Périclès, une des réalisations les plus accomplies de tout ce que l'intelligence offre de possibilités à l'homme. Mais qu'elle soit la terre où Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Socrate, Thucydide lèguent à notre commune grandeur des œuvres immortelles, qu'elle soit la cité exaltée de génie qui, sur la haute colline, bâtit à la déesse de la raison vigilante sa merveilleuse cage fauve, le Parthénon, tout cela ne doit pas faire oublier qu'au même moment, dans un petit canton de Judée, s'élaborait un texte dont la richesse spirituelle vaut bien celle des tragiques et des philosophes, et que Phidias

et Périclès sont les exacts contemporains de Néhémie et d'Esdras (1).

Au reste, si éblouissant que soit le « miracle grec », il ne peut pas dissimuler que cette splendeur dont nous nous enchantons n'est qu'une face d'une réalité humaine qui en avait une autre, douloureuse et tragique; que les travaux forcés de milliers d'ouvriers, dans les mines du Laurion et les carrières du Pentélique, payaient cher cette beauté, que le mépris de la vie humaine allait de soi dans une « démocratie » qui reposait sur l'esclavage, que la pensée religieuse de ce peuple si intelligent, à l'exception d'une élite spirituelle peu nombreuse, cette mythologie sans métaphysique ni morale, était bien loin de valoir la foi du plus humble serviteur de Yahweh.

A vrai dire, Athènes et Jérusalem incarnent parfaitement l'une et l'autre les deux attitudes adverses de l'esprit : celle qui demande à l'intelligence seule l'explication du monde, de la vie et de l'homme, et celle qui, pour cette élucidation suprême, ne se repose que sur la foi. Au ve siècle, ces deux expériences se poursuivent très loin l'une de l'autre et s'ignorent totalement; un jour viendra où elles s'affronteront dans le drame des Macchabées; l'histoire aura préparé ce face à face par un long détour.

On sait à quelle ruine marcha très vite la réussite grecque du ve siècle. L'Hellade glorieuse portait en soi des germes de mort : la division de ses cités, leur insurmontable jalousie. A peine ont-elles réussi à s'entendre quand l'Asie frappait à leurs portes; la paix tout juste rétablie, recommencent les stériles oppositions. Athènes, qui représente à la fois une grande puissance et une grande pensée, ne songe qu'à tirer parti de sa victoire pour son profit. Ses alliées la détestent, Corinthe et Sparte la jalousent. Vingt-huit ans après Salamine, une guerre nouvelle éclate; la race la plus civilisée du

1. Esdras arrive à Jérusalem au moment où Socrate, à Athènes, boit la ciguë (399-398).

monde va s'entre-tuer. C'est la guerre du Péloponèse (431-404), affreuse, inexcusable. Athènes, aux mains des démagogues, se lance dans les plus folles aventures. Compliqué de haines intérieures entre autoritaires et démocrates, le conflit se fait barbare. Mais qui voit le vrai sens de ce drame, l'épuisement progressif de la race grecque qui meurt, Athéniens dans les carrières de Syracuse, Spartiates dans l'île de Sphactérie ou en de vaines expéditions? Après soixante-dix ans de carnage, la mort d'Épaminondas sur le champ de bataille de Mantinée (362) a valeur de symbole : c'est vraiment le meilleur du sang grec qui a coulé en vain.

Cependant, en un pays lointain, vers le Nord, un peuple a grandi : la Macédoine. Aux anciennes vertus qu'il tira de son sol, Philippe a ajouté ce qu'il a reçu des Grecs eux-mêmes. Il a appris d'eux à les vaincre. L'heure est venue de l'unité nécessaire; le patriotisme de Démosthène est noble mais archaïque et désuet. Le véritable héritier de la Grèce tout entière, c'est le chef de la redoutable phalange, le père du plus grand conquérant qu'ait jamais produit l'histoire, c'est Philippe, père d'Alexandre.

Alors commence l'étonnante aventure, la plus admirable sans doute qu'un mortel ait vécue. Un jeune homme, comblé de tous les dons que puissent accorder à la fois la beauté, la force, le génie et l'intelligence, saisit un monde entier entre ses mains. Auréolé d'une gloire qui semble surnaturelle, il plie à sa volonté les peuples et les espaces, les destins et les événements. Si jamais existence a su rappeler cette vérité éternelle que l'histoire n'est ni le déroulement d'aveugles automatismes, ni le résultat de hasards obscurs, qu'elle est faite par les hommes et porte la marque même qu'ils lui impriment, c'est bien celle de cet adolescent à qui la violence nécessaire n'apparut jamais le but ni la mesure de l'action et dont les plus belles victoires furent le fruit et la promesse de la pensée.

Alexandre était Grec, profondément Grec, d'une Grèce élargie dont il pressentait, mieux que quiconque,

le prodigieux pouvoir de rayonnement. Élève d'Aristote, initié par lui à la grandeur de l'idée comme à l'idée de grandeur, dressé par lui aux strictes disciplines morales, il réalise d'un coup ce que les particularismes n'avaient jamais permis aux petites cités d'accomplir. Unis dans le dessein de venger sur l'Asie les outrages de Darius et de Xerxès, les Grecs vont, par lui, ensemencer un champ immense d'une graine qui, sans lui, eût séché dans les pierrailles de leurs collines.

A l'heure où Alexandre, âgé de vingt ans, succédait à son père (336), les causes profondes d'affaiblissement que portait en soi l'Empire perse étaient arrivées au point où les palliatifs et les bonnes volontés ne suffisent plus. Sous Artaxerxès II (405-358), l'extrême débilité de la couronne achéménide était apparue clairement quand les dix mille mercenaires grecs de Xénophon, partis avec Cyrus le Jeune pour abattre le Roi des Rois, avaient pu, après leur défaite, rentrer tranquillement à travers tout l'Empire, de Mésopotamie à l'Égée, dans cette retraite glorieuse que l'*Anabase* nous a racontée. Le contemporain d'Alexandre était Darius III (335-330), un homme beau, grave, chevaleresque, modèle des fils et des époux, mais en qui le noble sentiment de dignité royale n'allait pas de pair avec l'énergie.

Dans cette masse amorphe, Alexandre pénètre comme une lame. Trente-cinq mille hommes lui suffisent. Ayant salué Achille, son modèle, sur les autels de Troie, le jeune chef marche de victoire en victoire; chaque combat annonce une étape de conquête. Au Granique, l'Asie Mineure s'ouvre à lui, à Issos toutes les routes du Croissant fertile. L'imprenable Tyr est prise en sept mois. Sur les bords du Nil, accueilli en libérateur, il ceint le *pschent* pharaonique, fonde, dans une décision géniale, Alexandrie, se fait saluer fils de Dieu et maître du monde par les prêtres d'Amon. Une seule bataille, Arbèles, lui livre toute la Mésopotamie. Successeur du Grand Roi, maître de tout l'Empire par une suite de raids stupéfiants à travers glaces des montagnes et

feux du désert, il en dépasse même les bornes sur les rives de l'Indus, où les charges furieuses des éléphants de Porus n'ont pas raison de son calme courage.

Mais cette œuvre militaire n'est pour lui qu'un moyen. Ce qu'il veut, ce qu'il voit dans l'avenir, c'est l'unité du monde, un univers où la vitalité hellénique, fécondant les masses inertes de l'Asie, réaliserait bien plus que la domination d'un seul, le règne d'une immense pensée humaine. « Ainsi, dit Plutarque, se sachant envoyé par les dieux pour être l'arbitre de tous et pour réconcilier les hommes, il voulut que tous regardassent le monde entier comme une patrie unique. » Et, pour ajouter à sa figure l'ombre poignante d'un destin inachevé, il succombe en pleine jeunesse, sans avoir rien connu de la vie que ce par quoi l'homme se magnifie, à trente-deux ans (323).

Cette épopée effleurera l'histoire juive par un tout petit côté. Au cours de l'été 332, pendant qu'il allait en Égypte, Alexandre passa sur la terre de Canaan. Il est probable que ce fut par la côte, où Gaza lui donna quelques ennuis. Flavius Josèphe, répétant une tradition juive, prétend qu'il aurait pénétré en Judée, qu'aux alentours de Jérusalem, le Grand Prêtre, vêtu de ses ornements, serait allé à sa rencontre et l'aurait salué comme le destructeur de la puissance perse annoncée par les Prophètes. Le jeune maître se serait montré fort bienveillant; il aurait garanti à Israël l'exercice de ses lois et aurait même fait un sacrifice dans le temple de Yahweh. On pense aujourd'hui qu'il s'agit là d'une fable, inventée par les Juifs pour se donner, plus tard, des titres au respect de leurs rois, successeurs du Macédonien.

Bien plus important que cette anecdote est le fait d'histoire. Dès lors, à l'empire perse, succède la domination hellénique. Et dans le monde nouveau, né des prodigieuses conquêtes, la communauté juive a à jouer autrement sa partie, à défendre son âme contre de nouveaux périls.

L'empire hellénistique.

Après avoir songé à maintenir l'unité impériale sous la fiction d'une régence, les généraux d'Alexandre se combattirent bien vite sauvagement. Dix-sept ans après la mort du grand conquérant, en 306, son État se trouvait morcelé pour toujours.

Antigone, en Macédoine, prétendait avoir seul le droit au titre royal, mais il ne dominait que la péninsule grecque, où l'ultime révolte athénienne avait échoué; ses successeurs, les Antigonides, avec de maigres ressources, mais chefs nationaux d'un petit peuple, seront le bouclier du monde grec contre les barbares du nord et assureront le développement d'une civilisation remarquable, à laquelle nous devons la victoire de Samothrace et la Vénus de Milo.

En Égypte, les Ptolémées Lagides, prétendant remplacer les Pharaons, vivront moins pour la gloire et la grande politique que pour le commerce, l'argent et tous les plaisirs qu'il procure, des plus nobles au plus bas. Appuyés sur un système étatique dont la perfection n'a jamais été dépassée, pas même par les Incas, experts à diriger vers leurs caisses les richesses du Nil, ils passeront trois siècles dans un luxe où la morale trouvera peu son compte, parmi les philosophes et les hétaïres, au milieu des assassinats domestiques, mais donnant pourtant au monde le Musée d'Alexandrie, le Phare, la traduction des Septante et la descendance de Platon. De cette civilisation décadente, Cléopâtre sera la fleur suprême, attirante et empoisonnée.

Enfin les descendants de Séleucus, le plus valeureux des lieutenants d'Alexandre, régneront, en principe, sur toutes les terres d'Asie. En fait, leur domination se rétrécira vite au Croissant fertile avec, pour capitales, Séleucie en Mésopotamie et Antioche sur l'Oronte. Seuls des trois dynasties, ils auront le sens de la politique large. Ils compteront même un grand homme, Antiochus III. Mais ils ne pourront empêcher des provinces de se détacher de leur territoire : la Bactriane, en

Asie haute (Turkestan russe actuel), le Pont et Pergame dans l'Asie Mineure. Et surtout, ils auront le malheur de se trouver gênants pour le futur maître du monde, l'implacable Romain. Leur trace s'inscrit pourtant encore dans l'Asie actuelle, où les communautés syriennes comptent toujours les années depuis la date où les Séleucides inaugurèrent leur règne, 312 avant Jésus-Christ.

Mais il ne faut pas attacher d'importance à ces divisions politiques ni même aux troubles incessants dont l'Orient sera le théâtre jusqu'au jour où, trente et un ans avant notre ère, Auguste imposera la paix romaine. Plus que les événements, compte ici l'histoire d'une société qui, par maints côtés, fait songer à la nôtre. Ce n'est plus celle des petites cités, des États de dimensions modestes; c'est un univers agrandi où l'Europe, l'Asie et l'Afrique se sentent associées, où l'homme élargit sa vision, où le commerce s'internationalise, où s'opère la synthèse d'éléments complexes, des débris de toutes les civilisations ruinées, Ninive, Babylone, Égypte, Lydie, Perse, matériaux hétérogènes que cimente l'hellénisme dont la pensée et la langue sont partout. On parle grec alors de l'Indus à Marseille, du Caucase aux oasis du Sahara. Au fond même de la Bactriane se fait sentir cette action unificatrice, dont l'influence s'étendra, par là, jusqu'en Chine. Ce n'est pas un empire au sens politique du terme, mais c'est l'empire d'une forme de civilisation, l'empire hellénistique.

Pour comprendre la violence haineuse qu'Israël opposera aux séductions de ce monde hellénistique, il faut en comprendre le charme prestigieux. Jamais époque — sauf la nôtre — n'a connu pareille animation, pareil échange de choses, d'êtres et d'idées. Les grandes villes de ce temps rivalisent avec les nôtres : Alexandrie, qui comptera un million d'habitants, est une agglomération géante, aux avenues larges, au port tout grouillant de navires internationaux, dont les jardins publics montrent des collections de fauves, et

dont le Musée, avec sa bibliothèque de sept cent mille volumes, ses vitrines d'histoire naturelle, son Observatoire, ses Facultés et ses Académies, est le centre indiscuté de la pensée mondiale; Antioche sur l'Oronte, alors navigable, est un marché qui attire les caravanes de l'Asie entière; les navires grecs et phéniciens apportent aux rades de Séleucie Piérique et de Latakiyeh les produits de la Méditerranée. Pergame, capitale d'un royaume minime, est un foyer brillant de traditions grecques, dont le Gymnase superpose, au flanc de sa colline, trois étages de terrasses, un pour les enfants, un pour les grands élèves, le troisième pour les étudiants, et dont les Bibliothécaires, pour s'affranchir du papyrus d'Égypte, inventent le « papier de Pergame », le Parchemin. Ce monde en pleine ébullition entoure le rocher d'Israël d'une agitation fiévreuse. C'est à toutes ces tentations, celles du luxe, de l'immoralité, du cosmopolitisme, c'est aussi à la philosophie platonicienne, à la poésie de Théocrite, aux mathématiques d'Euclide, que l'esprit juif doit se dérober. Les civilisations d'extrême raffinement et de supérieure intelligence emmêlent de façon inextricable le meilleur et le pire, ce qui exalte l'homme et ce qui le dégrade. Il est bien malaisé de faire le départ entre ce qui peut s'admettre et ce qui doit se refuser.

Ce monde hellénistique tint dans l'histoire un rôle considérable. On le sent, comme le nôtre, un passage. Il est tout traversé de crises. La société y tremble sur ses bases; des conflits sociaux, avec grèves et révolutions, s'ajoutent aux luttes politiques. Un drame moral aux multiples aspects s'y joue, dont les symptômes sont la superstition, l'appétit de jouir, la baisse de la natalité, la propagande anticonceptionnelle, la place excessive accordée à la femme qui, sortie du gynécée, assume des tâches viriles ou dissout la société sous son influence. L'art même s'y désagrège et si, à Pergame, dans la Gigantomachie, ou à Alexandrie Lagide, il montre encore les plus belles qualités techniques, il remplace trop souvent la vigueur créatrice par l'agita-

tion et la recherche de l'effet. Pourtant, cet univers brillant et pourri, en mêlant les peuples et les nations, a préparé la voie à l'unification future. Rome, en croyant le dominer, s'y absorbera à son tour, mais lui donnera une armature politique. Et le champ sera alors prêt pour un autre ensemencement.

La résistance à l'hellénisme et les Macchabées.

Entre ce monde hellénistique et la communauté d'Israël, l'opposition était totale. Elle tenait à la conception de la vie. Les mêmes mots, pour un Grec et pour un Juif, disaient des choses bien différentes. La liberté, pour l'un, c'était celle d'une cité un peu anarchique, où l'homme prétendait se faire sa loi et adorer tous les dieux qu'il voulait; pour l'autre, c'était le droit de se soumettre à une Loi infiniment stricte, œuvre d'un Dieu unique, sans égal. La Sagesse, c'était, pour le Grec, la science qui, par l'intelligence, accroît la connaissance; pour le Juif, c'était la vénération et la foi, la crainte de Dieu. Les deux peuples qui, alors, travaillaient le plus pour l'avenir humain, se méconnaissaient profondément. Il n'y a guère d'influence grecque dans la Bible, sauf dans la très tardive *Sagesse*, et l'on est stupéfait de l'ignorance des historiens antiques à l'endroit des Juifs. Manéthon l'Égyptien ne rapporte que des fables comme celle qui fait descendre Israël d'un clan de lépreux (1). Polyhistor prend même Moïse pour une femme; Eupolème voit en Abraham un géant qui bâtit Babylone, et Posidonios racontera que le Saint des Saints abritait un âne! Pourtant, si écartée qu'elle se tînt des influences helléniques, la communauté juive se sentait assiégée. Les anciennes villes philistines étaient grecques; grecque aussi était la Syrie voisine; et dans Jérusalem même tout un parti préconisait qu'on se mît à l'école de ceux qui, alors, représentaient la fleur de la civilisation.

1. Voir plus haut, p. 96.

Après la mort d'Alexandre, la Palestine échut à Ptolémée et, pendant vingt-trois ans, elle resta égyptienne. Comme dans les anciens temps, sous les trois premiers Lagides, elle fut heureuse et tranquille; les seuls incidents politiques étaient ceux qui opposaient une famille de prêtres, les Oniades, qui tenaient le souverain sacerdoce, à une famille féodale, les Tobiades, qui, de leur fief en Ammon (on a retrouvé des ruines de leurs forteresses), intervenaient sans cesse dans la ville sainte. Sous Ptolémée IV (221-203), les choses allèrent moins bien; très passionné de théologie, ce pharaon grec s'était mis en tête de réaliser l'unité de ses États par la religion. Dans une synthèse audacieuse, mêlant des traits d'Osiris et de Dionysos, les Lagides avaient fait un dieu gréco-égyptien, Sérapis, dont la légende de mort et de résurrection ne manquait pas de beauté. Sous prétexte qu'un autre nom de Dionysos, Sabazios, ressemblait beaucoup à Sabaoth, Ptolémée IV essaya de l'identifier aussi à Yahweh. Mais il se heurta à une vigoureuse résistance et semble n'avoir pas insisté.

Ce n'était point par la force que l'hellénisme risquait de pénétrer en Judée, mais bien davantage par de multiples infiltrations. Si le peuple, dans l'ensemble, avec son sûr instinct, demeurait rebelle aux contaminations de la pensée grecque, les riches, les puissants, jusque parmi la classe sacerdotale, en subissaient le prestige. Encore l'hellénisme des Lagides était-il assez nonchalant; quand la Palestine sera passée sous la domination séleucide, le problème se posera de façon plus pressante.

En 223, monta sur le trône de Syrie un souverain de premier ordre : Antiochus III; par son énergie il mérita le surnom de Grand que lui donnèrent les Antiques et, s'il eut la malchance de se trouver sur le chemin de Rome, il fit ce qu'il put pour conjurer le sort. Avec lui, l'histoire retrouva un peu du style d'Alexandre. Reprenant la vieille politique de tous les maîtres du Croissant fertile, il décida d'enlever la

Palestine à l'Égypte. En 200, près des sources du Jourdain, en un lieu nommé Panion parce que la montagne y était creusée de grottes et de niches consacrées au dieu Pan, il écrasa l'armée lagide. Il devait, dix ans plus tard, subir le terrible désastre de Magnésie (190) où Rome lui arracha toute l'Asie Mineure. Mais la Palestine resta à ses descendants.

Sous la domination de cette dynastie ambitieuse, la propagande grecque prit à Jérusalem une force nouvelle. Usant de tous les moyens pour s'insinuer, les Grecs eurent bientôt à eux un véritable parti. Ou plutôt, il y eut deux partis hellénophiles, l'un de tendance égyptienne, l'autre de tendance syrienne, mais tous deux admirateurs des modes, de la pensée, de l'élégance des Grecs. A ces Juifs hellénisés, les Juifs pieux s'opposèrent avec une violence farouche : ils violaient la loi! ils négligeaient la circoncision! ils encourageaient les jeux athlétiques où les nudités se dévoilent! Déjà, un gros scandale se produisit sous Séleucus IV (187-175), qui, incité par le clan des Tobiades, envoya son ministre, Héliodore, piller les trésors du Temple de Jérusalem; mais trois anges de Dieu, dont l'un à cheval, se ruèrent sur lui et l'empêchèrent de commettre son sacrilège. Delacroix, dans un des grands panneaux de Saint-Sulpice, a montré magnifiquement cette angélique raclée.

Mais ce fut bien pis à l'avènement d'Antiochus IV (175-163). Ce prince extravagant, qui passait du stoïcisme à l'épicurisme, de la majesté hautaine à un cynisme populacier, méritait assez que, par un jeu de mots ironique, on changeât son titre royal d'Épiphane (« le dieu manifesté ») en celui, plus véridique d'Épimane (« le timbré »)... Sous prétexte d'unification de ses États, il se jeta tout entier dans le guêpier palestinien. Les Juifs pieux ont vu en lui « l'être dévorant, l'injuste à la pourpre, le cruel, le rejeton de l'éclair ». Appelé à Jérusalem par une des innombrables querelles entre Juifs hellénisants, il chassa le grand prêtre Onias III et mit à sa place son frère Jésus qui, tout aussitôt, prit

le nom de Jason Antiochènes, baptisa Jérusalem du nom d'Antioche et y commença la construction d'un gymnase. Cela n'aboutit qu'à une crise violente, qui montra à Antiochus IV la nécessité d'employer d'autres méthodes.

Précisément, une cuisante mésaventure venait de lui survenir. Au moment où il s'apprêtait à s'emparer de l'Égypte, les Romains, ses amis romains, lui interdirent d'un mot sec d'aller plus avant. On connaît la scène. Popilius Lénas, l'envoyé du Sénat, vient communiquer à l'Épiphane de quitter la terre du Nil : « Laisse-moi réfléchir », dit le roi. Du bout de son bâton, le Romain trace un cercle autour du Grec : « Réfléchis ici ! » Antiochus IV s'inclina. Mais il conclut qu'il fallait désormais, à tout prix donner à ses États une solide armature grecque pour résister au danger romain. Il arriva à Jérusalem plein de colère, viola le Temple; entrant au Saint des Saints, il prit les trésors qu'il contenait, candélabres, autel d'or. Des Juifs pieux, par milliers, furent tués. Un gouverneur militaire fut installé à Sion. Les murs, les très chers Murs de Néhémie furent détruits. Une citadelle grecque, l'Akra, fut bâtie à côté du Temple et tenue par une solide garnison. Et enfin, le 15 décembre 167, fut érigée dans le Temple même cette « abomination de la désolation » qu'avait prophétisée Daniel, l'idole de Zeus Olympien, sans doute sous les traits d'Antiochus lui-même. Dès lors, il fut interdit de lire la Torah, de célébrer le Sabbat, de circoncire les nouveau-nés. C'était une persécution religieuse typique, la première que connaisse l'histoire. Mais, contre la tyrannie impie, le peuple d'Israël se dressa.

Ce furent d'abord des résistances individuelles. Les uns, pour ne pas violer la Loi, retrouvèrent au fond de leur cœur le vieil idéal patriarcal et s'enfuirent dans la steppe, avec leur bétail; on les nommait les « pieux », les *Hassidim*. D'autres poussèrent plus loin l'héroïsme. On se raconta, avec admiration, dans Israël, le martyre du saint vieillard Éléazar, qui, « contraint, la bouche

ouverte de force, de manger de la viande de porc », interdite par la Loi, la crachait et, plutôt de feindre d'en avaler, préférait le supplice pour ne pas donner le mauvais exemple (III, *Macch.*, VI). Et aussi le sacrifice d'une mère dont les sept fils, sommés de violer la Loi, se laissaient torturer, de l'aîné jusqu'au plus jeune, un enfant, et qui les encourageait elle-même à supporter la mort plutôt que d'apostasier (II, *Macch.*, VII).

Puis, brusquement, ces résistances passives et dispersées se nouèrent en un faisceau redoutable. Des hommes surgirent, une famille entière, celle des Macchabées, en qui le parti antihellénique eut des chefs. Occupé sur l'Euphrate où les terribles Parthes, Scythes venus des bords de la Caspienne (ceux-là mêmes dont la flèche tirée en retraite par-dessus l'épaule est restée proverbiale) lui donnaient de grandes préoccupations, Antiochus IV ne put pas opposer à l'insurrection toutes ses forces. Et ce fut la dernière page de gloire d'Israël.

On revit, comme au temps de David, fleurir la prouesse et l'héroïsme se faire contagieux. En Judas Macchabée, — « Judas le Martel », comme nous disons Charles-Martel — qui donna son nom à la famille, l'épopée hébraïque trouva une de ses plus belles figures, et les Juifs enthousiastes chantèrent sa gloire : « Il fut semblable au lion dans chacun de ses actes, au lion qui rugit en courant à sa proie ! » (I, *Macch.*, III, 4). Un de ses frères, Éléazar Abaron, « s'acquit un nom immortel » par un fait d'armes peu banal : voyant, dans la mêlée, l'éléphant couvert du harnais royal, il se glissa sous la bête, lui enfonça son épée dans le ventre et mourut écrasé.

La révolte commença par celle du père, Matathias, qui, au bourg de Modin, tua un Juif apostat et le contrôleur grec qui cherchait à le faire sacrifier aux idoles Autour de lui maints fidèles se groupèrent et la chasse commença aux Grecs et aux renégats. A partir de 166, sous le commandement du troisième fils de Matathias, Judas Macchabée, cela devint une guérilla implacable.

Le gouverneur grec fut vaincu et tué; quatre armées de secours eurent successivement le même sort. En deux ans, le souverain syrien fut contraint à changer de méthode, Il rendit aux Juifs leur liberté religieuse. Judas rentra dans Jérusalem, purifia le Temple en y abattant l'autel idolâtre, réforma le sacerdoce et fit regrouper les saints livres dispersés par la persécution (164).

Ce succès ne parut pas suffisant aux exaltés que Judas comptait dans ses troupes. L'Akra narguait toujours la cité sainte. Il fallait viser à l'indépendance politique! La chose devenait bien plus malaisée. Judas Macchabée remporta encore des victoires, mais il lui arriva aussi d'être vaincu et, une première fois, ne fut sauvé que par la mort d'Antiochus Épiphane et les dissensions qui la suivirent. Ayant repris les armes, il remporta un dernier triomphe sur « l'éléphantarque Nicanor », mais acculé, enfin, sur les collines proches de Jérusalem, avec peu de troupes, il livra un suprême combat, pour l'honneur, et il s'y fit tuer.

Deux des frères du héros lui succédèrent dans le commandement : Jonathas et Simon. Le peuple, émerveillé des résultats obtenus par cette famille, ne concevait plus qu'un chef fût choisi hors d'elle. Il restait évidemment un fort élément hellénophile, mai l'ensemble de la communauté faisait bloc autour des « Macchabées » : Jonathas et Simon furent élus tour à tour grands prêtres. La guerre antigrecque continua; mais les nouveaux chefs ne furent pas seulement des soldats, comme Judas. Ils usèrent aussi de la diplomatie. On les vit même faire appel à Rome, dont l'ombre à cette heure, commençait à s'étendre sur l'Orient : il est vrai qu'ils n'en obtinrent guère que de bonnes paroles. Ils profitèrent surtout, très habilement, des incessantes querelles qui déchirèrent le royaume Séleucide. Nommé gouverneur militaire en Judée, en fait prince à peu près indépendant, Jonathas s'empara même de Jaffa en 147, s'ouvrant ainsi un débouché sur la mer. Après qu'il eut péri, dans une

de ces intrigues où la cour d'Antioche était experte, Simon arriva même au bout de ses longs efforts : en 142, le roi Démétrius II abandonnait la citadelle de l'Akra, qui fut détruite, et reconnaissait l'indépendance juive. La communauté redevenait un État libre. Les premières monnaies juives furent frappées. Et Simon, nommé « grand prêtre héréditaire », reconnu ethnarque de Judée, s'il n'avait pas pris le titre de roi (sans doute par révérence pour la postérité de David), en avait les pouvoirs. C'était vraiment une dynastie nouvelle qui était fondée : on l'appelle celle des Asmonéens, du nom d'un obscur ancêtre de Matathias (comme nous nommons la première dynastie française : Mérovingiens, du mythique Mérovée).

Il semblait donc que les buts visés par l'antihellénisme eussent été remarquablement atteints. Mais ces succès mêmes faisaient dévier Israël de sa ligne. Le vrai sens de son effort, depuis le retour de l'exil, avait été de sauvegarder son âme. La liberté politique ne pouvait être qu'une garantie pour l'autre, la seule qui comptât, la liberté religieuse. Mais en réussissant sur le plan temporel, les successeurs de Judas Macchabée se livraient aux tentations mêmes qu'on avait voulu combattre. Ils devenaient des souverains orientaux, comme les autres, des princes élégants, en relations avec les cours hellénistiques. C'était un infléchissement, l'amorce d'une infidélité. Et la conséquence immédiate fut que les positions se renversèrent. Les *Hassidim*, les fidèles, bastion de la résistance, s'écartèrent de plus en plus de ces chefs suspects; ils se mirent à l'écart, ils s'isolèrent et c'est alors qu'on les désigna sous le nom de « séparés » : *Pharisiens*. Et ce fut l'autre parti, celui qui tenait pour une religion moins rigoureuse, qui interprétait la loi par le minimum d'exigence plutôt que par le maximum, ce furent les *Saducéens* qui gouvernèrent le peuple élu.

Ce nouveau problème apparut clairement posé quand, à Simon assassiné par un traître, succéda son fils Jean Hyrcan (134-104). Après avoir dû quelque temps se

soumettre au Séleucide Antiochus VII et payer tribut, il profita de sa mort pour reprendre toute son indépendance, et aussitôt se lança dans une politique d'expansion. Son royaume, en quelques années, dépassa celui de David; d'Idumée à Scythopolis, et jusqu'en Transjordanie, son autorité s'imposa. Pratiquant une politique de judaïsation systématique, il fit plusieurs fois circoncire des vaincus, envoya de nombreux colons en Galilée et, réglant avec les Samaritains de vieux comptes, détruisit le temple du mont Garizim. Mais le même homme qui se posait ainsi en champion de l'idée juive, payait ses mercenaires étrangers avec l'argent volé dans le tombeau de David et interdit au peuple de suivre les observances et les prescriptions des Pharisiens. De ce roi puissant, comme de Salomon, on peut dire que sa gloire, uniquement temporelle, manquait des bases spirituelles sans quoi tout est fragile et destiné à périr.

Telle était la situation vers 100 avant notre ère. Mais déjà toutes ces rivalités de petits princes, de sectes et de partis apparaissent agitation de fourmis sous la botte prête à les broyer. A une ambassade envoyée par Jean Hyrcan qui demandait aide contre le Séleucide, Rome avait répondu qu'elle interviendrait à son heure. Cette heure allait bientôt sonner et la communauté juive connaîtrait un nouveau maître : ce paysan latin, aux gros sourcils, au dur regard, devant qui le monde méditerranéen tout entier venait, en deux siècles, de s'incliner.

Rome et l'Empire d'Orient.

Les événements qui firent, de la bourgade du Tibre, la dominatrice du monde méditerranéen, sont trop connus pour qu'on y insiste. Marquons seulement ici quelques correspondances de dates, qui ont leur poids.

Au moment où les Juifs revenaient d'exil, Rome n'était qu'une bien modeste principauté soumise à la dynastie étrusque des Tarquins. La révolution aristo-

cratique de 509 par laquelle elle se libéra de ce joug — celle qui fut provoquée, selon la tradition, par l'outrage infligé à la vertueuse Lucrèce — est contemporaine de la reconstruction du Temple de Jérusalem. Dès lors, l'entrée en scène de la puissance romaine va se faire avec une rapidité prodigieuse. Dans un premier stade, au ve siècle, la République romaine s'organise et assure sa domination sur les peuples de l'Italie centrale, Latins, Volsques, Étrusques même : la loi des Douze Tables (450) est promulguée à peu près au moment où Nohémie rebâtit les murs de Sion, et la prise de la citadelle étrusque de Véies (406-395) correspond dans le temps à la réforme religieuse d'Esdras. Dans un second stade, Rome conquiert l'Italie : elle échappe, malaisément, aux errantes menaces des Gaulois, aux tenaces incursions des montagnards samnites; elle vainc la grande cité grecque de Tarente et refoule, malgré ses éléphants et son audace, le condottiere Pyrrhus dans ses montagnes d'Épire. C'est alors qu'entraînée par ses conquêtes même, elle va tendre à transformer la Méditerranée en un lac romain, « Mare nostrum », et sera amenée à intervenir en Orient.

Ces événements de l'histoire que nous avons trop tendance à considérer isolément, en fait ne cessaient d'agir et de réagir les uns sur les autres. La carte diplomatique était aussi compliquée au IIIe siècle avant notre ère que de nos jours. Déjà au ve, Carthage, alliée des Perses, avait subi un fléchissement quand les victoires grecques avaient affaibli Darius et Xerxès. Si, au IVe, Rome put poursuivre son patient effort, c'est en grande partie parce que le monde entier était tiré vers l'Orient par Alexandre. Au IIIe, quand éclate la guerre à mort qui va permettre à Rome de ruiner Carthage, ce conflit entraînera d'innombrables répercussions en Orient. Dans la première Guerre Punique (264-241), c'est le spartiate Xantippe qui commande l'armée carthaginoise. Pendant la seconde (218-201), l'Antigonide Philippe V de Macédoine soutient contre Rome Hannibal et, quand le chef punique, vaincu,

doit quitter sa patrie, c'est auprès des monarques hellénistiques qu'il se réfugie. Antiochus III est excité par lui à la guerre contre la puissance menaçante, et c'est Prusias, roi de Bithynie qui, par sa trahison, contraint le grand Carthaginois à s'empoisonner.

Rome se trouva donc attirée vers l'Orient presque sans le vouloir. Pouvait-elle d'ailleurs résister aux mirages de ces pays somptueux, de ces civilisations d'extrême intelligence? Elle s'y lança avec son énergie coutumière. Quatre guerres lui suffirent pour y prendre pied. A Cynocéphales (197), la stratégie de la légion domine la tactique célèbre de la phalange : la Macédoine fléchit. A Magnésie, près de Smyrne (190), le Séleucide Antiochus III, à son tour, est vaincu. Soulevée à l'appel de Persée, la Macédoine tente de redevenir libre : sa défaite à Pydna (168) livre à Paul-Émile tout le royaume, qu'il dépèce, et la Grèce, qu'il vassalise, et même, par contre-coup, une grande partie du royaume de Pergame : c'était l'heure où commençait, en Judée, le grand soulèvement antigrec des Macchabées. Enfin, en 146, l'ultime effort hellénique échoue. L'Orient, inexorablement, va passer sous le contrôle des fils de la Louve cependant que Carthage, vaincue pour la troisième fois, agonise sous les coups impitoyables de Scipion-Émilien (146).

En 100 avant Jésus-Christ, l'Empire d'Orient est donc aux mains de Rome. Ce qui reste des héritiers d'Alexandre, les débris des Séleucides et des Ptolémées, ne peuvent que graviter dans son orbite. Le fait, pour ce qui intéresse l'histoire sainte, a une importance considérable. Non point par ce changement de maître qui se prépare pour Juda : Perse, Lagide, Séleucide, Romain, le nom du dominateur lointain change; la tutelle demeure lourde. Mais ce contact des Romains avec l'Orient est gros de conséquences. Du point de vue même de Rome, il fut sans doute calamiteux : en allant vers l'est, avant d'avoir romanisé l'Occident, dont les pays neufs d'Afrique, de Gaule, d'Espagne, eussent permis à ses paysans de prospérer, Rome,

éblouie par ces civilisations brillantes, va en subir le charme maléfique. Les antiques vertus n'y résisteront pas : « Ils se sont bien vengés en nous donnant leurs vices! » dira Juvénal. Sa population laborieuse s'y usera, ruinée par la concurrence du blé oriental et de l'esclavage démesuré. Rome mourra, en fin de compte, du virus oriental. Mais, en imposant à la Méditerranée entière, et à l'Asie particulièrement, l'unité de sa discipline, elle aura, sans le savoir, préparé un champ d'expansion magnifique aux thèmes spirituels dont le petit peuple d'Israël poursuivait alors la pieuse méditation. Ce monde, agrandi par Rome, c'est le futur monde chrétien.

L'inquiétude religieuse dans le monde romain.

Il est un domaine où cette action de l'Orient sur Rome se fit sentir plus profondément : celui de l'âme et de l'esprit. Peuple réaliste et réalisateur, les Romains manquaient de cette curiosité des choses secrètes et des vérités éternelles, de ce tremblement intérieur sans quoi rien de grand ne s'accomplit. C'est de la Grèce et de l'Orient qu'ils reçurent le goût de la science, le germe de l'art, leur première littérature et, davantage encore, une inquiétude religieuse qui pénétra loin en eux. A l'Occident, ils imposèrent leur mode de sentir et de penser; le druidisme gaulois ne survivra point à leur conquête; mais, par l'Orient, ils furent transformés.

Ni en Grèce, ni à Rome, la religion officielle ne pouvait satisfaire les aspirations d'une âme pieuse. Le polythéisme athénien, avec ses fables ingénieuses et ses divinités protectrices des cités, pouvait tout juste intéresser l'intelligence et soutenir le patriotisme. Le culte romain, froid et prosaïque, subordonné à la politique, ne cherchait, par la stricte exécution des rites, qu'à assurer à l'État la protection divine. La multiplicité des temples, la prolifération des statues aux carrefours, ne faisaient guère illusion. En Grèce,

l'athéisme avait commencé dès le VIe siècle : Xénophane de Colophon déclarait tout net ne pas croire en des dieux qui commettent tout ce qui est blâmable chez les hommes ; au Ve, les sophistes se déclarent ouvertement sceptiques et, malgré les réactions violentes de la doctrine officielle, comme celle qui, en 395, fit boire à Socrate la ciguë, la désagrégation religieuse alla bon train. A Rome, la résistance dura plus longtemps, mais dès la fin des guerres puniques, le fléchissement se marque. Claudius Pulcher jette à l'eau les poulets sacrés pour qu'ils ne donnent pas un signe de malheur. Marcellus, pour être sûr de ne pas voir les présages, tire, en plaisantant, les rideaux de sa litière. Et l'on connaît le mot de Juvénal : « Qu'il y ait des mânes, un royaume souterrain, de noires grenouilles au Styx et un nocher armé d'une gaffe qui, dans une seule barque, passe tant de milliers d'hommes, cela, les enfants eux-mêmes ne le croient plus ! »

Mais rien ne serait plus faux que d'admettre qu'une telle religion parût suffisante à tous. Il y avait certainement des âmes qui cherchaient en gémissant la réponse aux grands problèmes. Une partie de cette aspiration spirituelle allait à la philosophie. Platon avait mené ses disciples au Bien suprême, Aristote trouvé le premier moteur, mais ni l'un, ni l'autre ne proposaient un Dieu au sens religieux du terme. Quand, au IVe siècle, Pyrrhon conseille l'abstention de tout désir, de tout vouloir, quand Épicure enseigne la soumission à l'appel de la nature, quand les stoïciens exaltent la tension de l'âme qui fait l'homme égal aux dieux, ce sont là des moyens d'éluder le problème religieux plus que de le résoudre. C'est par l'action des mystères orientaux que, transformé, bouleversé, le vieux paganisme trouva une ferveur.

Le monde oriental avait toujours été un creuset où s'étaient mêlés cent cultes divers. Rome, en entrant en contact avec lui, les y trouve, les adopte et les répand dans tout l'immense empire conquis par ses légions. Ces religions orientales touchaient l'homme de

bien des façons, par le pire et le meilleur de soi. L'attrait troublant des mystères, la splendeur des cérémonies, les extases qui naissent d'une extrême tension intérieure ou, plus prosaïquement, de l'absorption de breuvages enivrants, les cérémonies équivoques à caractère sensuel, tout cela s'y trouve; mais aussi, l'on y voit comblée l'attente d'un dieu humain qu'on puisse aimer, proposée une morale de pénitence, capable de rendre à l'âme sa pureté perdue, affirmée enfin l'espérance d'une vie d'outre-tombe, d'une éternelle béatitude.

Cette invasion des cultes orientaux commença dès que Rome eut été mise en relations avec eux. Elle prit bien des aspects. Parfois, on essaya de renouveler les vieux personnages du Panthéon romain en leur infusant le sang du mysticisme oriental. Bacchus, devenu Dionysos, emprunte à l'étrange dieu de Thrace ses légendes et ses promesses; mais cette irruption du mystère fut si violente qu'il y eut de terribles scandales comme celui qui, au IIe siècle, a accolé au mot de « Bacchanale » le sens que nous lui donnons. Le vieil Hercule romain se transforma, sous l'influence des idées pythagoriciennes, et prit, peu ou prou, l'allure d'un libérateur, d'un sauveur. Puis ce furent les dieux exotiques eux-mêmes qui vinrent prendre rang à côté des vieilles divinités du Capitole.

En 204, pendant qu'Hannibal menaçait, la Déesse noire de Phrygie, qu'on appela ensuite Cybèle, fut amenée à Rome; un miracle même, dit-on, marqua son arrivée, car le vaisseau qui portait sa statue s'étant enlisé, il suffit d'une Vestale attachant sa ceinture à la proue pour le désensabler; et l'on vit se répandre, extrêmement populaire, cette mystique violente qui exigeait parfois de ses adeptes le sacrifice de la virilité, ces collèges de prêtres ou de galles dont le bonnet phrygien est resté jusqu'à nous symbole de libération, et ces cérémonies extatiques où, parmi les hurlements, on invitait le bel Attis, sous les apparences d'un arbre, à renaître à la vie éternelle. Puis ce furent les divi-

nités égyptiennes, le « Sérapis » inventé par les Ptolémées, qui, à l'ancien culte d'Osiris, avait emprunté l'image du dieu juste, mort pour vaincre la mort, et associer les hommes à son immortalité, et l'Isis son épouse en qui, malgré toutes sortes de contradictions, on reconnut surtout l'initiatrice morale qu'on vénérait dans de dures ascèses, et qui promettait le salut; des « Serapeion » et des « temples d'Isis » se dressèrent dans tout l'univers romain, et l'on vit partout célébrer à l'automne la cérémonie de « l'invention d'Osiris », parmi les chants funèbres et les supplications. L'Asie, ensuite, envoya de nouvelles vagues : les Astarté phéniciennes; les Aphrodite de Syrie, « la dame des fauves » d'Anatolie, la déesse-sirène d'Ascalon, l'Adonis mort et ressuscité de Byblos; tous ces Baals et Baalit que, depuis si longtemps, nous avons vu assiéger la foi d'Israël, se ruèrent à travers le monde romain, et avec eux, ce qu'il y a de pire dans la religiosité basse des foules, superstition, immoralité, fétichisme et rituel sanglant, et ce que l'aspiration métaphysique peut donner de plus haut à l'homme. De ces dieux asiatiques, celui qui fera la plus étonnante carrière sera Mithra, le jeune héros divin des Perses, que le grand brassement des peuples, dû à Alexandre, commença à répandre et que l'armée romaine propagera avec ferveur; son drame personnel en faisant une victime, sa métaphysique et sa morale, filles de la doctrine iranienne, étaient belles, et son culte, avec son baptême par le sang d'un taureau, eut bientôt de nombreux adeptes.

Toute cette prolifération de mythes, de rites et de cultes nous paraît suspecte. Le syncrétisme qui caractérise les trois derniers siècles avant notre ère, nous déconcerte. Nous admettons malaisément que Stratonice, femme d'Antiochus Ier, vénère Apollon à Délos, rebâtisse le temple d'Attergatis en Syrie, à Smyrne s'affilie à une secte égyptienne. Mais ce qu'il faut discerner dans ce grand phénomène, c'est l'inquiétude religieuse qu'il manifeste : à travers les hululements

des mystes et des galles, il faut entendre l'appel vibrant à une foi consolatrice, à une certitude surnaturelle. Les doctrines officielles, si sèches et insuffisantes, furent désagrégées. Le salut de l'âme apparut la seule affaire essentielle, si équivoques que fussent les moyens qu'on employait pour y parvenir. L'historien allemand Droysen a écrit sur ce drame spirituel une phrase pénétrante : « Le plus grand acte du paganisme fut de consentir à sa propre dissolution ». C'est dans cette terre si profondément remuée, dans ce fumier de dogmes et de rites, que la propagande apostolique sèmera l'Évangile. Cela aussi est plein de signification (1).

La dispersion juive.

Un troisième fait devait, pour l'avenir, être aussi lourd de conséquences que l'organisation par Rome d'un empire et le bouleversement spirituel résultant des conquêtes orientales : la dispersion juive. Commencée lors de la chute du royaume, continuée lors du retour, elle prit, dans les cinq siècles qui précédèrent le Christ, une importance considérable. Elle eut bien des causes, qui toutes se ramènent à une : le trouble incessant qui agita alors tout l'Orient. Il arrivait que des Juifs fussent emmenés comme prisonniers de guerre et établis en terre lointaine : Antiochus le Grand en avait dans son armée que les Romains prirent et fixèrent en Italie. Parfois, c'était la victoire qui les expatriait, tels ces mercenaires juifs d'Alexandre qui reçurent des terres en Mésopotamie. Plus souvent ce fut le désir de faire fortune qui poussa les Juifs hors du sol sacré; c'est à cette époque que leurs facultés commerciales se développent et qu'apparaît ce type, inconnu

1. Il faut noter encore que, dans nos habitudes et notre vocabulaire actuels, on trouve des traces de ces religions orientales. Des noms comme *Isidore* (cadeau d'Isis) en viennent directement. Telles de nos fêtes sont à la date des cérémonies païennes « baptisées » (le 25 décembre était la fête du « Soleil invincible »). Nos noms de mois proviennent de l'astrologie orientale, de même que certains termes comme *jovial* ou *lunatique*.

jusqu'alors, du Juif habile à faire argent de tout et dont la vraie patrie est son livre de comptes.

Très vite, ces Juifs de la dispersion, — de la *diaspora*, comme disaient les Grecs, — devinrent extrêmement nombreux. Le livre des *Oracles sibyllins* dit à Israël : « La terre entière est pleine de toi, et même la mer! » Flavius Josèphe déclare qu'il serait « malaisé de trouver une seule ville où il n'y ait pas de Juifs ». Et saint Augustin a cité ce mot révélateur de Sénèque : « Les mœurs et les coutumes de cette race scélérate se sont installées dans tous les pays! » De fait on trouve leur trace partout. En Égypte, vers l'ère chrétienne, ils seront un million : deux des cinq quartiers d'Alexandrie seront peuplés par eux. On les voit en Lydie, en Phrygie, colons d'Antiochus III; à Sardes, où ils se feront accorder un territoire à eux; dans les îles grecques, dans cette Délos qui avait été la capitale religieuse du culte hellénique, ils se construisirent une charmante synagogue; bientôt Rome va les voir proliférer et chaque légion, dans ses conquêtes, préparera la route au commerçant de Juda.

Cependant, ainsi dispersée dans le monde, la race de la promesse ne se laissa pas absorber. Tour à tour, le Perse, le Grec, le Romain reconnaissent aux Juifs une position privilégiée. Ils constituent des communautés qui, acceptées par le pouvoir politique et se soumettant à lui, n'en ont pas moins des droits spéciaux, notamment celui de se juger entre eux. Chacune se gouverne démocratiquement, élisant des « sénateurs », un président et des fonctionnaires chargés de l'administration. Mais cette communauté civile est bien davantage une communauté religieuse. Elle a son centre officiel, la synagogue, salle de prière où la Loi est étudiée, où les enfants viennent à l'école, où les procès sont plaidés, où les décisions sont prises; construite dans le style du pays où elle se trouve, elle comporte toutes sortes d'annexes, qui en font le centre de la vie juive, depuis des salons jusqu'à des piscines. Le chef élu en est le *rabbin*, entouré de divers prê-

tres, d'un *lecteur* de la Torah, d'un *traducteur*, d'un sacristain.

Ces communautés se considèrent comme partie intégrante du peuple de Juda. L'État romain accepte même qu'elles fassent soumission théorique au chef de la Palestine. Jérusalem demeure l'objet de la vénération unanime, et des milliers de pèlerins, — des millions même, dit Josèphe, — y viennent célébrer la Pâque.

Dès l'âge de vingt ans, tout Juif, où qu'il soit, paie une redevance annuelle au Temple : « argent sacré » qu'une mission y porte avec solennité et que la loi romaine protège. C'est dans la direction lointaine de Sion qu'on se tourne pour prier.

Deux de ces colonies juives devaient marquer plus particulièrement leur place dans l'histoire : Alexandrie et Rome. Quand le grand Macédonien avait fondé sa ville, il y avait attiré les Juifs en leur garantissant les mêmes droits qu'aux Grecs. Ils y prospérèrent et contribuèrent beaucoup au succès rapide du grand centre commercial. Ils s'y hellénisèrent plus ou moins, et c'est dans cette communauté alexandrine que fut faite la première traduction de la Bible en une langue étrangère. Une tradition apocryphe raconte que le roi Ptolémée II (285-247), pour enrichir sa bibliothèque, aurait demandé au grand prêtre de Jérusalem de lui envoyer une commission de savants qui effectueraient, chez lui, la version du livre saint. Enfermés dans des cellules, les 72 vieillards auraient terminé, en 72 jours, 72 traductions qui auraient miraculeusement coïncidé! D'où, en arrondissant le chiffre, le nom de *Septante* donné à cette version. Ce n'est qu'une fable; l'œuvre s'effectua en un siècle et demi, et fut très inégale, selon la valeur des traducteurs. Mais, en permettant aux non Juifs de connaître le texte sacré, les *Septante* devaient exercer une action profonde et contribuer puissamment à répandre les idées d'Israël.

A Rome, où ils s'installèrent plus tard, les Juifs ne tardèrent pas non plus à être nombreux. Cicéron parle de leur cohésion, de leur sens communautaire, de leur

esprit d'entreprise, mais déplore que tant de bon argent romain soit, par eux, exporté vers Jérusalem. César les protégera si bien qu'à sa mort ils pousseront des clameurs de deuil; et Auguste leur sera bienveillant. Plus tard, ils auront leurs catacombes, où ils enterreront leurs morts; sur les parois se voient encore des symboles juifs, chandeliers à sept branches, armoires à torah. Placés au cœur même de la puissance romaine, ils s'épandront avec elle, et l'on trouvera des synagogues partout où la Légion aura passé.

Entre ces groupes juifs et les populations qui leur donnaient asile, quels rapports s'établissait-il? s'exerçait-il des influences? L'hellénisation ou la romanisation des Israélites semble avoir été minime. Extérieurement, le Juif s'adaptait : il parlait grec ou latin, vivait à la mode d'Alexandrie ou de Rome. Mais cela n'allait guère au delà. Les apostasies étaient rares; on connaît des mariages judéo-grecs, mais peu. Sur le plan intellectuel, le même phénomène se reproduisit, qu'on a observé chaque fois que l'esprit juif s'est trouvé en contact avec une nation de grande civilisation : il en prend des éléments pour féconder à nouveau le vieux fonds national. Ainsi Philon, Juif d'Alexandrie, au Ier siècle, réalisera une fusion extrêmement intelligente entre la religion de son peuple et la métaphysique du *Logos* qui lui vient de la tradition platonicienne.

En sens inverse, si les Juifs subissaient peu l'action de ceux chez qui ils vivaient, comment ces peuples les considéraient-ils? La réponse n'est pas simple; car, côte à côte, on voit, dans les siècles qui précèdent le Christ, un prosélytisme juif se développer, et pourtant grandir un antisémitisme caractéristique. Cette race, qui vivait à l'écart, dont le mépris à l'endroit des idolâtres n'était que trop affiché, dont les aspirations spirituelles étaient incompréhensibles à l'immense majorité des Grecs et des Romains, ne tarda pas à provoquer l'irritation, la méfiance, la haine. A Alexandrie se créa un véritable foyer d'antisémitisme, d'où l'on

sema sur le monde les pires fables, les plus perfides calomnies contre le peuple de Yahweh. Un Apion, ce grammairien alexandrin que combattit Josèphe, ou un Apollonius de Rhodes, sont de véritables professionnels de la guerre antijuive. Et des gens sérieux même commettent sur Israël d'étranges méprises : Cicéron parle de « leur superstition barbare »; Tacite les couvre d'injures ineptes; Juvénal les accuse du pire sectarisme. On imagine alors ce que pouvait être l'opinion des foules! Adorer un Dieu unique, sans images? Allons donc! Leur dieu véritable, c'était un âne, à moins que ce ne fût un cochon : à preuve, leur répugnance à consommer la chair de cet animal. Ils mangent du pain non levé? C'est qu'à l'origine, c'était du pain volé! Bien inquiétantes aussi, ces réunions secrètes! Ne se livreraient-ils point à des rites abominables? ne sacrifieraient-ils pas à leur horrible dieu des victimes humaines? Tout en eux, inquiète le bourgeois romain : leur odeur, dont parlera Marc-Aurèle, leur agitation perpétuelle, leur astuce, et, quant à la circoncision, il n'est pas difficile d'imaginer les plaisanteries obscènes qu'elle permettait aux dépens des « écorchés » (1).

Cependant, les thèmes spirituels dont Israël était le dépositaire commencèrent à se répandre. Dans ce monde gréco-romain hanté par l'inquiétude religieuse, il se trouva bientôt des hommes et des femmes en grand nombre pour découvrir la grandeur de la religion en esprit, de cette pure aspiration vers un Dieu invisible, en qui la Bonté et la Justice s'accomplissent. La propagande juive se fit intense. Tandis qu'à Jérusalem, on repoussait les Samaritains, dans la diaspora on cherchait les conversions. Le prosélytisme personnel, d'individu à individu, était encouragé. Toute une littérature, destinée à faire connaître l'idéal juif aux païens, s'élabora; Josèphe l'historien en fournit un exemple et

1. Un chrétien lisant les ignominies de l'antisémitisme romain ne peut oublier que des calomnies tout à fait analogues seront à l'origine des Persécutions.

c'est aussi dans ces circonstances qu'au Ier siècle avant notre ère fut écrit ce livre de la *Sagesse* que l'Église catholique admit en son canon. Les synagogues devinrent des centres de réunion pour tous ceux que la profonde crise sociale, morale et spirituelle où était plongé le monde, laissait dans le désarroi. Malgré les pouvoirs publics qui, bientôt, s'opposeront à cette propagande, tous les milieux furent touchés, depuis les patriciens jusqu'aux plus humbles, et surtout des femmes en grand nombre. Isaïe n'avait-il pas dit qu'Israël serait élevé par dessus toutes les nations et que les peuples accourraient à lui, le serviteur de Yahweh?

Mais ce prosélytisme même gardait profondément le caractère de l'exclusivisme juif. Pour entrer dans la communauté il fallait en accepter tous les préceptes, le strict légalisme et la circoncision. Cela rebutait souvent. Aussi se constitua-t-il une classe de demi-convertis, de « craignant Dieu » qui, sans faire partie de la communauté juive, en avaient adopté la foi; le centurion de l'Évangile sera sans doute l'un d'eux. Ce prosélytisme était noble et introduisait certainement dans la société païenne des éléments de grandeur; mais ce n'était pas encore le magnifique universalisme de l'apôtre, pour qui il ne sera « ni Grec, ni Juif, ni circoncis, ni incirconcis ».

Ainsi, au moment où le Christ allait naître, cette diaspora juive avait préparé à ses fidèles les cadres où leur action allait pouvoir s'exercer : par la parole, dans les communautés éparses, et aussi par le sacrifice et le martyre, car l'antisémitisme ouvrira la voie aux persécutions.

Hérode.

Cependant Rome, dans sa marche vers l'Orient, arrivait au seuil de la Judée : en 63 avant notre ère, le légionnaire foule la Terre Promise.

Les descendants des Macchabées n'avaient pas cessé de décliner. Tout ce qui avait fait la force de leurs

aïeux était trahi : l'idéal national, pour de louches combinaisons politiques; l'idéal religieux, dans la dépravation et les plus abominables violences. Le conflit entre Saducéens et Pharisiens tournait à la guerre civile. Un fils de Jean Hyrcan, Alexandre Jannée (103-76) prit le titre de roi, tout en gardant celui de grand prêtre; la révolte pharisienne contre lui fut si violente qu'il la réprima par la terreur; et l'image qu'on garde de ce despote féroce est celle où il banquette, parmi ses concubines, cependant que, devant lui, sur la terrasse du palais, six cents croix se dressent, toutes chargées de victimes et que, sous les yeux de ces agonisants, des bourreaux massacrent leurs enfants et leurs femmes. Sous la reine Alexandra Salomé (76-67), les Pharisiens, au contraire, triomphèrent; ils en profitèrent pour établir solidement leur influence dans le *sanhédrin*, l'assemblée des anciens, qui formait le conseil du grand prêtre, et pour y introduire ces Docteurs de la Loi, férus de minutie, qui seront les pires ennemis de Jésus.

A partir de 67, la décadence se précipite. Les deux fils d'Alexandra, Hyrcan II et Aristobule II, se font une guerre meurtrière. L'Iduméen Antipater, gouverneur de sa province pour le compte d'Israël, intervient dans ce conflit; les Arabes même de la lointaine Pétra surgissent devant Sion, où Aristobule est assiégé. L'heure qu'attendait Rome pour intervenir sonne. Ce ne sera pas long.

Pompée était en Orient. Celui dont la carrière devait s'achever misérablement, brisée net par l'épée de César, était alors en pleine gloire. Il venait de mener campagne contre les pirates qui détroussaient les navires et menaçaient d'affamer Rome. Mithridate, le roi du Pont, le dernier prince hellénistique en qui restât encore la vaillance d'Alexandre, poursuivi jusqu'en Crimée, avait été contraint au suicide; ne pouvant s'empoisonner, parce qu'il avait accoutumé de longtemps son corps à tous les toxiques, il s'était fait égorger par un soldat. La Syrie était province romaine.

Quand les roitelets fratricides de Jérusalem l'appelèrent, Pompée saisit l'occasion.

Réfugiés dans le Temple, les partisans d'Aristobule tentèrent une résistance folle. Les légionnaires comblèrent les fossés, installèrent les balistes, poussèrent les tours mobiles. A l'automne de 63, le fils de l'ancien dictateur Sylla entrait le premier par la brèche. Un massacre suivit, qui fut moins le fait des Romains que des haines entre Saducéens et Pharisiens; des prêtres furent tués à l'autel. Et Pompée, l'épée à la main, ému et dévoré de curiosité, ouvrit le rideau du Saint des Saints, pénétra dans le sanctuaire obscur et n'y trouva rien.

La Palestine était maintenant contrôlée directement par Rome. Sans doute, elle y gagna beaucoup : routes, aqueducs, thermes, monuments étaient les résultats heureux de la paix romaine. Mais les Juifs furent bien vite moins sensibles à cette prospérité matérielle qu'inquiets de la menace qu'un maître puissant faisait peser sur leur foi. Un état de résistance latente, de méfiance s'établit : ces sentiments s'exaspérèrent quand Rome eut assigné pour chef à Israël Hérode d'Édom.

Ce fut vraiment la revanche, après tant de siècles, d'Ésaü sur Jacob : signe peut-être que les temps approchaient où Israël aurait achevé sa mission. L'Iduméen, c'était l'homme du désert, le demi-barbare, mêlé de sang juif et de sang arabe, un maître que Juda devait, par principe, détester. Mais, de père en fils, ces sauvages se montrèrent excellents diplomates. Ils comprirent où était l'avenir, et Rome n'eut pas de meilleurs amis qu'eux. Antipater, qui gouverna sous le règne du très faible Hyrcan II, suivit avec zèle la politique romaine, accompagna César quand, en 47, le vainqueur de la Gaule traversa la Judée allant vers l'Égypte — vers Cléopâtre..., — se faisant donner par lui le titre de citoyen romain et une confortable remise d'impôts, aidant les légionnaires à réprimer un petit soulèvement nationaliste en Israël. Son fils Hérode suivit sem-

blable route, alors même que, dans la grande crise de l'invasion des Parthes, qui menaça si terriblement Rome en Orient, tout semblait se liguer contre les fils de la Louve, et que le dernier des rois asmoréens ne gardait la couronne que par la grâce des Caucasiens. Le résultat cherché fut obtenu. En 40, Marc-Antoine et Octave, qui étaient encore associés, fêtèrent à Rome leur « ami » Hérode et le reconnurent roi. Il devait régner trente-six ans (jusqu'en 4 avant notre ère).

C'est un étrange personnage qu'Hérode, le magnifique, l'abominable Hérode. Capable des pires bassesses, ayant parfois pourtant le geste noble, le sens de la grandeur, il reste, à vrai dire, le barbare qui, d'une civilisation qu'il pénètre mal, ne retient que les apparences, voire le clinquant. Mais quelle intelligence! quelle diplomatie! A l'heure où il règne, Rome est en pleine crise; César tombe sous les coups de Cassius, qui prend sa place; Marc-Antoine, ennemi des meurtriers, gouverne ensuite, pour être bientôt supplanté par Octave. Hérode, dont toute la politique demeure axée sur Rome, trouve le moyen de rester en bons termes avec tous ces ambitieux successifs. C'est un tour de force qui veut être loué. Lorsqu'après Actium, Octave, victorieux, s'approche de l'Orient, le renversement d'alliance qu'opère Hérode, ancien ami d'Antoine, est digne d'un Talleyrand ou d'un Frédéric II. S'il n'y avait, en ce tyran, que le diplomate et le chef militaire qui, malgré de pauvres moyens, agrandit son royaume vers la Transjordanie et vers le nord, on pourrait l'admirer. Mais il y a bien autre chose et, par trop de côtés, il soulève l'horreur.

Une seule passion dirigea cette vie : la passion du trône, le désir forcené de régner, et, comme les méthodes mêmes qu'il employa pour se maintenir eussent rendu légitimes toutes les rébellions, de plus en plus inquiet et soupçonneux, il finit par vivre dans un délire de méfiance, dans une atmosphère à la Macbeth. C'est sa propre famille qu'il frappe d'abord; parmi ses dix femmes, Mariamme, la plus aimée, celle par qui il

peut se réclamer de la tradition des Macchabées, puisqu'elle est Asmonéenne, périra, sereine et méprisante, dès le moindre soupçon; ses enfants la suivront dans la tombe et, alors même que le despote n'aura plus que quelques jours à vivre, il conservera assez de force pour faire exécuter un autre fils. Auguste avait raison quand, dans un jeu de mots grec, il s'écriait : « Mieux vaut être cochon d'Hérode que son fils! » — *uios*, fils; *us*, porc, — car, serviteur de Yahweh, Hérode ne mangeait pas de la viande interdite!

Il va de soi que les mêmes méthodes furent appliquées libéralement à quiconque était suspect de nourrir une velléité d'opposition. Il y eut quelques tentatives de révolte sous son règne; chaque fois ce fut un fleuve de sang. Pouvait-on faire autrement? Qui pourrait le dire! Les Juifs les haïssaient; sans la peur, ils se fussent certainement rebellés. C'est le cercle vicieux du despotisme. Hérode ne pouvait guère avoir d'autre maxime que l'*oderint dum metuant*. Quand Cléopâtre plaça sous son joug Marc-Antoine, Hérode, très avisé, donna au Romain ce bref et judicieux conseil : « Tue-la! » Et lui, quand la fascinante Égyptienne tenta de le séduire, il se déroba et songea peut-être même à en débarrasser et soi-même, et son ami, et l'histoire.

Pourtant, ce barbare sanguinaire eut des côtés plus sympathiques. Une fois même, il fut humain. La famine régnant en Palestine (25 avant notre ère), il renonça aux impôts, vendit les objets d'or de son palais et fit acheter du blé en Égypte pour le donner au peuple. Le personnage n'est pas simple; quand il eut fait exécuter sa très chère Mariamme, l'image de la morte ne le quitta plus; il hurlait son nom dans le palais que cette absence rendait vide, et il commanda qu'on parlât toujours d'elle comme si elle vivait. Ce bourreau avait peut-être un cœur.

Son amour des belles architectures, du grand urbanisme, ne paraît pas moins étonnant. Il eut le sens de la construction, utile ou fastueuse. Les forteresses qu'il édifia ou rebâtit étaient intelligemment situées; Maché-

ronte, par exemple, au delà de la mer Morte, et l'Hérodium, près de Bethléem, qui devait être son tombeau. Samarie, relevée par lui sous le nom de Sébaste, montre encore aujourd'hui des ruines importantes; le port de Césarée avait été fait par lui plus grand que le Pirée. Quant à Jérusalem, sous sa domination, elle reçut une vêture toute nouvelle. Un théâtre, un amphithéâtre, un hippodrome s'y édifièrent; des jeux, avec bêtes féroces et gladiateurs, amusèrent les foules. Un palais forteresse, auquel, du temps d'Antoine, il avait donné le nom d'Antonia, domina la ville sainte de ses trois grandes tours et de ses ruissellements de marbre. Et surtout, — ce devait être, pensait-il, le témoignage définitif de sa grandeur, — il se mit à rebâtir le Temple.

Celui qu'on avait fait aux jours des Perses, décidément, était trop mesquin. Salomon ne devait-il pas sa gloire au prestige de son temple? L'Iduméen assembla le peuple, lui expliqua ses projets, calma sa méfiance. Dix mille ouvriers travaillèrent et, en moins de dix ans, tout fut achevé. Le sanctuaire était aussi semblable que possible à celui de Salomon, mais les bâtiments extérieurs dépassaient de beaucoup les siens; par des murs de soutènement et des remblais, on obtint une surface double. Trois parvis, de plus en plus élevés, entourèrent le Saint; le parvis des Gentils, encadré de portiques, le parvis des femmes, où les femmes israélites avaient le droit d'entrer, enfin le parvis des prêtres où se dressaient l'autel et la mer d'airain. Dans cette construction, rien n'avait été ménagé de ce qui assurait à l'art hellénistique son faste. Les 162 colonnes du portique méridional, dit « royal », étaient si grosses qu'il fallait trois hommes pour les embrasser. L'ornementation, le mobilier sacré, tout était en matières de grand prix : une vigne d'or décorait le sanctuaire et le chandelier à sept branches, — Celui qu'on voit sur l'arc de triomphe de Titus — était d'un merveilleux travail.

Pourtant les Juifs ne se laissaient point gagner par ces attentions et ces largesses. L'Iduméen aux mains

sanglantes leur restait odieux. On s'indignait qu'il participât financièrement à des travaux entrepris pour des temples païens, à Actium, à Sidon, à Damas, jusqu'à Athènes! Les Pharisiens l'accusaient à mi-voix de vouloir se faire diviniser, et quand, sur la porte du Temple, il eut fait placer un immense aigle d'or, l'indignation fut générale : cet oiseau, n'était-ce pas un symbole déguisé du roi lui-même? A la romanisation, la communauté résistait d'instinct, comme elle avait fait à l'hellénisation d'Épiphane. Au moment de glisser à la ruine, Juda, raidi, pétrifié dans l'amour de sa loi, se refusait à tout ce qui pouvait y porter atteinte.

La fin d'Hérode, si l'on en croit Josèphe, fut digne de sa vie, par l'horreur qui l'entoure et son atroce pittoresque. Une maladie d'entrailles s'empara de lui; une brûlure incessante et une faim inapaisable le torturèrent; le pus s'échappait de son corps avec des vers. Il s'était fait porter aux sources de Calirrhoë, dans l'espoir que l'eau chaude sulfureuse le soulagerait : il s'évanouit au premier bain. A demi-fou, hanté par les fantômes de ses victimes, qu'il n'avait plus la force de chasser de ses nuits, il agonisa dans une frénésie atroce, ordonnant qu'après sa mort on massacrât tous les Juifs les plus importants du royaume, afin qu'au moins il y eût des pleurs sur son tombeau.

Ainsi fut le dernier des personnages d'Israël; on l'a nommé parfois « le Grand » et il mérite, en un sens, ce titre, par son intelligence, son courage, son habileté à tirer au mieux parti de ses médiocres moyens. Mais il est significatif que cette ultime figure soit affreuse, caricature dans l'horrible de Salomon. Après lui, son royaume partagé entre ses fils, s'en ira très vite vers la ruine totale, que consacreront, en 70 de notre ère, l'échec de la dernière révolte nationale juive, la prise de Jérusalem par Titus et sa destruction (1)

1. Arrêtant à la naissance du Christ le présent ouvrage, nous renvoyons le lecteur au second volume de cette *Histoire Sainte; Jésus en son temps*, pour tout ce qui concerne la succession d'Hérode.

Car, lorsque Hérode mourait dans la haine universelle, un enfant respirait déjà, quelque part en Égypte, qui avait dû fuir la Palestine pour échapper aux menaces du despote, et cet enfant portait le message de l'amour. Jésus était au monde (1), et l'Évangile nous montrera Hérode faisant massacrer les nouveau-nés pour se débarrasser d'un rival éventuel. Les événements de ce règne et ceux qui vont le suivre n'ont plus d'intérêt qu'humain et historique; ailleurs est la signification. A l'heure où les Juifs, dans un effort suprême, essaieront de secouer le joug romain, déjà le choix aura été fait qui condamne leur message à devenir stérile, et déjà le regard du monde ne se portera plus sur la colline où s'écroule le Temple, mais sur cet autre mont, tout proche, — un fossé peu profond l'en sépare, — où, entre deux voleurs, comme un malfaiteur vulgaire, le Messie d'Israël était mort crucifié.

1. On sait que la fixation de la naissance de Jésus à ce qui est aujourd'hui le 1 de notre ère (754 de la fondation de Rome) est le résultat d'une erreur. Elle est en retard d'au moins quatre ans sur la date exacte. Jésus a dû naître vers 6 avant notre ère.

III

LA VIE INTÉRIEURE DE LA COMMUNAUTÉ

L'âme juive aux derniers temps.

Les Empires, donc, allaient vers leurs destins; mais, plus ou moins menacée par ces énormes puissances, plus ou moins agitée par des crises internes, la petite communauté juive poursuivait, elle, sa méditation silencieuse et approfondissait sa connaissance de Dieu. Plus que les événements de l'histoire politique, c'est cette vie intérieure qui doit nous retenir. Le monde moral et spirituel qui s'élabore dans ces cinq siècles, c'est le monde où agira le Christ; les oppositions qu'il rencontrera ont leurs racines dans les spéculations juives de cette époque; les hommes qu'on verra sur sa route, ces Pharisiens, ces Saducéens que cite l'Évangile, seront tels que, pendant des siècles d'attente, nous allons les trouver.

La Bible nous permet de pénétrer profond dans cette âme juive des derniers temps. Si les livres historiques sont, nous l'avons vu, bien incomplets, nous avons au contraire les témoignages magnifiques de tous ces écrits de morale et de vie spirituelle qui furent rédigés après l'exil. Certains feignaient de se rattacher à un thème très ancien, se plaçaient même sous le patronage d'un auteur illustre; mais ils expriment tous les sentiments de la communauté et de ses annexes dispersées : *Le Livre de Job*, *l'Ecclésiaste*, *l'Ecclésiastique* et la *Sagesse* sont les principaux, auxquels il faut joindre un grand nombre de *Psaumes*. On trouve aussi d'abondants renseignements dans des œuvres dites *Apocryphes*, que l'Église n'a pas retenues à son

canon : on les classe en trois catégories; des « en marge de l'histoire » comme le *Livre des Jubilés*, le *Martyre d'Isaïe*, la *Lettre d'Aristée*, le 3e *Esdras*, le 3e *Macchabées;* des ouvrages de morale et de poésie, *Psaumes de Salomon*, *Odes de Salomon*, *Prière de Manassé*, 4e *Macchabées;* enfin un genre que l'esprit juif, aux derniers temps, apprécia particulièrement, l'Apocalyptique, a donné le *Livre d'Hénoch*, *l'Ascension de Moïse*, le *Testament des Douze Patriarches*, les *Livres Sibyllins*, le 4e *Esdras* et cette *Apocalypse de Baruch* que La Fontaine admirait tant. Les sources laïques ne sont pas non plus négligeables; en particulier ce Flavius Josèphe, qui fut contemporain du Christ, et qui, malgré ses vantardises, nous rend le service de combler pour les faits, les lacunes de la Bible dans ses *Antiquités juives* et de nous renseigner sur la psychologie de ses compatriotes et de leurs adversaires dans son *Contre Apion*. Enfin, l'énorme masse de la littérature rabbinique permet de bien curieuses confrontations; on sait qu'elle comprend deux grandes parties : les *Targums* ou traductions commentées de l'Écriture et les *Talmuds* qui en sont l'interprétation; les deux plus célèbres collections talmudiques sont celle de Jérusalem et celle de Babylone, l'une et l'autre divisées en *Michna*, ou exposé doctrinal, et *Gemara*, ou procès-verbaux de discussions sur la doctrine.

On ne peut se retenir d'admirer la gravité et la ferveur que ces Juifs des cinq derniers siècles mettaient à discuter des choses ineffables. Cette énorme activité littéraire nous fait participer à un dialogue permanent où les grands problèmes sont posés, les solutions débattues, où le seul but poursuivi est visiblement la recherche de la vérité et de la certitude.

Les tempéraments les plus divers se manifestent et les thèses s'affrontent. Quand, après le retour de Babylone, un poète inconnu mais génial, s'empare du thème traditionnel de Job pour en faire l'argument du livre qui porte ce nom, c'est toute l'angoisse d'une âme qu'il fait passer dans son œuvre. Que le juste

soit malheureux, que le criminel demeure impuni, ces deux grands scandales de l'esprit humain font le centre de sa méditation. La longue discussion entre le saint vieillard et ses amis montre le flux et le reflux de tous les sentiments qui se pressent en nous quand nous méditons ces mystères. Un Dieu de justice peut-il accepter, dans ce monde qu'il gouverne, les horreurs dont nous sommes témoins? La réponse de Job sera la plus sublime qu'on puisse imaginer : une confiance absolue, désintéressée, dans le Maître, et la récompense que Dieu lui accorde à la fin, est une satisfaction donnée à l'esprit juif du temps, qui avait besoin d'admettre cette compensation sur terre : à vrai dire, Job nous paraît déjà récompensé par sa sainteté même, par son amour de Dieu.

Acculé à ce problème de la rétribution qui n'a de solution que métaphysique, dans la considération de la vie éternelle, l'esprit juif en sentait toute la difficulté. Le *Livre de Job* en parlait avec passion, celui de *l'Ecclésiaste* avec un pessimisme lucide : « Le juste et le méchant, le pur et l'impur, le fidèle et le sacrilège, tous ont même destin; c'est un mal, qui rend le cœur de l'homme plein de malice. » (IX). Dans la vie « tout est vanité » : la sagesse, la morale, la fortune, le plaisir. Que reste-t-il? Dans cette existence insatisfaisante, ne jamais perdre de vue la pensée de Dieu et s'en remettre à lui.

« Celui qui craint le Seigneur s'en trouve bien à la fin; au jour de sa mort il sera pardonné ». Ayant ainsi affirmé la même confiance, proclamé que « le commencement de la Sagesse est de craindre Dieu », Jésus, fils de Sirach, qui écrivait au IIe siècle, un peu avant le temps des Macchabées, cesse de se poser des problèmes insolubles et écrit un livre concret, pratique, celui que nous nommons *l'Ecclésiastique*, une suite de préceptes pour se gouverner dans la vie, en étant raisonnable, méfiant à l'égard des femmes, mesuré en propos, sobre dans sa nourriture, car « nul ne se dérobe à Dieu ».

Et plus tard encore, au Ier siècle avant Jésus-Christ, à Alexandrie, un penseur inconnu qui placera son livre sous le patronage de Salomon, glorifiera la *Sagesse*, cette manifestation divine, qui ne demande pas seulement à l'homme la prudence et la modération de *l'Ecclésiastique*, mais dirige tout son destin, en ce monde, et en l'autre. Commentant à la lumière de cette idée l'histoire d'Israël, il en pressentira le sens surnaturel et il résoudra l'énigme de la justice sur terre en osant dire que « les âmes des justes sont dans la main de Dieu » et que « si leur sortie du monde semble un malheur, eux, ils sont dans la paix », promis aux récompenses brillantes, alors que les impies sont châtiés.

Ces différences même d'opinion soulignent la richesse d'un tel univers spirituel. Son domaine est plus vaste que celui du Yahwisme primitif à qui le monothéisme et une morale précise suffisaient : une fois de plus, — c'est la quatrième étape, — l'histoire d'Israël nous fait assister à un élargissement de la conscience religieuse. On a beaucoup discuté si cet élargissement ne devait pas être attribué à des influences étrangères, et la critique non chrétienne prétend discerner dans le judaïsme des derniers siècles de véritables apports exotiques : la figure de Satan, les images du Paradis et de la Géhenne seraient perses, la doctrine de rétribution dans une autre vie, grecque ou égyptienne. Que, lieu de passage ouvert à tant d'influences, la Palestine ait demandé à d'autres peuples des images ou des éléments de vocabulaire, cela paraît d'autant moins niable qu'on l'a constaté depuis les temps les plus anciens. Mais ces acquisitions restent toujours dans la ligne spirituelle où se plaçait toute l'histoire antérieure du peuple élu. Aucune n'en vint rompre le développement logique. Si influence il y eut, ce fut surtout *a contrario;* en réagissant à des pressions, l'âme juive était surtout amenée à préciser tels ou tels points de sa doctrine. Personne ne songerait à dire que le catholicisme a emprunté des éléments à Luther et à Calvin;

il n'en reste pas moins, que les décisions du concile de Trente sont des conséquences de la Réforme, puisque c'est elle qui a obligé l'Église à serrer de plus près ses propres certitudes.

Bien plus que les influences étrangères, ce qui compte, dans le développement de la spiritualité juive, c'est le puissant travail de soi sur soi qui s'accomplit au cours de ces cinq siècles. Grande par ce qu'elle découvre, décevante par ce qu'elle refuse, l'âme de la communauté se pose à soi-même un certain nombre de questions fondamentales. Des réponses qu'elle donnera dépendra son attitude future, et son destin en sera définitivement fixé. On peut juger sévèrement les solutions qu'elle adopta à ses problèmes : on ne peut méconnaître la grandeur et la richesse de la méditation où elle les élabora.

La communauté organisée.

Il va de soi que ces réponses ne furent pas formulées d'un coup, dans l'abstrait, qu'elles furent les résultats d'une longue évolution, les fruits lentement mûris d'une histoire nationale. Il est absolument impossible de dire à quel moment précis de ces cinq siècles telle attitude morale, telle conception métaphysique prévalurent. De même, l'organisation de la communauté ne fut pas la conséquence d'une décision d'un seul coup définitive, mais d'un perfectionnement des institutions selon leur propre logique et sous le choc des événements. C'est dans la mouvance de la vie qu'il faut se représenter la eommunauté juive pour comprendre pleinement sa religion.

Qu'était Juda après l'exil? Que restera-t-il jusqu'au bout? Ni une église au sens chrétien du terme, ni un État, puisqu'il n'est plus souverain, et dépend d'autrui. Mais, à l'intérieur des grands empires successifs, réussissant à préserver, ce qui, dans la liberté, lui est indispensable pour sa foi, « le judaïsme, a dit justement le

P. Lagrange, était un État constitué par l'alliance étroite de la race et de la religion, de la législation civile et religieuse dans une même loi, par l'exercice d'une seule autorité dans les mains du grand prêtre ». Ce régime, dont on ne connaît aucun autre exemple en nul temps et en nul pays, devait aboutir forcément à un théocratisme politique et à un cléricalisme qui, en fait, s'y épanouiront. A mesure que la communauté au milieu des menaces, se serre autour de ce principe qui est sa sauvegarde, ceux sur qui un tel régime repose prennent de plus en plus d'importance.

Qui sont-ils? Essentiellement les Prêtres et les Scribes, les hommes du culte et les hommes de la Loi.

La classe sacerdotale s'est réduite. Depuis la centralisation religieuse, qui a commencé avec David et qui, au lendemain du retour, s'est faite intransigeante, seuls sont prêtres ceux qui descendent d'Aaron. Pour servir Yahweh, il faut prouver son appartenance à la famille sacrée, et qui ne peut le faire est exclu. Divisés en vingt-quatre classes, les Prêtres assurent es fonctions du Temple pendant une semaine, à tour de rôle. Quant aux Lévites, ils sont confinés dans le rôle de serviteurs; ils fournissent les gardes du bâtiment, les trésoriers, les portiers qui doivent interdire l'entrée aux incirconcis, aux *goyim*, et les innombrables musiciens qui, aux cérémonies, jouent de la harpe, du trombone ou du tympanon.

C'était donc un petit monde religieux qui vivait en fonction du Temple et autour de lui. Les rites minutieux, monotones, les sacrifices publics quotidiens, les grandes fêtes annuelles, occupaient ces vingt ou vingt-cinq mille hommes. Leurs fonctions les nourrissaient sur les énormes fonds que versait le judaïsme tout entier. Il va de soi que, par leur nombre, par leurs emplois, par les sommes qu'ils maniaient, leur influence était considérable.

A leur tête, le grand prêtre possède seul la plénitude des pouvoirs sacerdotaux; après l'exil, il est vrai-

ment le serviteur en chef de Yahweh et il n'est plus de roi pour lui disputer ce titre. Seul, il peut pénétrer dans le Saint des Saints; seul, il peut accomplir les sacrifices les plus solennels; étant donnée la constitution de la communauté, fondée sur la religion, il est, du même coup, le chef politique et c'est par une évolution fort logique que les Asmonéens, grands prêtres, se feront rois.

Ce théocratisme clérical est si profondément établi que les maîtres étrangers d'Israël eux-mêmes en tiennent compte; quand, à partir d'Hérode, les grands prêtres, en principe nommés à vie, sont bien souvent proclamés et déposés par les Romains, on n'osera pourtant pas les prendre ailleurs que dans les familles, très peu nombreuses, — et toutes Aaronides, il va de soi, — qui, traditionnellement, les fournissaient. Au temps du Christ, Anne, révoqué par Rome, est remplacé par Caïphe, son propre gendre. La caste sacerdotale fait, en quelque sorte, corps avec Juda et semble le dominer sans discussion.

En fait, la chose n'est pas si simple. A mesure que la Loi, la Torah, a pris en Israël la place primordiale que nous lui avons vu occuper, ceux qui la connaissent à fond voient grandir leur puissance. Ce sont ces *Scribes*, ces Docteurs de la Loi, dont à Babylone nous avons observé les débuts. Ils enseignent le texte, mais aussi ils le commentent; ils l'élargissent dans ses applications. Ils posent ses affirmations avec rigueur. Par eux, par l'enseignement qu'ils donnent, — et tous ont plus ou moins des écoles autour d'eux, où se massent des fidèles, — ils font de la Loi, de sa lecture, de sa méditation, le fondement de la vie religieuse, c'est-à-dire qu'ils travaillent dans un sens fort différent de celui des prêtres.

Leur vrai lieu d'action, c'est la *synagogue*, ce centre de réunion qui apparaît très modestement dans l'exil, puis qui prend une importance énorme par la suite : tant en Judée que dans la *diaspora*. En principe, cette institution ne s'oppose pas à celle du Temple.

Mais il n'y a pas de culte à la synagogue; on y lit seulement la Loi et les Prophètes. Si le clan sacerdotal s'attache aux rites, les scribes ont certainement le sens d'une religion intellectuellement et spirituellement plus haute. Ces deux tendances péchaient l'une et l'autre par le même côté : toutes deux accordaient beaucoup à la lettre; que ce fût pour assurer l'exactitude d'une cérémonie ou celle d'un commentaire de la Torah, on se montrait, dans les deux clans, très sourcilleux; et le danger était, nous le verrons, que l'esprit même de la religion en fût méconnu.

Ces deux tendances, au temps où Jésus allait naître, se trouvaient bizarrement accolées dans le conseil suprême de la communauté : le *Sanhédrin*. Cette assemblée, qui prétendait se rattacher au conseil qui entourait Moïse, s'était, en fait, peu à peu développée au cours des cinq derniers siècles. Elle avait d'abord été uniquement sacerdotale et aristocratique, et elle comprenait encore les « Princes des Prêtres » dont parlera l'Évangile, les représentants des familles sacerdotales. Mais, au cours des luttes des derniers siècles, s'y étaient introduits des Docteurs de la Loi, et ceux-ci, à cause de leurs connaissances juridiques et religieuses, y avaient pris une grande importance. Le chiffre traditionnel du *Sanhédrin* était de soixante-dix membres; présidé par le grand prêtre, c'était à la fois une cour suprême de justice, un aréopage théologique et un conseil de gouvernement. Rien, mieux que sa composition, ne montre le caractère de la communauté juive, en qui religion et politique sont liées.

Les partis et les sectes.

Il résulte de cette conception même de la communauté que les oppositions politiques sont inextricablement mêlées aux antagonismes religieux. Deux Grecs, deux Romains pouvaient s'affronter à propos de la notion de liberté ou des droits électoraux sans qu'Athéna

ou Jupiter fussent en cause; à Jérusalem, toutes les discussions se teintent de théologie, ce qui ne contribue point à les rendre plus sereines!

Définis ainsi, à la fois religieux et politiques, deux grands partis tenaient le devant de la scène et leurs luttes emplissent l'histoire des derniers siècles avant le Christ : les Saducéens et les Pharisiens; mais, à côté d'eux, se multiplient les sectes et les groupes; le tableau des partis en Judée est aussi complexe que celui des formations parlementaires sous la IIIe République.

Les Saducéens, c'étaient des « bien-pensants », des nantis. Bons Juifs, il va de soi, et très stricts à appliquer la Loi, surtout quand elle leur était favorable. Patriotes certes, mais dont la sagesse se méfiait de toute résistance trop vigoureuse aux puissances et qui, dans le Séleucide ou le Romain, voyaient volontiers le garant de l'ordre établi, le parangon des solides fortunes. Voilà pour la politique. En matière religieuse, comme ces aristocrates touchaient de près au sacerdoce, ils tenaient pour les rites, pour la tradition. La Loi, rien que la Loi! Les développements dogmatiques postérieurs leur étaient suspects et, plus encore, les élargissements portant sur la vie d'outre-tombe et la résurrection des morts; la sagesse désabusée de l'*Ecclésiaste* et le pragmatisme de maints Proverbes correspondent assez à leur pensée. Peu de flamme, peu d'enthousiasme chez ces satisfaits; leur influence sur le peuple était faible; et quant au règne du Messie, il serait injuste de dire qu'ils n'y croyaient pas, mais ce n'était assurément point leur préoccupation dominante.

Il est plus malaisé de juger avec équité les Pharisiens; on a encore dans les oreilles les malédictions de Jésus à ces « hypocrites », à ces « sépulcres blanchis » (*Matth.*, XXIII, 27). Mais, outre que rien n'assure qu'une telle condamnation soit universelle, il importe de comprendre comment les Juifs pieux avaient pu arriver à la mériter. Pieux, ils l'étaient assurément; ils des-

cendaient de ces *Hassidim* (1) qui avaient été l'âme de la résistance nationale aux forces de dissolution; quand les Asmonéens avaient laissé dévier leur route, beaucoup d'entre eux avaient adopté une attitude de réserve hostile, s'étaient mis à l'écart; on les avait surnommés les « Séparés », *Pharisiens* et, à plusieurs reprises on les avait persécutés, car leur influence sur le peuple était grande. Les États n'ont jamais aimé ce genre d'opposants; mais sans cette hargne et cette sainte violence, une grande partie du message d'Israël ne se serait-il pas dissous dans l'hellénisme?

En politique, les Pharisiens étaient nationalistes et opposés aux étrangers. Ils n'enseignaient pas la résistance par la force, mais, comme l'un d'eux le dira à un gouverneur romain, « ils aimaient mieux périr que de transgresser la Loi ». Leur attitude spirituelle s'exprime tout entière par l'amour de la Loi; non pas, comme chez les Saducéens, entendue au sens strict des mots; sans cesse commentée, méditée, enrichie de préceptes : une Loi qui prolifère en observances sans fin. Cette Torah, ils la connaissent mieux que quiconque; ils affirment qu'ils la pratiquent mieux aussi. Tous les Scribes ne sont pas Pharisiens, mais tous les Pharisiens sont Scribes. De la Loi et des Prophètes, ils ont tiré les conclusions logiques touchant la rétribution individuelle, la vie par delà la mort, la résurrection de la chair. Ainsi, de maintes façons, ce parti peu nombreux, — six mille sans doute, — recruté dans toutes les classes de la société, dont les chefs spirituels ont été un boucher, un marchand de sauces, un pâtre, un forgeron, véritable communauté dont les membres s'appelaient « frères », a-t-il joué, dans le judaïsme, un rôle de ferment. Par leur attitude grave, par leurs incessantes prières, ils mettaient de la dignité dans la société; il est incontestable qu'une grande partie de l'évolution spirituelle des derniers temps leur est due.

1. Voir plus haut, p. 355.

Quelles étaient leurs doctrines profondes? Après avoir été extrêmement sévères pour eux, l'histoire et la critique, catholiques ou indépendantes, — Renan ne les ménage guère! — tendent à se montrer plus nuancées dans leurs jugements. Au temps du Christ, un Rabbi Hillel, Pharisien, n'enseignait-il pas des préceptes comme ceux-ci : « Toute la loi est : ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît. — Mon âme est hôte sur la terre et j'ai envers elle des devoirs de charité. — Ne juge pas autrui avant d'être à sa place. — Mon humilité est mon exaltation. — Là où il n'y a pas d'hommes, sois homme! » Cette doctrine est noble et bien voisine du Christ. Mais le pharisianisme portait en soi des dangers, et un sage Pharisien le savait bien qui distinguait parmi ses frères sept classes, dont l'une seule pouvait se dire parfaite! La religion telle qu'ils la concevaient, risquait de devenir purement intellectualiste et spéculative, tendre à remplacer la foi par la science. Pis encore, elle donnait aux observances une telle place que l'élément spirituel menaçait d'en être étouffé. A force de multiplier les rites et les formules, on croira que toute religion consiste à payer sa dîme et à répéter des versets stéréotypés. Enfin, — et c'est cela surtout que visera le Christ, — la nature humaine est ainsi faite que les apparentes rigueurs lui servent de masques pour des complaisances confortables et que Tartufe se distingue mal d'un vrai dévot.

De ce fort parti pharisien se détachaient diverses tendances, que pouvaient en séparer des nuances religieuses ou politiques. Le plus curieux était le parti des *Zélotes*, Pharisiens pour la doctrine, mais en politique, beaucoup plus violents. « Ils ont, dit Josèphe, un amour fanatique de la liberté et ne se reconnaissent d'autre maître que Dieu. » Révolutionnaires, ils s'opposaient aux pouvoirs établis; terroristes, ils n'hésitaient pas à tuer sans phrases ceux qu'ils jugeaient traîtres à la cause juive; on les nommait encore *sicaires* ou *assassins*. La police romaine aura fort à faire avec eux; et

ils seront parmi les responsables des désastreuses révoltes où Israël périra.

C'était sur le plan religieux, au contraire, que se distinguaient les *Esséniens*. Formant un véritable ordre, avec des supérieurs, un noviciat, des vœux, — parmi lesquels celui de célibat, — la mise en commun des biens, un vêtement blanc symbolique, ils dépassaient les Pharisiens eux-mêmes en rigueur, observant le sabbat d'une façon totale, multipliant les ablutions. Leurs doctrines étaient assez différentes de celle du judaïsme officiel : pour eux, l'âme, préexistant au corps, passait provisoirement dans le corps avant de retourner à l'état où elle se trouvait auparavant. Ils ne pratiquaient aucun sacrifice d'animaux, la religion intérieure étant la seule nécessaire. Ces communautés esséniennes étaient dispersées en diverses bourgades : la principale était à Engadi, non loin de la mer Morte.

Sans aller jusqu'à de telles austérités, certains Juifs se plaçaient momentanément ou définitivement, dans une situation morale analogue, tout en restant dans la société; c'étaient les *nazirs* ou *naziréens*, qui continuaient une très vieille institution (1). Ils se consacraient à Dieu, — au minimum un mois, — prenaient trois engagements : de ne pas se couper les cheveux, de ne pas boire de vin, de ne pas s'approcher des femmes. Il semble que cette pratique des vœux temporaires fût très répandue.

Dieu.

Tel est donc le cadre où s'élabore la pensée juive. Il y a de la grandeur à faire de ces problèmes purement religieux le vrai centre d'intérêt de la vie. Dans le texte apocryphe, dit *Lettre d'Aristée*, un roi d'Égypte s'écrie, parlant aux Juifs : « C'est de Dieu qu'ils tirent tous, le point de départ de leurs discours : d'où leur supériorité ». Non seulement de leurs discours, de leur

1. Tel au temps des Juges, Samson. Voir p. 170.

vie même. Juda, aux derniers siècles, a pris totalement conscience de sa soumission à Dieu; la communauté vit sous son regard, et l'on peut entendre au pied de la lettre les cris d'amour qui jaillissent vers le Très-Haut : « Pas à nous, Seigneur, pas à nous, mais à Ton nom la gloire! » (*Ps.* cxv) ou encore : « Qu'ai-je en dehors de Toi, dans les cieux? Sur terre que désirai-je, hormis toi? Que ma chair et mon cœur soient anéantis : Dieu sera mon rocher, mon refuge éternel » (*Ps.* LXXIII).

Ce Dieu, on le conçoit comme l'ont toujours fait les ancêtres : un, il va de soi. Mais le monothéisme est devenu si indiscuté que nul ne le met en doute. Aux époques précédentes, le peuple au cou raide est retourné souvent aux idoles comme à son vomissement. Désormais, c'est fini. La prière du matin et du soir, le *Schéma* (écoute!) a pris toute sa portée : « Écoute Israël, Yahweh, notre Dieu est un Yahweh unique! » Et la tradition rabbinique raconte avec fierté qu'un de ses saints, Aqiba, supplicié pour sa foi, la chair labourée d'étrilles de fer, répétait avec amour cette prière, en prolongeant le dernier mot *unique*, *échad*, jusqu'à ce que son âme s'enfuît de son corps.

En même temps que l'unicité, ce sont tous les attributs divins qui sont conçus plus lucidement. Cette immensité de puissance, de majesté, d'intelligence et d'amour qu'un chrétien pressent quand il prononce le nom de Dieu, la communauté juive en a eu l'intuition profonde. Il est le Grand, le Très-Haut, le Seigneur de gloire, le Maître du Ciel. Il est pur esprit car « il n'est devant lui ni manger, ni boire ». Il est éternel, le « vivant des siècles ». Il est « saint de toute sainteté », et déclare : « Soyez saints parce que je suis saint! » C'est par lui que le monde a été créé, de rien, par sa volonté, et la liturgie juive développe profondément cette idée en affirmant que la Création continue : « Il renouvelle, chaque jour, dans sa bonté, l'œuvre de la Création. » Il est aussi le Dieu de pitié et de miséricorde; sa justice, qui est parfaite, ne fait pas tort à sa mansuétude; au reste, comme dit le Psaume *De*

Profundis, s'il tenait compte des iniquités humaines, qui pourrait subsister devant lui? Toute cette théodicée, dont nous avons, depuis Abraham, par Moïse, puis les Prophètes, suivi les étapes, arrive presque à son entière révélation.

Cependant, ici, déjà peut se discerner une des contradictions graves de l'Israël des derniers temps. Ce Dieu paraît immensément haut, par rapport à l'infinie petitesse de l'homme. A partir du IIIe siècle, on n'ose plus prononcer son nom. Dans les prières, les prêtres eux-mêmes « l'avalent ». Le substitut *Adonaï*, lui aussi, est généralement tu. On en est alors réduit à des allusions, à des synonymes : on dit *le Lieu*, *le Ciel*, *la Présence*, *la Gloire*, *la Majesté*. Il semble que Dieu s'éloigne, en quelque sorte, de l'homme; nul n'entretient plus avec lui cette sorte de familiarité sublime où l'on a vu, jadis, un Abraham.

Cette attitude de l'esprit a son bon et son mauvais côté. La profonde révérence de Dieu est une vertu. Et, en le considérant comme très éloigné de l'homme, l'esprit juif a été amené à réfléchir sur certains aspects de la puissance divine qui, accessibles à l'intelligence ou intervenant plus directement, seront désormais plus étudiés et vénérés. Le *Verbe* de Dieu, sa parole, de qui tout procède, qui est à l'origine de la Création; le *Saint-Esprit* qui, sans être encore conçu comme une personne divine, est déjà reconnu comme la force qui s'exprime par les Prophètes et comme celle qui sanctifie les âmes : il y a là un approfondissement spirituel considérable. L'homme sent le besoin de combler un peu l'abîme qui le sépare de Dieu.

C'est pour une raison analogue que la pensée juive, à cette époque, donne aux anges une grande attention. Il y en avait toujours eu dans la très ancienne histoire d'Israël, dès les jours des Patriarches : désormais, ces purs esprits, ces créatures supérieures, innombrables, qui participent aux attributs de Dieu, tiennent une place beaucoup plus grande dans la religion. Il n'est pas utile de faire intervenir ici une influence étrangère

directe; cette conception était dans la ligne antérieure d'Israël. Une grande différence se marque même entre la conception juive et celle des Perses; dans la doctrine iranienne, les anges et les démons sont des émanations de deux puissances opposées : le Dieu du Bien et celui du Mal; dans la pensée juive, les mauvais anges, comme les bons, procèdent de Dieu seul, unique, et ont seulement roulé dans l'abîme par leur faute, en vertu de leur liberté de créature.

Ainsi donc, d'un côté, en fonction de la doctrine du Dieu infiniment puissant et lointain, des progrès dans la connaissance des choses ineffables. Mais, d'un autre côté, on discerne certains gauchissements, certains infléchissements qui, dans l'avenir, pourront être gros de conséquences. Ce Dieu n'est-il pas, en définitive, trop lointain? La religion des Patriarches nous montrait Yahweh visitant ses amis; celle des Prophètes nous donnait son enseignement direct, par la voix de quelques hommes : voici que Dieu ne s'exprime plus que sous la forme fixe, rigide, de la Loi. En lisant les textes rabbiniques, on a le sentiment que certains esprits souffraient de cet éloignement et que des âmes pieuses éprouvaient le besoin de se rattacher à Dieu par un lien plus tendre. Mais cette aspiration n'avait pas encore triomphé d'on ne sait quelle excessive crainte, et dans la formule *Adonaï Schebaschaïm* il n'y avait pas cet infini d'amour qu'un chrétien met dans son équivalence française : « Notre Père, qui êtes aux cieux... »

Ce Dieu lointain, il n'intervient guère dans l'intérieur de l'âme humaine. La prière, les rites, les observances, cela suffit; la grâce tient moins de place. Le sentiment poignant de notre misère intérieure ne trouve pas encore son apaisement dans la consolation d'un Dieu mystérieusement proche et qui souffre avec chacun. Plus anthropocentrique que théocentrique, cette doctrine juive finit par laisser l'homme seul, dans le désarroi d'une détresse contre laquelle Dieu lui-même ne peut rien.

Et surtout, infléchissement plus grave encore, qui aboutit à mener l'esprit juif dans une de ses impasses : ce Dieu si haut, si lointain, puisqu'il s'est exprimé pour et par Israël, n'est-il pas le Dieu d'Israël, dans le sens le plus égoïste de ce terme? L'orgueil du petit Juda, fier de sa mission, achèvera vite de tirer la conclusion logique et d'enfermer le peuple de la Promesse dans un exclusivisme stérile.

Le peuple élu.

On arrive ici à l'un des problèmes spirituels devant lesquels Israël acculé, bronche et se dérobe comme un cheval à l'obstacle. Qu'il soit le peuple élu, nul n'en doute. Le plus humble de ses fils est empli de cette certitude. Elle procède de tout ce qu'a enseigné l'histoire; elle a été proclamée par les Prophètes : dans l'exil, c'est elle qui a sauvegardé la nation et lui a permis de revivre.

Cette élection dont on voit tant de signes, de quoi procède-t-elle? On ne le sait pas très bien. Est-ce une grâce spontanée de Dieu? Beaucoup le croient et certains vont même jusqu'à dire que la Création du Monde avait pour but suprême cette élection. D'autres pensent que ce sont les mérites d'Israël qui lui ont valu ce destin : « Dieu dit aux Israélites : Puisque vous faites de moi un objet d'amour unique au monde, ainsi vous ferai-je, moi, un objet d'amour unique au monde » (texte talmudique). En tout cas, la notion de l'*Alliance* tient une place fondamentale dans la doctrine et dans la foi; sur elle repose l'affection réciproque entre Dieu et son peuple; qui combat Israël combat Dieu lui-même; le peuple élu doit être saint, parce que Dieu est saint; et les fautes de la nation prédestinée elles-mêmes, effacées par Dieu, servent à ses intentions providentielles.

Cette doctrine a eu, dans l'histoire, une portée si considérable, elle a conduit Israël à un si haut idéal, qu'on ne peut se retenir de l'admirer. Même sous son

aspect le plus temporel, elle nous touche. L'amour que vouent à la Terre Promise les fils de la Promesse, cette exaltation de la Palestine dans l'hyperbole et la vision poétique, la tendresse désespérée de la prière rabbinique : « Si je t'oublie, ô Jérusalem... », tout ce faisceau de sentiments qui procèdent en ligne droite de la certitude de l'élection, émeuvent en nous le sens de la vraie grandeur. Et tant de siècles écoulés après la ruine du Temple, s'il y a beaucoup à dire sur les Juifs dispersés dans le monde et dont trop ont laissé périr, avec leur foi, la racine même de leur vie spirituelle, on considère au contraire avec respect ces poignées de colons héroïques du sionisme qui, décidés à retrouver une terre, un lieu d'attache et de réalité n'ont jamais conçu qu'elle pût être autre que cette Palestine, peu fertile, exiguë et menacée, qui fut le lieu où la Promesse divine se manifesta pour l'éternité.

Mais cet attachement fanatique à la nation élue entraînait presque fatalement une déviation qui est fort humaine : qui s'aime et s'estime beaucoup a grandes chances de finir par mépriser autrui. « Vous aimerez votre prochain », disait le *Lévitique*, mais qui est le prochain? Un païen est-il le prochain d'un fidèle? De la réponse qu'on donne à cette question dépend toute l'attitude spirituelle : universalisme ou particularisme, qui triomphera?

A vrai dire, les deux courants se voient dans le judaïsme. Il y a des croyants qui ne prennent pas à la légère la promesse faite à Abraham : « En toi seront bénies toutes les familles de la terre». Jérémie n'a-t-il pas prévu un temps où tous les peuples connaîtront Dieu? Isaïe, une ère de paix universelle? Malachie, le salut pour toute la terre? Jonas, stupéfait, n'a-t-il pas entendu Dieu lui-même pardonner aux nations infidèles? Et les Psaumes n'ont-ils pas chanté l'infinie miséricorde « étendue sur toutes les créatures », l'amour dont « les ailes abritent les fils des hommes? » Ainsi, les plus sages des Juifs acceptent de reconnaître cet universalisme que le Yahwisme portait en soi. Non, écrivait

un docteur de la Loi, « les étrangers ne sont pas idolâtres, quand ils suivent la coutume de leurs pères » et un autre disait que le *goy* vertueux, même s'il ne connaît pas la Loi, est « comme un grand prêtre ». Dans cette vue, le peuple élu est le messager de la parole; c'est lui qui, investi par Dieu de cette mission, la transmet au prix de tant de souffrances; un jour viendra où les justes la recevront, pour le bonheur d'un monde réconcilié.

Mais on a l'impression que ce courant d'universalisme était, en Juda, beaucoup moins puissant que l'autre, celui d'un particularisme bientôt outrancier. Il ne faut pas se hâter de jeter la pierre : qu'on se souvienne des conditions infiniment difficiles où ce peuple minime avait dû sauvegarder son existence. Les « complexes d'infériorité et de ressentiment », dont parle la psychologie contemporaine, ne prédisposent point l'homme à se sentir frère de l'humanité... Mais si Israël a des excuses, on ne peut non plus oublier que ce peuple fut toujours empli d'orgueil et que le mépris de l'étranger a été toujours terriblement enraciné en lui.

Quand le Talmud répondra à la question fondamentale : « Non, un Païen n'est pas votre prochain! », il exprimera certainement l'opinion de la majorité des Juifs. Dans la *Lettre d'Aristée*, on trouve cette assertion révélatrice : « Le Législateur nous a enfermés dans les murs de fer de la Loi, pour que, purs de corps et d'âme, nous ne nous mêlions en rien à aucune des nations ». Alors même que, dans la diaspora, les Juifs font du prosélytisme pour leurs idées, ce n'est point par un sentiment universaliste, c'est au contraire dans un esprit particulariste, en imposant la circoncision, en annexant les nouveaux venus au judaïsme. Tout ce qui, dans la tradition israélite, possédait une force d'expansion immense, se trouvait paralysé par cet exclusivisme intransigeant et sombre. Ces races « maudites dès l'origine », souillées de tous les vices, à peine des hommes, ne méritent nulle estime. La conclusion

logique, c'est la célèbre parole d'un rabbin exalté que pourtant le Talmud n'a pas codifiée : « Le meilleur des *goyim, tue-le!* » Un jour approche où la grande voix du Sermon sur la Montagne répondra à ces outrances stériles : « Moi, je vous dis : Aimez vos ennemis! » (*Matth.*, v, 44); et plus tard, saint Paul abolira les signes extérieurs mêmes, obstacle à la conversion des Gentils. Quand ces jours seront venus, les Juifs, irrités, refuseront de reconnaître leur plus authentique doctrine dans ce cri universaliste de l'amour : ils crucifieront Jésus, et ils se précipiteront sur Paul pour le tuer (*Actes*, XXII, 21). « Les Juifs, dira Tacite, nourrissent envers tous les hommes une haine hostile. » C'est là le premier carrefour où judaïsme et christianisme se sépareront.

La Loi.

A cette conception de l'élection divine se rattache étroitement le culte de la Loi. Saint Paul, signalant les privilèges d'Israël, mentionne « le don de la Loi et les oracles de Dieu dont ce peuple est dépositaire » (*Rom.*, IX, 4; III, 2). Pourquoi Yahweh a-t-il donné sa loi à la descendance d'Abraham et de Jacob? Est-ce pour ses mérites? parce que, seul, ce peuple pouvait la comprendre? On en discute, mais ce qu'on ne discute pas, c'est le devoir impérieux qui s'impose à Israël de maintenir le précieux dépôt, de l'étudier et de mettre en pratique ses règles.

Historiquement, c'est là d'ailleurs une conception parfaitement juste. La Loi a bien constitué l'armature inébranlable qui a empêché Israël de fléchir. Elle l'a protégé contre soi et contre autrui. Le peuple l'a instinctivement compris qui, au retour de l'exil, a désiré que les exigences religieuses fussent formulées en termes indiscutables. La Loi est la constitution de la communauté politico-religieuse des derniers siècles. Elle est le corps de doctrines où se résume la pensée juive. A l'heure où les religions antiques demandaient si

peu à l'intelligence, elle est une somme de connaissances en même temps qu'un code et un traité dogmatique.

Le mot même de Loi, qui, depuis les Septante, Josèphe et saint Paul, est communément employé comme traduction de *Torah* (*nomos* en grec), ne rend pas la richesse complexe du terme hébraïque. *Loi*, en français, a quelque chose d'étroit, de formaliste. La *Torah*, enseignement religieux, révélé par Dieu, était aussi bien lumière pour les esprits que règle pour les volontés. Et il est difficile de faire comprendre ce tremblement d'amour qu'un Juif pieux pouvait mettre dans ces deux syllabes. Car la *Torah* était l'objet d'un véritable culte; elle était presque considérée comme un être vivant, « la fille aînée de Dieu »; elle s'identifiait à peu près avec la Sagesse; l'univers entier obéissait à ses intentions et la Création avait été faite par elle, pour elle. Des récits juifs nous montrent Yahweh, lui-même, observant ses préceptes et, le jour du Sabbat, s'occupant à en lire les commandements. Cette étrange piété envers un texte s'exprime, par exemple, dans l'immense psaume CXIX où, en vingt-deux strophes, dont chacune commence par une lettre de l'alphabet, l'application tenace d'un esprit pieux expose tous les bienfaits qu'on tire de la soumission à la Loi : Pascal et Bossuet ont tous deux dit leur admiration pour ces austères sentences; elles correspondaient certainement à la donnée la plus fondamentale de l'âme juive.

Qu'est-ce donc que la *Torah?* C'est essentiellement l'Écriture Sainte, le corps doctrinal dont nous avons vu se former le canon; les préceptes mosaïques du *Pentateuque* y occupent encore une place prééminente, mais la doctrine des Prophètes y est aussi vénérée. Cette loi écrite se complète par une loi orale; tout au long des siècles s'élabore ainsi un commentaire, une jurisprudence, dont le dessein était bien de faciliter l'application de la Loi en l'adaptant aux cas d'espèce, mais dont, trop souvent, le résultat fut d'accroître vertigineusement les précisions, les observances, les

interdits. Les Scribes, spécialistes éminents du texte, ont été les grands agents de cette prolifération.

C'est dans ce fourré touffu de règles que le Juif de la communauté se promène avec un étrange bonheur. Tout y est, depuis les plus hauts préceptes, jusqu'aux plus infimes observances. Étudier la loi est la tâche la plus honorable, la seule nécessaire. La mise en œuvre, dans la vie, de toutes ces prescriptions, est le but unique du fidèle. Elle régit minutieusement les mœurs, depuis l'âge du mariage qu'elle fixe à dix-huit ans, jusqu'à l'ornementation vestimentaire. Elle est un monde de commandements « légers ou lourds », « préceptifs ou interdisants ». Et notre esprit d'Européen moderne s'étonne de cette complexité infinie. Mais ce serait ne rien comprendre à l'esprit de la communauté juive que de voir dans la loi uniquement son aspect tyrannique. C'était un fardeau, un très lourd fardeau : saint Pierre dira « un joug insupportable » (*Actes*, xv, 10); mais les Juifs aimaient à le porter. L'obéissance à la Loi les exaltait, les ravissait; plus elle était précise, plus elle leur était chère. Cette joie du commandement très dur, auquel on se soumet, cette joie qui est à la base de la grandeur militaire, les Juifs l'ont éprouvée profondément, et il serait tout à fait inexact de croire que ce légalisme farouche aboutissait à un simple automatisme moral. Appliquer mécaniquement des préceptes stricts, il y avait certainement des Juifs qui réduisaient leur religion à ce froid conformisme; les meilleurs d'entre eux savaient cependant éviter ce danger et vivre, à l'intérieur des servitudes du texte, une existence spirituelle libre et une religion intérieure.

Mais il était un autre danger, auquel ils échappaient beaucoup moins et auquel succombait la foule; la Torah, érigée en règle de mœurs, mettait sur le même plan les préceptes formels et les aspirations spirituelles. On en arrivait même à un total renversement. C'est ce que le Christ reprochera aux Scribes et aux Pharisiens : de prélever la dîme sur la moindre des

choses, mais de violer les plus graves prescriptions de la loi, touchant la Justice, la Miséricorde, la bonne foi (*Matt.*, XXIII, 23, 25), de se croire quittes avec Dieu quand on a minutieusement obéi à tous les rites et toutes les observances. Et quels rites! quelles observances!

La lettre et l'esprit.

Un jour qu'un grand prêtre officiait, il versa à terre l'eau lustrale, au lieu d'en arroser l'autel : c'était prendre parti entre deux manières d'accomplir le rite, et chacune avait ses fanatiques. Il se trouvait que, ce jour-là, les partisans de « l'eau-sur-l'autel » étaient plus nombreux que ceux de « l'eau-à-terre ». Or, il était d'usage, à cette fête, de venir au Temple avec des palmes et aussi un « loulab », bouquet de feuilles et de fruits, citrons ou cédrats. Le grand prêtre apprit aussitôt ce qu'il en coûte de rompre avec d'aussi vénérables traditions : une grêle de projectiles s'abattit sur lui; exaspéré il appela la garde, et cette affaire d'eau répandue se termina par une abondante effusion de sang.

De tels incidents n'étaient pas rares dans la communauté juive; on peut même dire qu'ils en constituaient le plus ordinaire train quotidien. Les grands événements politiques n'avaient, à Jérusalem, que les échos les plus étouffés; la lutte des Gracques et la conquête des Gaules par César ne provoquèrent sans doute dans les parvis du Temple que bien peu de commentaires. Par contre, qu'un Juif religieux descendît de sa mule parce qu'un ami commençait à lui parler de choses saintes et qu'il ne voulait point risquer de percevoir, assis, la majesté de Dieu, ou qu'un autre, un jour de la fête des Tabernacles, eût refusé de manger deux figues qu'on lui offrait hors de sa tente, aussitôt, la communauté entière s'extasiait et des gestes aussi glorieux étaient, sur l'heure, couchés par écrit.

Les rites et observances qui surchargeaient ainsi la

doctrine avaient plusieurs origines. Les uns gardaient le souvenir de préceptes très anciens, qui tenaient à des circonstances par la suite oubliées, et qu'on ne comprenait plus guère. Il fallait aux Docteurs de la Loi, une imagination fertile pour expliquer comment une eau mêlée des cendres d'une vache rousse, — rousse et non brune, attention! — était particulièrement apte à effacer les souillures; ou pourquoi le lépreux qui touchait un oiseau et le laissait ensuite s'envoler, devait nécessairement guérir. Certains de ces rites avaient une valeur de symbole très claire : tel celui de ce « bouc émissaire », qu'on chargeait de tous les péchés d'Israël par des formules imprécatoires, puis qu'on chassait au désert. Mais d'autres étaient tout à fait obscurs; on ne les en appliquait que plus rigoureusement.

Les plus nombreux étaient nés des commentaires, du travail des Scribes. Ne se vantaient-ils pas d'avoir « ajouté la haie à la haie », et rendu la Loi « pointue comme des clous? » Cette prolifération de préceptes, de commandements et d'interdits aboutissait à une vraie manie des scrupules. Était-ce licite de manger un œuf pondu le jour du sabbat? Devait-on boire l'eau d'une source quand un récipient impur y avait été plongé, ou ne devait-on pas considérer qu'une goutte tombant dans un vase impur faisait remonter l'impureté jusqu'à son origine? On alignerait des pages et des pages en prenant au hasard de tels préceptes : rien que ceux qui concernent la cueillette de la courge sont neuf cents!

Et quelle casuistique résultait de ce brouillamini! On ne devait pas manger les produits réservés à la dîme du Temple; mais que devait faire un homme qui, ayant laissé tomber d'un panier des asperges d'oblation, découvrait qu'elles avaient germé? Le jour du Sabbat, on ne devait pas faire ni défaire de nœuds, mais de quels nœuds était-il question? Ci un chapitre entier de commentaires. — Il ne fallait pas non plus tracer plus de deux lettres, mais de quelles lettres

s'agissait-il, prises dans quel alphabet? Une glose de vingt pages n'était point de trop pour cette importante énigme. Et, comme il arrive toujours en pareil cas, lorsque les lois deviennent excessives, l'esprit humain s'ingéniait à les éluder. Par exemple, pour pouvoir, un jour de Sabbat, porter un paquet sur une distance dépassant les deux mille coudées permises, on se constituait un domicile fictif, et l'on faisait ainsi des étapes. Le pli pris, on en venait à ruser avec des préceptes bien plus importants, ceux qui concernaient les vraies lois morales. Par exemple, le vieux et noble commandement qui obligeait à laisser aux pauvres ce qui tombait pendant qu'on glanait, était de plus en plus méconnu; tomber? que signifiait ce mot? Était-ce ce qui glissait de la main ouverte ou de la main fermée? en arrière ou en avant?

C'est là qu'on aperçoit une seconde pierre d'achoppement que, dans sa simplicité grandiose, le Christ va placer sous les pieds d'Israël. D'un seul coup, à son appel, les choses seront remises à leur juste place. Il ne sera plus question de confondre les péchés commis par haine, par violence, par mensonge, avec les menues désobéissances à la plus minutieuse des lois. Ce que la Loi avait d'inhumain, Jésus le refusera. Il enlèvera ce que Renan a si bien nommé « la rouille de la religion ». Le christianisme, en formulant ce grand précepte : « La lettre tue et l'esprit vivifie », portera contre l'étroitesse absurde du légalisme juif une condamnation sans appel.

La piété juive.

Et cependant il existait, incontestablement, une piété juive, simple, humaine, et qui nous touche. A travers la « haie » hérissée de préceptes, la foi totale en Dieu, la confiance robuste en son amour passaient avec une fougue souvent admirable. Pour les chrétiens d'aujourd'hui, les observances judaïques sont, dans leur immense majorité, lettre morte, mais notre prière quotidienne

utilise encore maints de ces psaumes où la piété juive a su trouver de si beaux accents pour louer Dieu.

Ces cent cinquante psaumes où, pendant de si longs siècles, s'est exprimée la ferveur juive, il suffit d'en ouvrir le recueil au hasard pour être ému par la qualité spirituelle qui s'y manifeste. On doute qu'aucune religion, en aucun temps, ait donné à la foi une expression plus haute et forte. S'ils étaient, sans doute, utilisés dans les grandes cérémonies, beaucoup d'entre eux n'en ont pas moins un ton poignant de confidences; la piété la plus personnelle s'y exprime. Tous les sentiments de l'homme y passent : la crainte, le désespoir, la joie, la reconnaissance. Il en est pour toutes les circonstances : quand on monte les gradins du Temple, quand on part sur la route du désert, car la vie est une prière perpétuelle. Et quel mystique a dit le désir de rénovation intérieure dont l'âme se remplit dans l'amour de Dieu, mieux que le magnifique psaume LI : « Vois, tu t'es plu au vrai, au plus intime de moi; à l'écart tu m'as enseigné la sagesse. Ah! ôte mon péché avec l'hysope, purifie-moi et que, lavé par toi, je brille plus blanc que la neige! »

Ce qui, dans le légalisme juif, nous paraît excessif, avait cependant pour résultat de rappeler aux âmes pieuses que la vie tout entière était consacrée. La prière tenait une grande place dans l'existence quotidienne. La célèbre formule du *Schéma*, « Écoute Israël... » obligatoire chaque matin et chaque soir, était bien souvent répétée en toutes circonstances. Ou bien l'on prononçait les *Dix-huit bénédictions* où s'exprimaient les sentiments les plus nobles d'humanité, d'adoration et d'espérance. Ces prières fixées n'épuisaient pas, loin de là, la ferveur de ces âmes, et nous savons que les Juifs pratiquaient aussi ce genre d'imploration sans formule, ce dialogue spontané de l'âme avec Dieu qui mène aux plus hauts états spirituels. Le jeûne, que beaucoup s'imposaient volontairement en dehors même des jours où il était obligatoire (les Pharisiens jeûnaient le mardi et le jeudi), avait aussi le sens d'un

prière. Et si nous avons aperçu, dans la casuistique des Scribes, des moyens détournés pour se débarrasser des préceptes mosaïques de charité, il serait faux de croire que l'ensemble des Juifs méconnût cette vertu. On se répétait pieusement la maxime de Siméon le Juste qui vivait au IIIe siècle avant notre ère : « Le monde a trois bases : la Loi, le culte et la charité ».

Et ce culte lui-même qui nous paraît si loin de nous, avec cette vaste boucherie installée dans la cour du Temple, ces 1.093 chevreaux, ces 113 taureaux immolés chaque année pour les seuls sacrifices officiels, ces rites minutieux de purification légale et ces grandes vociférations rythmées qui ponctuaient les cérémonies, il serait certainement injuste de croire que les âmes religieuses, par delà les apparences bizarres ou éclatantes, n'en voyaient pas la profonde signification. L'amour que tout le peuple portait au Temple, demeure du Très-Haut, et qui s'exprime en tant de psaumes, était un sentiment profond et sincère, une des racines spirituelles d'Israël, « un pour un Dieu un, dit Josèphe, et commun à tous comme Dieu est commun à tous ». L'observance du Sabbat qui, dans les innombrables interdits qui en précisaient le caractère, nous est apparue si sèche et si déconcertante, changeait de sens pour qui en voyait d'abord la portée spirituelle : cette journée entière où, dans le recueillement, le refus de toutes les besognes, l'homme n'avait en soi qu'un désir, celui de s'élever à Dieu.

Ce n'était pas seulement la piété individuelle qui, dans cette religion, trouvait à s'exalter, c'était aussi cette piété collective, communautaire, où chacun se sent associé à tous ses frères et participe à une réalité qui, infiniment, dans l'espace et le temps, le dépasse. Ce sens de l'*église*, de l'assemblée que tant de chrétiens, de nos jours, ont désespérément laissé perdre... Il se sentait lié à tous ses compatriotes, vivants et morts, le Juif pieux qui, souvent de très loin, venait au Temple de Jérusalem assister à quelque cérémonie ou célébrer la Pâque. Chacune des grandes fêtes juives

avait ainsi un sens national très marqué. Au jour de l'Expiation — *kippour*, — la purification du Saint des Saints par le sang et l'envoi au désert du bouc émissaire rappelaient à chacun qu'il participait aux péchés de tous, qu'il avait à racheter les fautes des pères avec les siennes. Les trois fêtes dites « de pèlerinage » commémoraient, avec un très ancien cérémonial, de grandes dates de l'histoire d'Israël : la Pâque où l'on immolait toujours un agneau, comme au temps de Moïse, réjouissait l'âme du souvenir de ce bienfait providentiel, la sortie d'Égypte; la fête des Semaines, fixée au jour d'une très ancienne cérémonie agricole, était devenue celle de la promulgation de la Loi, manifestation admirable de l'Esprit-Saint, dont notre Pentecôte, qui lui fit suite, garde la mémoire; la fête des Tabernacles, où l'on devait aller vivre sous la tente, rappelait à Israël la splendeur et la pureté des jours du désert. Et d'autres fêtes encore marquaient d'autres anniversaires : celle des « Sorts », le triomphe d'Esther; celle de la « Dédicace », la réouverture du Temple après le triomphe de Judas Macchabée. Comme dans notre moyen âge, la vie juive devait être toute jalonnée, toute escortée des multiples signes d'une piété qui, pour être officielle, n'en devait pas moins pénétrer loin dans l'âme.

A ces âmes vraiment religieuses, saint Paul rendra le témoignage « qu'elles ont le zèle de Dieu » (*Rom.*, x, 2) et s'il ajoute : « mais non suivant les vrais principes », c'est plus en s'attristant que pour les condamner. Quelles que soient les erreurs où l'esprit juif ait pu se fourvoyer, comment tiendrait-on rigueur au peuple qui a su trouver des formules aussi simplement sublimes que celles-ci : « Comme la biche aspire aux rigoles d'eau vive, ainsi mon âme aspire à toi, ô Dieu Très-Haut, Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant. Quand m'en irai-je paraître à la face de Dieu? » (*Ps.* XLII).

Destin de l'homme.

Mais, plus encore que dans le domaine de la piété, c'est dans l'ordre moral et métaphysique que la com-

munauté juive est digne d'admiration. Sans s'écarter de la ligne générale suivie depuis l'origine par Israël, elle sut donner aux anciennes notions une portée et une profondeur dont nul peuple alors ne fournit l'exemple. La philosophie juive, l'humanisme juif, comparés à leurs homologues gréco-romains ont, à la fois, une cohérence, un sens du réel et une élévation bien supérieurs. Dans ce domaine, plus qu'en tout autre, la petite communauté de Juda a préparé la voie au Christ.

On a vu comment, au cours des siècles, l'idée de responsabilité a pris, peu à peu, les attributs que nous lui connaissons. A la conception primitive de la faute collective qui fait retomber sur tous le châtiment mérité par quelques-uns et interdit à la personne de courir son risque autrement que dans la communauté, l'enseignement prophétique avait substitué celle de la responsabilité personnelle, où chacun est comptable de son destin. Le problème du péché s'était posé alors à la conscience juive d'une façon à la fois plus impérieuse et plus claire. On médita l'enseignement de la *Genèse;* le grand thème de la faute originelle fournit à la réflexion ses symboles admirables et son explication logique; on sentit le mal comme une blessure, une atteinte à l'intégrité, à la pureté de l'âme, mais une blessure qui pouvait être soignée, dans la mesure où l'homme cherchait à faire prévaloir le bien. Ainsi s'établit cette conception, spirituellement si féconde, d'un combat perpétuel contre le péché, d'un effort pour retrouver l'innocence perdue, par la pénitence et l'expiation.

La morale juive, telle qu'elle apparaît dans ces derniers siècles avant notre ère, est le signe le plus incontestable de la grandeur d'Israël. Le jour, déjà bien lointain, où les nomades d'Abraham et de Moïse l'avaient conçue comme associée à la religion, où ils avaient affirmé que leur Dieu était le Dieu de la Justice, ils avaient posé les fondements d'un immense édifice qui, aujourd'hui encore, supporte la civilisation. Cette construction, la communauté juive, depuis l'exil, ne cessa d'y travailler. Pour plaire à Dieu, il

fallait être bon, droit, équitable, chaste et humble. La douceur dans les relations humaines, le respect de la femme, la pitié pour les esclaves, la pratique de la charité : le judaïsme a enseigné ces lois de la morale fraternelle. A l'heure où la société antique glissait à un débridement qui la mènera à la décadence, s'observe, au contraire, en Juda, un effort vers la pureté, la dignité, la modestie, d'autant plus remarquable que le peuple sémite était fort porté vers les joies de la chair. Notons encore qu'il s'agit là non pas d'une philosophie réservée à quelques intellectuels, mais d'une règle de vie professée par tout un peuple.

Mais cette morale se heurtait à un mur : le problème de la rétribution. Il avait toujours préoccupé l'esprit d'Israël. Longtemps, on avait pensé que la récompense de la bonne conduite devait être accordée par Dieu sur la terre. C'était la conception unanime des anciens Hébreux. L'homme juste bénéficie d'une vie longue et heureuse. De là à conclure que les malheurs et les infortunes ne sont que des châtiments, il n'y avait qu'un pas. Or, la plus simple expérience prouve qu'il n'en est point ainsi dans la réalité : on connaît trop de justes qui sont accablés de maux et trop de méchantes gens qui coulent des jours heureux. Il fallait donc trouver une solution à cette énigme : le dramatique dialogue de Job et de ses amis montrait, jusqu'à l'angoisse, la gravité de la question.

C'est ici qu'on voit encore le sens de cette révélation progressive dont Israël fut l'agent et le témoin. Tout s'accomplit suivant une merveilleuse logique. « La loi de Moïse, a dit Bossuet, ne donnait à l'homme qu'une première notion de la nature de l'âme et de sa félicité. » Mais simplement, en continuant sur le chemin où il se trouve, l'esprit juif va indiquer dans quel sens est la solution. Déjà les sages de la Loi enseignaient qu'il ne fallait pas servir Dieu « comme un valet qui espère un pourboire », et que le bonheur de l'homme est « dans les commandements, non dans le salaire des commandements ». Cette idée d'une récompense pure-

ment spirituelle se développe, s'enracine. Ce n'est pas dans cette vie de chair que Dieu récompense ses justes, mais d'une autre façon, ailleurs. Où?

En ce point la conception de la mort, telle que l'avait eue Israël, constituait un terrible obstacle. Jusqu'à l'exil, la représentation qu'on se faisait de la vie d'outre-tombe était bien vague et pauvre. On croyait que l'âme, ou une sorte de double, fuyait vers un lieu mal déterminé, le *schéol,* « la région des ténèbres et des ombres de la mort » dont parle Job, « le séjour du silence » que dit un psaume. Qu'y faisait-elle? Qu'y éprouvait-elle? On ne le savait. On disait de cent façons qu'en tout cas, il était triste de mourir; Dieu lui-même semblait se désintéresser des morts et l'idée d'un jugement au delà de la tombe, que les Égyptiens avaient connue depuis si longtemps, n'avait guère de racines dans l'âme juive.

C'est dans la détresse babylonienne et les efforts du retour que la métaphysique de la vie d'outre-tombe prit en Israël sa vraie place, comme si l'opiniâtre espérance dont avait témoigné, historiquement, la communauté, trouvait sa réciproque dans l'ordre surnaturel. L'idée que la mort n'est pas une fin mais un passage, qu'elle débouche sur une autre vie, que l'homme échappe à la destruction, qu'il ressuscitera un jour, cette idée qui permet de résoudre l'énigme où la pensée juive s'arrêtait, va progresser lentement et finira par illuminer tout le judaïsme. Déjà Isaïe avait crié : « Vos morts vivront; ils ressusciteront, les cadavres! Réveillez-vous, chantez, vous qui dormez dans la poussière! » (xxvi, 19) et Job, dans un élan magnifique, avait dit : « De ce squelette revêtu de sa peau, de ma chair, je verrai Dieu! » Tout le monde n'acceptait pas cette doctrine qui renouvelait, de façon si surprenante, le judaïsme ancien; les Saducéens la refusaient et l'*Ecclésiaste* n'était pas encore au clair là-dessus. Mais cette conception portait en soi trop de puissance, trop de rayonnement. Bientôt, l'immense majorité pensera, avec Daniel (xii) : « Ceux qui dorment dans

la poussière s'éveilleront, les uns pour une vie éternelle, les autres pour l'éternelle infamie ». Et la *Sagesse* en tirera de grandioses développements.

Ainsi, la conception de la vie d'outre-tombe se trouvait merveilleusement renouvelée. Elle devenait pleinement satisfaisante pour l'esprit; elle enthousiasmait ceux qui, dans la confiance absolue, attendaient la venue de Dieu. Après la mort, l'homme serait jugé; il entrerait dans une éternité de bonheur ou de peine; un jour viendrait où il retrouverait la vie, selon ce qu'il aurait mérité, et cette résurrection conçue non comme uniquement spirituelle, mais comme associant l'âme au corps dans un même destin éternel, était le sceau de la grandeur humaine entière, de la chair unie à l'esprit par une mutuelle responsabilité.

Il est, à Orvieto, une fresque admirable où Signorelli, le prédécesseur de Michel-Ange, a représenté cette heure prodigieuse où les hommes renaîtront au jour. Les morts sortent de leurs tombes; quelques-uns ne sont encore que d'affreux squelettes; d'autres ont déjà retrouvé leurs muscles, leur peau, leur sourire. Deux ou trois sont dans un état intermédiaire : à demi cadavres, ils redeviennent vivants. On aperçoit encore la trace des os, les stigmates de la tombe; mais déjà la chair se reconstitue, s'apprête à la vie. Et l'effort est visible sur eux, l'effort vers l'éternité. Devant cette grande image, on pense à ce peuple, perdu sur ses maigres collines, minuscule parmi les empires démesurés, et qui, spontanément, enfermait dans cette croyance tout ce que la morale, la métaphysique et la foi peuvent contenir de plus profond.

Que restait-il donc pour que cet effort religieux fût complet? Le défaut fondamental de cette doctrine juive était de tout appuyer sur l'homme. Les Juifs ont possédé — Israël l'avait toujours eu — le sens très haut de la dignité de la personne. Mais, au problème du péché, l'homme ne trouve pas seul la solution. Il est bien de dire comment il faut combattre le mal et de désigner les vertus qu'il importe d'acquérir; mais si

l'homme a été mutilé par la blessure originelle, s'il ne peut plus, par ses propres forces, poursuivre l'effort vers la pureté perdue, comment échappera-t-il à cette contradiction insoluble : un esprit qui lui désigne la voie à suivre, une âme qui, dans sa misère, ne peut seule s'y maintenir? La réponse, Israël eût pu la trouver dans un autre aspect de sa pensée : elle y était en puissance. Mais, à la doctrine messianique, sortie d'elle, la communauté juive ne saura pas donner toute sa portée et ce sera la troisième pierre d'achoppement, la décisive.

Le Messianisme.

On entend par *messianisme* un courant de pensée qui, très ancien en Israël, prit peu à peu une force et une profondeur considérables, au point de devenir un des aspects caractéristiques de la spiritualité juive, et qui aboutit à révéler l'image d'un être à la fois humain et surnaturel, dont l'apparition sur la terre inaugurerait une ère de salut.

Fondamental pour l'étude de la communauté de Juda tout autant que pour celle de Jésus, le problème du messianisme est certainement le plus délicat de tous ceux que pose la pensée d'Israël. Il faut se garder, en parlant, de trop éclairer ses données à la lumière de l'Évangile, d'entendre avec nos oreilles de chrétiens, des mots qui, pour les Juifs, avaient une toute autre sonorité. Il importe de conserver les perspectives, de jalonner de dates le courant spirituel; mais c'est chose à peu près impossible, car les rédacteurs bibliques n'ont jamais eu cette préoccupation; aussi, quand on utilise des formules comme « espérance messianique » pour une époque très ancienne, celle des Rois, par exemple, convient-il d'observer qu'il ne s'agit là que de façons de parler commodes et qu'Israël alors n'employait nullement ces termes dans le sens que nous leur donnons.

Trop de pieux manuels et d'histoires saintes bien

intentionnées accoutument leurs lecteurs à croire qu'entre les prédictions « messianiques » et les réalisations de l'Évangile, il existe un lien d'une parfaite évidence, d'une logique rationnelle. Beaucoup d'honnêtes chrétiens, remplis, depuis leur jeunesse, de cette naïve confiance, se sentent mal à l'aise quand ils découvrent que le mot de *Messie* n'a presque jamais, — à une exception près — dans l'Ancien Testament le sens que nous lui donnons, que l'image de l'envoyé de Dieu, souffrant pour tous les hommes, était moins répandue que celle d'un roi puissant, parfois violent et dur à ses ennemis, et qu'enfin l'idée du Sauveur est plus sous-entendue qu'exprimée. Il faut, pour juger sainement du messianisme, prendre trois précautions : replacer ce courant spirituel dans les conditions historiques où il a pris naissance; distinguer avec soin la substance de ce message des formes littéraires qu'il a revêtues et dont l'emphase orientale peut être déconcertante; voir en lui non pas un système de pensée cohérent, sorti d'un bloc du cerveau d'un philosophe, mais un immense pressentiment qui, des siècles durant, gonfla l'âme israélite, s'exprima fragmentairement par la voix de quelques inspirés, mais ne devint tout à fait clair et compréhensible que lorsque l'Incarnation de Jésus-Christ lui donna son achèvement.

Débarrassée de tous les pieux coups de pouce, l'idée messianique n'en apparaît que plus admirable et son incomparable grandeur est un des signes les plus authentiques de la mission d'Israël. Autant que le monothéisme, le messianisme est un fait unique dans l'histoire religieuse; ils ne sont d'ailleurs pas séparables et c'est dans la perspective du Yahwisme le plus pur que s'est révélée l'idée du Messie. Les rapprochements qu'on a voulu faire avec le thème iranien du *Saoshyant*, descendant de Zarathustra, qui doit purifier le monde par le feu, ou avec celui de l'Osiris ressuscité, dont les Égyptiens attendaient le règne consolateur, ne dépassent pas la portée de ces comparaisons tout extérieures qu'il est si facile de faire en matière de religion; ils ne rendent

pas compte de la naissance du courant messianique, dont la source est, très évidemment, au plus profond de l'âme hébraïque.

Le messianisme est, originellement, lié à la certitude qu'a toujours eue Israël de sa mission. Dieu l'a élu comme son privilégié, son peuple témoin. Des promesses solennelles, des « alliances », ont établi cet engagement que maints textes formulent. Yahweh peut-il être infidèle? Non. Le prophète Michée l'affirme : « Tu montreras ta fidélité à Jacob, et à Abraham la grâce que tu juras à nos pères dès les temps anciens! » (VII, 20). Donc, le Dieu juste et miséricordieux interviendra, quand l'heure sera venue. Il assurera à la fois la gloire de son peuple et le triomphe de sa propre cause. Israël, gardien de la Promesse, régnera sur un monde où la Loi sera connue de tous.

Ce thème, qui avait contribué à donner de l'éclat à la monarchie salomonienne, en qui l'on pouvait voir la préfiguration de ce règne glorieux, prit une bien autre portée quand le malheur se fut abattu sur Canaan. La ruine nationale, la déportation à Babylone, loin de détruire l'espérance, la renforcèrent. C'est même cette espérance qui, par la voix des Prophètes, encouragea le peuple désolé en l'obligeant à considérer, non le douloureux passé, mais l'avenir plein de lumière. Le retour au pays, la restauration du Temple, la résistance opiniâtre aux influences de l'hellénisme, tous les incidents de l'histoire, interprétés dans cette perspective, renforçaient la foi en la Parole; malheureuse, humiliée, réduite à presque rien, la race élue était, quand même, promise à la domination universelle. Témoin du monothéisme, Israël, qui savait le prix de ce message, doutait moins que jamais du triomphe de Dieu et de sa restauration personnelle.

A cette première idée, fondamentale, s'en ajouta une seconde à mesure que la doctrine de la rétribution, du jugement par delà la mort, se répandit dans l'âme juive. Le monde présent étale son impiété; dans le peuple élu même il y a trop d'infidèles; la situation

douloureuse où se trouve Israël est le signe de ce dérèglement général, mais cette situation a été méritée par tous les péchés commis en violation de l'Alliance. Patience! Dieu saura remettre tout en place. Un jour viendra, qui sera le jour de Yahweh : « ténèbres et non lumière », dit Amos, « cruel, plein de fureur et d'ardente colère », selon Isaïe, où les pécheurs seront châtiés. Certes, cette manifestation terrible et glorieuse de la justice est lente à venir; Ézéchiel cite même un dicton : « Le temps se prolonge : toute vision reste sans effet ». Mais elle est sûre; elle se produira inéluctablement.

Ainsi s'établit, dans la pensée d'Israël, un concept mystérieux où la vision des fins dernières de l'humanité et la certitude de la restauration d'Israël se mélangeaient plus ou moins. Le jugement des âmes, la récompense des justes, le retour du peuple élu à la puissance, tous ces éléments entrèrent dans des compositions singulières, dont les livres d'Ézéchiel et de Daniel offrent de beaux exemples, et que la littérature juive apocryphe multiplia jusqu'à l'excès, l'incohérence et l'absurdité. Il va de soi que, selon la qualité des âmes qui se livraient à ces méditations, les unes insistaient davantage sur les joies spirituelles de la glorification des justes, les autres sur les agréments plus temporels d'un triomphe où Israël retrouverait sa grandeur.

Les deux courants de pensée s'unirent donc dans ce que l'évangéliste saint Luc appellera « le rachat, la rédemption d'Israël » (I, 68; II, 38; XXIV, 47). Ce phénomène, comment se produirait-il? Tantôt l'on pensait que Yahweh l'accomplirait en personne, tantôt qu'il agirait par l'entremise d'un être privilégié. Cette seconde conception prit une place de plus en plus importante, à mesure que la théologie juive, poussant au sublime sa conception de Dieu, s'écartant de plus en plus de tout anthropomorphisme, considéra qu'un esprit aussi pur ne pouvait condescendre à intervenir dans un monde aussi bas; l'idée d'un intermédiaire s'imposa donc de façon logique.

Dans tout l'Ancien Testament, ceux qui avaient reçu une onction sainte, par exemple des rois comme David ou des grands prêtres, portaient le titre d'*oint* du Seigneur, en araméen *Meschiah*, messie, en grec *Christos*. C'est de ce terme qu'on désignera tout naturellement le mystérieux médiateur qui viendra, au nom de Dieu assurer « la rédemption d'Israël » et le jugement. Par conséquent, ce nom de Messie ne s'appliquait pas uniquement à celui que nous appelons maintenant ainsi; une trentaine de fois, l'Ancien Testament s'en sert pour désigner un roi, dont il est même parfois le nom personnel; en d'autres circonstances, il qualifie un prêtre, un patriarche; Isaïe en gratifie même Cyrus (XLV, I) et Habacuc le peuple d'Israël tout entier (III, 13). Il n'y a exactement, dans toute la Bible, qu'un passage de Daniel où le terme d'*Oint* puisse être entendu comme prédisant totalement notre Messie : ce passage où le prophète annonce que, du décret autorisant la reconstruction de Jérusalem à l'ère messianique, il s'écoulera soixante-neuf semaines d'années (IX, 25).

Tel est donc l'essentiel du thème. Mais il est évident qu'au cours des siècles il a évolué. Aux origines, ce n'est qu'un lointain pressentiment. Dans la *Genèse* (XLIX), quand Jacob bénit son fils avant de mourir, il s'écrie : « Le sceptre n'échappera point à Juda, ni le bâton de commandement d'entre ses jambes, jusqu'à ce que vienne le Pacifique, à qui obéiront les nations ». Et Balaam, l'inspiré, contraint par Dieu à ne pas anathématiser le peuple élu, s'écrie : « Je le vois, mais non comme présent; je le contemple, mais non de près. Un astre sort de Jacob, un sceptre s'élève d'Israël ! » (*Nombres*, XXIV, 17).

Quand la royauté s'établit en Israël, il était naturel que l'idée messianique lui empruntât beaucoup de traits. N'avait-elle point, par elle-même, une haute portée religieuse? Le roi n'était-il pas l'oint du Seigneur? L'espérance messianique put donc se confondre, un temps, avec l'admiration de la majesté royale, et cette compénétration de ces deux notions sera une des

causes essentielles du refus qu'opposeront les Juifs à se représenter le Messie autrement que sous l'aspect d'un monarque majestueux. A cette période, le messianisme se manifeste à travers l'idée et l'image de la monarchie. Dans le psaume II, par exemple, l'oint de Yahweh, le souverain de Sion, qui règne sur la montagne sainte, et qui brisera les peuples avec un sceptre de fer, est déclaré « fils de Dieu, engendré par lui au jour présent ». Ainsi ces textes doivent-ils être entendus dans un sens double, comme se rapportant à la fois au roi historique et au messager surnaturel; David, disant ses souffrances, utilise des termes qui s'appliquent parfaitement au Crucifié.

Enfin, avec les grandes crises douloureuses de la ruine d'Israël et de l'exil, le messianisme prend un caractère nouveau. Il devient plus moral, plus spirituel. Les Prophètes, dont l'action, nous l'avons vu, a consisté à développer la religion dans le sens de la vie intérieure, voient beaucoup moins le Messie sous l'aspect de l'impérieux dominateur que comme un médiateur, un pasteur, un pacifique. Isaïe, consolant ses frères, parle avec tendresse de ce serviteur de Yahweh qui enseignera dans la douceur, qui ne sera point entendu et qui donnera sa vie en sacrifice expiatoire. Plus l'idée de la religion en esprit, de la responsabilité personnelle, progresse, plus cette image du Messie se sublimise. Quand le Messie viendra, il jugera les bons et les méchants, et, comme dit joliment Isaïe, quand l'olivier aura été secoué, il ne demeurera que bien peu d'olives « deux ou trois près de la cime, trois ou quatre aux branches, un grappillage » (XVII). A mesure que les allusions à la venue du Messager se multiplient, son caractère s'enrichit et ainsi se prépare la révélation évangélique. Aussi bien dans l'Ancien Testament que dans les Apocryphes, l'idée de la justice, étroitement associée à la venue du Messie, se manifeste continûment : « C'est lui qui rassemblera le peuple des Saints, et il le gouvernera avec justice », dit un des Psaumes (non canoniques) attribués à Salomon.

Dans les derniers temps de la communauté juive, le thème messianique se formulait selon un schéma qu'on peut ramener à quelques grandes lignes, — en observant pourtant que toute systématisation, dans un tel domaine, laisse en dehors l'infinie variété des réflexions et méditations individuelles. L'apparition du Messie sera marquée de grandes tribulations et d'épouvantes. « Du bois le sang dégouttera; les pierres parleront, les peuples seront troublés. Le soleil luira dans la nuit et la lune surgira trois fois pendant le jour. Parmi les eaux douces couleront les eaux salées. La raison et l'intelligence seront prisonnières de leur cage; on les cherchera sans les trouver. » Ces quelques lignes d'un Apocryphe d'Esdras donnent une idée des rêveries que l'imagination accumulait autour de l'attente messianique. Mais ces souffrances auront une signification. Elles contraindront l'humanité à la pénitence. C'est alors que Dieu dira, selon Jérémie : « Revenez, fils infidèles, et je guérirai vos infirmités » (III, 22). Le Messie sera précédé par un prophète, lequel ne sera autre que le mystérieux Élie, qui n'est pas mort, on s'en souvient, mais a été enlevé au ciel. Malachie et Jésus, fils de Sirach, annoncent également sa réapparition : « Il ramènera le cœur des enfants chez les pères », « il apaisera la colère avant qu'elle s'enflamme ». Alors sera le règne de Dieu et de son messager.

Comment se déroulera ce règne? Y aura-t-il deux temps, une ère messianique précédant la venue en gloire de Dieu? ou seront-ils confondus? on en discute. En gros, on est d'accord pour en admirer la splendeur, pour assurer que ce sera l'heure de l'alliance définitive entre Yahweh et les hommes, cette alliance dont Jérémie dit que les bases seront « plantées pour n'être plus jamais arrachées ». Mais on se rend mal compte des effets de cette venue. Sera-ce seulement une domination humaine, aussi large, aussi généreuse que possible? Sera-ce le retour dans un nouveau paradis, où l'on mènera une vie de délices sans fin? Sera-ce une exaltation purement spirituelle de l'âme des jus-

tes? On multiplie aussi les hypothèses touchant la durée des temps messianiques que certains prétendent chiffrer à mille ans. Mais, en tout cas, l'unanimité se fait quand on parle du théâtre de ce retour en gloire : ce ne pourra être ailleurs qu'à Jérusalem, la cité sainte, sur une Terre Promise merveilleusement renouvelée, que s'accomplira le règne. Baruch, dans l'apocryphe, parle même d'une manne qui nourrira les hommes jusqu'à la consommation des temps.

On voit donc à quelles images complexes aboutissait cette longue méditation qu'Israël avait élaborée depuis des siècles. Bien plus que les détails, ce qu'il faut retenir, c'est le puissant mouvement, l'émouvante aspiration qui soulevaient l'âme du peuple élu. On s'est demandé parfois si cette attente messianique était également vive dans toute la société, si les rabbins et les scribes y attachaient une grande importance, si les riches et les heureux de la vie, prudents d'ailleurs en politique, souhaitaient d'un cœur unanime cette venue du Messie qui eût réduit à néant leurs privilèges et, qui sait? provoqué des incidents avec Rome. Faut-il prendre au pied de la lettre l'amère réflexion d'un Pharisien : « Si tu es en train de faire une bouture et si, à ce moment, on t'annonce le Messie, termine ta bouture : tu auras bien le temps d'aller à sa rencontre! » Il est plus probable qu'il s'agit de différences d'accentuation; les gens cultivés pensaient plutôt au Jugement dernier, les humbles au règne triomphant de celui qui leur apporterait consolation et revanche. Un Zélote et un Saducéen ne concevaient pas de la même façon cette espérance.

Mais il est hors de doute que, dans son ensemble, aux derniers siècles, la communauté juive en vivait. Il suffit d'ouvrir l'Évangile pour s'en convaincre : « Es-tu le Messie? » demande-t-on à Jean-Baptiste. « Es-tu celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre? » dit aussi le Précurseur à Jésus. La Samaritaine constate, comme un fait admis par tous : « Je sais que le Messie viendra ». On citerait maints textes

analogues. Ce Messie, on avait cru plus ou moins le reconnaître sous les traits de Cyrus, le vainqueur de Babylone, ou de Zorobabel, un des chefs qui ramenèrent d'exil Israël, ou même d'Alexandre; et Josèphe, vil flagorneur, déclarera que les versets prophétiques s'appliquent fort bien au Romain Vespasien!

Reconnaître le Messie, tel sera donc pour la communauté juive le plus important des problèmes. De la solution qu'elle lui donnera dépendra son destin.

Qui sera le Messie?

A vrai dire, la « doctrine messianique », — si l'on peut appeler doctrine un ensemble de notions aussi complexes, — ne contenait rien qui permît de discerner à coup sûr le Messie attendu. Beaucoup de Juifs avaient, sur ce point, l'opinion que l'évangéliste saint Jean prête à quelques habitants de Jérusalem : « Quand le Christ viendra, personne ne saura d'où il est » (VII, 27).

Il y avait cependant quelques données sûres, ou très généralement admises. Les plus fondamentales étaient que le Messie serait un être surnaturel, un « fils de Dieu ». Dans le fameux psaume II, ne lisait-on pas cette assertion révélatrice : « Yahweh m'a dit : Tu es mon fils; moi-même je t'ai engendré au jour présent. Fais-moi ta demande et je te donne les nations pour domaine, la terre d'un bout à l'autre pour ta propriété »? D'autres psaumes, des prophéties, comme celles de Daniel, confirmaient cette vue. Une telle conception se trouvait formulée de maintes façons dans cette littérature apocalyptique où s'exprimait, non sans d'inextricables délires d'imagination, le plus ardent des aspirations juives; les psaumes de Salomon, le livre d'Hénoch, les apocryphes d'Esdras exaltent cette royauté du Messie. Sans être exactement un Dieu, il participe à la majesté divine; il bénéficie des caractères grandioses et parfois terrifiants dont s'entourait Yahweh dans l'Écriture; mais il est aussi, comme assure un psaume dit de Salomon, « le roi juste, sous le règne

de qui il n'est pas d'iniquité, le roi pitoyable pour les peuples apeurés, le roi pur du péché, le roi qui ne faiblit jamais, parce qu'il est fort dans la crainte de Dieu ».

A cette idée s'en ajoutait une autre; le Messie serait aussi un « fils de l'homme ». Cette expression, qui était née au temps du prophétisme, avec Ézéchiel et Daniel, prit bientôt une signification très particulière. Elle désigna le messager mystérieux qui, intervenant au nom de Dieu parmi les hommes, devrait participer de la nature humaine. Dans une de ses visions, Daniel avait annoncé sa venue : « Je regardais dans les secrets nocturnes, lorsque, sur les nuées, parut comme un fils de l'Homme, Il s'avança jusqu'au Vieillard, et il lui fut donné domination, gloire et puissance; les peuples de toutes races, de toutes langues, le servaient. Sa domination sera éternelle, et son règne ne sera jamais détruit » (VII). Dans le Livre d'Hénoch, le Messie est représenté comme l'homme céleste, être surnaturel et humain tout ensemble; engendré par Dieu avant le temps et gardé en réserve jusqu'à ce que vînt son heure. Il semble certain que la grande majorité des Juifs attendaient le Messie dans « un homme d'entre les hommes », comme Tryphon le déclarera plus tard à saint Justin. Les uns insistaient sur son côté divin et transcendant, les autres (les docteurs de la Loi surtout) davantage sur son côté humain; mais la synthèse des deux éléments était très généralement admise.

Pourtant, cela ne permettait guère d'identifier, concrètement, celui qui, parmi les « fils d'hommes », pouvait porter en soi la promesse divine. Il y a même quelque chose d'émouvant, de dramatique, dans cette attente et cette recherche. Si le Messie était déjà né? Si, sans que je l'eusse appris, il avait déjà commencé son règne? Des Juifs pieux devaient se poser de telles questions, dans l'angoisse de leurs méditations. Qui sera-t-il? Son nom sera-t-il *Emmanuel*, « Dieu avec nous », comme l'a prédit le prophète Isaïe (VII, 14)? ou *Yahweh sidqenou*, « Dieu est notre justice », selon

l'expression de Jérémie (XXII, 5, 6 et XXXIII, 15, 16)? A force de scruter les textes, on croit avoir discerné tels ou tels de ses traits. Il sera, comme dit le psaume CX, « prêtre dans l'Éternité sur le modèle de Melchisédech ». Tout indique qu'il sera descendant de David (1); Isaïe l'a dit expressément dans ce onzième chapitre où il a décrit si bien le roi futur : « Un rameau sortira du tronc de Jessé, et de ses racines croîtra un rejeton » et Jérémie, encore, a confirmé cette prophétie. Comme la dynastie davidienne, c'est de Bethléem qu'il viendra : « Et toi, Bethléem la fertile, s'est écrié le prophète Michée, petite parmi les milliers de Juda, c'est de toi que sortira le futur dominateur d'Israël ». Fils de David, il sera cependant plus grand que son grand ancêtre, puisque David l'appelle son Maître et que les Psaumes le montrent assis à la droite de Dieu. Ces précisions mêmes ne font qu'accroître le mystère : tout ce qui le concerne s'entoure d'ombres, et la plus lumineuse des espérances s'abrite derrière des mondes de secrets. Isaïe n'a-t-il pas écrit une petite phrase déconcertante qu'à la suite de l'évangéliste saint Matthieu toute la tradition catholique traduit ainsi : « Une Vierge a conçu et elle enfante un fils » (VII, 14)?

Au moins, quand il sera venu, pourra-t-on le reconnaître à la façon dont s'exercera son règne? Même pas : car sur ce point deux images s'affrontent, que toute l'intelligence juive n'arrivera pas à concilier. Pour les uns. le Messie sera un roi au sens temporel du terme. Il régnera effectivement. Et l'esprit juif, sans doute dans la très grande majorité des cas, se le représente sous les apparences où la tradition montrait les souverains. Un passage caractéristique des *Targums*, c'est-à-dire des versions commentées des rabbins, le décrit ainsi : « Qu'il est beau, le roi Messie qui doit surgir de la Maison de Juda! Il ceint ses reins, il s'avance dans la plaine, il engage le combat contre ses ennemis

1. Les empereurs romains Vespasien, Domitien et Trajan firent rechercher les descendants de David et les surveillèrent.

et met à mort les rois! » Les psaumes apocryphes de Salomon n'en donnent pas une autre image, et il faut reconnaître que les psaumes de notre Bible nous laissent déconcertés quand il nous faut pressentir le Messie dans l'image du monarque qui « broie les nations avec une masse de fer », qui les réduit en pièces comme « vases de potier », qui « défonce les têtes, accumule les cadavres en de vastes pays » et perce de « flèches aiguës le cœur des ennemis »! (*Ps.* II; XX; XLV).

De telles images sont parfaitement compréhensibles si l'on veut bien les replacer dans leur cadre historique, se souvenir de ce qu'était le peuple qui les élaborait. Il y a aujourd'hui trois mille ans qu'Israël commençait à les porter en son cœur! L'évolution de l'image du Messie est une des preuves les plus frappantes de cette « révélation progressive » dont nous avons vu bien des exemples. Il était déjà beau qu'à ces visions brutales de la domination future s'ajoutât souvent l'espoir de la justice, l'image du roi équitable que nous peint le psaume LXXII par exemple. Peu à peu, le messianisme, sans se détacher des vues charnelles, s'en écarte. Il devient de plus en plus intérieur dans Jérémie et Ézéchiel. Et Nahum, un des petits prophètes, s'écrie : « Voici, sur les montagnes, les pieds d'un messager de bonnes nouvelles, qui annonce la paix! » (I, 15).

C'est, en fait, une autre image du Messie qui s'élabore dans l'immense pressentiment d'Israël. Homme, il sera près de l'homme. Il sera humble; « il vient, monté sur un âne, sur un ânon, le petit de l'ânesse », dit Zacharic (IX, 9) et cependant il sera bien le roi, le protégé de Dieu. Plus extraordinaire encore, cet envoyé du Tout-Puissant connaîtra ce qui est le plus usuel de la destinée humaine : la douleur. Dans un passage prodigieux, admirable, le plus grand des prophètes, Isaïe, n'a-t-il pas annoncé le Messie douloureux, le Christ souffrant?

« Il était méprisé, abandonné des hommes, homme de douleur et familier de la souffrance; tel l'objet

devant quoi l'on se voile la face, en butte à nos mépris, nous n'en faisions nul cas.

« Véritablement, il portait nos maladies. C'était de nos douleurs qu'il s'était chargé, et nous, nous le considérions comme un châtié, que Dieu avait frappé et qu'il humiliait.

« Mais lui, il fut percé à cause de nos fautes, il a été broyé pour nos iniquités. Le châtiment par quoi la paix nous fut donnée, il l'a subi; ses plaies sont notre guérison.

« On le maltraite, il se soumet à la souffrance. Il n'ouvre pas la bouche, agneau qu'on mène à la tuerie, brebis muette devant ceux qui la tondent... Il a été enlevé par l'oppression et le jugement » (*Isaïe*, LIII, 4, 6).

Dans cette image si précise, si émouvante, qu'un chrétien ne considère point sans que son cœur se serre, était-ce le vrai Messie qu'Israël devait reconnaître? Était-ce lui pour qui David avait écrit, par avance, ce psaume XXII dont le Christ à l'agonie murmurera le premier verset : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » Était-ce de lui, de « ce transpercé », que Zacharie avait prophétisé qu'Israël « prendrait le deuil comme d'un fils unique » (*Zac.*, XII, 10)? Dans les mêmes perspectives, l'auteur du *Livre de la Sagesse* ne montrait-il pas que le sacrifice du « juste, fils de Dieu », outragé et tourmenté par la foule, condamné à « une mort honteuse », entrait dans les vues de Dieu, qu'il permettrait de vaincre le mal, le diable « par qui la mort est venue en ce monde » (*Sagesse*, II, 10, 25)?

On voit donc que cette révélation progressive tendait à développer de plus en plus le messianisme dans le sens intérieur. Cette méditation sur la douleur et son sens dont David, Jérémie, le livre de Job avaient déjà tiré de si profondes conclusions, l'esprit juif, en la poursuivant, la menait jusqu'à ses conséquences surnaturelles. L'idée de la souffrance rédemptrice frayait la voie au dogme de l'Incarnation, comme la lui préparaient aussi les réflexions philosophiques sur la Sagesse, qui tendaient, de plus en plus, à se la repré-

senter sous une forme concrète, avec un caractère personnel, « émanation de la gloire divine, image de sa bonté » (*Sagesse*, VII, 22, 26) annonçant l'évangile de saint Jean. Le messianisme trouvait donc là sa troisième base; il ne se rattachait plus seulement à la certitude de la Mission d'Israël et aux images des fins dernières du monde; en lui avait pénétré, impérieuse, l'espérance de celui qui, par sa souffrance, rachèterait les fautes des hommes et qui serait, sur la terre, l'expression humaine de la volonté infiniment sage de Dieu.

Du coup, le dilemme était formulé. Entre ces deux images du Messie, celle du Roi glorieux qui rétablirait Israël dans sa puissance et celle du Christ douloureux, du Sauveur mourant pour expier les péchés du monde, la communauté juive pensa qu'il y avait opposition. C'est le christianisme qui, dans une révélation ultime, réalisera l'union de ces deux thèses si éloignées. Et, il faut le reconnaître, il était naturel que le peuple élu ne pût, seul, y parvenir.

Au temps du Christ, bien des symptômes nous prouvent que c'était plutôt sous la forme temporelle et glorieuse qu'on se représentait le Messie. « Nous espérions qu'il délivrerait Israël », diront tristement les disciples d'Emmaüs (*Luc*, XXIV, 21) et, le jour de l'Ascension, au moment où Jésus sera prêt à monter au ciel, les Apôtres lui demanderont encore : « Seigneur, est-ce maintenant que vous rétablirez le royaume d'Israël? » (*Actes*, I, 6). C'était bien explicable, c'était humain.

Ce peuple avait vécu dans l'opiniâtre espérance. Accroché à sa terre, à la colline où se dressait le Temple, la mémoire pleine des textes qui lui disaient la gloire des aïeux, il n'avait pu survivre et préserver son message que par son exclusivisme farouche. La fierté avait été son arme depuis longtemps, depuis toujours, depuis l'heure où Abraham, sous sa tente, méprisait les Cananéens idolâtres, jusqu'à celle, toute proche, où la communauté juive avait refusé la civilisation hellénis-

tique d'Antiochus Épiphane. Il était dans la pente de la nature humaine que cette fierté devînt orgueil, dès lors qu'il s'agissait, dans des visions d'avenir, des deux sentiments qui remuent le plus fortement le cœur des hommes : le désir de la vengeance et l'amertume des bonheurs perdus.

Aussi préférera-t-on voir, dans le Messie, le restaurateur plutôt que le sauveur; sans grâces surnaturelles, tous les hommes raisonnent exactement de même. On ferma « les yeux, comme écrit le P. Lagrange, aux textes qui faisaient présager les souffrances du Messie ». On en vint à se demander si ceux qui annonçaient sa venue dans l'humilité n'étaient point susceptibles de plus nobles exégèses; un rabbin suggéra même que l'âne dont parlait Zaccharie, comme monture pour le Roi Messie, fût remplacé par un cheval blanc!

L'incompréhension radicale qui opposera le peuple juif au Christ se préparait donc définitivement. Celui qui enseignera l'esprit et non la lettre, celui qui défendra l'idée de la religion universelle contre le particularisme juif, sera déjà un scandale pour les Juifs; mais bien davantage, ce Messie misérable, ce gueux, ce condamné, qui, au lieu de restaurer Israël en sa gloire, agonisera dans l'infamie de la Croix.

Les routes alors se sépareront : d'un côté, celle que suit d'abord le bien petit nombre d'âmes saintes qui, dans le message du crucifié, ont entendu la réponse à tout ce que le cœur humain enferme d'aspirations, de désirs et d'angoisses. De l'autre, ceux qui, non pas toujours bassement, certes, et parfois avec grandeur, attendent du relèvement du Royaume la glorification d'un peuple que Dieu a missionné seul pour son service. Et c'est cette seconde route qui mènera, en 70 de notre ère, Israël à la catastrophe. Josèphe l'a très exactement dit : « Ce qui les excita à la guerre contre Rome, ce fut une prophétie ambiguë, trouvée dans les saintes Écritures, et annonçant qu'un homme de leur pays dominerait l'univers. »

Jusqu'à nos jours, Israël est resté sur cette seconde route. Marquée de tant de sang, mouillée de tant de larmes, son histoire porte la marque de cette décision. Mais on ne saurait méconnaître que l'autre route aussi vient de Jérusalem, ni oublier le cri qui monte de son livre : « Et moi, je sais que mon Rédempteur est vivant ! » (*Job*, XIX, 25, 26).

Une histoire « sainte ».

Depuis l'heure où Abraham, dans Our des Chaldéens, avait reçu l'appel à un destin nouveau, jusqu'à celle où l'immense pressentiment d'un peuple s'emplissait de l'espoir d'un sauveur, bien des siècles s'étaient écoulés et des mondes d'événements avaient passé sur la terre. Deux mille ans séparent ces deux faits également mystiques, mais le fil d'une irréprochable logique les unit incontestablement. Aucune histoire, plus que celle d'Israël, ne donne l'impression d'avoir obéi à un développement interne, de n'avoir emprunté aux circonstances que le moyen d'être plus complètement soi. Et le poids dont a pesé ce petit peuple est si lourd, l'influence des thèmes issus de lui si considérable, qu'on est comme acculé à s'interroger sur les causes de cette fécondité spirituelle et qu'à cette suite de faits on veut trouver une signification.

Ce serait déborder du cadre de l'histoire et passer dans le domaine de la théologie. Bossuet, dans son œuvre sans doute la plus fondamentale, le *Discours sur l'Histoire universelle*, en a proposé une explication logique : si « ce long enchaînement des causes particulières qui font et défont les empires, dépend des ordres secrets de la divine Providence », bien davantage doit avoir un sens surnaturel le destin de ce peuple qui porta en soi la certitude de la Promesse divine. Ces hommes d'Israël, malgré tous leurs défauts, ont été les témoins privilégiés d'une vérité unique; « toute leur histoire, tout ce qui leur arrivait de jour en jour, n'était qu'un perpétuel développement des oracles

que le Saint-Esprit leur avait laissés ». Ils abritaient jalousement une grande lumière, mais « c'était au jour du Messie que cette grande lumière devait paraître à découvert ».

Pour s'en tenir au seul plan historique, trois observations peuvent être faites qui vont dans le sens de Bossuet. La première porte sur l'indestructibilité d'Israël. Il est plus qu'étonnant et il est rationnellement incompréhensible que cette nation si minime ait traversé les siècles sans jamais disparaître. Que sont devenus les Hittites, les Hyksos, les Assyriens, les Parthes? Pourtant tous ces peuples ont possédé de grands empires, dominé des territoires immenses. Il est arrivé à plusieurs reprises qu'Israël fût réduit à une poignée d'hommes, mais ni l'Égypte, ni l'Assyrie, ni les coups de Babylone, ni les séductions grecques n'ont pu faire disparaître cette semence, toujours prête pour de nouvelles germinations. Et, jusqu'à nos jours, déracinée de sa terre, dispersée dans le monde, la race héritière et infidèle continue son existence indestructible comme une écharde dans la chair vive des nations, qu'elle inquiète et qu'elle oblige à s'interroger.

Le développement même qu'a suivi cette histoire appelle une seconde observation. Nous avons marqué souvent son caractère progressif. Il est incontestable. Approfondissement des vérités déjà acquises, addition de certitudes nouvelles : sans cesse, par ces deux méthodes, Israël s'enrichit spirituellement. Abraham pose, inébranlable, la pierre d'angle du monothéisme; Moïse formule la loi, proclame les principes essentiels; les Prophètes, en associant définitivement la foi et la morale, proposent un modèle à toutes les religions du monde; à leur suite, la communauté, revenue de l'exil, découvre, dans l'immensité de sa détresse et de son espérance, une métaphysique et une morale que nul peuple n'a jamais égalées, avant le Christ. Or, ce caractère d'élargissement progressif est un fait unique : à considérer les autres civilisations, on constate que l'esprit humain suit une courbe bien différente.

Après une période de tâtonnements, il atteint à sa plus grande réussite, puis vient la décadence, le déclin plus ou moins rapide. Israël a gravi des paliers successifs, et quand, à la fin, son esprit s'engage dans les impasses qui ne lui permettront pas de reconnaître Jésus, ce n'est point par trahison de ses fidélités essentielles, mais en vertu d'une excessive majoration de certains de ses propres éléments spirituels, comme pour laisser au message christique son caractère de mystère et de révélation.

Car, la troisième observation qu'on peut faire est celle-ci : ce témoignage d'Israël, si grand qu'il soit, nous apparaît inachevé. Sur maints points, en le recevant, nous avons le sentiment qu'il pourrait être plus complet, plus décisif. Certes, il serait tout à fait injuste de le juger par rapport au christianisme, qui, précisément, est son couronnement, et, pour lui donner tout son poids, faut-il le peser aux mêmes balances que ceux des autres sociétés antiques contemporaines : et il leur est infiniment supérieur. Mais cette impression d'inachèvement, suggère de façon irrésistible la conclusion de Bossuet. L'esprit a besoin de lui trouver sa conséquence logique. Elle existe. « *Finis enim Legis, Christus* » répéterait-on avec saint Paul; ou avec Pascal : « Jésus-Christ, que les deux Testaments regardent, l'Ancien comme son attente, le Nouveau comme son modèle, tous deux comme leur centre » (*Pensées*, 740).

Ce n'est donc pas seulement une solide tradition, enracinée au cœur de notre culture occidentale et chrétienne, c'est aussi la considération la plus objective de ces faits qui nous justifie quand, pour résumer toute cette longue suite d'événements significatifs, nous lui donnons pour titre ces deux mots : histoire sainte.

Janvier 1941-juin 1942.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DATES (avant notre ère)	PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE SAINTE	CORRESPONDANCES
Vers 2000	Vocation d'Abraham, son départ d'Our.	Hammourabi règne à Babylone.
		En Égypte, XIIe dynastie, celle des Senousrit (Sésostris).
		En Crète, premiers palais de Cnossos.
		Infiltrations aryennes en Asie Mineure : Hittites.
Vers 1800	Jacob.	Invasion des Hyksos en Égypte, conséquence d'une nouvelle poussée aryenne. Déclin simultané de la Mésopotamie.
1740 ?-1630 ?	L'aventure égyptienne de Joseph.	Domination des Hyksos sur l'Égypte.
Vers 1580		Les Pharaons de la XVIIe dynastie chassent les rois Hyksos.
		En Crète, règne des Minos de Cnossos.
Du XVIe au XIIIe siècle		XVIIIe et XIXe dynasties égyptiennes (cf. tableau p. 98).
		La régente Hatshepsou (1500-1450).
1440 ?	L'Exode (dans l'hypothèse de chronologie longue).	Aménophis II (1450-1420).

		Le Pharaon révolutionnaire Akh-en-aton et les documents d'El-Amarna (1375-1360).
		Ramsès II (1290-1225) lutte contre les Hittites.
1225 ?	L'Exode (dans l'hypothèse de chronologie courte).	Menephtah (1225-1215).
A partir de 1400 et pendant quatre siècles		Grande invasion aryenne, ruine de la Crète (1400) et de l'empire Hittite (vaincu par le roi Midas à la fin du XIIe siècle). Les Achéens : Mycènes, Tyrinthe.
1180	Josué pénètre en Canaan.	La guerre de Troie et les voyages d'Ulysse.
Vers 1100		Les Philistins sur la côte de Canaan.
		En Assyrie Téglatphalassar Ier.
XIIe et XIe siècles	Période des Juges (Débora, Gédéon, Jephté, Samson); Samuel vers 1080.	Les grands empires sommeillent, en Égypte et en Mésopotamie.
	Conquête de la Terre Promise; luttes contre Cananéens, Bédouins et Philistins.	Début de la poussée araméenne. Tyr, en Phénicie, prend une grande importance.
Fin du XIe siècle		Terrible vague d'invasion aryenne; les Doriens; ruine de Mycènes et Tyrinthe; départ des Achéens pour l'Asie Mineure.
1040-1012	Saul, roi d'Israël (lutte contre les Philistins).	
1012-975	David (prise de Jérusalem en 1005).	L'empire maritime phénicien.

DATES (avant notre ère)	PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE SAINTE		CORRESPONDANCES
975-935	Salomon (construction du Temple : Canaan tout entier pacifié).		Hiram, roi de Tyr (979-946).
935	Scission d'Israël en deux royaumes.		L'Égypte se relève (XXIIe dynastie). Au xe siècle, la puissance assyrienne devient formidable.
	ROYAUME DU NORD (ISRAEL)	ROYAUME DU SUD (JUDA)	
IXe siècle	Jéroboam (925-911) (1re dynastie). Nadab (911-910). Baasa (910-887) (2e dynastie). Ela. Zambri (3e dynastie). Omri (4e dynastie). Achab (875-853), Jézabel, le prophète Élie. Ochozias d'Israël. Joram d'Israël (852-842). Le prophète Élisée.	Roboam (935-915). Abias (915-913). Asa (913-873). Josaphat (873-849). Joram de Juda (849-842). Ochozias de Juda.	Les Pharaons (Lybiens) font des expéditions en Canaan. Assournazirpal II, roi d'Assyrie (884-859); expansion assyrienne jusqu'à la Méditerranée. A Sparte, le légendaire Lycurgue.

	Jéhu (842-815) (5e dynastie). Joachaz.	Athalie (842-836). Joas (836-797).	Les Tyriens fondent Carthage (825).
VIIIe siècle	Joas d'Israël (799-784). Jéroboam II (784-744); le prophète Amos. Zacharie, roi; Jonas (?)	Amasias. Ozias (789-738).	Homère? Fondation de Rome : 21 avril 753 (date légendaire).
	Sellum (6e dynastie) : le prophète Osée. Menahem (774-735) (7e dynastie). Peqahia.	Le prophète Isaïe (à partir de 738). Joatham.	Téglatphalassar III, roi d'Assyrie (745-727).
	Phacée(733-731)(8edyn.) Le roi Osée. Chute de Samarie (722).	Achaz (733-718).	La colonisation grecque commence. Sargon II (722-705) : apogée de l'Assyrie.
VIIe siècle		Ézéchias (718-689); le prophète Michée. En 701, les Assyriens lèvent le siège de Jérusalem.	En Iran, Zoroastre le réformateur religieux. Sennachérib (705-681), révoltes de Mérodach-Baladan.
		Manassé (689-641).	Assarhaddon (681-668). — Les Pharaons éthiopiens.
		Amon.	Assourbanipal (668-626) en Assyrie; en Égypte, Psammétique Ier inaugure la XXVIe dynastie.
		Josias (639-609); « découverte » de la Loi.	Nouvelles invasions aryennes; les Mèdes (Cyaxare, 625-585); les Scythes (625).

DATES (avant notre ère)	PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE SAINTE	CORRESPONDANCES
VIe siècle	Joachaz, Joaqim. Les prophètes Nahum, Sophonie, Habacuc; débuts de Jérémie. Sédécias (597). Chute de Jérusalem (586).	A Athènes, Cylon Dracon. La Babylonie se révolte contre l'Assyrie: Ninive tombe (612). Nabuchodonosor II (604-562). Apogée de la civilisation néo-babylonienne.
	Exil des Israélites à Babylone. Les prophètes Ézéchiel et Daniel.	Dans l'Inde, le Bouddha. A Athènes, Solon. En Asie Mineure, développement des cités grecques et du royaume lydien de Crésus. En Occident, empires de Carthage, de Marseille et des Étrusques. Achéménès, Perse, se proclame indépendant des Mèdes.
Vers 570	Tobie?	
552		Cyrus réalise l'unité de l'Iran sous sa domination et conquiert tout le Croissant fertile.
539	Cyrus prend Babylone.	
538	Décret de Cyrus autorisant les Israélites à rentrer chez eux.	

	La Palestine est désormais un canton de l'empire perse.	En Grèce, Pisistrate et ses fils, tyrans d'Athènes (540-510). Cambyse, fils de Cyrus (529-522), prend l'Égypte. Darius Ier (522-485); à Athènes, Clisthène (507).
	Les prophètes Zacharie et Aggée : le Temple est reconstruit.	Rome se débarrasse des rois étrusques, les Tarquins, par la révolution de 509.
ve siècle		Première guerre médique : Marathon, 490.
	Judith?	Xerxès (485-465). Seconde guerre médique : Salamine, 480.
	Le prophète Malachie.	Rome lutte contre les Latins, les Eques et les Volsques (épisodes de Cincinnatus et de Coriolan). La loi des Douze Tables (450).
445	Néhémie relève les murs de Jérusalem.	Les Grecs obligent les Perses à signer la paix et à libérer la côte d'Asie Mineure (448). Le Parthénon est dédié à Athéna (440). Rome s'empare de Véiès en 406 (Camille, général). Guerre du Péloponnèse (431-404) : ruine de l'empire maritime d'Athènes (404).
IVe siècle	Esdras et la rédaction de la Loi (398). (A partir de ce temps et pendant quatre siècles, établissement du texte de l'Ancien Testament.)	Mort de Socrate (399). Sparte domine la Grèce.

DATES (avant notre ère)	PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE SAINTE	CORRESPONDANCES
IV[e] siècle		Prise de Rome par les Gaulois (387). Pélopidas, Épaminondas, suprématie de Thèbes en Grèce : bataille de Mantinée en 362. Philippe de Macédoine, par la victoire de Chéronée (338), soumet la Grèce. Alexandre débarque en Asie.
334		Écroulement de l'empire perse de Darius III.
332	Fin de la domination perse : Alexandre traverse Canaan.	Mort d'Alexandre.
323		Guerre de Rome contre les Samnites (Fourches Caudines, 321). Rome écrase la coalition étrusco-samnite. L'Empire d'Alexandre est partagé entre ses généraux (306) : l'Égypte aux Lagides, la Syrie aux Séleucides.
III[e] siècle	La Palestine est sous la domination des Lagides. Les Oniades et les Tobiades se disputent le pouvoir. A Alexandrie, traduction de la Bible en grec, les Septante.	Guerre de Rome contre Pyrrhus (281-275). Première guerre punique (264-241).

		Antiochus III le Grand, séleucide (223-187).
	Résistance des Juifs à l'influenee lagide.	Ptolémée IV, lagide (221-203).
		Seconde guerre punique (218-201), Hannibal.
200 IIe siècle	Bataille de Panion : la Palestine passe sous le contrôle séleucide.	Antiochus III écrase l'armée lagide.
		Première guerre de Rome en Macédoine (200-197) : victoire romaine de Cynoscéphales (197).
		Antiochus III vaincu par Rome à Magnésie (190).
	Héliodore chassé du Temple.	Séleucus IV (187-175).
	Résistance juive à l'influence séleucide : les Macchabées.	Antiochus IV Épiphane (175-163).
166-165	Matathias.	Deuxième guerre de Macédoine, Pydna (168).
165-160	Judas Macchabée, puis Jonathas (160-143) et Simon (143-134).	La Grèce, province romaine (149-146).
		Troisième guerre punique, fin de Carthage (146).
134-104	Jean Hyrcan.	Rome s'installe en Provence (125).
		Les Gracques, Tiberius (133) et Caïus (123).
Ier siècle	Alexandre Jannée (103-76).	Marius bat Jugurtha (105), les Cimbres et les Teutons (102-101).
		Guerre de Sylla contre Mithridate (87-84).
		Sylla dictateur (82).

DATES (avant notre ère)	PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE SAINTE	CORRESPONDANCES
	Alexandra Salomé (76-67).	Pompée, vainqueur des Pirates et de Mithridate (69-63).
63	Prise de Jérusalem par Pompée.	Pompée en Orient. Premier triumvirat : Pompée, César, Crassus (60). Conquête de la Gaule par César (58-52).
47	César traverse la Palestine, salué par Antipater.	César en Égypte : Cléopâtre. Mort de César (44). Deuxième triumvirat : Octave, Antoine, Lepidus (43).
40-4	Hérode.	Bataille d'Actium (31); Octave, maître du monde, prend (en 30), le nom d'Auguste.
20	Reconstruction du Temple.	
?	Naissance de Jésus-Christ.	

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

Il n'est point question de donner ici une véritable bibliographie de l'Histoire Sainte, ni même la liste des très nombreux ouvrages auxquels le présent essai est redevable. Les indications qui suivent s'adressent aux lecteurs qui désireraient poursuivre l'étude où ce petit livre prétend seulement à les introduire.

La meilleure traduction française de l'Ancien Testament est actuellement celle du Chanoine Crampon, publiée par la Société Saint-Jean l'Évangéliste.

Sur l'histoire d'Israël et son évolution spirituelle, on trouve de bons résumés dans maints ouvrages collectifs tels que *Christus* (dirigé par le P. Huby, 2e éd. 1916; — excellente étude par Nickel et Huby), *Où en est l'Histoire des religions?* (dirigé par Bricout, 1912), *Initiation biblique* (dirigé par Robert et Tricot, 1939), *Apologétique* (dirigé par Brillant et Nédoncelle, 1937). La *Chronologie Biblique* du P. Lavergne (1937) donne, sous une forme pittoresque, un aperçu d'ensemble. L'*Archéologie biblique* est bien résumée dans le « précis » du P. Barrois (1935). *Le milieu biblique* du R. P. Charles F. Jean (3 vol. 1936) donne de précieux documents sur les rapports de la Bible avec la géographie et les civilisations.

Parmi les grandes histoires plus détaillées, il faut citer, au premier rang, un livre qui, à lui seul, constitue la mise au point la plus récente et la plus remarquable de la question : *Histoire d'Israël* de G. Ricciotti, traduit parfaitement en français par le P. Auvray (1939). D'autres études analogues ont pour auteurs : L. C. Fillion (*Histoire d'Israël, peuple de Dieu*, 1927, 1928), L. Dennefeld (*Histoire d'Israël* et *de l'Ancien Orient*, 1929), J. Coppens (*Pour mieux comprendre et mieux enseigner l'Histoire Sainte de l'Ancien Testament*, 1936), etc... Il va de soi que, sous les réserves qui s'imposent, en raison de son ancienneté et de ses partis pris, *l'Histoire du peuple d'Israël* d'Ernest Renan (1887 et sq) présente encore un grand intérêt. Les résultats et thèses de la « critique libre » (non catholique) se trouvent parfaitement exposés dans les trois livres parus à *L'Évolution de l'humanité* : Adolphe Lods, *Israël, des origines au milieu du VIIIe siè-*

cle (1932), id. *Les prophètes d'Israël et les débuts du Judaïsme* (1935) et Ch. Guignebert, *Le Monde Juif vers le temps de Jésus* (1935).

Des développements plus abondants peuvent être cherchés : pour la période des Juges et des Rois dans le bel ouvrage de L. Desnoyers, malheureusement inachevé, *Histoire du peuple hébreu* (1922, 1930); pour l'époque des Prophètes dans E. Tobac, J. Coppens, *Les Prophètes d'Israël* (1932) et J. Chaîne, *Introduction à la lecture des Prophètes* (1932); pour la période perse, *L'Ame juive au temps des Perses,* de J. Touzard (Revue biblique, de 1915 à 1927) est d'un grand intérêt. L'essai de J. Vandervorst situe intelligemment *Israël et l'Ancien Orient* (1929). R. Dussaud a remarquablement étudié *Les découvertes de Ras Shamra et l'Ancien Testament* (1941), et il est amusant de lire, sans toujours le prendre au pied de la lettre, le livre de Ch. Marston, *La Bible a dit vrai* (traduit de l'anglais par Luce Clarence, 1929). L'ouvrage de l'archéologue anglais C. L. Woodley, *Ur en Chaldée* (1938), est une mine de documents sur les origines d'Abraham. Sur le Judaïsme, les ouvrages fondamentaux sont ceux du P. M.-J. Lagrange, dont l'œuvre exégétique est un modèle de probité : *Le Judaïsme avant J.-C.* (1931) et *Le Messianisme chez les Juifs* (1909), et ceux du P. J. Bonsirven, si intéressants par leur connaissance de la littérature rabbinique : *Le Judaïsme palestinien au temps de J.-C.* et *Les idées juives au temps de Notre-Seigneur* (1934). Sur le texte et le canon de la Bible, voir le précis de L. Dennefeld : *Histoire des Livres de l'Ancien Testament* (1929).

La Palestine, du point de vue géographique, a été beaucoup étudiée. On peut lire la grande *Géographie de la Palestine* de F. M. Abel (1933, 1938), *Le pays Biblique,* de Mgr Legendre (1928) ou, plus simplement, le clair exposé de Raoul Blanchard dans le Tome VIII de la Géographie Universelle : *Asie occidentale* (1929).

Enfin, s'il est impossible de donner la liste des ouvrages qui permettent de situer l'histoire sainte par rapport aux autres civilisations, nous renvoyons le lecteur aux grandes études collectives en cours d'achèvement telles que *L'Évolution de l'humanité* (dirigée par H. Berr), *Peuples et Civilisations* (dirigée par Halphen et Sagnac), et *l'Histoire Générale* (dirigée par G. Glotz); dans ces diverses collections, les tomes sur la Mésopotamie, l'Égypte, la Crète, l'Iran antique, la Grèce, Rome sont toujours faits par des spécialistes éminents et se valent sensiblement. Citons, sur des points plus particuliers, le magnifique *Manuel d'Archéologie orientale* de G. Contenau (1927), *Les Civilisations anciennes de l'Asie Mineure*

par F. Sartiaux (1928); *la Résurrection des Villes mortes,* bon exposé d'ensemble de Marcel Brion (1937). Sur les Hittites, deux livres ont pour auteurs G. Contenau (1934) et L. Delaporte (1936); sur les Phéniciens, l'ouvrage classique de G. Contenau (1926) et ceux de Victor Bérard déjà cités dans le texte. Pour avoir une idée de l'effort des archéologues et de l'importance de leurs découvertes en matière biblique (en plus de Dussaud, Barrois, Brion), il est très intéressant de lire les volumes d'André Parrot, *Villes enfouies* (1934), *Mari* (1936) et l'*Archéologie mésopotamienne* (1 vol. 1946). Sur la période d'Alexandre et de ses successeurs, le livre excellent de Ch. Radet, *Alexandre le Grand* (1933), ne dispense pas de lire l'essai si exaltant, paru il y a près de cent ans, de J. G. Droysen (traduit de l'allemand par J. Benoist-Méchin, 1935); *La Civilisation hellénistique* de W. W. Tarn (traduit de l'anglais par E. J. Lévy, 1936). Enfin la psychologie religieuse du paganisme aux derniers siècles a été analysée par F. Cumont, dans un livre qui reste essentiel : *Les Religions orientales dans le paganisme romain* (réédité en 1929), et par J. Carcopino dans de nombreux travaux, tels que : *Aspects mystiques de la Rome païenne* (1941).

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES CARTES

ACHEVÉ
D'IMPRIMER LE 15 MARS 1948
DANS LES ATELIERS DE
L'IMPRIMERIE FIRMIN-DIDOT,
LE MESNIL-SUR-L'ESTRÉE (EURE),
POUR LE COMPTE DE LA
LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

Imprimé en France
Dépôt légal : N° 373 – 1er trimestre 1948. – 6628.


UNIVERSITY OF CHICAGO
50 707 429